

Offert par Mr Chauvet-Michel



L'ÉCHO DES ALPES

Genève. — Imprimerie BONNANT, rue Verdaine, 7.

L'ÉCHO DES ALPES

PUBLICATION

DES

SECTIONS ROMANDES

DU

CLUB ALPIN SUISSE

1876-1877



GENÈVE
LIBRAIRIE J. JULLIEN
BOURG-DE-FOUR, 32

TABLE DES MATIÈRES

1876

1877

L'ÉCHO DES ALPES

1877. — N° 1.

LES GLACES POLAIRES

Dans l'été 1872, un petit vapeur autrichien partait pour explorer les mers de la Nouvelle-Zemble, et, si possible, pour longer la côte nord de l'Asie jusqu'au détroit de Behring. Mais, en vue même de la Nouvelle-Zemble, il fut enveloppé par les glaces et lentement poussé par elles jusqu'au 80e degré de latitude nord, où une terre inconnue l'arrêta. Enfin, les hardis marins, après de nombreuses explorations sur cette terre qu'ils baptisèrent du nom de leur empereur François Joseph, abandonnèrent leur navire, et voyageant d'abord en traîneau sur la glace, puis sur la mer ouverte dans de faibles embarcations, parvinrent à rencontrer des pêcheurs russes, et, avec leur aide, à atteindre le continent dans l'automne 1874. Leur expédition avait duré plus de deux ans : ils avaient eu tout le loisir d'étudier la région étrange et sévère dans laquelle ils étaient emprisonnés. MM. les lieutenants Weyprecht et Payer qui dirigeaient l'exploration, ont publié déjà de nombreuses notices sur leurs aventures et sur les observations qu'ils avaient recueillies. M. Weyprecht, en particulier, s'est appliqué à décrire les principaux phénomènes

de la nature polaire. C'est des articles qu'il a publiés sous le titre de *Tableaux de l'extrême nord*, dans les *Mittheilungen* de Petermann (année 1875, cah. IX et XI), que nous tirons les pages suivantes sur les glaces et leur formation. Elles peuvent avoir quelque intérêt pour nos amateurs de glaciers.

E. L.

LA GLACE

La glace des régions arctiques se présente sous deux formes : la montagne ou *Eisberg*, qui a son point de départ sur la terre ferme, et le banc, *Eisfeld*, qui est un produit de la mer.

La neige des montagnes sur laquelle un court été reste presque sans effet s'amasse dans les vallées ; la pression qu'elle subit la fait passer à l'état de glace poreuse qui, lentement mais irrésistiblement, sous l'action de la pesanteur, descend vers la mer. Le flocon de neige qu'un certain jour a vu tomber sur le sommet de la montagne, que la tourmente a pris, puis déposé dans quelque abri où l'éternel repos semblait désormais son partage, au bout de bien des années se retrouve là dans les régions inférieures, converti en glace. Chaque vallée à peu près dans l'extrême nord est remplie par un glacier ; il arrive souvent que plusieurs partent d'un même point. Les cimes et les dentelures ont été dépouillées de leur neige par la violence du vent, et l'on ne voit plus alors que la roche nue se dresser dans sa sévérité au-dessus des blanches masses ; sur d'immenses étendues, les fleuves glacés ont étouffé dans leurs embrassements toute trace de végétation et de vie. Sans relâche, pouce après pouce, ils poursuivent leur cours insensible à l'œil. C'est au bord de la mer que le terme est atteint ; après un court espace par-

couru sous l'eau, l'équilibre est rompu. Montagnes après montagnes se précipitent dans la mer qui en fait sa proie. Lentement, mais sûrement, le vent et les flots les poussent vers le sud et vers leur destruction. Des années entières peuvent s'écouler avant que le colosse, travaillé par le soleil et l'évaporation, se disloque et s'en aille en morceaux. Rongé d'un côté, assailli par tout son entourage, il se retourne et présente une autre face à ses ennemis impitoyables : l'atmosphère et la chaleur de l'été. Il peut parcourir encore des centaines de lieues, son sort est irrévocable.

L'eisberg qui vient échouer sur les hauts fonds au sud-ouest du Spitzberg, et qui y dépose les cailloux et les blocs de rochers qu'il a entraînés avec lui, a son berceau peut-être quelque part dans la Terre de François Joseph. Le flocon de neige descendu du sommet de la montagne, après avoir passé par l'état de glace, redevient eau, et peut-être le vent le ramène-t-il comme vapeur dans sa première patrie.

Mais l'eisberg n'est que l'exception ; la règle, c'est le banc de glace qui remplit l'intérieur du monde arctique à tous les états, depuis le glaçon en miettes jusqu'à la plaine sans limites. Son berceau est partout où la mer se prend sous l'influence de la froidure hivernale. Si l'eisberg nous écrase de sa hauteur et de sa masse, le banc en fait autant par l'immensité de son étendue. Au printemps de 1873, nous ne pûmes, d'une hauteur de 70 pieds, apercevoir aucun bord au champ qui nous avait enveloppés et pendant une année dirigeait notre impuissance vers le terme définitif de notre course. Un voyageur arctique nous parle d'un banc dont il suivit pendant 60 milles (100 lieues) le contour, sans y découvrir la moindre ouverture. Partout, dans le domaine intérieur de ces champs immenses, la mer demeure absolument tranquille ; sous ce revêtement solide disparaît toute trace de la lente et éternelle agita-

tion de l'Océan. Ce n'est que dans les flaques d'une certaine dimension que le vent peut donner quelque mouvement à l'eau ; mais il passe sur les champs de glace sans rien trahir de son action. La plus faible oscillation, qui fait à peine dévier l'image du soleil dans l'horizon de mercure disposé pour les observations astronomiques, annonce le voisinage de la mer ouverte.

Mais sur le bord du banc, là où la haute mer et la glace se trouvent en contact, les choses se passent autrement. Le vent de tempête et la mer soulevée ne cessent d'en faire le théâtre de toutes leurs fureurs. C'est qu'il s'agit de l'empire. La glace prétend imposer ses chaînes, les vagues se révoltent contre un pareil orgueil. Le vent, le fouet en main, les pousse à l'assaut. Bientôt les glaçons de l'extrême bord deviennent leur jouet ; elles se les lancent de l'une à l'autre et les uns sur les autres, dans la plus étourdissante confusion, jusqu'à ce que, déchirés, hâchés par leur choc mutuel, tous ces débris ne soient plus que de simples parcelles. La tempête lance alors flot sur flot contre le gros de la masse flottante. Ce ne sont que sauts et danses infernales ; d'énormes fragments s'abîment du haut de la vague dans les bas fonds, et s'élancent des bas fonds au sommet de la vague ; chacun se fait le bourreau de chacun. Le tonnerre de la houle, grossi du fracas de la glace qui se rompt et des hurlements de la tempête, fait un digne accompagnement à cette scène grandiose de destruction.

Les flots une fois calmés, on voit les débris et les menus glaçons couvrir au loin le champ de bataille et se dissoudre lentement. Cependant, malgré toutes ces violences, toutes ces dévastations, le froid reconstitue toujours de nouveaux matériaux qui donnent prise à de nouvelles luttes et à de nouveaux fractionnements. Les glaçons tantôt se ramassent et se serrent étroitement les uns contre les autres, tantôt s'écartent et ouvrent au vaisseau un

facile passage. Aujourd'hui ils sont ici, demain ils seront là, soumis à un mouvement perpétuel, voyageurs sans repos et sans but. C'est là la glace flottante qui borde toujours les immenses et lourds champs de l'intérieur, c'est-à-dire la glace compacte. C'est comme une troupe légère partout lancée en avant contre l'ennemi commun.

Mais la glace compacte elle-même n'est jamais immobile. Quoique la mer ne puisse lui imposer de balancement, elle a dans le vent un adversaire qui ne lui laisse guère de repos. Les mille inégalités de la surface sont ses points d'attaque, ou plutôt ce sont des milliers de voiles ouvertes sur lesquelles il agit, et fait tout mouvoir à son caprice. Cependant, la pression n'est pas uniforme sur toute l'étendue de la masse ; car tantôt la superficie est parfaitement libre, tantôt elle se relève en puissantes saillies ; il en résulte que chaque banc, outre le mouvement général d'avant en arrière, en subit un autre circulaire qui lui est particulier. Tel banc plonge en moyenne de 10 pieds dans l'eau, tel autre peut-être de 6 seulement ; l'un porte plus d'aspérités, l'autre moins ; chacun a son allure propre; la direction seule est la même. De tous côtés on se pousse, on se presse, on se broie sous l'influence du vent ; chaque banc cherche à se faire la meilleure place, et comme partout sur la terre, le plus faible doit céder au plus fort. Tel banc est immense, coupé de montagnes et de vallées, surchargé de blocs irréguliers ; de tous côtés il fait obstacle au cours du vent. Sur ses flancs, se tient un petit flotteur presque plat, ne donnant aucune prise au souffle de l'air et cherchant, dirait-on, à s'en faire oublier. Vaine précaution ! il faut que le nain subisse le joug du géant. A contre-cœur, il se voit entraîné ; résiste-t-il, il est anéanti.

C'est ainsi que tout est en mouvement, à l'exception de quelques privilégiés qui, enfermés dans des baies profondes et d'étroits canaux, ou solidement attachés au ri-

vage en minces lisières, peuvent tenir contre la pression universelle. Le vent et la tempête règnent en maîtres. Glace compacte ou flottante, montagnes ou glaçons, ne sont plus que leurs jouets. Aujourd'hui, c'est un troupeau serré qu'une course ardente porte à vingt milles de distance, demain, ils se traînent dispersés, avec lenteur et paresse, au gré d'une brise légère. Parfois, la terre semble en avoir pitié et leur offre un point d'appui. Sous cette protection, la masse s'arrête et rassemble tous ses fragments épars; on ne peut distinguer la moindre goutte d'eau, le plus petit canal: sur une immense étendue, tout est fermé. Mais ce n'est que pour un instant; le vent survient avec ses caprices, et la chasse flottante reprend de plus belle.

La montagne de glace jouit d'un repos plus assuré. Plongée dans l'eau à des centaines de pieds de profondeur, elle atteint le fond là où le banc se promène sans obstacle; elle prend pied et se campe ferme, de manière à épuiser tous les efforts du vent et de la tempête. C'est un spectacle grandiose que celui de la lutte que le colosse doit soutenir contre les pygmées de la glace flottante. Nous en fûmes témoins en 1871, près de l'île de Hope. Un eisberg se dressait là, échoué en pleine eau; une brise légère, aidée d'un fort courant, poussait à sa rencontre une masse de glace flottante étroitement serrée et d'une étendue sans bornes visibles. Un canal les séparait encore, mais allait se rétrécissant toujours. Notre petit navire ne s'en aperçoit pas et s'engage dans cette passe en apparence sans danger. Le matelot qui se tenait au gouvernail ne sort de sa rêverie et ne voit le péril que lorsqu'il allait être trop tard; il donne un tour de roue désespéré; un instant, on peut croire que le navire va se briser contre l'eisberg; déjà nous le touchons presque, quand nous voici portés de l'autre côté.

C'est alors que commencent craquements et cliquetis;

les deux adversaires sont aux prises ; l'eisberg doit maintenir sa position au milieu de la flotte serrée. Les glaçons qui entrent en contact avec lui sont mis en pièces, mais leurs camarades de derrière les recueillent, les poussent avec une force nouvelle et les font grimper à l'assaut; broyés et lancés en l'air, ils retombent impuissants pour faire place à d'autres qui échoueront comme eux. Ici et là, un fragment plus considérable, de 200 pieds peut-être de diamètre, se montre sur le champ de bataille. Pour un moment, toute la masse vient s'agglomérer à sa suite, mais si le fracas est plus grand encore, c'est pour aboutir à la même déroute. Les mille débris rejetés en arrière avec une incroyable rapidité, mettent tout le reste en pleine confusion. La montagne se dresse sans broncher au milieu de cette course folle; du haut du vaisseau qui lui-même est en mouvement, on dirait que c'est la glace qui reste immobile et que c'est l'eisberg qui se fraie sa route à travers ce tumulte. Il s'avance avec majesté, aucun obstacle ne l'arrête ; ce qui veut résister, il l'anéantit ; ce qui cède de bon gré, il le pousse doucement de côté.

C'est avec peine, qu'obligés de fuir devant la glace flottante, nous détachons nos yeux de cette imposante image du calme dans la force.

FORMATION DE LA GLACE COMPACTE.

Le court été polaire est à son terme ; le thermomètre qui pendant deux mois, s'était maintenu, comme malgré lui, à quelques degrés au-dessus du point de congélation, ne cesse de descendre au-dessous de 0. Et déjà se forme une couche de glace nouvelle d'une certaine épaisseur. Le marécage de neige a disparu ; l'eau de fonte s'est écoulée ou s'est de nouveau convertie en glace, et la glace

elle-même, qui, pénétrée par l'eau, s'était faite molle et tendre, a repris sa dureté et sa consistance.

Nous sommes à la fin de septembre; la tourmente commence son règne. Furieux d'avoir été contraint au repos, le vent glacé se précipite avec une nouvelle violence sur la surface neigeuse. La chaleur d'été lui avait préparé de quoi mordre: c'est avec un redoublement d'impétuosité qu'il chasse devant lui, montagnes, bancs et glaçons détachés des bords de l'immense étendue. Mais ceux-ci font tous leurs efforts pour s'intercaler les uns dans les autres: les petits se blottissent dans les vides que les gros laissent entre eux. Tout se pousse, se heurte, se culbute, jusqu'à ce qu'un agencement ait lieu comme si la main d'un artiste eût assigné à chacun sa place déterminée. Ce n'est que dans les courts instants du calme de l'atmosphère que la jeune glace tient ainsi toute la masse enchaînée: que le vent se relève, et cette œuvre d'art est encore mise à néant. Tout se pousse, se heurte, se culbute de rechef, mais dans une autre direction, jusqu'à ce qu'un nouvel ordre se rétablisse. Le froid, devenu plus intense, cimente les fragments détachés avec de la bouillie de glace et forme de nouveaux bancs dans des espaces toujours plus resserrés et par suite sous une pression toujours plus forte. Sur tous les points de rencontre des murs de glace se dressent; et chacun de ces murs est une couture solide entre les divers fragments. Enfin, la jeune glace devient assez forte pour résister en certains endroits à la violence des chocs.

La température a sa part aussi dans l'œuvre générale de la révolution. Un vent du Sud a radouci l'atmosphère, et le thermomètre n'est descendu qu'à quelques degrés au-dessous de 0; tout à coup le vent saute au Nord, le ciel se découvre, et en peu d'heures la température s'est abaissée de 20° et plus. La glace qui s'était dilatée sous l'influence d'une chaleur relative, se contracte maintenant; sans cause apparente, voilà

une crevasse qui s'ouvre et tout un champ qui se partage en deux. L'eau jaillit alors avec un bruit particulier; l'on dirait qu'il y a de la houle dans la glace, ou plutôt elle se soulève et s'abaisse comme si la mer respirait de joie d'être enfin délivrée des odieuses chaînes qu'elle doit porter. Elle écarte vigoureusement les fragments disjoints, et la fente s'élargit jusqu'à ce que le calme se rétablisse. Souvent cet accès dure des heures entières, et la rupture devient si considérable, qu'on croirait voir un fleuve circuler entre ses deux rives. Du haut des mâts, on peut suivre son cours jusqu'à ce qu'il aille se perdre au milieu des lointaines collines de glace. Mais ce n'est pas pour longtemps : le froid polaire, ce tyran jaloux, ne se prête pas volontiers aux jeux de la mer ouverte. Au contact de l'air, les cristaux de glace pullulent déjà de tous côtés ; un tissu de fils à peine visibles recouvre le flot agité. Les épaisses vapeurs qui se dégageaient de la masse liquide, se raréfient de plus en plus, et bientôt se forme une légère couche qui d'abord se plie à la respiration de l'eau, mais qui, gagnant peu à peu en consistance et tout en gardant ses ondulations et ses plis, finit par comprimer tout mouvement. Seulement, à l'un ou l'autre bord, peut-être aussi au milieu, il reste encore, pendant quelques jours, une fente très-étroite qui permet d'apprécier les moindres déplacements d'un banc à l'autre.

Dans les 24 premières heures, la glace se développe très-rapidement, si rapidement que le sel de l'eau marine ne s'en dégage pas d'une manière complète, et se laisse prendre par le gel. Mais bientôt la séparation commence par en haut. Les cristaux de sel se dressent sur divers points ; la surface de la nouvelle glace ressemble à une prairie gelée d'où s'échapperaient çà et là des pointes d'herbe couvertes de givre. Cette végétation saline s'épaissit de plus en plus ; elle va grandissant, et au bout d'un nouvel intervalle de 24 heures, c'est un tapis de

2 pouces d'épaisseur. Plus la glace se forme lentement, mieux elle se dégage de son sel; elle n'en contient presque plus une fois qu'elle a atteint un pied d'épaisseur.

Le sel congelé dans les couches supérieures est fortement imprégné d'humidité, en sorte que la jeune glace demeure encore pendant des jours entiers, une masse flexible de la consistance du cuir, cédant sous le pied sans se rompre. On croirait marcher sur un sol de caoutchouc de grande épaisseur. La couche saline demeure encore longtemps humide; on est étonné de voir, avec un froid de 30°, l'empreinte de chaque pas, comme dans la neige fondante. Ce n'est que peu à peu, avec l'évaporation et la neige accumulée par la tourmente, que cette humidité finit par être absorbée, et que la glace se fait dure et résistante. Mais il n'arrive guère que la congélation se fasse d'emblée d'une manière solide ; il y a de fréquentes ruptures ; les deux bancs s'éloignent et se rapprochent alternativement et brisent à nouveau la jeune glace, malgré son épaisseur.

Chaque crevasse est la cause de pressions sur divers points, les bords ne se présentent jamais en ligne droite et le déplacement amène la rencontre des parties saillantes de l'un et de l'autre côté. Les bancs vont littéralement jusqu'à se transpercer les uns les autres. Quand l'intensité du froid a relié solidement les parties disjointes, voici qu'une nouvelle crevasse, s'ouvrant dans telle ou telle direction, recommence la même série de révolutions, et cela pendant toute la durée de l'hiver.

Les hauts remparts qui parcourent dans tous les sens les champs de glace et qui sont formés de blocs entassés pêle-mêle les uns sur les autres, nous donnent quelque idée des forces colossales qui les ont fait surgir dans leurs luttes. Mais, par-dessous, quel spectacle nous est dérobé par le revêtement de glace! Ce n'est qu'une faible partie des glaçons qui se redressent en l'air; le plus grand

nombre sont refoulés et chassés par en bas. Çà et là, l'ouverture d'une crevasse permet à l'œil de pénétrer dans les profondeurs. L'épaisseur proprement dite est peut-être de 6 à 8 pieds, tandis qu'au-dessous, la glace en débris et à certains endroits soudée à la surface inférieure, descend aussi loin que le regard peut distinguer quelque chose à travers le sombre azur de l'eau marine ; mais il peut se faire aussi qu'immédiatement à côté de ces accumulations indéfinies, on ne trouve plus qu'une épaisseur médiocre avec un rebord nettement accusé sur le fond mystérieux.

Et maintenant, à travers les murs de glace et les plaines, à travers les bosselures et les dentelures, voici la tourmente de neige qui fait rage. L'atmosphère est saturée d'aiguilles de neige ; elle les dépose sur tous les obstacles qu'elle rencontre. La violence du vent les rassemble et en fait des amas qui, s'accroissant pendant tout l'hiver, contribuent sans cesse à niveler les inégalités qui ne cessent à leur tour de se reformer. Les ravines et les gouffres, les fissures et les trous se remplissent de plus en plus de la neige qui, balayée de la plaine, trouve un abri entre les blocs de glace. Elle s'établit solidement dans tous les replis et se durçit sous l'action du vent et de la froidure. Tout ce qui se trouve sur la route de la tourmente est enseveli ; le pont de notre navire, en automne, s'élevait de 12 pieds au-dessus de la glace ; au printemps, il était de niveau avec tout son entourage. Les aiguilles de neige forment une masse si dense qu'elles ne cèdent plus à la pression du pied. C'est un corps solide qu'on peut détacher avec la pelle et tailler au couteau ; il est excellent pour la construction. Le voyageur pratique s'en sert pour édifier en fort peu de temps un palais de neige.

Février est arrivé, et avec lui un froid rigoureux et persistant. Pendant des semaines, le mercure ne s'est pas dégelé. La jeune glace est épaisse de 6 pieds et la permanence du gel a fait cesser peu à peu les pressions de la

glace. Aux masses disloquées des mois précédents ont succédé des champs sans bornes de glace solide. Ils flottent encore au souffle du vent ; mais leur allure s'est faite lente et paresseuse ; il leur manque la place pour s'étendre, à peine peuvent-ils remuer de manière à tenir ouverts les étroits canaux qui les séparent.

Après des mois d'une nuit continue, le soleil projette enfin sur l'immense solitude sa tardive lumière ; et voici qu'à l'aurore de ce jour nouveau s'étale devant nos yeux l'œuvre de l'hiver et de l'obscurité. Les murs de glace s croisent dans toutes les directions aussi loin que la vue peut atteindre ; de hautes levées se dressent à l'horizon et désignent les points où la glace a soutenu les plus rudes combats ; les derniers lointains ne se présentent qu'en lignes déchiquetées. Tout est à moitié enseveli dans la neige ; les simples ondulations de la surface ont disparu : ce ne sont que les blocs de grande taille qui élèvent leur tête au-dessus de l'épais tapis.

En dépit de l'intensité du froid, la sécheresse de l'air et le souffle du vent exercent leur action sur la glace ; les arêtes et les pointes aiguës s'émoussent ; la tourmente de neige les fouette de ses milliards d'aiguilles et les ronge de plus en plus.

Les jours s'allongent, et vers le commencement d'avril une goutte d'eau isolée se montre sur le bord de quelque champ de glace, où les rayons solaires donnent toute la journée et où n'atteint aucun souffle de vent. Le soleil ne descend plus au-dessous de l'horizon, mais il ne peut avoir encore d'autre action sur l'immense surface de neige qu'une évaporation plus forte. En mai seulement, et encore à certains endroits bien protégés et par un ciel bien pur, il se forme ici et là des chandelles annonçant que le soleil commence à travailler la glace elle-même. A partir de là, il faut encore du temps avant que la neige de la surface en soit venue à se fondre : la croûte supérieure

se brise, il est vrai, sous le pied, mais la neige elle-même garde la consistance du sable desséché.

C'est vers le milieu de juin que le thermomètre remonte au-dessus de 0° et que la neige commence à passer à l'état humide. Dès lors, tout marche avec une incroyable célérité : en peu de jours, tous les environs ne sont plus qu'un marécage de neige qu'il faut la plus grande peine pour traverser ; encore une semaine, et l'on est en pleine fonte. Tout dégoutte ; de toutes parts de petits ruisseaux jaillissent des murs de glace et réunissent leurs eaux en lacs d'eau douce sur la plaine. A vue d'œil disparaissent les hautes levées ; les blocs opposés à l'action de l'air s'amoindrissent de plus en plus, et le tapis de neige ne cesse de s'amincir.

Le soleil a maintenant les nuages pour auxiliaires. Ce sont les porteurs du calorique et ils agissent sur la glace avec plus d'effet que les rayons directs. De chaque canal, de chaque flaque, s'élancent incessamment des flots de vapeur d'eau. Les glaces nouvelles ne les interceptent plus et l'évaporation de la neige leur donne une plus grande intensité. Le vent les promène sur les champs glacés, et dans leur course ils rongent et consument sans trêve ni repos.

Au milieu d'août, la couche de neige a disparu ; en attendant que l'hiver lui fournisse d'autre matière, elle se borne à combler les creux. A sa place s'étend une épaisse couverture d'une sorte de grésil : c'est le produit de la glace décomposée par l'air et l'eau de fonte. La glace elle-même s'est ramollie ; sur ses bords, il se détache continuellement des fragments qui disparaissent promptement dans l'eau attiédie. La bouillie enlevée de dessus les bancs ne cesse de se dissoudre. Les étroits canaux se multiplient ; il se fait de la place ; ici et là se montre une flaque plus étendue, et la masse semble se dilater et accentue sa marche vers les régions plus chaudes du sud,

où sa ruine est assurée. Le sel qui, en hiver, s'était dégagé de la jeune glace pour se cristalliser et couvrir la surface à la hauteur d'un pouce, est repris par l'eau fondue et ramené à son lieu d'origine. La glace est toute dessalée; ce qui n'est pas en contact immédiat avec la mer ne fournit à la fonte que de l'eau presque absolument douce. A la fin d'août, la glace du printemps est méconnaissable, les hautes murailles sont réduites en collines ondulées, les arêtes abruptes et les dentelures ont disparu, aussi bien que les blocs amoncelés. La plus grande partie des lacs d'eau douce s'est écoulée; le reste se revêt insensiblement d'une croûte de glace plus épaisse de jour en jour. Deux semaines après, le gel a repris son empire, et la tourmente de neige se déchaîne incessamment sur la snrface solide.

La masse de glace qui se convertit en eau dans les deux mois si courts de l'été, atteint des proportions inouïes. En moyenne, il se fond journellement deux centimètres de la superficie, trois ou quatre pieds dans le courant de l'été. Tous les bancs se relèvent naturellement d'une hauteur proportionnelle. Mais ce que l'été défait, le froid le rétablit; car dans le courant de l'hiver il s'en reforme par-dessous autant qu'il s'en était fondu par-dessus. Toute la glace est donc soumise à un éternel procès de renouvellement: glace permanente, glace séculaire, masses accumulées pour l'éternité, autant d'expressions qui n'ont aucun sens, bien qu'on les rencontre si souvent dans les descriptions polaires. La montagne et le banc de glace, quel que soit leur volume, sont voués à la destruction. La nature ne se lasse pas de mettre en pièces ce qu'elle a créé, mais pour le constituer à nouveau.

DE LA BERRA A SION

par le Rawyl.

PREMIÈRE JOURNÉE

Après la jolie course à la Berra et ce dîner si bien arrosé de Charmey, qui terminèrent dignement les trois jours de fête du Club Alpin suisse, cinq clubistes de la jeune section de Neuchâtel, les seuls qui, avec un vrai zèle de néophytes, eussent bravé les menaces du temps, prenaient, sur un véhicule de modeste apparence, le chemin de Bellegarde. Leur accoutrement de troupiers, les formes plus qu'ambitieuses de leurs bâtons de voyage, annonçaient des projets grandioses que démentaient un peu leurs visages, sur lesquels on lisait trop bien la carte de fête.

Quel que fût leur dessein d'ailleurs, on pouvait leur prédire un joyeux voyage; et si le beau temps avait pu l'emporter aussi bien que la bonne humeur, leur ciel eût été toujours serein. Malheureusement ce n'était guère le cas, et Messire Baromètre réservait pour eux plus d'un tour de sa façon. Pour le moment, le temps n'avait rien que de rassurant; du côté du sud, les menaces de la matinée se dissipaient peu à peu; les nuages, en partie chassés, laissaient voir au fond de la vallée de Bellegarde les pointes hardies des rochers des Gastlosen et de la Wandfluh, éclairées par un faible rayon de soleil.

La route de Charmey à Bellegarde ne manque pas d'intérêt, mais elle n'a pas un caractère bien original. Ce sont

toujours des pentes rapides, couvertes de sapins, et coupées çà et là de rochers à pic, mais peu élevés, ou bien des collines à formes anguleuses, couvertes de pâturages jusqu'à leur sommet. La Jogne, qui coule au fond de la vallée, est un torrent assez considérable ; mais la gorge ne se resserre et ne s'accidente jamais, la pente reste douce, en sorte qu'il n'y a place ni pour ces rapides, où le torrent, écrasé entre les rochers, se fraie un passage en écumant, ni pour ces cascades bruyantes, ni pour toutes ces surprises qu'on aime tant à rencontrer dans les gorges alpestres.

Ce chemin de Charmey à Bellegarde ne doit pas avoir donné, au moins jusqu'à présent, beaucoup de tracas à l'administration fribourgeoise ; les cailloux y abondent plus que de raison, et partant les cahots. Puis voici que la Jogne, se trouvant mal dans son lit, entre sur le chemin sans crier gare, et les roues du char d'enfoncer jusqu'aux essieux. On conçoit que de ce train-là nous n'allons guère vite ; il est temps cependant de se presser, car nous avons formé l'héroïque projet de passer aujourd'hui encore dans le Simmenthal, et nous avons trois bonnes heures de marche devant nous. Le soleil est déjà couché ; à travers une sombre forêt de sapins, nous avons vu les masses rocheuses de la Dent de Branleire s'éclairer à ses derniers rayons. Donc, en route ! Malheureusement, le cocher a beau faire, les pierres abondent de plus en plus, le char oscille comme un navire ballotté par la tempête. Crainte de graves désastres, nous voilà bientôt tous à pied, jouant des jambes et de l'alpenstock, jusqu'à ce que l'approche de Bellegarde ait rendu plus carrossable ce chemin, sur lequel nous appelons l'attention toute spéciale du directeur des travaux publics de Fribourg.

Il est nuit noire quand nous arrivons à Bellegarde, où nous prenons d'assaut l'auberge, un des rares monuments de cet âge d'or qui tend à disparaître presque partout en

Suisse. Là, les excellentes truites de la Jogne amollissent notre courage; seul le jeune J. soutient *mordicus* qu'il faut marcher; la compagnie fait la sourde oreille et réserve son attention pour les truites. Aussi, J., désireux d'en prendre sa part, met-il fin à ses instances, et il est décidé qu'on passera la nuit ici pour être debout à trois heures précises.

Les lits sont excellents, et sans la cascade de la Jogne, qui fait un vacarme infernal, et l'ami B., qui frotte une allumette de quart d'heure en quart d'heure, nous pourrions nous vanter d'avoir bien dormi.

DEUXIÈME JOURNÉE

A trois heures du matin, B. a épuisé le contenu de sa boîte d'allumettes et réveillé toute la compagnie. On se met en marche pour Boltigen, par une nuit noire, sans guide ni porteur, confiants dans quelque bonne étoile qui ne se montre pas. On nous a prévenus avant de partir qu'il fallait prendre la première route à gauche. Il se présente un sentier d'assez bonne apparence. B., qui tient la tête, s'y engage résolument; le malheureux nous aurait infailliblement conduits au lac Noir, si C., concevant quelques doutes sur nos connaissances géographiques, n'avait eu l'idée de hêler le valet d'écurie. Celui-ci nous remet sur la bonne voie, moyennant pourboire.

Nous voilà donc lancés sur la nouvelle route de Bellegarde au Simmenthal; elle paraît trop ressembler à ses sœurs du canton de Fribourg; vu l'obscurité, on trottine sur des tas de boue, on tombe dans des timons de char, on enfonce dans des marécages une bonne heure durant, ce qui ralentit singulièrement le zèle de la colonne, déjà refroidi par l'air piquant du matin. Elle s'étend bientôt sur l'espace d'une demi-lieue; B. a renoncé à

tenir la tête; il a déjà trop à faire à porter la sienne qui semble se courber sous le poids des péchés de la veille. C'est J. qui l'a remplacé; ses longues jambes découragent visiblement la queue de la caravane, et C., qui console B., rappelle à tout moment au citoyen Compas (c'est ainsi qu'il l'a baptisé) que sa manière de faire est des plus inconvenantes. Cependant le jour commence à poindre; les premières lueurs de l'aurore nous découvrent un paysage paisible et charmant. Nous sommes au-dessus de la vallée d'Ablentschen, étroite, resserrée entre les rochers bizarrement dentelés des Gastlosen et les croupes vertes et arrondies des premières sommités du Simmenthal. Les pâturages de la vallée n'ont pas encore ce reflet d'émeraude que leur donne le soleil levant; leur couleur mate se marie admirablement aux teintes noires des forêts de sapins que la Jogne vient traverser comme un filet d'argent. Tout parle d'idylle dans ce vallon paisible, où une petite chapelle au pied des rochers révèle seule la présence de l'homme.

Nous sommes arrivés au sommet du passage et nous entrons dans le canton de Berne, ce qui n'est pas difficile à constater, vu l'état sensiblement meilleur de la route.

On nous a annoncé à Bellegarde que nous y trouverions une auberge; celle-ci se trouve être un chalet d'aspect assez propre, mais entouré d'un triple rempart de marécage, si bien que, lorsque nous pouvons enfin heurter à la porte de la maison, nos pantalons ont tous perdu leur couleur primitive. Heureusement sur ces hauteurs on ne se met pas en frais d'élégance, et nous ne sommes pas précisément introduits dans un salon.

Nous déjeunons dans une chambre basse, mal aérée, et dans le fond de laquelle quelques étages de lit au linge d'une couleur douteuse n'inspirent le sommeil à personne. Mais quel déjeuner! et comment retrouver le lyrisme de nos exclamations en goûtant ce lait écumant? Comment

décrire en termes dignes du sujet les assauts réitérés que B., tout à fait remis, livra à certaine confiture aux fraises, dont il a sûrement demandé la recetté. Cependant il faut s'arracher à ces délices d'une autre Capoue. J. a soupçonné l'existence d'un chemin qui conduit directement à Zweisimmen, et, informations prises, il remarque avec plaisir qu'il ne s'est pas trompé.

Malheureusement le chemin n'a du chemin que le nom; il consiste en une succession interminable de rampes et de contre-rampes, qui font maugréer chacun, sauf G., l'impassible. Du reste, le chemin ne laisse pas que d'être intéressant. Le ciel est imparfaitement pur, mais les montagnes du Simmenthal sont découvertes et paraissent former au fond de la vallée comme une muraille infranchissable. C'est d'abord la longue arête qui forme le Wildstrubel, dont les rochers presque à pic sont cependant recouverts d'un manteau de neige; un nuage les traverse à mi-hauteur, formant comme une ceinture autour des hanches énormes du géant; plus à droite, le sommet du glacier de la Plaine Morte, couvert aussi d'une neige épaisse, et plus loin encore, une succession de pics plus ou moins élevés, au milieu desquels passe le Rawyl et qui, rangés autour du Wildstrubel, qui les domine tous, semblent former la cour de ce terrible monarque.

Nous ne voyons que les contours de la vallée de la Simme; de petites collines nous en masquent le fond, mais nous la voyons se dessiner toute entière depuis le Wildstrubel qui la ferme au sud, jusqu'à la croupe boisée du Stockhorn, qui en est la limite septentrionale. Le ciel s'éclaircit de plus en plus, le soleil fait reluire les nombreux ruisseaux qui sillonnent la montagne. Le beau temps et les espérances qu'il fait naître redonnent des jambes aux plus découragés, à l'exception du seul C. qui souffre de maux internes. B. lui administre immédiatement toute sa pharmacie portative, et le malheureux avale de confiance, persuadé que c'est de l'éther.

Sans être bien accidentées, les pentes que nous descendons sont jolies; les nombreux chalets dont elles sont semées ont tous un air d'aisance et de propreté qui les fait contraster étrangement avec ceux de l'autre versant. Quand nous arrivons à Zweisimmen, la plupart des charnières sont raidies; aussi l'idée de prendre une voiture est-elle généralement approuvée. Pendant que les plus éprouvés s'administrent toutes les eaux gazeuses possibles, le portier de l'hôtel de la Couronne est en train de nous quérir un véhicule quelconque.

Hélas! encore une illusion brisée à ajouter à tant d'autres: toutes les voitures du village sont prises, c'est en vain que B. erre comme une âme en peine de maison en maison, en vain que J. se fait reconnaître de la maîtresse de la Couronne, qu'il a connue il y a quelque six ans, « le village était vide et la plaine déserte. »

En route donc, et à pied, pour la Lenk, où nous nous accorderons un dîner sardanapalesque. Mais quel chemin et quelle course! Tout va bien en commençant, au son des chants patriotiques que D. tire de sa poitrine de carabinier; mais la route s'allonge, le soleil foudroie, l'herbe verdoie et la Lenk ne paraît pas. Le découragement s'empare de la troupe; Compas ralentit son allure, B. cesse de parler; G., qui ne disait rien, dit moins encore, et C. et D. forment une arrière-garde qui fait halte toutes les fois que l'occasion se présente de se rafraîchir.

Enfin, après trois heures d'une course de néfaste mémoire, et où nos clubistes lâchèrent plus d'une imprécation, voici la Lenk, voici l'hôtel de la Couronne. L'anéantissement complet où nous nous trouvons réduits ne nous laisse pas même la force de pousser un hourrah. Nous pénétrons dans une chambre du second, où le gros de l'armée change de linge et se lessive, de peur de refroidissement, pendant que J., moins prudent, va s'administrer une rasade.

Nous dînons avec des dames et des messieurs, fort polis, dans des costumes impossibles. La table laisserait beaucoup à désirer si nous étions à quelques mille pieds de moins au-dessus du niveau de la mer: il y a entre autres certain plat de pommes de terre qui reparaît à tous les services. Ce repas d'anachorète met le comble à nos mécomptes. La belle nature a tort après le dîner, et l'ordre du jour est au sommeil jusqu'à quatre heures. Du reste, c'est un repos bien mérité; huit à neuf heures de marche avant midi, et sac au dos, ça ne se fait pas tous les jours.

Il a été décidé que nous coucherons ce soir aux chalets d'Iffigen; c'est deux heures d'une promenade agréable. Nous partons à quatre heures et demie, après avoir commandé des provisions et un porteur, qui viendront nous rejoindre plus tard.

Le fond de la vallée de la Lenk est divisé en deux parties par un promontoire boisé qui se détache à peu près du milieu du massif du Wildstrubel; à gauche, la vallée des Sept-Fontaines, à droite, celle d'Iffigen. Toutes deux ont une certaine ressemblance; mais la vallée des Sept-Fontaines avec ses cascades innombrables qui lui donnent son nom, le voisinage immédiat du glacier, et l'énorme masse du Wildstrubel qui la domine, a un cachet à la fois plus riant et plus grandiose. La vallée d'Iffigen est plus sauvage, plus triste, dominée par des rochers, où grimpe péniblement le chemin du Rawyl; elle est fermée de l'autre côté par des escarpements d'où se précipite une cascade magnifique. Les chalets d'Iffigen seraient une retraite admirablement choisie pour y venir broyer du noir et rêver à la chute des empires. Aucune cime qui domine les autres et fixe l'attention; rien qu'une mer de rochers aux formes assez variées, où l'œil s'égare tristement.

Ces sombres réflexions n'étaient faites du reste par aucun de nous; il nous était trop agréable d'arriver au chalet pour nous abandonner à la tristesse.

Nous sommes accueillis à bras ouverts par un villageois complétement ivre, qui nous promet des lits en abondance et des vivres en quantité, lorsque nous nous apercevons qu'il n'est aucunement le maître de la maison, ce qui jette du froid sur l'enthousiasme général. Plus modeste, la propriétaire du chalet nous promet deux lits, du lait, du fromage et du vin; c'est tout ce qu'il nous faut. Nous parvenons par des escaliers qui longent la grande chaudière à fromage à gagner une sorte de chambre que deux lits suffisent à remplir. Les uns soupent sur la table de toilette, pendant que les autres se livrent à toutes sortes de frictions, intempestivement interrompues par l'arrivée d'une personne du sexe. Puis on procède au partage des lits; J., qui prévoit qu'il dormira beaucoup mieux seul qu'en compagnie, se déclare prêt à coucher sur le plancher. Ce généreux sacrifice lui vaut un instant d'admiration. Neuf heures sonnent, on souffle la chandelle et l'on voudrait bien dormir; mais B. qui n'a plus d'allumettes à frotter n'est pas content, et le montre trop manifestement à son compagnon de lit D. est devenu la proie de tous les insectes familiers de la chambre, G. essaye de dormir, et J., qui sent le relief du plancher s'incruster dans son dos, se livre à des plaisanteries déplacées et à des chansons qui le sont plus encore. Puis, tout d'un coup, il fait rouler sur B. une avalanche de chapeaux; alors G., sortant du silence qui le distingue, se livre à une philippique véhémente, et tout rentre dans l'ordre à la voix du maître.

TROISIÈME JOURNÉE

Lorsque, après une nuit détestable, nous mettons à 4 heures du matin le nez à la fenêtre, le ciel est chargé de nuages; mais les cimes, qui entourent comme d'une couronne rocheuse le passage du Rawyl, sont découvertes.

Temps douteux, telle est l'impression générale; nous n'aurons pas de vue lointaine, mais pas de pluie non plus. Aussi, mieux vaut passer que s'en retourner bourgeoisement par la poste de Thoune. Donc, en avant, et sans perdre de temps à déjeuner.

Au moment où nous nous mettons en marche, apparaît un jeune garçon d'une dizaine d'années, avec une hotte sur le dos. — « Cherches-tu ton papa ? » lui demande B., d'un ton paternel. « Mais non, je suis votre porteur, » répond l'enfant en se redressant. Je laisse à penser l'étonnement général; les touristes qui s'étaient promis de se décharger de leur sac regardent avec un sourire de pitié les épaules de l'enfant et préfèrent garder leur charge sur leur dos.

Le chemin du Rawyl ressemble d'une manière frappante à celui de la Gemmi, du côté de Berne au moins, où il est relativement bien entretenu. Il monte directement d'abord à travers des pâturages où paissent quelques petits bestiaux et où quelques maigres mélèzes, seuls survivants à d'innombrables avalanches, ne doivent fournir à l'heure de midi qu'une ombre fort contestable. Puis, quittant les pâturages et dépassant la limite de la végétation, le chemin s'enfonce résolument dans les rochers qu'il gravit en obliquant. Cette partie est pittoresque. De temps en temps, une cascade vient traverser la route en aspergeant le voyageur. A droite, nous avons des parois à pic; à gauche, parfois des pentes de rochers désagrégés, où la moindre pierre, en tombant, détache des avalanches qui roulent dans les abîmes que l'œil ose à peine sonder.

A mesure qu'on s'élève la vue devrait gagner en étendue; mais hélas! d'épais nuages recouvrent le Simmenthal tout entier. Ils montent, montent toujours, et une avant-garde fougueuse a déjà pénétré dans la vallée d'Iffigen, dont nous voyons cependant encore le fond. A cette vue le courage s'amollit, les espérances que quelques-uns

caressaient encore tombent faute d'appui, et le seul désir qui remplit le cœur de chacun se formule par ce vœu prosaïque : pourvu que nous n'ayons pas de pluie !

Mais le ciel nous refusera cette dernière consolation ; à peine arrivés à la première guérite, quelques gouttes commencent à tomber, et quand nous atteignons le sommet du passage, nous sommes déjà complétement trempés.

Le col du Rawyl est formé par un plateau interminable bordé des deux côtés par des sommités que les brouillards nous cachent, et dont les pentes, couvertes d'une neige fraîche, ont entre elles une désespérante ressemblance. Ajoutez encore à l'ennui de cette traversée de trois quarts d'heure dans un pays toujours le même, et dont les nuages nous cachent les seules formes caractéristiques, une pluie diluvienne, une neige fraîchement tombée qui recouvre le chemin, des coups de vent qui viennent de temps en temps nous couper la figure, et vous aurez une faible idée des agréments du passage du Rawyl par un temps *douteux*.

Ce n'est pas tout ; nous avons décidé que nous ferions halte seulement à la troisième guérite, située déjà sur le versant valaisan. Le petit porteur, qui n'est engagé que jusqu'à la première, ne trouve pas la chose de son goût ; il nous fait aussitôt une scène de pleurs, funeste contagion de l'humidité. B., toujours paternel, lui démontre par toutes sortes d'excellentes raisons qu'il a tort de se désoler ainsi ; à l'appui, il lui montre la guérite à tous les contours du chemin. Mais la guérite ne paraît pas, ce qui ôte de la force aux arguments de l'orateur. Enfin nous y voilà ; et sans un naturel de la Lenk, qui se trouve monter avec nous et nous montre le chemin, Dieu sait comment nous y serions arrivés. Mais dans quel état sommes-nous ! Retirés chacun dans un coin de la cabane et tout ruisselants, nous pouvons nous comparer à ces neptunes qui font en hiver si triste figure sous les goulots de fontaine. Nous

mangeons à la hâte quelques morceaux de viande froide, en nous réchauffant de notre mieux. Puis nous payons largement le petit porteur, qui s'en retourne riant et pleurant à la fois, et nous prenons au pas de course le chemin qui descend du côté du Valais. C'est d'abord une pente assez douce et monotone, puis tout d'un coup une paroi de rocher que le chemin attaque directement. Nous nous y lançons à toute vitesse au risque de nous casser le cou; la pluie ne cesse pas; il n'est plus question d'admirer la nature ou de faire de ces fines plaisanteries que C. a mises à la mode; nous n'échangeons plus un mot.

Enfin, après une bonne heure de descente, nous voici de nouveau dans la région des pâturages et dans les lieux habités. Nous prenons d'assaut le chalet des Ravins inférieurs, qui ne consiste guère qu'en un toit sans cheminée, où des vachers s'occupent à confectionner leurs fromages. Nous voilà bientôt tous autour du feu : trempés comme nous le sommes, nos habits fument à l'envi, et groupés dans des postures inouïes, nous ne ressemblons pas mal à des Iroquois prenant un bain de vapeur. Trois quarts d'heure ne réussissent à nous sécher que fort incomplètement; mais nous n'avons pas trop de temps à perdre, d'autant plus que le petit chemin du Bis, qui nous servirait à abréger, a été rendu à peu près impraticable par le mauvais temps; c'est donc trois quarts d'heure à ajouter à notre passif.

La vallée des Ravins, qui correspond sur le versant valaisan à celle d'Iffigen, est plus sauvage encore et plus triste que cette dernière. Nous l'avons vue, il est vrai, sous une impression de mauvaise humeur, et quand le brouillard nous masquait les cimes qui, seules, peuvent marquer d'un cachet d'individualité ces vallées des Alpes si semblables par leurs détails. Mais, sur ces rochers grisâtres, l'œil ne sait nulle part où se reposer, et si les glaciers paraissent d'autant plus éblouissants que leurs

moraines sont plus sombres, je ne sache rien de plus triste qu'une moraine sans glacier.

Nous recommençons à monter, ce qui n'est pas du goût de chacun. D. et C. font retentir les échos de leurs lamentations. La pluie a cessé peu à peu; mais l'herbe est encore humide, et les branches des arbres nous inondent à la première secousse que nos longs bâtons leur impriment. Tout cela n'est pas fait pour donner de la bonne humeur à des gens qui en manquent; mais le guide a promis un village à deux lieues de là, et cela remonte les faibles. G. s'y promet une poste, B., un télégraphe et D., une bonne auberge. Seul J., qui connaît un peu son Valais, a quelques soupçons, mais il n'en fait part à aucun de ses compagnons, pour leur laisser le plaisir de la surprise. Enfin la descente a recommencé; mais pas plutôt sommes-nous descendus un quart d'heure, que C. et D. en sont à regretter la montée. Le chemin pourrait être meilleur; et on le conçoit quand on sait que les habitants du pays s'en servent alternativement comme de chable, de chemin ou de ruisseau. Les charnières se démettent à l'envi l'une de l'autre, et G. n'a plus la force de prendre des notes de voyage, dont il a d'ailleurs rempli deux calepins les jours précédents. J., qui s'est bien tenu jusqu'à présent, commence à baisser la tête. Quant à C., il serait inévitablement mort en chemin si, un mulet venant à passer suivi de son propriétaire, il n'était parvenu, après de longs pourparlers, à enfourcher le mulet et à se faire conduire par le propriétaire.

Nous arrivons à Ayent, aussitôt les idées de poste et de télégraphe s'envolent; on a assez à faire à se préserver d'une noyade en règle dans les trois pieds de boue qui recouvrent toutes les rues du village. Ayent est le vrai type des vieux villages valaisans, de ces villages que la postérité reléguera une fois, espérons-le, au rang des légendes, où il n'est pas une maison qui ne soit à moitié

en ruine, pas une chambre dont les fenêtres soient ouvertes plus d'une fois par an. Comment on peut vivre dans une pareille atmosphère, c'est ce qu'il est difficile de comprendre.

Une collation de fromage et d'excellent vin du Valais, chez le curé de l'endroit, suivie d'une autre collation chez le frère du curé, nous réconforte tous. De plus, le soleil qui a percé les nuages vient, en nous séchant, nous découvrir le fond de la vallée du Rhône, avec la perspective des vallées latérales d'Hérens et d'Anniviers, au fond desquelles l'on devine sous des nuages les glaciers de la grande chaîne pennine. N'était le chemin, qui continue à être employé à plusieurs usages, on peut dire que tout irait bien. Cependant C., sur son mulet, est le seul auquel il ne manque rien; il gesticule, prend des croquis, s'emporte contre les mauvais plaisants qui piquent sa mule; bref, il a retrouvé l'usage de toutes ses facultés. Deux heures d'une descente pénible nous amènent enfin en face de la ville de Sion, dont les maisons coquettes sont comme blotties entre les trois collines. Encore un coup de collier et nous sommes à l'hôtel de la *Poste*. Une lessive générale, un bon dîner, une charmante soirée passée avec nos amis valaisans, et dans laquelle mainte bouteille fut décoiffée et maints joyeux propos tenus, terminèrent ce petit voyage de trois jours, lequel, si le beau temps ne l'a pas favorisé, n'en restera pas moins, pour ceux qui y ont pris part, comme un joli souvenir, et que, si le terme ne vous semblait trop ambitieux, je voudrais appeler *le baptême du feu* de la Section neuchâteloise du Club Alpin.

Henri JACOTTET,
Etud. en droit.

COL DE BALME

Janvier 1877

Le succès de la course au St-Bernard, qu'une vingtaine de membres de notre Section genevoise effectua si heureusement l'hiver dernier, les jouissances neuves et imprévues que la nature alpestre offrit en cette rude saison à tous les clubistes qui y prirent part, devaient avoir une conséquence facile à prévoir, c'était le vif désir d'une nouvelle course d'hiver pour 1877.

Dès le mois de novembre, la commission des courses cherchait un but qui pût contenter les amateurs et leur offrir un spectacle digne de leurs efforts, sans cependant les exposer aux dangers que cette saison peut présenter dans certaines régions des Alpes.

Après le St-Bernard, cela ne paraissait pas facile, car ce passage avec son hospice, ses pères si hospitaliers, ses chiens célèbres, ses traditions de tous genres, offrait un attrait légendaire qu'aucune autre course ne paraissait pouvoir égaler. Cependant les clubistes se découragèrent si peu que, dans les réunions de la commission des courses, il ne se présenta pas moins de *vingt-deux* propositions ! Le Col de Balme, les Grand-Mulets, le Brévent, le Niesen, le Chamossaire, le Moléson, la Bella Tola, etc., avaient chacnn des partisans décidés qui, par une quantité d'excellentes raisons, prouvaient que leur montagne était la plus belle et la plus facile à escalader en hiver.

On procéda par élimination, et deux courses, réunissant un nombre égal de voix, restèrent seules en présence : la Bella Tola et le Col de Balme. Une liste ouverte jusqu'au

31 décembre, pour le choix entre ces deux localités, offrit de nouveau un nombre égal d'inscriptions pour chacune des deux courses; mais, devant la résolution formelle de quelques amateurs du Col de Balme de ne faire aucune autre excursion, ceux de la Bella Tola cédèrent amicalement et le but fut enfin fixé; le vendredi 19 janvier devait voir partir la colonne composée de 15 clubistes et d'un futur candidat.

Malgré l'heure matinale, douze d'entre eux se rencontrent au départ du premier train; à Lausanne, deux autres les attendaient, puis à Villeneuve et à Bex, la bande se complète de ceux qui étaient partis la veille pour se lever moins tôt, ou que leurs affaires avaient placés sur sa route; nous recrutons en outre M. F. L. qui, se rendant à Sion, témoigne le plus vif désir de nous rejoindre ce soir si ses affaires de famille le lui permettent.

Dès le départ le temps est superbe, aussi la gaîté règne dans le wagon, les plus joyeux propos s'échangent amicalement, on inspecte en outre l'équipement polaire de certains clubistes et l'on admire surtout deux paires de gants! l'une, celle de notre collègue K., fourrée en dedans et en dehors, vaste et confortable, semble pouvoir au besoin loger son propriétaire tout entier s'il ne trouve pas de place à l'auberge; l'autre, celle de notre bibliothécaire, aussi longue et encore plus raide que les bras de son maître, suffit pour tenir en joie toute la troupe. Notre jeune futur collègue, qui n'a jamais vu le Valais, admire de toutes ses forces la Vallée du Rhône ainsi que les blanches montagnes qui la dominent, et son enthousiasme lui conquiert d'emblée notre amitié.

Arrivés à Martigny à onze heures vingt minutes, nous quittons M. F. L. en lui disant au revoir à la Forclaz, si possible. Nous comptions trouver ici quelques chers collègues valaisans, et d'abord M. Morand, de Martigny; mais nous apprenons qu'il est parti dès le matin pour prépa-

rer notre gîte de ce soir ; puis MM. de Torrenté, Ossent et Lomel, qui avaient promis d'être des nôtres. Une dépêche nous apprend que les affaires ou la maladie les ont empêchés de nous rejoindre ; c'est une grande déception, mais c'est la seule que nous ayons éprouvée en route. Un déjeuner était commandé à l'hôtel de la Poste, où, comme d'habitude, nous sommes très-bien reçus. Quelques clubistes, voyant déjà commencer ici la neige et le verglas, s'empressent de compléter leur équipement et de munir leur chaussure de clous sérieux ; puis, à une heure et demie, la colonne se met en route sac au dos.

En arrivant aux pentes de la Forclaz, elle trouve le sentier occupé par des passants dont la compagnie lui paraît fort peu désirable ; ce sont de superbes troncs de sapin que les montagnards font glisser sur la neige durcie et qui, bondissant, tourbillonnant, s'arrêtant aux contours pour repartir sous l'impulsion vigoureuse des hardis bûcherons, forment un spectacle plein d'attrait, mais un voisinage fort dangereux ; aussi, nous éloignant du sentier, c'est à travers champs que nous gravissons les deux tiers du col. A cette hauteur, la neige étant plus profonde et plus tendre, il devient nécessaire de suivre les zigzags de la route battue.

Vers cinq heures, un petit drapeau fédéral qui flotte au sommet du col indique que le but est atteint, et les clubistes reconnaissent bientôt dans un piéton qui s'avance à leur rencontre leur collègue Morand qui, reçu par d'amicales acclamations, annonce qu'il a tout préparé et que tout le monde pourra coucher à la Forclaz. En effet, douze lits nous sont destinés. Ils sont distribués avec quelque peine, puis chacun après s'être casé et mis au sec, descend à la très-petite salle à manger où le souper ne tarde pas à paraître, souper modeste, mais servi de bonne grâce et dont tous se souviendront. En effet, les dernières pommes de terre ont à peine disparu, que les

chants, les récitations, les toasts, les discours enthousiastes, humoristiques ou burlesques, se succèdent avec un entrain extraordinaire. C'est à ce moment que la porte s'ouvre et que notre collègue F. L., un peu étourdi de tout ce bruit, apparaît avec un guide ; il a pu quitter Sion à temps pour atteindre Martigny par un train du soir et nous rejoindre avant huit heures.

La troupe est bien assortie en régisseurs et en avocats ; ces derniers, seuls représentants du barreau genevois au milieu des neiges de la Forclaz, étant de taille inégale, sont bientôt baptisés *grand barreau* et *petit barreau.* Ils se livrent, le premier surtout, à des joûtes oratoires indescriptibles, interrompues par d'innombrables chansons, dont, par malheur, le *grand barreau* ne sait jamais que le premier couplet.

Cependant chacun se retire de bonne heure pour chercher le repos et le trouve en effet jusque vers deux heures, où un grand vacarme jette l'alarme dans les chambrées. C'est d'abord un clubiste qui cherche l'escalier d'une façon un peu trop sonore, puis un conflit qui éclate, dit-on, entre un régisseur, un dentiste et leur couverture trop étroite... Tout rentre bientôt dans le calme jusqu'à six heures, où la cornette retentit ; chacun casse alors la glace de son pot à l'eau pour faire sa toilette et descend déjeuner.

Le ciel paraît plein de promesses, et la douceur inaccoutumée de la température peut seule donner quelque inquiétude aux grimpeurs pessimistes. Après de nombreux appels, les plus lambins ayant enfin complété leurs préparatifs, nous partons à sept heures et demie, accompagnés cette fois de plusieurs guides et porteurs choisis par Morand parmi les plus solides montagnards de Trient.

Après être descendus rapidement dans le petit vallon de Trient et avoir laissé sur notre droite le village de ce nom, nous quittons bientôt le chemin habituel du Col de

Balme, car, nous dit-on, le Bois Magnin serait à cette saison pénible et dangereux à traverser, et nous nous engageons dans la gorge qui descend directement du col. Le fond de cet étroit vallon est comblé par d'énormes avalanches qui ont abattu bien des arbres dans la forêt, mais qui, en faisant disparaître la neige des escarpements qui nous dominent, nous ont délivrés de tout danger d'avalanche nouvelle.

A mesure que nous nous élevons, la neige poudreuse devient plus profonde et la pente plus raide; mais en revanche, lorsque nous regardons en arrière, la chaîne des Alpes bernoises, dépassant de plus en plus la Forclaz et s'étendant davantage à chaque pas que nous faisons vers le sommet, nous donne un avant-goût des jouissances qui nous y attendent. De fréquentes haltes sont utilisées pour reprendre haleine et admirer ce spectacle, et nous atteignons ainsi le chalet des Herbagères, dont le toit en partie débarrassé de neige, seule oasis qu'offre cette route, est bientôt couvert de clubistes heureux de s'asseoir un instant au sec. Les plus prudents, se méfiant de la solidité de l'édifice, prédisent un effondrement général et cependant ne tardent pas à rejoindre leurs collègues, car, sur la toiture, gourdes et gobelets sont livrés à la plus active circulation.

D'ici, le but sera bientôt atteint ; voici déjà, près du sommet, un des hommes qui sont partis avant nous pour ouvrir l'auberge du col... un dernier coup de collier et les deux cabanes sont en vue. L'auberge suisse où nous allons entrer présente un aspect assez bizarre, car une haute pyramide de neige, chassée par la bise contre la face nord du bâtiment, en masque le rez-de-chaussée et s'élève jusqu'aux fenêtres du premier étage; des traces de pas indiquent que cette pyramide a servi d'escalier aux premiers qui ont pénétré dans l'hôtellerie ; cependant, ils ont ouvert depuis l'intérieur une porte d'écurie par laquelle

les grimpeurs moins gymnastes peuvent gagner plus prosaïquement l'asile attendu.

Il est onze heures, chacun dépose ses bagages et apprend avec le plus grand plaisir que dans trois quarts d'heure un petit dîner chaud nous sera servi ; puis l'on s'empresse de retourner sur le col pour jouir du plus splendide spectacle qu'un clubiste puisse désirer : du Muveran au Bietschorn, la chaîne centrale suisse toute blanche resplendit sous un ciel sans nuage ; chaque clubiste cherche à reconnaître les cimes qu'il a gravies et celles bien plus nombreuses qu'il désire escalader un jour. A côté de nous, la Croix de fer, puis les Rochers rouges et surtout le Buet paraissent pouvoir être atteints en quelques enjambées; mais ce que l'on vient voir au Col de Balme, c'est surtout la chaîne du Mont-Blanc. La voici toute entière avec ses imposants sommets, avec ses innombrables aiguilles aiguës et déchiquetées, baignées d'une joyeuse et brillante lumière ; tout là-bas, la vallée couverte de neige nous rappelle que nous sommes en hiver : c'est un rêve, une extase... Mais, comme toujours, la prose ne tarde pas à se montrer, et cette fois c'est sous la forme d'un coup de cornette qui nous apprend que le déjeuner est prêt.

Un potage bien chaud, au Col de Balme et au mois de janvier, c'est prosaïque en effet, mais personne n'a l'idée de s'en plaindre. D'ailleurs voici l'occasion d'étudier un curieux phénomène de physique : l'hôte a retrouvé dans sa cave quelques bouteilles d'eau de seltz oubliées depuis l'été dernier ; cette eau gazeuse nous est apportée claire et limpide, on enlève le bouchon, le gaz s'échappe et instantanément le contenu de la bouteille se gêle sous nos yeux. L'expérience est répétée plusieurs fois, toujours avec le même résultat.

Notre vice-président nous explique que cette eau de seltz avait sans doute atteint dans la cave une température

bien inférieure à zéro, mais que la pression et la présence de l'acide carbonique l'empêchaient de geler ; à l'instant où le gaz s'échappe, la pression cesse et la température reprend ses droits.

Après le repas, chacun se hâte de profiter encore du magnifique spectacle dont on jouit sur le col. Trois zélés grimpeurs, voulant en jouir mieux encore, escaladent la Pointe de Balme, malgré l'annonce de notre prochain départ. Pendant ce temps, on songe qu'il faut dire adieu à notre collègue Morand qui va retourner à Martigny après nous avoir accompagnés jusqu'ici, et qui a mis tant de zèle amical à faciliter notre course. Nous allons quitter aussi cet hôte complaisant qui est venu nous recevoir ici, ainsi que nos guides et porteurs, tous Valaisans ; on demande donc à notre Président de leur chanter ses couplets en l'honneur des Valaisans. Tous ces braves gens ont l'air d'être touchés de l'intention, on leur serre la main et, bien malgré nous, il faut quitter le Col de Balme au moment où nos trois collègues redescendent de leur pointe, enchantés du panorama dont ils ont joui ; il est une heure et demie.

Vu l'éclat des neiges, chacun s'est équipé en grande tenue de glacier : lunettes, voiles, masques. Ce dernier engin, aussi grotesque que pratique, obtient comme toujours un grand succès de gaîté. Mais ce n'est rien encore, voici la descente dans une neige bien plus profonde et plus poudreuse que sur l'autre versant ; à chaque instant ce sont des culbutes, des plongeons, aussi risibles qu'inoffensifs, des essais de glissade par tous les procédés, et qui aboutissent presque toujours à un échouage tout près du point de départ. Puis c'est un collègue resté en arrière qui considère l'escarpement par lequel quelques-uns sont descendus en glissant, et qui le trouve un peu raide pour s'y aventurer. Son chapeau, paraît-il, ne partage pas son avis, prend les devants... et arrive d'un bond au fond du

précipice. Pendant qu'il s'efforce de l'atteindre, il culbute lui-même sur la pente, puis, s'apercevant qu'il a perdu aussi son bâton, il doit remonter pour le chercher sous la neige. Enfin clubiste, chapeau et bâton ayant opéré leur jonction, descendent de compagnie rejoindre le groupe, qui avait couru un danger bien plus grand, celui de mourir de rire!

Notre trésorier essaie aussi une glissade et part la tête la première, procédé nouveau qui ne lui réussit pas ; il a grand'peine à débarrasser ses lunettes de la neige qui s'y est incrustée.

Plus bas, le glacier du Tour s'étale à notre gauche, et nous observons que l'eau peu abondante qui s'en échappe, au lieu d'être boueuse comme en été, est d'une limpidité remarquable, ce qui provient sans doute du fait que les glaciers avançant beaucoup moins en hiver qu'en été, les sables produits par le frottement de leur carène sur le rocher n'ont pas l'occasion de se former en abondance comme dans la saison chaude, et d'être entraînés par les eaux.

Au village du Tour, nous quittons définitivement le désert ; toute la population s'est alignée pour nous voir passer, tandis que nous regardons nous-mêmes avec intérêt ces braves gens qui passent l'hiver dans cette solitude, et surtout leurs maisons d'un effet si pittoresque sous la neige qui les recouvre, et pend en longs festons au bord des toits.

Depuis ce hameau, le chemin est battu et facile ; nous rencontrons une joyeuse bande d'écoliers qui regagne ses pénates, et à quatre heures et vingt minutes nous arrivons à Argentière.

Après une halte consacrée à admirer les derniers effets de la lumière du soir sur les montagnes, à observer combien le glacier d'Argentière paraît chaque année diminuer et reculer, après un rafraîchissement bien gagné, à cinq heures et quart nous nous embarquons dans les trois traîneaux envoyés au devant de nous par Couttet. Deux

de ces véhicules sont bien petits, aussi l'embarquement est laborieux. Il ne reste pas de place pour les bagages, et chacun doit en conséquence s'asseoir sac au dos ; nos chevaux trottent vaillamment, et à six heures nous arrivons à l'hôtel Couttet, à Chamonix. A notre grand étonnement, nous sommes reçus par la détonation des mortiers, comme si, au lieu d'une simple et facile promenade, nous venions d'accomplir quelque exploit remarquable !

Chacun est enchanté de trouver une bonne chambre et un lit non partagé. On procède à une expédition générale de dépêches ; le télégraphiste de Chamonix n'en avait pas encore vu autant de tout l'hiver. En entrant dans la chambre à manger, les organisateurs de la course reculent avec étonnement : ils ont recommandé à Couttet de préparer un petit souper modeste, et ils trouvent une table richement garnie et couverte de bouteilles cachetées, dont quelques-unes sont étiquetées « Champagne du Col de Balme. » Heureusement Couttet a interprété à sa façon les instructions de la Commission : le souper est brillant, mais les prix resteront modestes, et personne ne s'en plaindra.

Tous les clubistes montrent les meilleures dispositions pour faire honneur au souper, tandis que les jeunes gens du village brûlent des fusées en leur honneur. Le dessert est des plus gais, les chansons et les toasts recommencent avec l'entrain de la veille. Pendant qu'on porte un toast chaleureux à Couttet et à son aimable hospitalité... il s'esquive et revient chargé de bouteilles de Champagne ; un peu plus tard, comme on lui donne la parole, il disparaît de nouveau et rapporte une nouvelle charge de « Champagne du Col de Balme ». Cette éloquence muette ne manque pas d'augmenter encore l'entrain de la société. Nous n'avons pas vu en traversant le Col de Balme le vignoble d'où provient ce fameux crû, mais quelques-uns pensent qu'à Chamonix même nous pourrions bien nous trouver

« dans les vignes », aussi nous gâgnons prudemment nos chambres pour éviter ce danger.

La nuit a été excellente, mais fraîche ; les deux possesseurs de thermomètres, consultés sur la température, répondent : quatre degrés. Cette réponse est invariable à toute heure du jour et de la nuit, aussi un plaisant assure-t-il que leurs instruments sont obligés de se tenir *à quatre* pour ne pas monter !

Nous voulons partir à pied, mais Couttet a attelé sa cocotte et veut conduire nos sacs jusqu'au Fayet, où il nous accompagnera. Seul l'intrépide K. refuse de se séparer de sa charge ; il veut, en clubiste modèle, avoir accompli la course entière sac au dos. Il y a peu de neige sur la route, elle est d'ailleurs gelée et battue ; aussi par un soleil qui fait étinceler neiges et glaciers, cette charmante promenade de quatre heures est un digne couronnement de notre belle course. Tous les regards sont joyeux, tous disent : La partie est finie, nous rentrons, mais la réussite a dépassé nos espérances. Plus d'un jette un regard de convoitise sur le géant dont nous côtoyons la base, et regrette de ne pas grimper au moins jusqu'aux Grands-Mulets. Il est probable du reste qu'avec la température exceptionnelle dont nous jouissons, cette ascension n'offrirait pas de grandes difficultés.

A onze heures et demie, nous avons décidément tourné le dos au Mont-Blanc ; nous sommes au Fayet, où nous attend un des grands omnibus de la gare de Genève. Cependant on fait observer qu'il serait inutile de rapporter à Genève les provisions qui ont été sans emploi au Col de Balme. A cette insinuation, chacun se sent pris subitement d'un appétit irrésistible ; on entre dans l'auberge, les sacs s'ouvrent, il en sort des vivres en quantité et et d'une variété admirable. Cependant en peu de temps tout se partage, tout disparaît, et à midi vingt minutes nous montons dans notre grande voiture, au moment

même où la route, devenue plate, est dégarnie de neige, mais abondamment pourvue de boue, ce qui rendrait peu attrayante une marche plus prolongée.

Avant cinq heures, nous atteignons Bonneville, où notre cocher demande pour ses chevaux un repos de deux heures ; quelques-uns, pour occuper leurs loisirs, goûtent les biftecks de l'endroit.

Il fait nuit noire quand nous repartons à sept heures, et il commence à faire frais ; on cherche à loger dans l'intérieur les touristes de l'impériale, mais K., toujours sac au dos, et deux autres collègues intrépides refusent de quitter leur poste ; on leur passe tous les plaids disponibles et l'on se met en route. Dans l'intérieur de la voiture la gaîté est sans pareille, les refrains les plus divers se croisent sans cesse, le *grand barreau* est intarissable ; cependant deux ou trois dorment paisiblement au milieu de ce vacarme.

On décide d'ouvrir une souscription pour offrir un souvenir aux deux collègues qui ont concouru si complaisamment au succès de notre course : M. Morand, à Martigny, et M. Couttet, à Chamonix, et à dix heures, hélas ! l'omnibus s'arrête à la rue du Rhône. La fête est finie, on se dit adieu, mais en se promettant pour l'an prochain une nouvelle excursion à la Bella-Tola.

Ainsi ces courses d'hiver, qui sont entrées tout récemment dans nos habitudes, et qui paraissent à bien des gens une folie ou une bravade, sont réellement pour ceux qui en ont essayé une source nouvelle de jouissances alpestres. Voir la nature sous un aspect nouveau, jouir par le beau temps d'une vue incomparablement plus pure qu'en été, braver même les inconvénients et les petits dangers de la saison, ce n'est pas seulement un plaisir, mais c'est encore une occasion de resserrer la charmante solidarité qui unit les clubistes, en fournissant à chacun le moyen d'être utile ou agréable à ses collègues.

Bref, je dis en terminant à ceux qui n'en ont pas goûté : Essayez, choisissez bien votre but, votre jour et vos compagnons, et si vous ne revenez pas enchantés comme nous, c'est que vous n'avez vraiment pas l'amour de la montagne.

GOLAZ-KAISER,
Président de la Section Genevoise du S. A. C.

LES BECS DE BOSSON

Plusieurs fois déjà *l'Echo* a enregistré les réflexions, je dirais presque les protestations, d'une estimable catégorie de clubistes que les grands grimpeurs dédaignent plus qu'il n'est de raison. Je veux parler de ces amateurs modestes, non point platoniques, mais bel et bien zélés et convaincus, et qui, ennemis du casse-cou et incapables de *vélocité,* n'en apprécient pas moins très-bien la montagne, veulent en jouir à leur guise, dans la limite de leurs forces, et avoir leur place au soleil, sans refuser leur tribut d'admiration méritée à leurs collègues plus ingambes et plus hardis, perchés sur la Dent-Blanche ou le Cervin.

La nature alpestre, si riche et si généreuse, a mis à la portée de ces coureurs de vallées un grand nombre de cols et de sommets d'une altitude raisonnable, d'un accès point extravagant et d'où l'on ne tombe guère, si on ne le veut pas. C'est pour ces braves gens que sont faits le Jura, le Moléson, le Billiat, les Rochers de Naye, la Cornette de Bise, les Tours d'Aï et de Mayen, voire même la Dent de Morcles et le Muveran. C'est faire acte de bonne camaraderie que de signaler à ces collègues les découvertes que l'on peut faire dans ce domaine, d'appeler leur attention sur des buts de promenade nouveaux ou à peu près, où ils pourront sans inquiétude et sans trop de peine porter leurs pas, et, le cas échéant, ceux de leur famille,

tout en faisant une belle et bonne course. Tel est l'ordre d'idées dans lequel je me risque à adresser à *l'Echo des Alpes* le récit d'une excursion que j'ai eu le plaisir de faire l'été dernier. Clubiste des moins véloces, sans être des moins enthousiastes, j'ai substitué peu à peu des courses avec ma nombreuse famille aux parties exténuantes que je m'entêtais à faire avec des collègues très-aimables, mais trop ingambes et parfois trop hardis pour moi. C'est avec cinq enfants, jeunes mais déjà bien exercés, que j'ai fait l'ascension que je veux essayer de raconter.

Le piéton qui, au milieu de l'été, se rend de Sierre dans le val d'Anniviers, traverse, pour y arriver, une contrée qui, pour le manque d'eau, peut rivaliser avec le Sahara. Aucun filet ne descend de la montagne contre laquelle la route s'élève et que couronne, à 2,000 mètres d'altitude, la plaine de Ste-Madeleine. Ce manque d'eau et d'autres ressources dure pendant plus de deux lieues, jusque et au delà des *Pontis*, deux gorges profondes que franchissent les sinuosités de la route, et qui sont elles-mêmes souvent à sec. Plus loin, cela change : ruisseaux, cascades, rigoles d'irrigation ne manquent pas. Le Schwarzhorn, avant-garde de la Bella-Tola, en envoie à profusion. Mais quand on a parcouru la première partie de la route par le soleil de midi, comme cela nous est arrivé le 9 août dernier, on arrive quelque peu exténué dans la région des eaux. Pour ne pas faillir au devoir de reconnaissance, je dois pourtant mentionner un brave homme du hameau de Niouc, au haut de la première et longue montée, qui nous donna de bon cœur de l'eau de sa citerne. Cette citerne consiste en un grand cuvier placé dans la cave, et qui reçoit l'eau du toit.... quand il pleut.

Aussi ce fut avec une explosion de joie que, en approchant de Vissoye, nous aperçûmes un joli hôtel tout neuf, l'hôtel et pension d'Anniviers, ouvert, comme nous l'apprîmes, depuis le mois de juin seulement, et tenu par MM. les

frères Monnier-Tabin. Nous trouvâmes là un accueil excellent, un bon dîner et même un bureau télégraphique que nous nous fîmes un devoir d'encourager en envoyant un bonjour à la maison. Comme nous en étions au café, songeant déjà au départ, l'un des messieurs Monnier vint entamer conversation avec nous et s'informer du but de notre excursion. Nous avions pour objectif Zinal et le Mountet. Or, M. Monnier patronne une montagne. Tout hôtel de montagne qui se respecte doit, paraît-il, prendre au moins une cime sous sa protection. Et puisque Pierre Pont, à St-Luc, patronne la Bella-Tola, M. Monnier patronne les *Becs de Bosson*. Quelle occasion pour *placer* sa montagne ! M. Monnier regrettait beaucoup que notre itinéraire fût arrêté d'avance. Les Becs de Bosson, affirmait-il, sont supérieurs à la Bella-Tola, plus élevés, avec une vue circulaire encore plus vaste. L'accès en est facile; une escouade d'ouvriers avait récemment pratiqué un sentier dans les endroits les moins commodes. M. Monnier exhibait un panorama partiel dessiné là-haut, etc., etc.

Bref, M. Monnier se montre si éloquent, qu'il nous persuade. Un jour de retard est sans conséquence pour nous. Je ne suis pas fâché du reste, pour les enfants de huit à quinze ans, de diminuer la première étape et d'aller graduellement. D'ailleurs, nous avions à peu près résolu de monter à la Belle-Tola en redescendant de Zinal : autant faire notre ascension avant qu'après la course de glacier, et autant la faire aux Becs de Bosson qu'à la Bella-Tola. Donc, nous restons à Vissoye et nous faisons nos préparatifs pour la course du lendemain.

Quand on descend de Zinal et qu'on atteint le premier village, Ayer, on voit se dresser à gauche, droit au-dessus du village de Grimenz, une sommité élancée et aiguë qui paraît assez élevée. Ce sont les Becs de Bosson. Ils font partie de cette chaîne de montagnes qui, de la pointe de Sasseneire, se dirige droit vers la vallée du Rhône où

elle finit à Vercorin et sépare la vallée d'Anniviers de celle d'Evolena. Si, de Zinal, on se rend à Evolena par le *Col de Torrent*, on passe au pied et au midi de la pointe de Sasseneire. Quand on veut aller de Vissoye directement à Evolena, on peut traverser le *Pas de Lona*, col situé plus au nord que le précédent et qui traverse la chaîne entre Sassenaire et les Becs de Bosson.

M. Monnier nous indiquait six heures comme le temps *effectif* nécessaire à l'ascension des Becs. Je tiens cette donnée pour exacte pour des *véloces,* mais pas pour moi. Si j'avais étudié la carte d'après ma méthode, j'aurais trouvé sept heures. Voici ma susdite méthode, que je recommande aux clubistes modestes : mesurer sur la carte la *distance horizontale* du point de départ au but désiré (ceci en tenant compte des détours à faire, le cas échéant), noter cette distance à raison d'une heure par lieue de Suisse, ajouter une heure pour chaque 400 mètres de hauteur à gravir. Le coefficient de 400 doit naturellement varier suivant les jarrets et le diaphragme de l'ascensionniste ; il serait d'environ 500 mètres pour celui qui effectuerait la course en six heures. J'ai, par cette méthode, évalué à cinq heures le temps nécessaire pour aller de Zinal au Mountet, et, en y comprenant le temps d'une petite collation faite tout debout sur le glacier, nous n'avons pas eu une différence de deux minutes.

Donc, le 10 août, à quatre heures et demie du matin, nous nous mettons en route, savoir : le père, les cinq enfants, et un domestique de l'hôtel qui doit nous conduire à Grimenz où nous trouverons notre guide. On descend d'abord rapidement jusqu'au torrent de la Navigense, qu'on traverse sur un pont rustique. Ce point inférieur est à 1,188 mètres d'altitude. Les Becs de Bosson ont une élévation de 3,160 mètres, soit 70 de plus que la Bella-Tola, et 15 de moins que la Dent du Midi. Nous avions donc à nous élever d'environ 2,000 mètres. Du pont, on

monte par un chemin pierreux à St-Jean, puis à Grimenz. Les braves montagnards qui, de ce dernier village, vont à la messe à Vissoye, font ce trajet dans une heure. Nous y mettons beaucoup plus de temps. Avant Grimenz, un homme vient à notre rencontre : c'est Baptiste Rouvinez notre guide, guide amateur du reste et l'un des pionniers du fameux sentier des Becs de Bosson. Il prend le commandement de la troupe, tandis que le domestique s'en retourne à Vissoye. Grimenz est un hameau sans ressources pour le touriste, et c'est dommage. Il serait pratique d'y venir coucher le soir avant l'ascension ; le retour se ferait de meilleure heure, et de Grimenz on pourrait aller directement coucher à Zinal sans retourner à Vissoye et sans redescendre dans le profond ravin de la Navigense. Toutefois, l'hospitalité valaisanne n'est jamais au dépourvu, et, sans auberge, on peut encore obtenir à Grimenz du pain dur, du fromage plus dur encore et du vin excellent.

L'excédant du bagage est laissé à Grimenz, chez deux braves garçons, deux frères, l'un tailleur, l'autre cordonnier, l'un estropié, l'autre ingambe, et qui font ménage ensemble. Nous avons la maladresse de laisser là celui de nos sacs qui contient tous les verres à boire. Aussi sommes-nous très-heureux, sur la montagne, d'avoir une bouteille de la vieille forme, dont le fond rentrant fait l'office de verre tant bien que mal.

On commence à gravir la première pente de la montagne à travers un beau bois de mélèzes plein de myrtilles. Au sortir des bois, on s'élève dans les frais pâturages de Bendella, où nous ne découvrons que deux chalets, inhabités pour le moment. Ces pâturages comprennent deux étages ou gradins avec une différence d'altitude de près de 200 mètres, et séparés par deux pitons ou éperons à côté desquels on monte d'un pâturage à l'autre. Du gradin supérieur, l'on découvre subitement toute la montagne avec sa cime. Il fait partie de la base orientale de la py-

ramide que couronnent les Becs, et de là part le sentier tant vanté qui, au lieu de s'élever contre cette face de la montagne, fait un immense détour sur la gauche pour contourner la *Pointe de Lona* (laquelle n'est autre qu'un contre-fort des Becs de Bosson) et s'élever ensuite à droite, en zig-zags, contre la face méridionale de la pyramide, le long de l'arête. Des pentes de neige existaient encore au-dessus des gazons. C'était tentant, et, sur la proposition de Rouvinez, qui sacrifiait bien un peu facilement le sentier, son œuvre, nous adoptons cette voie plus directe.

Nous franchissons ainsi un espace moins long comme développement, mais exigeant probablement autant de temps et à coup sûr plus de peine que l'autre chemin. Au haut des neiges, nous prenons à gauche, nous atteignons et nous franchissons l'arête, et nous voilà sur la face méridionale, où nous trouvons le sentier fidèle au rendez-vous. Ce sentier est facile mais peu durable, formé qu'il a été simplement en pilant sur place les menus débris éboulés qui couvrent le flanc de la montagne. Le dit sentier s'élève en zig-zags sans s'éloigner de l'arête. Il y a cependant deux places que l'on pourrait qualifier de mauvais pas. Des parois de rochers peu élevées, il est vrai, obligent à franchir de nouveau l'arête à droite et à faire quelques pas au-dessus d'une pente non pas précisément vertigineuse, mais à coup sûr peu praticable. Le guide nous explique que le premier de ces pas, le plus mauvais, sera évité à l'avenir au moyen d'une échelle d'une dizaine de pieds que l'on se propose de placer là. A mon avis, quelques coups de poudre donneraient un résultat plus pratique et plus durable. Enfin, la petite troupe a bravement passé avec l'aide du guide. Nous voilà de nouveau, nous et notre sentier, sur la face sud et, après de nouveaux lacets, nous parvenons enfin au pied des rochers ou *tours* qui forment le sommet, c'est-à-dire au pied des véritables *becs*. Nous contournons leur base sur la gauche, en sui-

vant une *vire,* accidentée d'un tunnel naturel, puis d'une *cheminée,* et au bout de laquelle un plateau de quelques toises domine, au couchant, la vallée d'Evolena, et au midi, le pas de Lona.

Le sommet est double, presque triple, détail que l'on ne voit pas d'Ayer, ni de Bendella. Les deux tours sont d'égale hauteur, et toutes deux possèdent leur *steinmann.* Toutefois, celle de l'est, celle que nous apercevions en montant, est des plus scabreuses et nullement le fait d'un père de famille avec ses enfants. On l'attaque, paraît-il, du milieu de la vire, en s'engageant sur la face vertigineuse du nord. Quant à la tour du couchant, au pied de laquelle nous étions, elle est bonne personne et accessible de deux côtés. Sa dimension est à peu près celle d'un grand hôtel. Pendant que nous prenons quelque nourriture, l'un des plus jeunes de la troupe, jaloux d'atteindre le premier la cime, gravit seul le rocher sur lequel nous ne tardons pas à le rejoindre.

M. Monnier a dit vrai : la vue circulaire est au moins aussi complète que peut l'être celle de la Bella-Tola, que nous avons vis-à-vis de nous, de l'autre côté du Val d'Anniviers, et qui, du reste, ne paraît point jalouse. Les Becs de Bosson ont l'avantage d'être un peu plus élevés et plus rapprochés de la haute montagne, de sorte que le regard plonge dans cet admirable cirque qui a pour centre le Mountet. Le panorama partiel, fort bien fait, qui nous a été confié, ne comprend jusqu'à présent que ce côté des montagnes. Quant au reste, aux Alpes bernoises et vaudoises, le panorama de la Bella-Tola peut à la rigueur servir d'indicateur.

Je ne rééditerai pas la liste des cimes des deux chaînes. Le cortége est au grand complet, sauf que le massif Weisshorn, Trift, Dent Blanche, etc., cache la chaîne du Mont-Rose et le Cervin. Je constate que, tandis qu'au bout du Haut-Valais on découvre une masse blanche que le

panorama dit être le Galenstock, on aperçoit à l'opposé, entre la Dent de Morcles et le Muveran, une pointe éloignée qui me paraît ne pouvoir être que la Cornette de Bise. Il est difficile d'avoir, à cette hauteur, un panorama plus complet du Valais.

Après un séjour d'environ une heure que j'ai utilisé en partie, confiant mes enfants au guide et à leur sagesse, pour faire une sieste dans un enfoncement de rocher chauffé par le soleil, nous reprenons le chemin de la vallée. Nous franchissons la vire, et quand j'atteins le commencement de l'arête, je m'aperçois en frémissant que deux de mes galopins ont pris les devants et qu'ils doivent être dans les mauvais pas. Je lance le guide à leur poursuite. Ils les atteint qui avaient passé le premier pas sans aide et n'auraient pas hésité à s'embarquer dans le second. On rétablit l'ordre, et la descente s'effectue sans peine jusqu'au point où nous avions rejoint le sentier en montant. Le point avancé auquel le soleil était parvenu dans sa course nous engage à abréger, et, cette fois encore, nous sacrifions la Pointe de Lona qui termine l'arête assez loin devant nous, pour descendre par les neiges. Quoique la neige soit désagréablement ramollie, la spéculation est avantageuse. Neige, pierriers, pâturages, tout est franchi et nous atteignons la forêt vers le coucher du soleil.

Enfin, voici Grimenz, où nous retrouvons nos sacs et nos verres malencontreux. Rouvinez nous conduit chez lui ou plutôt *sous chez lui*, sous sa maison, où il nous procure une collation qui exige de bonnes dents, mais qui est accompagnée d'un bon vin de Sierre. La plupart des Anniviards possèdent un coin de vigne à Sierre et désignent généralement leur vin sous le nom de *glacier*. Nous avions besoin de quelque repos. Un des enfants est détaché à Vissoye pour prévenir M. Monnier de notre retour chez lui, parti que nous prenons de peur de ne pas trouver de place à Zinal en y arrivant de nuit sans être atten-

dus. Enfin, nous nous remettons en route et nous arrivons à la Navigense que nous traversons par la nuit noire. Comme nous gravissons la pente opposée, voici venir une lumière. C'est notre aimable hôte qui vient à notre rencontre, et qui tient à nous faire avouer que nous avons été enchantés de notre course, ce que nous reconnaissons sans arrière-pensée, malgré la fatigue.

La course des Becs de Bosson peut certainement se recommander. Le pittoresque, la variété des espaces que l'on traverse pour atteindre le sommet rendent le trajet charmant. Quant à la longueur de l'excursion, elle est un peu forte peut-être pour quelques personnes. Cependant, le temps que nous y avons employé est dû en partie au manque de docilité du diaphragme d'un touriste de poids au début de la campagne. Des enfants, garçons et filles, dont les plus jeunes avaient 8 à 10 ans, ont fait cette course avec entrain du commencement à la fin. La hauteur est respectable en comparaison du peu de difficulté de l'ascension. Le danger est nul, à moins d'imprudence réelle, le vertige nul pour une tête de force très-ordinaire. Et si, par hasard, un escaladeur à tous crins venait à se fourvoyer dans la compagnie des simples promeneurs à qui je recommande cette excursion, il aurait la ressource de passer sa *furia* sur le Bec de l'Est.

Deux mots pour terminer : après une bonne nuit passée à Vissoye, le lendemain fut consacré à un repos relatif, c'est-à-dire au simple trajet de Vissoye à Zinal avec liberté entière de chasser la myrtille et la fraise. Le jour suivant, le plus beau du voyage, course au Mountet par un temps radieux. Le souvenir en est inscrit dans la cabane par le guide Louis Martin, qui a tenu à immortaliser les exploits de son plus jeune compagnon. Dès lors, retour à Vissoye, Sierre, Martigny, course au lac Champey par les gorges du Durnand, puis..... le chemin de l'école.

Ed. COMBE,
Section des Diablerets.

CHRONIQUE

Section Monte-Rosa

Notre Section s'occupera surtout, cette année, de la construction de deux cabanes : l'une à Concordiaplatz et l'autre au Fletschhorn.

La première s'élèvera au pied de la Grünhornlucke, sur le glacier d'Aletsch. Ce point offre une vue magnifique sur tout un monde de pics et de glaciers : l'Aletschhorn, la Jungfrau, le Mœnch, le Finsteraarhorn s'y présentent dans toute leur splendeur, avec leurs arêtes granitiques, leurs neiges éblouissantes et leurs coupoles d'albâtre, où les chamois et les clubistes osent seuls s'aventurer. La cabane en question aura trois compartiments, et vingt-cinq à trente personnes pourront y trouver place.

Celle du Fletschhorn, au Hohrass, sera également très-heureusement placée. Elle sera d'un grand secours aux ascensionnistes du Fletschhorn, du Weissmies, du Schienhorn, etc., ainsi qu'aux touristes qui vont de la vallée de Zwischbergen dans celle de Saas Elle pourra héberger de dix à quinze personnes. La commune s'engage, en outre, à établir un chemin d'accès. Quelle chance de s'étendre et de dormir à l'aise dans une cabane bien close et pourvue d'un confort relatif, lorsque, après avoir franchi neiges et glaciers, on trouve, comme les deux pigeons de Lafontaine :

« Bon souper, bon gîte et le reste. »

La cabane du Cervin souffre chaque hiver des rafales qui l'assaillent et des neiges qui l'enserrent. Elle demande des réparations qui seront exécutées dès que ce sera possible.

Nous aborderons l'élaboration du nouveau tarif des courses et nous aviserons à l'inspection et à l'examen des guides. Il y a là un champ suffisant d'action pour 1877.

Notre collection des *Gipfelgesteine* s'est accrue sensiblement, et notre bibliothèque, grâce aux bons soins et à l'activité de notre collègue Ritz, dont le pinceau traduit si heureusement la poésie des hautes cimes et des fêtes villageoises, notre bibliothèque, dis-je, prend des proportions tout à fait réjouissantes. R. DE B.

Section des Diablerets

Notre Section a célébré, le 27 janvier, son banquet annuel. Disons-le franchement, nos amis des sections voisines nous ont un peu tenu rigueur. Deux membres de la section de Genève, trois de la section Monte-Rosa, un de la section de Bulle et cinq de nos co-sectionnaires de Thonon formaient la phalange de nos invités Où étaient nos frères cadets de Neuchâtel et nos amis de Fribourg et de Berne? Ce ne sont cependant pas les neiges et les frimas qui retiennent le clubiste.

Les membres de notre Section eux-mêmes étaient en nombre assez restreint; diverses circonstances, entre autres le banquet de la Société des Beaux-Arts, qui devait avoir lieu le surlendemain, avaient éclairci nos rangs.

Malgré ces présages qui auraient pu compromettre le succès de notre banquet, celui-ci, de l'aveu de tous les participants, n'en a pas moins été des plus gais et des plus animés. Chacun y a apporté sa part d'entrain; peu d'assistants qui n'aient fourni quelque production. Nous ne voulons pas parler des toasts trop nombreux pour être rappelés ; nous craindrions, du reste, de choquer la modestie bien connue du clubiste. Mentionnons cependant les récits en patois de notre ami M. le professeur Favrat, toujours si originaux et si désopilants, et la charmante poésie de M. Didier, de Genève, qui a été le bouquet de la soirée.

Dans nos deux dernières séances nous avons reçu une dizaine de nouveaux membres, pour la plupart de jeunes recrues qui ont fait leurs preuves, et chez lesquelles « la valeur n'attend pas le nombre des années. »

Comme conférences, nous avons eu un exposé sur la question du Tauredunum, par M. Béraneck, et des récits d'excursions dans les Alpes Graïes, par M. Javelle. M. Sylvius Chavannes nous a promis pour nos prochaines séances une étude géologique sur l'histoire du globe.

La section des Diablerets a eu le regret de perdre dans l'espace d'une année ses deux membres honoraires, Juste Olivier et Jean Muret. Ce dernier aimait les Alpes avec passion; naturaliste dans l'âme, il est peu de sites de nos Alpes qu'il n'ait explorés pour y chercher quelque plante rare. La section des Diablerets a tenu à donner

à Jean Muret un dernier témoignage de sympathie en ornant son cercueil d'une couronne de fleurs qui rappelaient la flore alpestre. De plus, suivant l'idée émise par l'orateur qui a parlé sur sa tombe, notre Section et la Section vaudoise des sciences naturelles ont conçu le projet d'élever à Jean Muret un monument au milieu de cette nature des Alpes qu'il a tant aimée. Noble et belle pensée, à la réalisation de laquelle chacun de nous sera heureux de concourir.

E. D.

Section du Moléson

Aussi bien que l'année dernière, l'hiver qui vient de finir nous a fourni une réjouissante moisson de jouissances intellectuelles, grâce au concours des diverses sociétés scientifiques et littéraires de notre ville. C'est ainsi que tous les vendredis de chaque semaine un délégué de l'une ou de l'autre d'entre elles donne à un public aussi assidu qu'attentif une conférence sur quelque sujet intéressant. Les sections amies tiennent dignement leur place dans cette lutte intellectuelle ; en effet, Genève nous a envoyé une de ses sommités clubistiques, dans la personne de son ancien président, M. de Saussure, pour nous entretenir de la Suisse dans la période glaciaire. Dans une autre séance, le président de la Section des Diablerets, M. Béraneck, nous a parlé de la chute du Tauredunum.

Je n'ai pas la prétention, cela va sans dire, de faire le résumé de toutes les conférences qui nous ont été données à la Salle de la Grenette. Ce que j'en ai dit suffira pour faire voir que la Section fribourgeoise du S. A. C. est toujours l'enfant gâté de ses aimables voisines des bords du Léman.

A ce propos, laissez-moi emprunter la publicité de l'*Echo*, pour engager vivement mes collègues de Fribourg, j'entends ceux qui auraient en portefeuille quelque étude, esquisse ou ébauche, à bien vouloir en faire part à la rédaction de l'*Echo des Alpes*. En effet, il est de toute justice que chacun contribue à cette œuvre commune. Le fleuve qui descend de nos Alpes et porte au loin le nom du glacier ou de la montagne qui lui donna naissance, n'acquiert sa royale ampleur que par le tribut de ses innombrables affluents. Torrents rapides, humbles ruisseaux, tout concourt à sa gloire. Il en doit être de

même avec l'*Echo des Alpes*. Pour que cet écho acquière sa véritable puissance, il faut que toutes nos voix réunies vibrent ensemble et tendent à reproduire la grande harmonie de nos Alpes dans son infinie variété, dans sa majesté et sa grâce, dans sa douceur et dans les éclats de sa colère. Mais, pour cela, il faut le concours de tous.

Cet hiver n'a pas été très-riche en courses pour notre Section. Je n'ai autre chose à mentionner qu'une excursion entreprise par quatre d'entre nous au *Gros Tzermont*, un des satellites du *Vanil Noir*, au-dessus de Grandvillars. La course, bien réussie, par un beau temps, au milieu de janvier, s'est faite sans incident particulier, par une neige abondante, mais sans fatigue extrême. Elle nous a laissé, comme c'est toujours le cas dans nos chères montagnes, un souvenir agréable de plus, et une passion plus vive pour cette nature si pleine d'attraits quand on sait l'apprécier.

L. F.

Section Neuchâteloise

Depuis ma dernière chronique, il n'est arrivé rien de bien remarquable dans notre Section. Le nombre des membres est allé toujours en augmentant, quoique d'une manière moins prompte, naturellement, que pendant les trimestres précédents. Dans la première séance de cette année, la Section a procédé au renouvellement de son comité, composé comme suit : MM. le Dr Borel-Laurer, *président;* Dr E. Henry, *vice-président;* Balmer, *secrétaire;* A. Barbey, *caissier;* C. Petitpierre, *archiviste-bibliothécaire*. Les séances sont relativement bien suivies; il va sans dire qu'une grande partie de nos membres demeurant hors de ville, le le nombre des présents aux séances appartient surtout au contingent de Neuchâtel-ville ; je dois pourtant le reconnaître ici, et remercier certains membres de la campagne qui font rarement défaut, malgré l'éloignement de leur domicile. — Parmi les sujets les plus intéressants qui ont occupé nos réunions, je mentionnerai le récit d'une ascension à la Jungfrau, que M. le pasteur Dubois, de notre ville, a faite l'année dernière, en compagnie d'un clubiste genevois. M. Dubois n'en est pas à sa première course ; aussi remarquait-on dans son récit cette assurance que donne l'habitude des choses. Il nous a fait passer une soirée charmante, que nous souhaitons voir se renouveler souvent.

Parmi nos courses d'hiver, je citerai une tentative d'ascension au Moléson, les 24 et 25 février, et une promenade au Grand-Taureau, au-dessus de Pontarlier. Pour la première, j'ai dit une tentative, parce que le temps, qui était superbe au départ, a fait une *volte-face* telle, le lendemain, que nos clubistes n'ont pu arriver qu'à 120 mètres du sommet ; quant à la seconde, elle a très-bien réussi.

Faut-il vous parler de nos archives ? Je ne crois pas que cela intéresse beaucoup les lecteurs de l'*Echo ;* je vais pourtant vous dire que si elles ne sont pas encore une bibliothèque, elles en prennent du moins la tournure. Pour nous, la question importante est celle de la collection de cartes, qui se complète rapidement, de sorte qu'en peu de temps nous aurons tout ce qu'il nous faut, ou du moins tout ce que nous pourrons avoir ; cela dépend naturellement de Messieurs les éditeurs.

Dr F. B.-L.

Section genevoise

Comme au printemps naissent les roses,
Dans la paix naissent les plaisirs.

Ce printemps chanté par les poëtes est né, nous apprend le calendrier, le 20 mars, à 0 h. 15m. du soir. C'est le moment où

La bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.

Et cependant au moment où je trace ces lignes, on ne se douterait guère de ce changement de saison ; les buissons sont peu verts, les roses ne sont point nées ; l'heure de l'extinction des feux n'a pas encore sonné, le coin du foyer fait encore plaisir. Confortablement étendu dans un bon fauteuil, l'un médite ; il escalade en imagination la montagne qu'il gravira cet été, il forme des projets, il soupire après l'heure bénie où, laissant en arrière le tumulte et l'air vicié de la ville, il ira respirer un air pur et vivifiant ; l'autre lit ; je vois dans ses mains un volume sorti de la bibliothèque de la Section ; c'est un récit de course, ou bien un ouvrage scientifique, cadeau de quelque généreux clubiste. Puisse bon nombre de ces

dons, toujours vivement appréciés, venir accroître chaque année davantage notre bibliothèque ; ils seront les bienvenus, et de même que l'on trouve dans toutes les circulaires de banquets cette phrase sacramentelle : «Les vins d'honneur seront reçus avec reconnaissance, » notre bibliothécaire ne manquera pas d'éprouver et d'exprimer ce même sentiment à l'égard des dons qui lui arriveront.

Nos dernières séances ont été si intéressantes et si bien remplies, que si je veux en donner le compte rendu, je dois me hâter. Le rapport du Président pour 1876 a fait le principal intérêt de la première séance de l'année. M. Golaz-Kaiser y a tracé le tableau de l'activité de notre Section pendant l'année qui vient de s'écouler et raconté les principaux événements de sa pacifique existence. Le plus important a été notre installation dans un local à nous, où nous sommes non plus au cabaret, mais chez nous, où nous pouvons avoir notre bibliothèque, nos collections et, le vendredi, de charmantes réunions familières, arrosées d'un bock ou d'un ou plusieurs décilitres de « petit blanc. » Dans la même séance, une vraie séance de rapports, nous avons encore entendu celui du bibliothécaire ; si la brièveté est un mérite, le rapport de M. Kundig doit avoir le premier prix. Celui de la Commission sur le sentier de la Grande-Gorge et de la Pierre de Beauregard a donné lieu à une discussion sur le dit sentier, que certains prétendaient n'être pas suffisamment bien entretenu, ce qui du reste n'a pas paru être l'opinion de la majorité.

A la séance suivante, la série des rapports a continué par celui de la Commission des courses, que l'on trouvera à la suite de cette chronique. Dans la même séance, M. le professeur Alphonse Favre a présenté sa carte géologique du canton de Genève. Nous ne pouvons suivre ce savant et complaisant collègue dans son exposé scientifique ; cela nous entraînerait trop loin, d'autant plus qu'il nous reste à parler de la dernière séance, celle du 9 mars, qui a été particulièrement intéressante. Ce jour-là, M. de Saussure nous a raconté son ascension du Mont-Cervin, vraie partie de gymnastique pour laquelle il faut avoir bonne tête, bonnes jambes et le reste. Quelques détails sur la nature des roches dont est composée cette singulière montagne ont fait de ce récit quelque chose d'aussi instructif qu'agréable. Ensuite sont venues diverses communications faites par M. le Président central. Nous pensons être agréables aux lecteurs de *l'Echo* en leur donnant connaissance des principales. 1° Le Club Alpin français

tiendra sa prochaine fête annuelle à Grenoble. La façon dont les Genevois ont été reçus et traités à Annecy encouragera certainement un grand nombre d'entre eux à profiter de la nouvelle occasion qui s'offre de rendre visite à leurs aimables voisins. 2° Le Club Alpin suisse a obtenu une récompense à l'exposition de Philadelphie. 3° Cinq nouvelles cabanes ont été ouvertes dans différents cantons. 4° Une vingtième section est née récemment « Section du Bachtel, (Toggenburg) », elle compte déjà 37 membres. Bienvenue à cette jeune sœur. 5° Affaire Gosset. M. le Président central a entretenu ses auditeurs des remarquables travaux entrepris par M. l'ingénieur Gosset sur le Glacier du Rhône dès l'année 1874, des résultats scientifiques déjà obtenus, en attendant ceux que l'on espère encore, puis de la solution négative des tractations entamées avec lui suivant la teneur de la convention passée le 31 décembre 1875 entre le bureau topographique fédéral et le Club Alpin suisse.

M. Gosset a préféré demeurer propriétaire des levés qu'il a faits sur le glacier, plutôt que de les céder au Club Alpin suisse, afin de se réserver exclusivement le choix de l'éditeur, ainsi que celui de l'époque la plus propice à la publication de ses travaux. M. Gosset se propose de poursuivre ces derniers en compagnie d'un ou de plusieurs collègues disposés à s'associer à ses efforts ; nous faisons bien des vœux pour qu'ils soient couronnés d'un entier succès. Peut-être, dans le prochain numéro de *l'Echo,* nos lecteurs trouveront-ils quelques détails sur cette entreprise.

M. le Président central a parlé aussi de *l'Annuaire,* lequel paraîtra probablement vers la fin du mois de mai. A ce propos, nous prions les personnes qui désirent recevoir l'exemplaire de 1877, de vouloir bien s'inscrire d'ici au 20 avril chez le Secrétaire, M. Des Gouttes, 1, rue du Puits-St-Pierre, en indiquant si elles désirent s'abonner pour les années suivantes.

La liste qui nous avait été fournie des excursions effectuées par les membres de la Section en 1876 et qui a paru dans le numéro précédent de *l'Echo* était incomplète ; voici celles qui nous ont été communiquées depuis :

M. E.-L.-D. Géneau : Pointe percée du Reposoir, Brévent.

M. C. Galopin-Schaub : Napf (canton de Berne), Pilate, Rothhorn de Brienz, Schynige Platte, Faulhorn, chalet de Steinberg (vallée de Lauterbrunnen).

MM. A. Annevelle et G. Held : d'Unterwasser au Sæntis.

M. A. Petitpierre : Sanetsch, Chalet de Neuve, près du Marchairuz (1500 m.), (point d'où l'on voit le mieux l'ensemble du lac). Reculet (en janvier).

M. J. Brun : Col de la Dent Blanche, cabane du Mountet.

M. Ferrand (de Grenoble) : Casque de Néron, Pic de l'Aigle, Chame chaude, Roc Crotières, Grande Aiguille du Gleizins, Pic de l'Etendard des Rousses, Aiguille de Goléon, col du Mont-Cenis, col du Mont Iseran, col du Palet, Tournette, Grand Pic de Belledonne, Mont-Oléon, Dent de Crolles.

E.-A. D G.

Mars 1877.

Nous pensons intéresser les lecteurs de l'*Echo* en donnant *in extenso* et comme complément à la chronique, le rapport de la Commission des courses de la Section genevoise pour l'année 1876.

Messieurs et chers Collègues,

A teneur des nouveaux statuts adoptés par la Section dans sa séance du 1er décembre 1876, votre Commission des courses doit vous rendre compte de ses faits et gestes pendant l'année qui vient de s'écouler. Appelé par elle aux fonctions assez ingrates de rapporteur, je m'acquitterai de cette tâche le plus succinctement possible.

La série des courses de l'année fut brillamment inaugurée par une expédition d'hiver au Grand St-Bernard, qu'avait précédée de 10 jours une ascension fort bien réussie du Reculet ; celle-ci était destinée à donner un avant-goût de la chose aux clubistes encore novices, désireux de faire plus ample connaissance avec les neiges profondes et les hautes sommités à une époque où l'on n'a guère l'habitude de les fréquenter. Mon intention n'est pas de revenir en détails sur ce fleuron de nos jouissances clubistiques passées, présentes et futures, dont le souvenir demeurera impérissable pour ceux qui ont été à même de l'apprécier ; chacun a pu suffisamment s'en rendre compte par la lecture dans l'*Echo des Alpes* du pittoresque et humoristique récit dû à la plume de notre collègue M. Duret ; ce que je tiens à constater ici d'une manière officielle, au nom de la Commission toute entière, c'est sa reconnaissance pour nos collègues, MM. de Saussure et Freundler, auxquels elle a été redevable de l'idée et de l'exécution

de cette magnifique course. Sa pleine et entière réussite ayant été l'œuvre de notre cher Président central, dont la direction ferme et habile, où tout était prévu et calculé, n'a pas peu contribué à écarter les chances d'accidents ou d'insuccès, votre Commission, outre les remerciements sincères et légitimes qu'elle lui adresse, croit donc ne pas pouvoir mieux faire pour l'avenir que de prendre l'engagement de suivre ses traces et de s'inspirer de son exemple en pareille occurence.

Ce devoir rempli, nous dirons quelques mots seulement de la course de printemps, dont l'objectif a été le Grand Salève, soit la la Pointe du Plan, à laquelle a joyeusement pris part une cinquantaine de clubistes. A cette occasion, nous avons cherché à faire prévaloir une innovation qui nous avait été suggérée de différents côtés, à savoir de renoncer au petit repas qui termine nos excursions et de le remplacer par un seul pique-nique avec provisions apportées par les clubistes eux-mêmes, à telle heure et à tel endroit déterminés à l'avance. L'expérience nous a prouvé que le seul avantage en résultant, soit une minime économie, était loin de compenser le plaisir procuré par une gaie réunion à la fin d'une journée passée à la montagne et dont chacun se plait alors à entendre ou à raconter les divers incidents ; ce mode de faire, très-agréable et très-pratique pour de petits groupes ou de petites coteries, n'est nullement à recommander pour une société nombreuse, et votre Commission des courses se réserve de ne plus l'appliquer à l'avenir.

Par ordre de dates, nous avons maintenant à vous entretenir d'une charmante excursion qui a eu lieu en mai dernier à la Cape au Moine, sommité faisant partie de la chaîne des Verraux, dominant à droite le romantique vallon où est situé l'hospitalier et excellent hôtel des Avents.

Cette course, impatiemment attendue par bon nombre de clubistes qui désiraient vivement explorer cette région alpestre encore peu connue de la plupart d'entre eux, a vu son programme se réaliser entièrement et surtout heureusement ; elle a été fertile en épisodes variés et même tragico-burlesques, et pour n'en citer qu'un, nous nous bornerons à rappeler certain passage scabreux où le trésorier de la Section faillit envoyer dans le vide son collègue central en lui détachant sur la rotule un bloc de rocher d'une honnête dimension ; ce témoignage d'amitié *frappante* ne parut pas sur le moment être goûté

par ce dernier, mais toutefois ne l'empêcha point de gagner promptement le sommet, et si vingt et un clubistes seulement sur soixante environ l'atteignirent avec lui, tous sans exception regagnèrent Genève avec une riche moisson de blancs narcisses et de gais souvenirs.

En son temps, soit en juin dernier, les Sections romandes furent conviées chaleureusement par leurs collègues du Monte-Rosa à l'ascension de la Pierre à Voir, montagne dont le sommet se distingue fort bien en montant à la Forclaz, à droite de Martigny et à peu près en face du Grand Chavalard ou Dent de Fully. Connaissant par expérience l'amabilité de leurs collègues valaisans, environ quinze imprudents Genevois se rendirent à leur invitation, et certes, encore cette fois, elle fut des plus cordiales, mais ils avaient compté sans Jupiter Pluvius qui ne fit aucun cas de leur persévérance. De clubistique mémoire, jamais temps plus abominable ne vint assaillir de malheureux touristes ; du commencement à la fin ce ne fut que pluie, brouillard, déluge, torrents de boue, en un mot un baptême complet qui suggéra l'idée de débaptiser la montagne, désormais réputée indigne du nom qu'elle portait; ici les avis furent partagés, les optimistes, et c'était le plus petit nombre, opinant pour Pierre à Revoir, et les autres, parmi lesquels un régisseur, pour Pierre à Lavoir. En résumé, chacun revint chez lui, mouillé mais content, ayant pu constater une fois de plus, par les joyeux propos échangés au retour dans le wagon, que même un ciel inclément ne peut parvenir à assombrir de vrais clubistes.

Pour mémoire, nous nous bornerons à citer en passant deux solennités alpines tenues en août, dont le programme engageant avait attiré à chacune d'elles un nombre à peu près égal de membres de la Section genevoise ; nous voulons parler de la réunion internationale des clubs français, italien et suisse qui a été célébrée à Annecy, ainsi que de l'assemblée générale ordinaire à Fribourg, où le Club Alpin suisse en entier était convié par la Section du Moléson. Ces deux fêtes ayant été fort bien décrites à diverses reprises et par divers auteurs, nous ne croyons pas devoir entrer dans plus de détails pour ce qui les concerne.

Nous nous empresserons donc de rentrer dans notre sujet par la vallée de Sixt, et d'aborder, en date du 20 juillet, les pentes du majestueux Buet, dont l'ascension si connue et toujours si belle s'effectua par treize de nos collègues favorisés d'un temps exception-

nellement pur ; ajoutons qu'ils y trouvèrent encore une masse bien considérable de neige, eu égard à cette époque avancée de la saison, puisqu'à partir des Chalets des Fonds ils ne la quittèrent plus jusqu'à la cascade de Bérard, au-dessous de la Pierre du même nom, soit au moins pendant neuf heures consécutives ; cette circonstance au reste ne nuisit en rien à leur ascension, dont le succès peut être attribué en bonne partie à l'excellent guide Simond, du village de Lavancher, près Argentières ; en outre, pour comble de bonne fortune, ils eurent le plaisir de serrer la main à deux collègues venus par le Valais et qui les attendaient sur le sommet même du Buet.

Pour terminer cette nomenclature de courses si fraîches par le souvenir, mais dont la description vous est rendue d'une manière si aride sur le papier, il reste à vous entretenir encore de la partie d'automne au coteau de Boisy, qui a eu l'avantage de réunir un nombre relativement considérable d'amateurs, probablement en raison des distances et des pentes à la portée des jarrets et des poumons... j'allais dire des gosiers de tous. En somme, cachet peu clubistique, sauf l'entrain habituel, et pas d'autre ascension que celles du bateau à vapeur, des auberges de Ballayson, Douvaine et la ligne, et une *descente* dans les vignes..... du comte de Boigne. Aussi, plus nous réfléchissons à l'ardeur avec laquelle un grimpeur aussi émérite que notre cher collègue M. Briquet, a patroné cette course de plaine dans le sein de la Commission, moins il nous est possible de ne pas y voir une spirituelle malice pour se venger de n'avoir pu se faire des partisans du Grand Charvin ; mais qu'il se console, l'année commence seulement, et rira bien qui rira le dernier.

Puique l'année courante se présente sous ma plume, je ne puis, Messieurs et chers Collègues, m'empêcher de songer à ces trois splendides journées que nous venons de consacrer à la traversée du Col de Balme ; mon intention n'est point de m'étendre longuement sur ce sujet, il est préférable que j'en laisse le soin à la plume autorisée de notre très-cher Président; mais je désire profiter de l'influence magique par laquelle je suis encore dominé, pour tenter un court panégyrique en faveur des courses d'hiver. Certes, je sais d'avance que je parle à quelques convertis, mais il en est encore un plus grand nombre qui ont besoin de l'être, et c'est à ceux-là particulièrement que je m'adresse, les priant de vouloir bien, pour un instant et dans leur intérêt, me prêter une oreille attentive. Le vrai

clubiste est animé du noble et mâle désir de s'élever au-dessus des abîmes et de tous les obstacles en général qui le séparent de son but idéal, c'est-à-dire le sommet, mais ce qu'il néglige souvent, c'est de chercher aussi à s'élever au-dessus de la routine et des préjugés vulgaires ; or, un des plus invétérés malheureusement parmi le monde des grimpeurs est de croire que l'âme et le corps n'ont rien à gagner à la pratique des montagnes pendant l'hiver, comme si les œuvres du Créateur, dans leur infinie variété, n'étaient belles que durant six mois de l'année.

Pour ceux qui croient le contraire, une telle pensée est tout simplement un blasphème, et l'antique adage, *mens sana in corpore sano*, serait une bien amère dérision, si dans le spectacle grandiose de la nature, il ne trouvait pas son application aussi bien en janvier qu'en juillet.

Plus qu'un mot, Messieurs et chers Collègues, car je m'aperçois que je me suis laissé entraîner loin du cadre restreint que je m'étais tracé pour ce rapport ; je tiens, en terminant, à remercier au nom de la Commission des courses tous ceux dont le concours empressé et obligeant l'a facilitée dans l'accomplissement de son mandat, et puisque vous l'avez jugée digne d'une réélection, je suis autorisé à vous déclarer qu'elle fera de nouveau tous ses efforts pour vous satisfaire.

Le Rapporteur,
E. MAZEL.

Genève, le 9 février 1877.

Club alpin italien

Le Club alpin italien tiendra cette année, au milieu d'août, à Auronzo (Trentin), son 10me congrès.

La section de Cadore, dans la circonscription de laquelle se trouve cette localité, et qui s'est en conséquence chargée du soin d'organiser cette fête, a adressé à toutes les sections italiennes et à tous les Clubs alpins étrangers une invitation, que nous avons reçue au mois de janvier dernier, à y envoyer le plus grand nombre possible de représentants. Elle fait appel au concours, soit des membres et amis de l'association, soit des municipalités de cette partie de l'Italie, pour

être secondée dans sa tâche et l'accomplissement de son désir de rendre cette fête digne de celles qui l'ont précédée, et de l'honneur fait à la contrée et à elle-même en choisissant Auronzo pour y réunir ce 10me congrès du Club alpin italien. Un des motifs qui a principalement déterminé le choix de cette localité a été la pensée, qui a en effet trouvé sa réalisation, de faire coïncider ce congrès avec la grande solennité nationale qui doit avoir lieu, à cette même époque, à Auronzo, de l'inauguration du monument élevé à la mémoire du Titien; il y aura là un attrait de plus pour amener certainement à la fête un plus grand nombre de membres des différentes sections du Club alpin italien et des Clubs alpins de l'étranger.

En outre, la contrée, par les ressources qu'elle offre aux amateurs d'ascensions et d'excursions de montagnes, se prête admirablement à une fête alpine. Auronzo se trouve au centre d'une intéressante région dolomitique, dans une des plus belles vallées alpestres, entourée de sommités d'une certaine importance, atteignant des altitudes comprises entre 3,100^{m} et 3,450^{m}, et parmi lesquelles nous mentionnerons : le Monte Cristallo (3,244^{m}), Cimon della Pala (3,240^{m}), le Sorapis (3,309^{m}), la Marmolada (3,366^{m}), et le Palle de San Martino (3,443^{m}). Un programme des courses les plus intéressantes à faire dans cette contrée, encore bien peu connue, et qui auront donc le mérite de la nouveauté pour la plupart des visiteurs de la fête, se prépare, par les soins du Comité de la Section de Cadore, avec le concours d'un des membres les plus éminents et les plus actifs du Club alpin italien, de la Section d'Agordo, qui s'est fait connaître avantageusement par ses recherches persévérantes sur les montagnes dolomitiques. Quelques ouvrages d'auteurs allemands et anglais, ainsi que l'*Alpine Journal,* fournissent, pour l'étude de cette région des Alpes, un certain nombre déjà de matériaux utiles à consulter ; on doit entre autres à M. Maurice Holzmann, membre de l'Alpine Club, une description assez exacte et complète, insérée dernièrement dans l'*Alpine Journal,* de la plupart des nombreux cols et passages intéressants qu'on y trouve, et à M. Th. Trautwein, vice-président de la Section de Munich du C. A. autrichien et allemand, une notice sur le district de Cadore ; mais il n'existe rien ou presque rien en langue italienne, et peu de chose également en français.

A l'occasion du Congrès, il sera publié un guide de la contrée, pour en faciliter les excursions aux visiteurs; une exposition alpine sera

organisée, et l'observatoire météorologique sera inauguré et muni de nouveaux instruments.

Le Club alpin italien a vu récemment s'augmenter encore le nombre de ses sections, par la formation de celle d'Ivrée ; il en compte maintenant 33. Cette nouvelle venue, à peine née, s'est mise immédiatement à l'œuvre, en cherchant activement à stimuler dans le pays les améliorations nécessaires pour favoriser son avenir, et pour y faciliter les excursions et le séjour des touristes qu'y attirent depuis quelques années, de plus en plus nombreux, la beauté de la contrée et les jouissances alpestres et pittoresques qu'elle leur offre. La Section va s'occuper de la publication d'un Guide des montagnes environnantes, qui n'existe pas encore, et de la construction d'un Refuge au pied du Grand Paradis.

Outre une assemblée générale, dans laquelle elle s'est organisée et a nommé ses délégués pour la représenter auprès du siége central à Turin, la Section a tenu déjà cet hiver plusieurs séances qui ont été remplies par des communications ou des conférences intéressantes, tantôt sur des sujets d'études locales, ainsi sur *le bassin morainique d'Ivrée,* tantôt sur des questions d'un intérêt alpiniste plus général *(les Glaciers, la Thérapeutique de l'alpinisme)*. Dans une de ses dernières séances, nous trouvons mentionné le fait que la Section a voté de contribuer pour 200 francs à la souscription en faveur de la réunion internationale projetée cet été à Gressonay. C'est là une information indirecte, dont nous invitons nos collègues du S. A. C. à prendre bonne note, en attendant annonce et fixation officielles et plus précises, pour en profiter quand le moment sera venu.

Section d'Aoste

Un des membres de cette Section, M. le recteur Carrel, bien connu pour son activité et son zèle, a publié récemment une statistique exacte du mouvement des touristes dans la vallée de Cogne, sa résidence, pendant l'année 1876. Un Anglais et sa femme furent les premiers de la saison. Dans la liste des visiteurs, les Italiens dominent, ce qui est naturel ; après eux viennent les Anglais ; nous n'y comptons que neuf Suisses. Un seul de ces visiteurs a fait l'ascension de

la Grivola, un seul dans l'espace d'une année, et c'est pourtant une excursion qui mérite d'être recommandée sous tous les rapports. Un autre but d'excursion à recommander aux environs de Cogne est la *Pointe du Pousset,* qui offre les avantages d'une course facile, même pour des dames, le chemin ayant été amélioré en dernier lieu.

Cogne lui-même s'est considérablement civilisé, et les conditions de la vie matérielle et du confortable tendent à s'y améliorer chaque jour; le temps n'est plus où l'on n'y trouvait d'autre pain à mettre sous la dent qu'un pain de seigle noir, qu'il fallait couper avec la hache ; Cogne possède maintenant une boulangerie où l'on peut se procurer de l'excellent pain aussi blanc et tendre que dans quelque capitale que ce soit.

Un autre membre de la même Section, M. l'abbé Gorret, que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs comme un des auteurs d'un Guide de la vallée d'Aoste[1], a publié, en brochure à part, le récit inséré par lui dans un des derniers numéros du *Bulletin du C. A. I.* (N° 28, vol. IX, 1876) d'une ascension au *Mont-Favre.*

Cette sommité, qui a reçu ce nom pour avoir été escaladée pour la première fois par notre savant professeur et compatriote, portait auparavant et porte encore dans le pays celui de *Berrié blanc,* sous lequel elle est ordinairement désignée par la plupart des habitants de la Thuille et de Courmayeur. Son altitude est, d'après les Guides-itinéraires, de 3,254^{m}. Le nom et l'exemple d'un ancien président de leur section ne serait-il pas un attrait de plus pour les clubistes genevois à entreprendre après lui cette ascension, qui leur offrira d'ailleurs, comme excursion, tout sujet de satisfaction, entre autres une vue remarquable du sommet, paraît-il. Ils liront, en attendant, avec intérêt, nous n'en doutons pas, la description qu'en fait M. l'abbé Gorret ; ils s'associeront avec un juste sentiment d'amour propre clubistico-national aux quelques lignes d'éloges sentis que l'auteur consacre à H.-B. de Saussure, tout en lui adressant cependant le reproche d'avoir laissé de côté, comme point le plus favorable d'observation pour l'étude du Mont-Blanc, le Mont-Favre ; « qui aurait, dit l'abbé Gorret, si dignement porté le nom de l'ancêtre vénéré de tous les alpinistes, avant celui de son compatriote, M. le professeur Favre. »

[1] *Echo* 1876, n° 3.

BIBLIOGRAPHIE

Notre bibliothèque (section genevoise) a reçu de deux collègues de la section *Moléson* un volume de poésies que nous signalons à l'attention des lecteurs de l'*Echo*.

Ils y trouveront de charmantes choses à leur adresse, telles que le *Montagnard*, l'*Avalanche*, le *Chevrier du village*, *Ma Gruyère*, et d'autres encore.

La personnalité même de l'auteur est intéressante à plus d'un titre. Né à Châtel-St-Denis, dans le canton de Fribourg, J. Baron fut d'abord un pauvre petit gardeur de chèvres ; puis, transplanté subitement de la montagne au chef-lieu, il se livra à l'étude avec un zèle opiniâtre, si bien que, fort jeune encore, il devint précepteur dans la famille de Diesbach.

Cette position le mettait à l'abri de la gêne, lorsqu'un terrible malheur vint fondre sur lui et briser sa carrière : il perdit la vue. Peut-être devons-nous à cette circonstance bon nombre de ses productions poétiques Soit que l'auteur y rappelle ses « souvenirs d'enfance », soit qu'il chante la montagne, ou qu'il pleure sur le triste destin de « l'Aveugle »; toujours le vers est facile, l'image gracieuse, la pensée noble et élevée.

Mais écoutons-le plutôt lui-même :

. . . .

Voici le bois au vert feuillage,
Où des oiseaux le frais ramage
Retentissait matin et soir.
Voici, non loin de la rivière,
Le monticule où notre mère
Aimait tant à s'asseoir.....

Et plus loin, dans le « Chevrier du village » :

. . . .

Voyez, à flots mouvants, notre gent encornée,
Sur les pas de son chef, s'avancer gravement ;
Chacune, le front haut, suit la marche ordonnée,
Monte et circule en piétinant ;
Les clochettes résonnent,
Les grelots carillonnent,
Et le fouet retentit.
Aux sons de la musette
Qu'au loin l'écho répète,
La bergère applaudit.

. . . .

Puis comme il aime sa montagne, et comme il dépeint bien la vie et les travaux du montagnard, fier à la fois de sa force et de sa liberté :

. . . .

Mais voyez ces bras nus, cette large poitrine,
Dont la robuste voix fait trembler la colline ;
Ces travaux m'ont donné des membres de géant.
Que me fait l'aquilon qui rugit sur ma tête ?
Parmi la foudre et la tempête,
Je ris du ciel en feu, je ris de l'ouragan.

. . . .

S'il nous est permis de formuler une critique, nous dirons seulement que nous regrettons le caractère trop exclusivement confessionnel des *Poésies religieuses*, qui forment la dernière partie du volume.

Toutefois l'auteur n'est pas un ennemi du progrès, puisqu'il chante *la Locomotive*.

. . . .

A mon premier essor, le temps et la distance,
Si redoutés de l'homme, à leur tour ont tremblé.
Les vieux tyrans du monde, à ma seule présence,
Ont senti leur trône ébranlé !
Depuis six mille ans, leurs entraves
Retenaient les peuples esclaves
Parqués comme autant de troupeaux.
Mais le génie et la science,
Unissant un jour leur puissance,
M'ont fait sortir du noir chaos.

. . . .

Et voici la conclusion, qui renferme sa pensée intime :

Oh ! poursuis ton destin, merveille du génie !
De progrès en progrès conduis l'homme au bonheur ;
Qu'il puisse, en dévorant le chemin de la vie,
Monter plus vite au Créatenr !

De nombreuses fables, qui ne manquent ni de naïveté ni d'originalité, forment la première partie de ce charmant volume, auquel nous souhaitons beaucoup de lecteurs.

Ch. E.

La Suisse à l'exposition géographique de Paris, en 1875.

M. Henri de Saussure vient de publier dans le *Globe*, et en brochure séparée, un intéressant rapport sur la participation de la Suisse à l'Exposition de géographie de Paris. Nous ne pouvons pas donner ici un compte rendu détaillé de ce fascicule de plus de 100 pages, mais il nous est impossible de ne pas en dire quelques mots.

L'auteur aborde en premier lieu la cartographie proprement dite et

constate cette vérité que la Suisse, par l'exiguité de son territoire, a dû reporter et a effectivement « reporté en exactitude et en perfection de travail la somme d'efforts que d'autres nations avaient à dépenser dans l'étude de régions étendues. » M. de Saussure retrace ensuite l'historique des cartes de la Suisse, depuis S. Münster et E. Tschudi jusqu'au général Dufour, et il rend en passant, à H. Keller, le tribut d'admiration et de reconnaissance qui lui est si légitimement dû. Puis, abordant les travaux exposés, il parle successivement de la *carte officielle de la Suisse,* à laquelle le nom de Dufour reste attaché, carte publiée en trois séries différentes : *a)* en vingt-cinq feuilles, au $^1/_{100000}$; *b)* en quatre feuilles, au $^1/_{250000}$; *c)* reproduction des levés originaux au $^1/_{25000}$ et $^1/_{50000}$; des *cartes de quelques cantons* (Genève, Neuchâtel, Argovie, etc.); de la *carte orographique du lac Léman,* par MM. P. Gosset et E Pictet; enfin, des expositions personnelles, celles de MM. *Mulhaupt et fils,* de Berne, *Wurster, Randegger et C°,* de Winterthour, et *Leuzinger,* à Berne. Ces trois maisons ont, en effet, acquis toutes trois une juste réputation pour l'exactitude et la bienfacture de leurs publications.

Les *cartes en relief* ne paraissent pas avoir été nombreuses à l'exposition ; celle de M. Marcuard est seule mentionnée. En revanche, les *cartes scolaires* étaient en nombre : Keller, Ziegler et Leuzinger rivalisent dans cette branche. Plusieurs atlas à l'usage de la jeunesse figuraient également (Keller, Ziegler et Wettstein). Quant aux *cartes routières,* comme chacun le pense, elles ne faisaient pas défaut ; celle de Keller, quoique ancienne, est toujours une des plus recommandables ; celles de Leuzinger et de Wurster, plus parfaites sous le rapport topographique, sont peut-être trop chargées et un peu indistinctes.

La cartologie appliquée était représentée par la *carte hypsométrique de la Suisse, au* $^1/_{380000}$, de Ziegler, travail remarquable, dans lequel les couleurs sont employées avec une grande sagacité; par des *cartes géologiques,* imprimées par Furrer, à Neuchâtel, et Wurster, Randegger et C°, à Winterthour; par les *cartes météorologiques et limnimétriques* dressées à l'usage de la Commission météorologique suisse; par des *cartes archéologiques,* élaborées par Ferd. Keller; par des *cartes agricoles et industrielles,* retraçant les zônes des différentes cultures, des productions naturelles minérales ou animales, et le siége des industries manufacturières les plus variées. L'auteur cite encore, dans la même catégorie, l'*Atlas industriel et commercial de la Suisse,* du Dr Wartmann, les *cartes postales,* celle des *télégraphes,* celle des *chemins de fer,* etc.

Les cartes et publications scientifiques constituent une troisième catégorie dans laquelle la Suisse tient encore un rang honorable. M. de Saussure cite, parmi les cartes et travaux géologiques, celle de Studer et Escher de la Linth, qui sort des ateliers de Winterthour, la *carte géologique de la Suisse, au* $^1/_{100000}$, dont douze feuilles ont paru, accompagnant quinze livraisons de texte, avec coupes et profils dus aux principaux géologues de la Suisse, les *Recherches géologiques dans la Savoie du Nord,* avec une fort belle carte, par M. A. Favre; les *Recherches géologiques sur le Caucase,* par M. E. Favre; les tra-

vaux exécutés au *Glacier du Rhône,* par M. P. Gosset ; les publications de la Commission et du Bureau météorologique, etc., etc.

La quatrième classe de l'exposition est celle de la géographie pittoresque, comprenant entre autres les *expositions des clubs alpins* (vues, annuaires, cartes, instruments, etc.). Dans ce groupe, la Suisse encore, pour qui voulait bien examiner les choses attentivement, occupait un rang des plus honorables. La belle collection de *photographies prises dans les hautes Alpes,* par M. Beck, de Strasbourg, mérite une mention spéciale dans cette classe.

Dans la cinquième catégorie enfin, celle des instruments, la Suisse était fort peu représentée, et c'est dommage, car nous possédons des fabricants d'une réputation incontestée pour plusieurs genres d'instruments de précision. MM. *Grandjean et Ce,* du Locle, exposaient leurs célèbres chronomètres; M. *Kern,* d'Aarau, ses excellents instruments géodésiques et mathématiques, et M. *Amsler-Laffon,* de Schaffhouse, des planimètres, intégrateurs, hydromètres, etc.

En résumé, la Suisse, pour ses vingt-cinq exposants, a remporté six lettres de distinction, quatre médailles de 1re classe, sept de 2me, et quatre mentions honorables, soit vingt et une récompenses, résultat bien flatteur et plus élevé que celui de bien d'autres contrées.

Remercions, en terminant, M. de Saussure de son intéressant travail, que liront avec fruit tous ceux qui s'intéressent aux progrès intellectuels de notre patrie.

C.-M. B.

Trois jours en Savoie, par François Descostes.[1]

Sous ce titre, M. Descostes, secrétaire de la Section de Savoie du Club alpin français, vient de publier un récit complet et circonstancié du Congrès des clubs alpins qui a eu lieu à Annecy les 13, 14 et 15 août 1876.

Ecrites d'un style animé et pittoresque, ces pages seront lues avec un vif intérêt et prendront une place honorable dans la littérature alpine. Nous avions pu déjà apprécier M. Descostes comme orateur en l'entendant, au banquet officiel du 13 août, exprimer dans un beau langage de nobles et patriotiques pensées. Dans la séance du 14 août il avait lu une intéressante notice sur les premiers vainqueurs du Mont-Blanc : B de Saussure, J. Balmat, le Dr Paccard; notice résumée dans le volume que nous avons sous les yeux. M. Descostes était donc parfaitement qualifié à tons égards pour être l'historiographe du Congrès, et il n'a nul besoin de réclamer, comme il le fait dans sa préface, le bénéfice des circonstances atténuantes en faveur de son livre.

Nous n'avons pas l'intention de revenir ici sur les incidents qui ont marqué ces belles fêtes d'Annecy, puisque l'*Echo* en a donné déjà un récit détaillé, dû à la plume autorisée de notre honorable président central. Disons seulement, pour ceux de nos collégues qui n'ont pu se

[1] Annecy, imprimerie d'Aimé Perrissin et Ce, 1877.

rendre à Annecy, qu'ils trouveront dans le volume de M. Descostes non-seulement un compte-rendu très-exact du Congrès, mais encore un guide sûr et intéressant pour les excursions au Semnoz, au Parmelan, à la Tournette, au col des Aravis et au mont Revars, près d'Aix-les-Bains.

M. Descostes ne s'est pas borné à faire un simple compte rendu; il est animé d'une louable ambition, celle de faire connaître et apprécier toujours plus les beautés naturelles de la Savoie, qu'il aime en chaud patriote et en admirateur des Alpes.

L'épilogue de son ouvrage est un chaleureux appel adressé à ses compatriotes pour les convier à imiter l'esprit industrieux et pratique de leurs voisins de la Snisse qui ont su attirer chez eux un nombre toujours croissant d'étrangers. Cette ambition est trop légitime pour que nous y trouvions à redire. Toutefois, qu'il nous soit permis de signaler à nos voisins et amis de la Savoie le revers de la médaille·

On s'imagine trop aisément au dehors que le flot de touristes qui envahit chaque année la Suisse fait couler le Pactole à pleins bords dans notre fortuné pays; volontiers on nous envie cette source de prospérité inconnue dans les contrées moins favorisées par la nature. Peut-être a-t-on raison si l'on ne considère que la prospérité matérielle, et encore y aurait-il bien des réserves à faire; mais, à un point de vue plus relevé, il est malheureusement vrai de dire que le progrès moral semble suivre une marche inverse du mouvement ascensionnel des touristes. A cet égard, l'observateur le moins attentif est frappé de la regrettable transformation qui s'accomplit depuis quelques années dans les mœurs des populations de nos vallées alpestres qui sont le plus fréquemment en contact avec les étrangers. Nous ne voulons rien exagérer et nous n'irons pas jusqu'à dire avec quelques esprits chagrins que l'antique simplicité des mœurs a disparu pour toujours et que le désir immodéré du gain, les goûts de dissipation, les habitudes d'ivrognerie, la recherche d'un luxe malsain ont pénétré jusque dans les demeures les plus reculées de nos Alpes. Mais nous croyons qu'il est du devoir de tout bon patriote de réagir vigoureusement contre ces funestes tendances, et d'en signaler le péril à ceux qui l'ignorent ou qui seraient tentés d'en méconnaître la gravité.

H. V.

Les Fastes du Mont-Blanc, par Stephen d'Arve.

Sous ce titre un peu emphatique, M. de Catelin, ancien commissaire spécial de Chamonix, vient de faire paraître un petit volume d'environ 350 pages, sur lequel nous devons dire quelques mots.

L'auteur, grâce à un séjour de plusieurs années à Chamonix, était qualifié pour écrire un ouvrage semblable, et son style vif et enjoué fera lire son livre même par ceux qui ne portent pas un intérêt spécial aux choses des Alpes. Mais précisément à cause de cette position favorisée et de cette facilité de style, nous regrettons que M. de Catelin n'ait pas fait une œuvre plus sérieuse. Au lieu de réimprimer à nouveau un grand nombre d'articles, au fond peu importants, du

journal *l'Abeille de Chamonix*, il eût fallu chercher à faire l'histoire complète des ascensions au Mont-Blanc et raconter les tentatives faites par St-Gervais et par Courmayeur. Au lieu de redonner in extenso le récit devenu banal de la catastrophe du Cervin, catastrophe qui n'a rien à faire avec le Mont-Blanc, il eût fallu parler des ascensions aux aiguilles de Bionnassey, du Miage, d'Argentière, de Blaitière. Au lieu de s'en tenir uniquement au Col du Géant, comme si ce passage était le seul du massif du Mont-Blanc, il eût fallu dire quelques mots des nombreux cols découverts et franchis depuis quelques années, du Miage, du Chardonnet, d'Argentière, de la Fenêtre de Saléna, du Tour, pour ne citer que les plus connus. En un mot, il eût fallu réunir un ensemble de matériaux plus complet. Tel qu'il est, ce volume mériterait mieux le titre de Fastes de Chamonix et des Grands-Mulets que celui de *Fastes du Mont-Blanc*. Nous regrettons vivement pour notre part que l'auteur n'ait pas fait les recherches dont nous parlons ; il aurait pu, sans peine, en parcourant l'*Alpine Journal*, trouver sur le massif du Mont-Blanc des données nombreuses et d'un réel intérêt pour les touristes. Espérons qu'une seconde édition permettra à M. de Catelin, d'une part, d'élaguer bien des branches gourmandes, et, d'autre part, de compléter son ouvrage et d'en faire l'histoire véritable et complète de l'exploration et des explorateurs du massif du Mont-Blanc

C.-M. B.

Der Tourist in der Schweiz und dem angrenzenden Süd-Deutschland, Ober-Italien und Savoyen, par Iwan Tschudi. — 16me édition, St-Gall, 1876.

Le Guide en Suisse de Tschudi jouit à juste titre d'une grande et légitime popularité ; le fait seul d'en annoncer la seizième édition en est la meilleure preuve. Ajoutons que chaque édition est soigneusement revue et mise à jour, de sorte que l'on trouve dans ce dernier volume les renseignements les plus récents relatifs aux villes, aux chemins de fer, aux hôtels, etc., toutes choses qui vont se modifiant sans cesse.

La masse de données renfermées dans ce volume de plus de 600 pages est énorme, et la manière dont les routes principales et secondaires, les ascensions et les passages sont classés et décrits, permet au touriste de trouver facilement et vite son itinéraire et les renseignements dont il a besoin.

Un nombre considérable de plans de villes, de panoramas des principaux sommets, deux excellentes cartes de Suisse et de Savoie, ainsi qu'une cinquantaine de cartes restreintes donnant les tracés des chemins de fer suisses, constituent tout autant d'accessoires à la fois agréables et utiles.

Nous nous permettrons cependant de recommander à l'auteur de veiller à l'exactitude des noms propres ; plusieurs ont été défigurés à l'impression (Serniemin pour Sermemin, Reverbulaz pour Revereu-

laz, Paquiers pour Pâquis, etc.) ; or, un nom propre estropié peut mettre un touriste dans un grand embarras. Notre seconde recommandation serait de ne pas indiquer les chemins de fer projetés, ou tout au moins de n'en pas faire toute la description, au bout de laquelle on place le mot : projeté. Dans sa hâte, un touriste peut très-bien ne lire que le commencement de la phrase et prendre en conséquence des dispositions en vue d'un chemin de fer qui n'existe pas encore et n'existera peut-être même pas de longtemps.

Cette petite critique de détails bien insignifiants n'enlève rien à notre admiration pour ce guide, que nous recommandons vivement à nos collègues du Club et à tous ceux qui se proposent de voyager dans notre pays.

C.-M. B.

VARIÉTÉS

UNE COURSE DE GLACIERS EN HIVER

Au mois de janvier dernier, M. Stephen, l'éminent président de l'Alpine Club de Londres, et quelques compagnons également intrépides, au nombre desquels se trouvait notre collègue, M. Loppé, membre de la Section genevoise, partaient d'Interlaken, après quelques jours de séjour dans cette localité, employés à de courtes excursions préliminaires, en compagnie des guides. Melchior Anderegg et Hans von Bergen, traversaient le Grimsel, remontaient le glacier du Rhône, faisaient l'ascension du Galenstock, et revenaient le 3me jour, en suivant le même chemin, à Meyringen. Le lendemain, ces hardis ascensionnistes se proposaient de se rendre par la vallée de Gadmen au glacier du Trift et d'explorer celui-ci ; mais un brusque changement de temps, qui amena les brouillards et une tourmente de neige, les obligea à renoncer à leur projet et à rentrer à Interlaken. Pour remplacer cette seconde partie manquée de leur programme, ils partirent pour Grindelwald, où ils prirent avec eux pour les accompagner les deux fils du propriétaire de l'Hôtel de l'Ours, et passèrent tous ensemble la Wengern alp. Cette excursion s'effectua très-heureusement, mais non sans avoir présenté quelques difficultés et quelques dangers, vu les neiges devenues molles sous l'action d'un fœhn assez violent. M. Stephen et ses compagnons ont rapporté de leur course les impressions et les souvenirs les plus agréables ; ils étaient enchantés de la beauté du paysage oberlandais en hiver, et se proposent bien de revenir l'hiver prochain, en amenant d'autres amis encore, se récréer de nouveau de ce spectacle.

(Extrait de l'*Alpenpost.* N° 7, 1877.)

LES PROUESSES D'UN CLUBISTE SEPTUAGÉNAIRE

Tous les clubistes suisses, ainsi que bon nombre d'autres personnes étrangères à notre pays et aux clubs alpins, connaissent et ont admiré les panoramas si remarquables, et par leur exécution, et par leur exactitude topographique de M. le professeur Studer, Président honoraire de la Section de Berne ; bien des depuis années, notre éminent collègue y consacre ses soins et les nombreuses ascensions qu'il a faites et qu'il continue de faire, toujours jeune par la santé, les forces et l'ardeur, malgré son âge avancé. Cette année encore, au mois de juillet, ce vétéran des clubistes suisses a effectué l'ascension successive de trois sommités situées dans la chaîne nord du canton des Grisons, le Falknis, le Piz Lischan et le Hohe Frassen. Il a rendu compte lui-même de cette excursion dans une des séances de cet hiver de sa Section (celle du 7 février dernier), et a mis en même temps sous les yeux des membres présents les panoramas qu'il a pris de ces trois sommités.

Nous pensons intéresser nos lecteurs et collègues, auxquels un tel exemple ne peut être qu'un sujet d'encouragement et d'espérance pour leur avenir, en relatant ici l'itinéraire suivi par cet infatigable marcheur et le temps employé par lui pour l'effectuer.

Aussitôt arrivé, le 17 juillet, à Mayenfeld, M. Studer monte le même jour, accompagné de son fidèle Pierre Sulzer, aux chalets de l'alpe Sarina (1885^{m}); le lendemain 18, il fait l'ascension du Falknis (2556^{m}), et revient coucher à Seewis ; le 20, il couche à la cabane du glacier de la Silvretta, fait le 21 le passage de celui-ci (3026^{m}); le 22, il monte de Schuls à la cabane du Piz Lischan, où il couche ; le 23, il fait l'ascension du Piz (3103^{m}) et revient à Schuls ; de là, il se rend par Martinsbrück et Finstermünz (frontière du Tyrol), à Samnaun, d'où il passe, le 26, le Fidpass, pour arriver à Ischgel (Tyrol), et d'Ischgel, le 27, par le Mattleinpass, à St-Antoine, dans le Stanzerthal, puis il descend la vallée du Vorarlberg, où il fait, le 30, l'ascension du Hohe Frassen, tout cela en quatorze jours ; qu'on veuille bien suivre sur la carte l'itinéraire indiqué, et l'on se rendra compte de ce qu'a pu accomplir ce vieillard de soixante-treize ans, qui certes n'en est pas un sous le rapport de l'ardeur, de l'énergie et des forces.

Correspondance

Ponts, 8 mars 1877.

Monsieur,

Je vois sur ma carte d'invitation pour la séance de vendredi 9 mars que les membres qui ont fait des courses et ascensions en 1876 sont invités à les faire inscrire. — Pour ne pas me faire la réputation de membre paresseux, comme je dois déjà avoir celle de membre invisible, je vous prie, mon cher Monsieur, de communiquer à votre secrétaire que j'ai fait au commencement d'août une charmante expédition, favorisée du plus beau temps. Je me suis rendu à Martigny, où j'ai visité les nouvelles gorges du Durnand, qui méritent d'être vues ; de là, je suis monté à Trient, par la Forclaz. J'ai passé depuis Trient par le col d'Orny, en escaladant la pointe du même nom, et suis redescendu sur Orsières. Cette course est des plus belles et mérite les recommandations qui lui ont été prodiguées dans l'*Echo des Alpes* par MM. Javelle et autres. La carte du Club alpin et celle de Dufour laissent à désirer, spécialement pour la portion située entre la descente de la Dent d'Orny et la Chapelle.

Remontant ensuite le val de Ferret, que j'ai trouvé ravissant, et qui est beaucoup trop peu visité, quoique d'un accès des plus faciles, je passai le col de Fenêtre et me rendis au Grand-St-Bernard. Je jouis d'une bien belle vue sur le Mont de la Chenalette; je dus, le lendemain, à cause du brouillard qui couvrait les montagnes, renoncer à mon projet de me rendre à Courmayeur directement par les montagnes. Je descendis sur Aoste, et j'eus du plaisir à visiter le local du Club alpin de cette ville, qui possède une belle bibliothèque et nombre de plans des Alpes et d'ouvrages spéciaux.

Voulant me rendre à Cogne, je traversai la montagne directement en montant par Charvensod, je passai un col de plus de 9,000 pieds, dont je ne pus savoir le nom et gravis la cime la plus rapprochée qui, d'après le baromètre, accusait 9,900 p. environ; col et mont sont restés sans nom pour moi, j'étais sans guide, n'ayant pas réussi à m'en procurer un [1]. La vue sur la Grivola était superbe, comme sur tout le

[1] Ce col doit être le Col Vallette.

groupe du Grand-Paradis et du Ruitor, par contre les Alpes valaisannes étaient couvertes de brouillard. Arrivé à Cogne dans l'après-midi, j'appris que le roi d'Italie venait d'y arriver avec sa suite, et je m'empressai de décamper pour ne pas devoir loger à la belle étoile. Je descendis pendant cinq heures l'étroite vallée de Cogne, qui est pauvre en eau et assez uniforme, et arrivai de nuit à Villeneuve, où je pris mes quartiers chez le boulanger du Roi; les hôtels y sont encore inconnus. Le lendemain, par un temps radieux, je remontai le val d'Aoste, un des plus riches sous le rapport de la végétation, et des plus variés.— De St-Didier, je gravis le Cramont, où j'eus une vue des plus grandioses sur le massif du Mont-Blanc. De là, je revins par le val Ferret italien, qui ne le cède en rien à son homonyme suisse, passai le col de la Pleulaz et revins à la maison, brûlé du soleil, la bourse passablement allégée, mais frais et dispos et espérant recommencer une autre année, d'un autre côté, pour apprendre à connaître mieux nos belles Alpes. Sauf pour le passage d'Orny, où j'eus un chasseur qui m'accompagna, et qui connaissait le pays jusque sur le plateau, mais pas plus loin, j'ai fait tout mon voyage seul, avec mes cartes pour guides.

Agréez, etc. L.-P. GUIGNARD,
membre de la Section genevoise.



L'ÉCHO DES ALPES

1877. — N° 2.

LA GRUYÈRE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE[1]

Pour l'admirateur de la belle nature, l'artiste, le savant, le touriste, le patriote, — les membres du Club alpin suisse sont tout cela, — il n'est point de contrée en Suisse qui n'ait ses beautés et dont le concours ne soit nécessaire à former cet ensemble qui fait de la Suisse la terre classique de l'*idée alpine*.

Permettez donc que je vous fasse connaître sommairement les sites, l'histoire et les productions littéraires de la partie du canton de Fribourg dont la situation, à ces divers points de vue, rentre le plus dans l'ordre d'idées qui a présidé à la fondation de notre Société. Le choix n'est pas douteux : il tombe, sans hésitation, sur la belle Gruyère. Mais, comme le dit le doyen Bridel, « c'est l'heureux génie d'Homère qu'il faudrait pour parler de ces

[1] Ce travail a été présenté à l'Assemblée générale du Club alpin suisse, à Fribourg, le 27 Août 1876 par M. le conseiller d'Etat Théraulaz, président de la fête. Le grand intérêt historique et littéraire de ce travail, qui a valu à son auteur les applaudissements mérités de ses auditeurs, nous a fait vivement désirer d'en faire jouir aussi les lecteurs de l'*Echo*. Nous remercions M. Théraulaz d'avoir favorablement répondu à nos instances.

La Rédaction.

lieux comme on en doit parler. C'est bien de ce pays dont on peut dire, mieux que de l'Olympe, qu'il est plein de vallons, et mieux que de l'Ida, qu'il abonde en sources pures. »

Aussi, pour entrer dans les intentions de cet initiateur et vulgarisateur par excellence, dans la Suisse romande, de l'amour de la patrie suisse, par l'étude de l'histoire et des mœurs nationales, par la contemplation des merveilles de la nature alpestre, laisserai-je bientôt parler quelques poètes gruyériens, dont la muse fraîche et familière vous retracera les beautés de leur pays et leur amour pour les montagnes fribourgeoises.

Nous pouvons, sans crainte, explorer ensemble et dans tous les sens ces régions élevées et sereines dans lesquelles le Club alpin suisse trouve sa prospérité et le secret de son existence, en excluant tout ce qui divise les hommes entre eux, pour ne conserver que ce qui les réunit et les porte à s'aimer les uns les autres.

Nous puiserons, en outre, dans l'étude et la connaissance d'un petit coin de notre belle Suisse, de nouveaux motifs de raviver notre amonr pour la patrie tout entière, car, la connaître, c'est l'aimer.

La vallée de la Gruyère proprement dite commence à Avry et à La Roche, et finit à Montbovon, avec celles de Charmey et de Bellegarde comme annexes et prolongement du côté du Nord-Est. La Sarine arrose la première dans toute sa longueur, depuis le passage escarpé de la Tine jusqu'au pont de Tusi. De là, elle pénètre à nouveau, entre deux rives toujours escarpées, le plus souvent inaccessibles, creusées par les eaux dans les bancs de molasse qui constituent la base de la formation géologique du plateau fribourgeois. Ces hautes murailles naturelles sont couronnées de noirs sapins et, çà et là, de vieilles ruines féodales qui communiquent au paysage quelque chose de som-

bre et de mélancolique qui contraste puissamment avec la spacieuse et riante vallée qu'on vient de quitter. La Jogne et le Javroz coulent dans les autres vallées et viennent déverser leurs eaux dans la Sarine.

On ne saurait toutefois renfermer, dans cette courte étendue de six lieues environ, toutes les montagnes fribourgeoises qui, de part et d'autre, forment le prolongement de la chaîne des Morteys, qui est la chaîne de la Gruyère proprement dite, pas plus que tous les paysages alpestres du canton dignes de recevoir la visite des touristes.

Aussi convient-il, au point de vue qui nous occupe, de comprendre, sous la dénomination d'Alpes gruyériennes, toute la partie la plus élevée du canton de Fribourg qui, sur une longueur de dix lieues, s'étend depuis la *Cape-au-Moine* jusqu'à l'Ochsen, formant la limite du territoire fribourgeois à l'est, du côté de Vaud et de Berne. Ce sont, en commençant par le nord, les chaînes du Kæsereck, des Récardets, des Gastloses, des Morteys, de la Berra, du Moléson et de Lyss. Plusieurs sommets de ces premières chaînes sont encore peu déterminés et ne portent même pas de nom sur la carte Dufour, ou en portent deux, suivant qu'on les entend désigner depuis l'un ou l'autre côté de la montagne, par des Welches ou par des Allemands.

Les sommets de la Nevenfluh, du Kæsereck, du Schafberg, de la Berra, de la Spitzfluh, du Gubenerfluh, de Bremingua, du Griesch, du Petit-Brun (Meyschipfenfluh, suivant quelques-uns), au centre desquels se trouve le Lac Noir; de la Dent de Rüth, de la Wandfluh, de la Hochmatt, de la Dent de Broc, de la Dent de Burgoz, de Branleire, de Folleyran, du Vanil Noir, du Moléson, de Tremetta et Teysachaux, du Vanil Blanc, de la Dent de Lyss, de la Cape-au-Moine et enfin de la Dent de Jaman, cette dernière familière encore aux Fribourgeois, quoiqu'elle soit située dans le canton de Vaud, sont les points culminants

des chaînes précitées. Vues à distance, elles paraissent former une seule et même chaîne ininterrompue.

L'altitude de ces divers sommets varie entre 1,700^{m}, hauteur de la Berra, et 2,387^{m}, hauteur du Vanil Noir et point culminant du canton. Le Moléson mesure 2,005^{m}.

Aucune montagne de la Gruyère n'est inaccessible à l'homme et aux petits bestiaux. Les parois de rochers les plus abruptes, à part quelques pointes de la chaîne des Gastloses, ont ordinairement pour corrélatif, du côté opposé, une pente gazonnée allant jusqu'au sommet. L'aspect général en est agréable, d'une gradation parfaite de teintes et d'altitude, sans sublimes horreurs, il est vrai, mais aussi sans cette aridité des Alpes supérieures et granitiques qui, si elles nous étonnent et enthousiasment le grimpeur de profession, ne laissent pas que de devenir, à la longue, fatigantes et demeurent interdites au commun des amateurs de montagnes ; les coins les plus reculés et les plus élevés de la Gruyère sont habités et visités pendant toute la belle saison par les hommes et par les troupeaux ; ils résonnent alors des mille bruits de la vie et de l'harmonie champêtre. L'air y est constamment pur, le matin et le soir frais et léger, toujours agréable. Pendant que la sécheresse fait cruellement souffrir la plaine, la nature bienfaisante verse abondamment à ce paradis des pâtres et des *armaillis* les douces rosées et les fécondes pluies d'orage, entretenant ainsi la luxuriante végétation alpestre qui a valu à cette contrée le surnom poétique et bien mérité de « *verte Gruyère.* »

Rien de plus attrayant, de plus pittoresque que ses hautes vallées, pendant la saison de l'alpage ! De nombreux et rustiques chalets abritent, contre la chaleur du jour et l'aiguillon des insectes ailés, les troupeaux qui sont l'orgueil et la richesse du pays. Le soir, dès que les feux du soleil diminuent d'intensité, les portes du chalet s'ouvrent et les vaches se répandent de ci, de là, en faisant tin-

ter leurs sonnettes dans les gras pâturages. Les jambes enfoncées dans l'herbe, elles broutent à pleine bouche les plantes parfumées de la flore alpestre. Le lendemain, les flots d'un lait sans cesse renaissant couleront dans la vaste et brillante chaudière de cuivre, où l'armailli fabriquera le fromage dont le nom cher aux gourmets est connu dans le monde entier. Le montagnard, heureux de se retrouver dans ses Alpes chéries, fait résonner l'espace de ses chansons joyeuses, et, le soir, assis autour du foyer, il s'abandonne tout entier au bonheur de vivre libre et indépendant, en dehors des conventions toujours gênantes de la vie sociale.

Au loin, les sapins géants, dont les branches moussues traînent à terre, murmurent au souffle de la brise, ou gémissent sous l'effort de la tempête. Leur aspect noir et sévère prête au paysage les teintes sombres qui s'harmonisent avec les grands rochers et les lointains sommets.

Si nous reportons maintenant nos regards vers *le bas*, suivant l'expression locale, c'est-à-dire vers le fond des vallées, nous voyons de nombreux villages éparpillés dans la prairie et sur le versant des coteaux. Dans *le milieu* se dessine, comme un ruban d'argent, le cours sinueux de la Sarine. Il faudrait citer tous ces endroits pour n'être pas injuste, avec leurs gracieuses maisons rustiques, dominées invariablement par le clocher étincelant de l'église, qui tranche sur la verdure et la teinte foncée des habitations couvertes en bardeaux.

Pourquoi faut-il que le spectacle des ruines d'Albeuve vienne aujourd'hui attrister ce riant tableau? Mais, sous peu, nous verrons renaître de ses cendres ce village cher aux touristes gruyériens. Grâce à la générosité de nos confédérés, et particulièrement d'un canton voisin, Albeuve ne tardera pas à se relever de ses ruines. Des toits rouges remplaceront les vieux toits si faciles à s'enflammer. Le courage n'abandonnera pas ceux en faveur de qui se sont émus si efficacement tant de cœurs généreux.

Au milieu du tableau, et le complétant, s'élève, sur un monticule qui domine tout le paysage, intact et majestueux, l'antique Château de Gruyère, qu'on croirait, en le voyant, avoir été délaissé hier seulement par ses nobles maîtres, et auquel se rattache toute l'histoire de la contrée, aussi bien que le secret des mœurs actuelles de son peuple.

« Il est en Suisse, dit Isely, en tête de son histoire du Comté de Gruyères, une contrée pastorale qui forma, pendant plusieurs siècles, un petit empire dont les annales offrent les diverses phases que l'on signale dans l'histoire d'un vaste établissement.

« La Gruyère (c'est le nom de ce petit empire) est comme une perle précieuse au milieu de la couronne formée par les Alpes. Une nature grandiose et pittoresque se reflète sur les villages, les églises et autres monuments élevés dans ce pays par la main des hommes; elle ajoute à la sévérité des ruines de quelques châteaux-forts que la guerre a détruits. Le cœur de l'homme semble emprunter à cette nature quelque chose de sa force et de sa grandeur. Sur le flanc des Alpes défriché par les moines et les premiers colons, au milieu des forêts de sapins et dans les vallées qu'arrosent la Sarine et ses affluents, il s'est formé une race vigoureuse, énergique, intelligente, jadis passionnée pour ses franchises, renommée par son attachement à ses institutions religieuses, par son fier et opiniâtre dévouement à ses maîtres. »

Aux traits rapides qu'on vient de lire et qui, sans aucun doute, sont caractéristiques d'une nation républicaine, qui reconnaîtrait un peuple élevé par un pouvoir féodal et demeuré soumis à ses seigneurs plus longtemps que tous ses voisins? Toujours est-il que les Comtes de Gruyère ne ressemblaient guère à quantité de seigneurs féodaux, et qu'on peut citer leur exemple pour prouver que la liberté et le bonheur des peuples résident moins dans les institutions et les lois que dans la manière dont les hommes les ap-

pliquent, c'est-à-dire dans les relations de fait qui s'établissent entre les maîtres et les subordonnés.

Mais quelques mots sur l'origine du Comté de Gruyère ne seront ici, sans doute, pas dépourvus d'intérêt.

Le Comté de Gruyère ou d'Ogo, soit du pays d'En-haut, se composait, au temps de sa grande prospérité, de quatre petites provinces : Saanen, Château-d'Œx, Gruyère et Montsalvens, auxquelles vinrent s'agréger successivement les seigneuries d'Oron, de Palézieux, d'Aubonne, de Coppet, de Corsier, de Rolle et de Pully. Plus tard même, un Comte de Gruyère prend les titres de Seigneur de Corbières, de la Molière et co-Seigneur de Bellegarde; mais la population du Comté ne dépassa jamais 20,000 âmes.

Quelques historiens font remonter l'origine de la maison de Gruyère au grand mouvement politique qui fit crouler l'empire des Césars et amena dans cette contrée un chef puissant, mais inconnu, et dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Les troubadours et les poètes lui assignent celui de Gruyérins, mais cette étymologie n'est pas soutenable. L'origine du nom de Gruyère paraît devoir plutôt être recherchée dans les armes de cette famille qui portaient une *grue,* ou dans le fait qu'un membre de la famille régnante alors dans le pays d'Ogo, aurait été investi par son suzerain de la charge de *Grand Gruyer,* c'est-à-dire, d'intendant des eaux et forêts, vers le XIe siècle. Ce n'est, en effet, qu'à partir de l'année 923 que l'on trouve pour la première fois les vestiges d'un Comte d'Ogo du nom de Thurimbert, mais dont les successeurs eux-mêmes ne sont pas connus. Jusqu'à Guillaume Ier, vers l'année 1080, il est donc impossible d'établir autre chose que des conjectures sur les origines des Comtes de Gruyère. On voit, à cette époque, figurer, pour la première fois, le nom de la Maison de Gruyère dans une charte relative à la fondation du prieuré de Rougemont, due à la munificence de Guillaume Ier. Toutefois, neuf membres de cette même famille,

disséminés dans les châteaux de Gruyère, de Vanel, d'Œx, de Trême et de Montsalvens, figurent dans la même charte, en qualité de bienfaiteurs du couvent, ce qui indique que la Maison de Gruyère était alors déjà riche et puissante.

Cette maison féodale se perpétue brillamment, à travers tout le moyen-âge, par une suite non interrompue de princes dont le principal mérite fut toujours de rechercher, avant tout, le bonheur de leurs sujets.

Nous voyons les Comtes de Gruyère prendre part aux Croisades, se ranger, suivant les circonstances, pour ou contre la Savoie, avec Berne et Fribourg, et vice-versâ; nous les voyons étendre à chaque occasion les franchises de leur peuple, et arriver enfin au point culminant de leur gloire, sous le règne du Comte François Ier, depuis 1443, et sous son fils Louis, qui combattit avec les Suisses à la bataille de Morat. En avant *la grue!* tel était leur cri de ralliement, répété de nos jours par leurs arrière-neveux dans toutes les grandes occasions.

Cependant ce Comte de Gruyère avait deux ennemis puissants et, sous les premiers successeurs de François et de Louis, on remarque déjà le commencement de la décadence. « Enfin, l'avènement de Michel ouvre la série des revers qui frappèrent coup sur coup sa dynastie séculaire. Ils ressemblent à ces craquements sinistres qui présagent la chute d'un vieil édifice, ébranlé sur ses bases. A mesure qu'on avance dans cette lamentable histoire, le cœur se serre sous le vague pressentiment des choses qui vont s'accomplir. Fribourg et Berne apparaissent au fond du tableau, comme deux fantômes menaçants qui étendent sur ce beau pays une main spoliatrice. Le jour n'est plus éloigné où la Gruyère perdra son indépendance et où le dernier de ses princes chéris ira végéter obscurément et mourir ignoré sur une terre étrangère. On sent, à chaque page, la fatalité mystérieuse qui le poursuit, l'entraîne et

le pousse dans l'abîme. A dater de cette époque, un sentiment d'indéfinissable terreur se mêle constamment au souvenir du passé et à la pensée de l'avenir. Michel était beau, galant, fastueux, hospitalier. Mais le séjour de ses prédécesseurs dans les cours étrangères, les franchises accordées à ses sujets aux dépens du fisc, une mauvaise administration, les dettes contractées par son prédécesseur, avaient fait une brèche considérable à sa fortune. » (*Berchtold.*)

Michel emprunte de tous côtés ; Fribourg et Berne deviennent bientôt ses plus forts créanciers, et le Roi de France, pour le service duquel il a fait des dépenses énormes, fait la sourde oreille à toutes ses réclamations. Enfin, renié, à bout de ressources et d'expédients, ce Comte Michel fait convoquer au son de la caisse les Comices de Gruyère. Il propose à ses fidèles sujets de leur remettre le haut domaine de ses États pour qu'ils se gouvernent comme les petits cantons, mais à condition qu'ils paieront ses dettes. Ceci se passait le 2 mai 1552. Le projet ne réussit pas et, huit mois après, le 21 décembre 1553, ses biens étaient mis en discussion formelle par la diète de Baden ; Michel y consentit. Il avait épousé, quinze jours auparavant, Madeleine de Miolan. Peu de temps après on déclara la déchéance de ce malheureux prince : ses sujets furent déliés du serment de fidélité et ses domaines adjugés à ses créanciers, en tête desquels figuraient Fribourg et Berne. La première s'attribua la basse Gruyère jusqu'au défilé de la Tine, et Berne occupa tout le pays d'En-haut, à partir du même endroit.

L'infortuné Michel délaissa son château dans la nuit du 9 novembre 1555, pour n'y plus revenir, et se réfugia en France auprès de quelques parents. Il survécut encore vingt ans à sa ruine, ne cessant de protester contre la saisie de ses biens, et adressant aux gouvernements de Berne et de Fribourg d'incessantes réclamations, s'offrant

à payer toutes ses dettes. Peine inutile. Il mourut, enfin, on ne sait au juste dans quelle ville de France ou de Brabant : selon les uns, à Amiens, en Picardie ; selon les autres, à Bruxelles. La nouvelle de sa mort fut bien accueillie par ses spoliateurs. Dans la Gruyère il en fut autrement et, pendant longtemps, on refusa d'y croire, tellement le désir de voir rentrer Michel en possession de ses états était ardent dans le cœur de ses sujets.

La maison souveraine de Gruyère compta 21 princes régnants connus dans l'histoire, depuis Thurimbert, en 923, jusqu'à l'infortuné Michel, mort en 1576.

Les ruines de plusieurs demeures féodales attestent encore le haut degré de puissance auquel étaient parvenues les différentes branches de la famille de Gruyère, groupées autour de la tige souveraine. Comme nous l'avons dit, son principal château, celui de Gruyère, subsiste encore intact aujourd'hui, renfermé dans la triple enceinte féodale dont la première forme les murailles de la ville. Resté longtemps la propriété du gouvernement de Fribourg, il a été vendu, il y a quelques années, à une famille de Genève qui l'a restauré complétement, en lui conservant son cachet antique. La grande salle du château a été ornée de fresques reproduisant les principales scènes de l'histoire réelle ou légendaire des Comtes de Gruyère. La chambre à coucher, surtout, est demeurée telle, pour ainsi dire, que l'a laissée la comtesse Madeleine. On ne saurait pénétrer dans ces lieux, tout palpitants encore des souvenirs de la féodalité et de la maison de Gruyère, sans éprouver l'émotion la plus vive à la vue de tous ces vestiges qui ramènent impérieusement l'imagination vers une époque déjà si éloignée de nous.

Les autres châteaux de la maison de Gruyère, tels que ceux de Montsalvens, Vanel, etc., ne sont plus que des ruines à moitié enfouies dans la grande végétation des

Alpes, qui a reconquis tous ses anciens droits sur ces lieux abruptes que notre civilisation moderne a délaissés aussi complétement qu'on la recherchait autrefois.

« Au château de Gruyère, dit Berchtold, ne manquait rien de ce qui faisait alors la magnificence d'un castel féodal de haute lignée. En dehors, ses positions, ses tours, ses remparts, ses fossés, son pont-levis, sa garnison, défiaient l'attaque la plus audacieuse. Dans ses salles somptueusement meublées circulaient des chevaliers, de nobles dames, des pages, des écuyers. Ses portes hospitalières s'ouvraient aux princes, aux troubadours et aux pélerins. Le jardin, l'abattoir, l'arsenal, le préau des joûtes et des assises, la chapelle gothique, la salle d'armes, l'épaisseur des murailles fixaient l'attention des étrangers; mais ce qui distinguait ce manoir de tous les autres, c'était l'affection filiale dont l'entouraient ses vassaux; c'était la débonnaireté naturelle et instinctive qui caractérisait la famille du seigneur suzerain. »

Aujourd'hui encore, le peuple gruyérien n'a point perdu le souvenir de ses seigneurs bien-aimés. Après tant de siècles, leur mémoire est vivace dans la Gruyère, qui n'a pu pardonner complétement, à Fribourg surtout, sa conduite envers Michel et l'absorption de ses États.

Cette affection pour ses anciens maîtres n'est pas la seule trace que l'on retrouve, dans ce petit pays, des choses du passé. Par ses mœurs actuelles, ses habitudes pastorales, ses traditions, son langage; par la vie simple et patriarcale qui règne dans un très-grand nombre de familles, la population gruyérienne est demeurée dans une certaine corrélation d'idées et de sentiments avec le pays et la nature au milieu desquels elle habite et avec les souvenirs, l'histoire et les monuments du passé.

Il résulte de ces divers éléments un charme particulier, indéfinissable, que l'on rencontre chez le gruyérien et qui saisit de prime abord le touriste et l'observateur. C'est un

mélange de bonhomie et de finesse rustiques, de simplicité et de fierté natives, d'esprit d'égalité et d'indépendance, le tout brochant sur un grand fond de hauteur aristocratique èt de susceptibilité chevaleresque. N'allez point agacer l'*armailli* ou la *graciauja,* car vous serez promptement remis à votre place et avec perte. Ils trouveront dans leur patois attique des expressions, des images et des tournures de phrases qui vous arrêteront court dans vos velléités de plaisanterie. Si, parlant le même langage qu'eux, vous êtes de force à riposter, les bras robustes se mettront de la partie, et il vous sera difficile de vous vanter, en partant, que vous ayez eu la victoire.

Il est surtout un point caractéristique de la Gruyère dans la condition qui y est faite au sexe gracieux, et qui rappelle les usages chevaleresques des temps anciens. Au lieu d'être assujettie aux pénibles travaux des champs, comme dans la plupart des pays agricoles, la femme gruyérienne demeure, en général, dans son intérieur, occupée presque exclusivement des soins domestiques.

« L'existence des femmes de la campagne, dit Hubert Charles, dans ses *Courses dans la Gruyère,* est, dans cette contrée, plus douce que partout ailleurs. Leurs occupations se bornent aux soins du ménage, ce qui contribue à leur donner ce teint frais qu'on ne trouve pas dans les autres parties du canton. En été, elles travaillent à la campagne; mais, cette saison est plutôt pour elles un temps de plaisir que de fatigue. Bien blanchement atournées, mes élégantes villageoises ne touchent jamais à un râteau sans avoir des gants, crainte du hâle et des ampoules. Elles sont tant soit peu coquettes, mais de la bonne manière, c'est-à-dire que leur gloire est d'être recherchées par plusieurs; leur talent, celui de ne donner à l'un pas plus d'espérance qu'à l'autre, et elles s'en acquittent quelquefois avec une habileté qui ferait honneur à un ministre d'Etat. Au reste, elles sont, en général, plus éco-

nomes que les hommes. Elles se piquent d'avoir beaucoup de linge et de ne porter que celui qu'elles ont filé. Mais, comme il est écrit que nul ne sera parfait dans ce monde, les maris se plaignent de la cafetière ! Ils ont vraiment raison, eux qui..... »

Il n'est pas jusqu'à l'antique hospitalité, laquelle semble avoir fui pour jamais du sol de la Suisse, qui ne soit en usage, encore aujourd'hui, dans les chalets de la Gruyère, où l'on vous offrira de grand cœur, et même avec empressement, la crème et les rafraîchissements usités à la montagne. Comme rémunération, on préférera toujours votre bonne humeur, quelques nouvelles de la plaine, un léger présent en nature, à votre argent, et si vous arrivez à faire dire de vous « c'est un homme aimable, » soyez persuadés que vous aurez largement satisfait vos hôtes et payé votre écot de la manière qui leur convient le mieux.

Dans la plaine, vous trouvez l'auberge d'autrefois, ignorant complétement les prix de l'hôtel moderne. Dans les quelques hôtels et pensions bien connus des gens du pays et des touristes, il est facile de subsister, il est vrai en dehors de ce qu'on est convenu d'appeler le grand confortable, à des prix éminemment modérés. Grâces en soient rendues aussi à nos cimes modestes, peu faites pour attirer les grands courants de touristes, nous jouissons en paix de nos Alpes, elles suffisent amplement à notre ardeur clubistique, et notre plus grande satisfaction est d'en faire les honneurs à nos chers voisins et amis de la Suisse romande et du Club alpin suisse tout entier.

On me pardonnera de m'être autant étendu sur la partie descriptive et historique de la Gruyère, avant d'aborder la seconde partie du sujet que je me suis promis de traiter, et dont le but est de vous faire connaître sommairement

quelques productions littéraires de la même contrée. Mais, comme pour tous les pays qu'il s'agit d'apprendre à connaître, une étude préalable des mœurs et de l'histoire de son peuple est indispensable pour en faire comprendre et saisir le génie poétique.

(La fin au prochain numéro.)

QUELQUES MOTS SUR LES GLACIERS

1re Partie

Parmi les curiosités naturelles qui, chaque année, attirent dans nos Alpes de nombreux visiteurs, les glaciers sont, sans contredit, une des plus remarquables.

Non-seulement, sous le rapport pittoresque, ils offrent des spectacles infiniment variés, tantôt gracieux ou grandioses, tantôt terribles et toujours attrayants; mais ils jouent un rôle d'une haute importance dans cet admirable système hydraulique par lequel les eaux de l'Océan, transformées en vapeur par l'action des rayons solaires et amenées par les vents, viennent se déposer sur nos montagnes sous forme de rosée, de pluie, de neige et de glace, puis redescendent, sous forme de torrents et de rivières, arroser nos plaines et y répandre les débris fertilisateurs des hautes cimes. Nous avons donc pensé être à la fois utiles et agréables à ceux de nos lecteurs qui sont encore jeunes et au début de leur carrière de clubistes en consacrant quelques pages à une étude générale et rapide de ces grands phénomènes.

On donne le nom de *glaciers* à ces étendues plus ou moins vastes et massives de glace qui, descendant des hautes cimes et dépassant la limite des neiges éternelles,

viennent se terminer à une élévation qui, dans nos Alpes, est souvent inférieure à 1,500^m, et donnent naissance à leur extrémité inférieure à un torrent plus ou moins considérable.

Il faut, pour la formation d'un glacier, le concours de diverses circonstances que nous allons rapidement examiner [1]. Si, sur le versant d'une haute chaîne et au-dessus de la limite des neiges éternelles, il se trouve des combes, de larges couloirs ou des vallons descendant en pente plus ou moins sensible, et dominés, dans leur partie supérieure, par des crêtes à parois escarpées, des pics ou des aiguilles, la neige cristalline [2], qui tombe sur ces par-

[1] Nous donnons ici, sous forme de notes, divers renseignements météorologiques que d'ordinaire on oublie facilement.

1° La tempétature moyenne annuelle d'un lieu décroît avec la hauteur :

De 0^m à 3,800^m de 1° C. pour 190^m.
De 3,800 à 5,700, de 1° C. pour 185^m.
De 5,700 à 6,900, de 1° C. pour 160^m.

2° La température moyenne annuelle décroît généralement avec la latitude : environ 1/2° C. pour 1° latitude ; voici quelques chiffres :

Moscou, lat.	56°, t. m. =	+ 3°,6	Pékin, lat.	40°, temp. m. =	+ 12,7
Paris	49°	+ 10,8	Alger	37°	+ 17,8
Genève	46° (plus élevé)	+ 9,16	Calcutta	22°	+ 25,5

De là résulte qu'en moyenne une élévation de 80 à 85^m au-dessus de la mer correspond à peu près à un déplacement de 1° de lat. à partir de l'équateur. De là résulte encore que dans les hautes chaînes de montagnes il y a une limite au-dessus de laquelle les neiges ne fondent jamais entièrement.

Exemple :

Localités	Latitude	Limite des neiges étern.	Localités	Latitude	Limite des neiges étern.
Norwége	70°	1,072^m	Himmalaya N.	30°	5,067^m
id.	60°	1,560^m	id. S.	30°	3,956^m
Alpes	45°	2,710^m	Andes	1°	4,812^m
Etna	37°	2,905^m	Cordilières E.	14°	4,853^m
Nevada	37°	3,400^m	id. O.	»	5,646^m

[2] A la hauteur de 2,500^m à 3,000^m, il tombe en moyenne dans notre pays au moins 15 à 20^m de neige fraîche par année.

En général, au-dessus de 3 à 4,000^m il ne pleut presque jamais et la

ties élevées, ne pouvant guère y être retenue, glisse et s'amasse à leur base. Celle qui tombe sur les points culminants dont les formes sont plus arrondies ou la pente plus douce, peut bien y rester en partie, mais la surface est plus ou moins balayée par les vents; souvent aussi des glissements s'opèrent, des avalanches se produisent, et de nouvelles masses de neige viennent ainsi presque continuellement s'ajouter à celle qui remplit déjà le haut de ces gorges ou grands couloirs. Cette neige subit diverses transformations. Plus ou moins ramollie par les rayons solaires et surtout par les vents chauds, puis durcie de nouveau par les gelées dans les nuits sereines, elle prend un aspect grenu et forme ce qu'on appelle le *névé*. Ce névé, de plus en plus tassé ou comprimé par de nouvelles couches de neige fraîche, finit, sous la double influence de la pression et des alternatives de ramollissement et de dégel, par devenir de la glace compacte, en sorte qu'à une profondeur qui varie suivant les localités, on trouvera, au-dessous des couches de neige fraîche, du névé fin, puis du névé plus consistant, à grains plus gros et légèrement bleuâtres, et inférieurement de la glace compacte [1]. Ces immenses masses de neige et de névé, qui souvent atteignent plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, tendent, sous l'action de la pesanteur, à descendre d'autant

neige qui tombe est une neige fine, cristalline, que les vents peuvent soulever comme le sable ou la poussière. Dans les jours de forte bise et quand le ciel est sans nuage on peut assez souvent, depuis Genève, observer le déplacement de ces neiges poudreuses sur les cimes du Mont-Blanc; on voit comme de légers brouillards blancs qui se produisent en arrière des points culminants ; on dit alors que le Mont-Blanc *fume*.

Nous rappellerons ici que les nuages élevés, particulièrement les cirrus, sont des nuages de neige aciculaire à une température bien inférieure à zéro.

[1] 1 décimètre cube d'eau (litre) pèse 1000 grammes.

1	»	de glace	»	920 à 940 gr.
1	»	de névé	»	60 à 65 gr.
1	»	de neige fraîche		8 à 10 gr.



DIE
FREIBURGERALPEN
LES
ALPES FRIBOURGEOISES
Reduction 1:100000
Kilometer
0 1 2 3 4 5
Stunden
Equidistanz 30 Meter
4° 40'
4° 50'
5° 00
46° 40'
46° 30'
Chénens
Autigny
Magnedens
Corpataux
Treyvaux
Bonnefontaine
S. Sylvestre
Plaffeyen
Plasselb
Farvagny
Rossens
Estavayer le Gibloux
Orsonnens
Villa S. Pierre
Vuisternens dev. Pont
Villargiroud
Pont la Ville
la Roche
Avry dev. Pont
Grangettes
Mézières
Gumeffens
Sorens
Hauteville
Corbières
Vuippens
Marsens
Villarvolard
Vuisternens
Romanens
Riaz
Sales
Vaulruz
Vuadens
BULLE
Morlon
Villars Beney
Botterens
Crésuz
Cerniat
Charmey
Jaun
Broc
le Cret
Progens
Semsales
GRUYÈRES
Pringy
Enney
Estavanens
Hochmatt
Ablantschen
Handsrück
M. Niremont
Moléson
Gr. Villard
Villard
Neirivue
CHATEL S. DENIS
Albeuve
Lessoc
Rougemont
SAANEN
Hornfluh
Montbovon
Flendruz
CHATEAU D'OEX
Rossinières
Chernex
Montreux

plus rapidement que l'inclinaison de leur lit est plus forte, et avec une puissance d'autant plus grande que leur masse est plus considérable ; elles atteignent ainsi, puis dépassent la limite des neiges éternelles. Arrivées dans les parties inférieures où la température est plus élevée, les neiges superficielles d'abord, puis les névés, se fondent de plus en plus, et enfin la glace compacte se montre à découvert; c'est alors ce qu'on nomme ordinairement le glacier proprement dit.

Quand les hauteurs qui alimentent ou dominent un glacier sont abruptes ou très-escarpées, les roches qui les forment sont peu à peu désagrégées ou décomposées par les agents atmosphériques, surtout par les alternatives de gel et dégel de l'humidité qui pénètre leurs moindres fissures, et, dans la saison chaude surtout, des blocs de toute dimension se détachent incessamment de ces hautes parois, et viennent s'enfoncer dans les neiges et névés qui sont à leur pied. Ces débris de toute taille (depuis des masses de plusieurs centaines de mètres cubes jusqu'à du petit gravier et même du sable fin) se retrouvent ensuite plus bas, à la surface de la glace compacte, lorsque les névés et les neiges sont complétement fondus ; et quelquefois ils sont si nombreux que la partie terminale du glacier en est entièrement couverte ; on dit alors que le glacier est *sale*.[1]

On comprend que, à mesure que le glacier descend davantage, l'*ablation*, c'est-à-dire la diminution de la masse par la fusion superficielle de la glace, devient plus

[1] Je me rappelle encore l'étonnement d'un compagnon de route qui voyait un glacier pour la première fois. Après avoir gravi une partie de l'extrémité inférieure où la glace était complétement cachée par les cailloux, nous arrivâmes à un endroit où, par place, on commençait à l'apercevoir : Qu'est-ce qu'on voit ainsi de noir par ci par là, me dit-il, on dirait qu'on a versé de la poix! Il fallut lui faire piquer ces places avec son alpenstock pour le convaincre que c'était bien le glacier.

forte;[1] il diminue donc et d'épaisseur et de largeur. Lorsque les débris qu'il charrie se trouvent arrivés sur les côtés ou sur le bord terminal, ils glissent au pied du glacier, s'entassent peu à peu les uns sur les autres, et forment ainsi une espèce de bordure ou de rempart plus ou moins élevé, auquel on a donné le nom de moraine. Les moraines déposées à droite et à gauche se nomment *latérales ;* celle qui se forme à l'extrémité inférieure se nomme *terminale.* Mais il est encore un autre genre de dépôt auquel on fait quelquefois peu d'attention, et qui, cependant, mérite d'être étudié. Non-seulement l'énorme masse d'un glacier, dans sa marche descendante, entraîne à sa surface les débris des hautes cimes, laisse sur les côtés de son lit les traces visibles de sa route par les sillons, les stries et quelquefois le poli des roches contre lesquelles elle s'est appuyée, mais elle laboure plus ou moins son lit, use et arrondit les saillants des rochers qu'elle ne peut déplacer, pousse et broie sous elle les fragments qui s'en détachent, en sorte que, sous le glacier, se trouve une couche souvent très-épaisse de boue, de sable et de cailloux roulés,[2] à laquelle on a donné le nom de *moraine profonde.*

Si, par suite de diverses circonstances atmosphériques,

[1] L'ablation n'est pas toujours aussi forte qu'elle semblerait devoir l'être dans la partie découverte d'un glacier, parce que dans les nuits calmes et sereines, il se dépose à sa surface une assez forte proportion de vapeur d'eau à l'état de rosée ou plutôt de givre, ce qui compense une partie, à la vérité, bien faible, de l'ablation. Ceux qui, dans une belle matinée, succédant à une nuit froide, ont eu l'occasion de traverser avant le lever du soleil un glacier découvert, ont pu admirer ce que quelques guides appellent la floraison du glacier. Chacune des innombrables petites fissures de la surface présente une espèce de saillie ou mince bourrelet produit par l'augmentation de volume que l'eau qui l'imbibait a éprouvée en se gelant, et sur ce bourrelet se trouvent déposés une foule d'élégants et délicats cristaux de givre qui atteignent souvent plusieurs centimètres de longueur.

[2] Sous la voûte terminale de plusieurs glaciers, même sur des parties bien plus élevées, nous avons souvent trouvé des cailloux aussi ronds ou aussi ovales que ceux que l'on peut trouver sur les grèves de notre lac.

plusieurs années chaudes et sèches se succèdent, l'accumulation des neiges sur les hauteurs et par conséquent l'alimentation du glacier est plus faible, l'ablation, au contraire, plus forte ; la progression du glacier ne faisant plus équilibre à l'ablation, celui-ci recule, laissant comme traces de son ancienne étendue les moraines qu'il avait déposées ; et, en particulier, si c'est un glacier propre et dont la moraine terminale est presque nulle ou peu importante, il laisse une plage de cailloux roulés, de sable et d'argile très-semblable à celles que présentent chez nous, en hiver, les bords de l'Arve ou les rives du lac. C'est ainsi qu'en trouvant des roches moutonnées ou striées et d'anciennes moraines soit profondes soit terminales ou latérales, dans des localités où, depuis des siècles, il n'existe aucun glacier, on a pu constater qu'il y en avait auparavant.[1]

Disons maintenant quelques mots de ce qu'on nomme les glaciers composés, c'est-à-dire formés par la réunion de plusieurs glaciers simples.

Lorsqu'une vallée parallèle à une haute chaîne vient, en s'élevant, aboutir par son extrémité supérieure, à l'un des nœuds de la chaîne, il s'y forme ordinairement un grand glacier qui, en descendant dans la vallée, rencontre successivement ceux qui naissent du versant incliné vers

[1] En supposant que dans les perturbations géologiques qui, à diverses reprises, ont dû modifier le relief de nos contrées, la mer ait momentanément pénétré dans nos plaines et sur nos plateaux, les glaciers alors existant ont pu se trouver dans des conditions analogues à celles des glaciers des régions arctiques qui descendent jusqu'à la mer et s'y avancent, suivant leur épaisseur, à des distances assez grandes du rivage. Quand l'extrémité du glacier atteint une profondeur suffisante pour que la glace puisse être soulevée, le glacier se disloque et donne naissance aux glaces flottantes, et la moraine profonde se mélange avec le limon marin. Si, plus tard, la mer vient à se retirer et le glacier à disparaître, on trouvera cependant les traces de son passage. C'est cette hypothèse qui, jusqu'à présent du moins, paraît le mieux expliquer ces dépôts glaciaires où les cailloux striés sont accompagnés de coquilles marines souvent très-bien conservées.

elle; et si ces derniers sont suffisamment alimentés pour continuer leur marche plus bas, ils se réunissent au premier en se contournant pour suivre la pente générale, et finissent par former un seul et long glacier, souvent assez resserré si la vallée est étroite, mais d'une puissance énorme et ayant quelquefois plusieurs lieues de longueur. Chacun des glaciers partiels qui forment le glacier composé descend escorté comme d'ordinaire de ses moraines; et quand il se réunit aux autres, voici ce qui se passe : Supposons qu'étant à l'extrémité supérieure de la vallée où descend le glacier composé, nous l'ayons en face de nous, et à notre gauche le versant duquel descendent ceux qui viennent s'y joindre, nous verrons que la moraine de droite du premier glacier rencontré se confond avec celle de gauche de celui au haut duquel nous sommes placés; que la moraine de gauche de ce premier glacier, à la rencontre du second, se confondra avec celle de droite de ce deuxième, etc... Il se formera ainsi, à chaque réunion ou rencontre, une moraine dite *médiane*. Ces moraines médianes peuvent cheminer parallèlement, en restant distinctes les unes des autres, sur de grandes étendues, lorsque le lit général du glacier n'est ni trop resserré, ni trop accidenté; et si, quand on le traverse, on en compte le nombre, on peut avoir une idée assez exacte de celui des glaciers qui se sont ainsi réunis en un seul; mais, dans le cas contraire, les blocs se dispersent plus ou moins irrégulièrement, et finissent par arriver pêle-mêle à l'extrémité inférieure, où ils forment une moraine terminale, présentant confondus les débris de roches d'un grand nombre de sommités différentes et souvent fort éloignées les unes des autres. Comme magnifiques exemples de glaciers composés, nous citerons le glacier d'Aletsch, de 6 à 7 lieues de longueur, ceux du Gorner, de l'Aar, etc.

Les glaciers, soit simples, soit composés, donnent nais-

sance, à leur extrémité inférieure, à un torrent plus ou moins volumineux, toujours trouble[1] en été, mais limpide et beaucoup moins abondant en hiver. Assez souvent, à l'endroit de la sortie du torrent, la glace offre la forme d'une voûte fréquemment basse et étroite, quelquefois, mais trop rarement pour le touriste, magnifique par sa hauteur, sa largeur et l'azur foncé de sa partie profonde.

(A suivre.)

MONTS SABINS ET MONTS ALBAINS

Souvenirs d'Italie

En avril 1876, je faisais, pour la seconde fois, à Rome un séjour favorisé par un temps splendide, et chaque journée ajoutait une nouvelle et charmante page à des souvenirs déjà anciens. C'est, en effet, une vérité d'expérience que, plus on est familiarisé avec les sites principaux de cette attrayante ville, plus on est porté à en étudier les détails et plus l'esprit ainsi que l'imagination s'y complaisent; on acquiert bien vite la conviction qu'un séjour de plusieurs années, même une vie d'homme tout entière, ne pourraient suffire à épuiser la tâche. Ce travail intellectuel ne laisse pas que d'occasionner après lui une fatigue de tête qui fait désirer quelques instants de

[1] Il peut arriver qu'un glacier en retraite ait déposé une moraine terminale d'une grande étendue et que le torrent, obligé de se faire jour sous ces amas de blocs et de graviers, en ressorte limpide; ainsi, un des petits glaciers qui avoisinent celui du Weisshorn a laissé une moraine terminale d'une étendue presque plus considérable que la sienne propre, et le torrent obligé de la traverser venait, en 1873, sortir parfaitement limpide entre des gazons fleuris et des rochers moussus où il formait quatre ou cinq jets abondants et très-rapprochés.

repos. On est heureux de quitter momentanément les dates et la critique historiques, pour se laisser aller à une douce contemplation.

J'éprouvai cette impression-là le jeudi 6 avril, après une journée laborieuse, entièrement consacrée à la visite des fouilles opérées sur le mont Palatin sous l'habile direction de M. l'architecte Rosa. Le jour était sur son déclin et une agréable fraîcheur succédait à la chaleur de midi ; je résolus de profiter de la pureté de l'atmosphère pour jouir du coucher du soleil ; la station la plus favorable à ce moment de la journée est la terrasse qui s'étend au devant de l'église St-Pierre-in-Montorio, sur le mont Janicule, au delà du Tibre, à l'ouest de la ville. Je m'y rendis sans perte de temps, et le plus magnifique panorama se déroula devant mes yeux émerveillés.

Clubiste ! monte avec moi sur ce belvédère qui s'avance presque jusqu'au bord du fleuve, qu'il domine à une hauteur de quatre-vingts mètres environ. Jamais ascension plus facile ne sera mieux récompensée que celle-là. La ville éternelle apparaît toute entière à nos pieds. Aucun détail n'échappe à nos regards : dans le vaste demi-cercle dont nous sommes le centre bornons-nous à signaler, en allant du sud au nord, les points les plus saillants de ce tableau magique qu'il n'est en quelque sorte permis à personne d'ignorer, car leur célébrité est universelle. C'est d'abord le Tibre, que traverse le pont du chemin de fer de Civita-Vecchia, puis le verdoyant mont Testaccio, l'Aventin, le Célius, le Palatin et les ruines du palais des Césars, les statues de la façade de Latran, le Colisée, la basilique de Constantin, le Capitole et son musée, les coupoles de Ste-Marie-Majeure, le Quirinal, les colonnes Trajane et Antonine, le Panthéon, le Pincio, le château Saint-Ange et la coupole de St-Pierre.

Je suis certain que mon clubiste sera frappé de la beauté du spectacle, mais peut-être me dira-t-il à l'oreille que

cette vue s'adresse au commun des mortels et ne peut pas faire précisément partie du programme d'un Club alpin. Sans doute, lui répondrai-je, mais portons nos regards au delà de ce premier plan que jusqu'ici nous avons seul considéré, et interrogeons l'horizon : il y a là de quoi raviver toutes nos aspirations clubistiques. A droite, une grande partie de la campagne romaine, et devant nous, sur des plans plus ou moins rapprochés, les monts Albains, la chaîne des Apennins, de la Sabine et d'autres cimes plus éloignées. C'est donc avec raison qu'une section du Club alpin italien s'est constituée à Rome.

De ma station du Janicule, je vis décroître et s'évanouir les dernières teintes des rayons du soleil qui se couchait derrière moi dans un ciel sans nuages. C'est là que je relus plusieurs fois les lignes suivantes de Châteaubriand, dont le pinceau fidèle a si bien rendu les impressions que j'éprouvais en face du spectacle que j'avais sous les yeux :

« Rien n'est comparable pour la beauté, aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les côteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude-Lorrain

cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature? Eh bien! c'est la lumière de Rome. »

Ma résolution était prise : je voulais consacrer deux journées hors de ville, à parcourir la campagne romaine et à m'élever tout au moins sur les premiers contre-forts des belles montagnes qui bordent l'horizon. Mais, pressé par le temps, il fallait faire un choix et je pris pour objectifs : *Tivoli* (les cascades de l'Anio et la villa d'Adrien) et *Frascati* (Tusculum).

I

Le 7 avril 1876, à quatre heures du matin, je partais pour Tivoli, le Tibur des anciens, situé dans une gorge des montagnes de la Sabine, à 27 kilomètres de Rome. La traite devait être longue et le retour tardif, car je me proposais de faire le détour jusqu'à la villa d'Adrien. Dans cette direction il n'y a pas encore de chemin de fer; aussi, comme il s'agissait de gagner au plus tôt la région des hauteurs, je m'installai dans une voiture légère, attelée d'un petit cheval plein de feu, âpre à la fatigue et d'une admirable rapidité. J'étais, cette fois-ci, parfaitement satisfait de voir à mon aise et sur un long parcours cette campagne de Rome si célèbre dans l'histoire du monde et qui évoque tant de souvenirs. Elle est ondulée par de nombreuses collines séparées entre elles par de petits vallons, souvent marécageux, où paissent des troupeaux de bœufs à cornes allongées, gardés par des bergers qu'on prendrait facilement pour des brigands, et par de gros chiens, quelquefois dangereux. A cela près, la plaine donne l'idée d'un vaste désert dont une infime partie seulement est cultivée. Depuis le mois de mai, époque à laquelle les bestiaux vont à la montagne, la *malaria* commence à se faire sentir et le petit nombre de paysans attachés à la glèbe, qui demeurent dans les fermes solitaires qu'on

aperçoit de loin en loin, sont minés par la fièvre et végètent misérablement. Et cependant l'*Agro romano* exerce une fascination sur l'esprit, quand on songe qu'il a été jadis très-habité et couvert de cités florissantes. Il a nourri une des populations les plus énergiques du monde, qui est devenue la plus puissante de toutes et qui a laissé sur ce sol consacré par l'histoire des traces encore visibles de son passage. De tous côtés des fragments de vieux murs sortent de terre et se dessinent sur l'horizon. Des ruines prolongées d'aqueducs imposants par leur ampleur courent à travers les inégalités du terrain. Dans ces lieux déshérités le silence règne ; c'est à peine si, à de longs intervalles, une alouette surprise par les grelots de l'attelage s'élève en gazouillant dans les airs.

Cet état de choses date des derniers temps de la république, c'est-à-dire de deux mille ans, et il est dû à la diminution de plus en plus grande des agriculteurs libres, suivie de l'accaparement des grands propriétaires fonciers. Or, une nombreuse population et une culture assidue jointe à une grande division du sol sont les seuls moyens d'extirper la *malaria,* qui doit son origine à la stagnation des eaux et à l'évaporation des marais. Un homme instruit, habitant et citoyen du pays, m'a affirmé que la moitié environ de la contrée appartient à des corporations religieuses, un tiers à la noblesse et qu'un sixième à peine est divisé en petites parcelles. Il est assez bizarre qu'un pareil retour de fortune soit arrivé précisément dans un pays qui avait adopté des lois agraires à l'instigation de Tib. Gracchus (134 ans avant Jésus-Christ). Du reste, cette plaine est intéressante sous le point de vue géologique : elle doit son origine à de puissantes éruptions volcaniques. On y trouve souvent de la lave et du péperin, et presque partout du tuf rouge ; c'est la même formation que celle que l'on rencontre dans les monts Albains, dont nous parlerons plus tard. Les monts Sabins, dont nous nous appro-

chons, sont par contre de formation purement calcaire et plus ancienne.

Pendant que je me livrais aux réflexions qui précèdent, je faisais rapidement du chemin. La route suit presque continuellement la voie Tiburtine, qui franchit l'Anio (aujourd'hui *Teverone)* à la 4me pierre milliaire. Par places, on distingue encore des vestiges très-reconnaissables du dallage de l'ancienne voie romaine. Point de villages tout le long de la route, trois seules hôtelleries *(osterie)*, du genre le plus primitif, servent de stations. Au douzième kilomètre une odeur de soufre révèle le voisinage des *Aquæ Albulæ*, bains anciennement très-fréquentés, mentionnés par le poète Horace. Non loin sont les carrières de travertin *(lapis tiburtinus)*, qui ont fourni les matériaux de construction de Rome ancienne et de la Rome moderne, du Colisée comme de l'église de St-Pierre. Une demi-lieue plus loin on franchit de rechef l'Anio sur le pont Lucano. Au delà, la route de gauche conduit à Tivoli; celle de droite à la villa d'Adrien. Je mets pied à terre, mon cocher ira directement m'attendre à l'auberge de la *Sybille*, à Tivoli, pendant que je me rendrai pédestrement aux ruines de la villa.

Ici une grande modification se produit dans le paysage et aussi dans l'atmosphère. Je suis arrivé sur les premières ramifications de la montagne; à une poussière brûlante succède une douce fraîcheur; des hauteurs boisées où domine l'olivier se dessinent gracieusement dans la direction de Tivoli : tout annonce qu'on entre presque sans transition dans une oasis privilégiée. J'admire en passant le tombeau de la famille Plautia, monument très-bien conservé et remontant aux premiers empereurs.

Cependant, je n'ai pas de temps à perdre et je me dirige vers la villa d'Adrien qui, suivant l'opinion générale des contemporains, aurait mérité d'être classée dans les sept merveilles du monde, si une huitième avait été ajoutée

aux sept plus anciennes. Avant d'en faire une courte description, je dois donner sur cet empereur quelques détails que j'extrais du journal l'*Alpenpost,* du 14 avril dernier, sous ce titre : *Un clubiste de l'antiquité.*

Ælius Adrianus mérite sans contredit d'être appelé le premier des clubistes de son siècle ; tout en gouvernant son immense empire, il employa la plus grande partie de son règne à parcourir toutes les contrées du globe alors connues. A ce titre il est digne de notre intérêt, car à son époque ce mérite devait être bien rare. Adrien, né à Séville en Espagne, reçut une éducation distinguée ; richement doué de la nature et assidu au travail, il acquit de vastes connaissances ; il excellait aussi dans les exercices du corps ; grand chasseur et gai convive, il savait au besoin être très-simple et s'imposer des privations. C'était un infatigable marcheur, et c'est même à cette dernière qualité qu'il dut plus tard son élévation au trône. L'empereur Nerva venait de mourir, et Adrien voulut être le premier à apprendre cette nouvelle à son proche parent Trajan, successeur désigné, qui se trouvait alors sur les bords du Rhin ; malheureusement, il avait un rival qui fit briser sa voiture et envoya en secret des messagers à Trajan, espérant ainsi capter pour son compte la faveur de ce prince ; mais Adrien partit lui-même à pied et devança ses concurrents. Trajan, touché de ce trait de dévouement, le nomma plus tard héritier du trône, où il monta en l'année 117.

Parvenu au faîte de la puissance, Adrien se livra tout entier à sa passion pour les voyages, qu'il savait rendre favorables aux intérêts de son empire. L'historien Dion Cassius nous apprend qu'il visitait tout par lui-même, contrées et villes, et que, pour donner un bon exemple à ses soldats, il traitait sa propre personne avec austérité. Du reste, il est dit ailleurs de lui qu'il parcourait les provinces de son empire non point à la tête de ses troupes, mais avec

une suite peu nombreuse, la plupart du temps à pied et la tête découverte, indifférent au froid comme aux ardeurs du soleil. Son règne fut de vingt-un ans, il mourut l'an 138, et pendant cet espace de temps il parcourut d'abord la Syrie, l'Arménie, visita les Daces et les Sarmates. Dans les années 119 et 120, nous le trouvons dans les Gaules, puis en Germanie; de là il passe dans la Grande-Bretagne, puis en Ecosse, où il construit un rempart de 80 milles romains de longueur, pour préserver le pays des incursions des Calédoniens; il parcourt les monts Grampians, de là il revient dans les Gaules et explore les Pyrénées, puis il passe en Espagne et au Maroc, sans oublier de gravir les cimes de l'Atlas. Une insurrection des Parthes l'appelle sur les bords de l'Euphrate, il revient par l'Asie-Mineure et la Sicile; il n'a garde de négliger l'Etna, dont il fait l'ascension, car on lui a dit que là-haut le soleil à son lever est toujours entouré d'un arc-en-ciel. Cette expédition le séduit à tel point qu'il fait construire sur la cime une habitation et une tour, inaugurant ainsi la première cabane *(clubhütte)* historique. Ensuite il va à Athènes, où il se fait affilier à la franc-maçonnerie Eleusinienne. L'an 130 il est en Palestine et en Egypte Entre ce dernier pays et l'Arabie s'élève le mont Cassius, surmonté d'un temple de Jupiter. D'après la légende, cette cime est si haute que le soleil s'y lève trois heures plus tôt que dans la plaine, en sorte qu'il suffit de faire une légére conversion de tête pour avoir à la fois le jour et la nuit. Adrien, très-superstitieux, est ravi à l'idée de voir ce phénomène; il fait l'ascension de la montagne, mais il est assailli au sommet par un terrible orage : la foudre tue la victime préparée pour le sacrifice, mais, en revanche, fait briller la flamme sur l'autel. Très-satisfait de ce résultat, l'empereur se rend à Alexandrie, et là, en vrai touriste qui veut profiter de tout ce qui peut satisfaire sa curiosité, il va au musée et soutient des thèses contre les savants de cette école célè-

bre. Reposé par cet exercice intellectuel, il se lance dans le désert et rend visite à la statue colossale de Memnon. De retour à Rome, exténué par ses voyages, il se retire dans sa villa de Tivoli, où il passe les deux dernières années de sa vie.

Les détails qui précèdent sont nécessaires pour bien comprendre l'idée qui présida à cette étonnante création qui fut son ouvrage. Cette résidence, ravagée seulement au VIme siècle par Totila, roi des Goths, avait une circonférence de plusieurs lieues, et l'empereur y avait réuni et imité les objets qui l'avaient le plus frappé dans ses nombreux voyages : des palais, des théâtres, un cirque, des académies, et même la représentation des contrées les plus remarquables de la Grèce et de l'Egypte. Les antiquaires ont cherché à préciser la destination et les dénominations des ruines encore existantes ; mais c'est là un travail très-difficile et nécessairement hypothétique, car il est probable que le caprice impérial a dû jouer un certain rôle dans ces reproductions. Voici toutefois ce qui paraît généralement admis. Le palais d'Adrien était situé à l'endroit le plus élevé, derrière l'hippodrome et l'académie. Un théâtre avec des stalles et des portiques en dépendait. On traverse ensuite le temple du *dieu Canope* (le dieu des eaux des Egyptiens) et l'on arrive aux *Thermes ;* des statues égyptiennes, actuellement au Vatican, y ont été trouvées. A l'est, coule le fleuve *Alphée.* Au nord du palais sont l'*Elysée* et le *Tartare.* Un passage souterrain mène au fleuve *Pénée,* et au delà, à la vallée de *Tempé.* Dans la partie occidentale de la villa, des constructions étendues sont probablement le *prytanée,* puis un édifice rond, avec des niches pour des statues, est appelé l'*école;* en suivant, on trouve le *stade,* avec un portique et des débris d'autres constructions. A côté de l'entrée actuelle sont encore deux théâtres et deux ruines d'édifices nommés ordinairement le *nymphée* et la *palestre.* Le guide qui m'accompagnait

m'a conduit à l'endroit même où a été trouvée la célèbre statue, la Vénus de Médicis, qui est dans les galeries de Florence.

Mais le temps pressait, et je dus, bien à regret, m'arracher à la contemplation de ces merveilles et marcher à grands pas vers Tivoli. Le sentier des piétons y conduit sans détours, par une pente assez roide, à travers de beaux bois d'oliviers ; un frais ruisseau, aux ondes savonneuses, dérivé du Teverone, fait entendre son murmure incessant dans la solitude qui m'environne. Je comprends alors que cette contrée ravissante ait été un séjour de prédilection pour l'empereur Auguste, ses successeurs et tous ces opulents romains entourés de leurs favoris qui y avaient construit un grand nombre de villas. Mécène et Horace apparaissent pleins de vie à mes souvenirs classiques si pleins de charmes ; il me semble que l'aimable poète ressuscité m'adresse ces paroles que je répète après lui et qui rendent si bien ce que j'éprouve : « D'autres célébreront Rhodes l'illustre, ou Mitylène, ou Ephèse, ou Corinthe aux deux mers, ou Delphes cher à Apollon, ou la vallée Thessalienne de Tempé. Pour moi, ni Lacédémone la vaillante, ni les riches campagnes de Larisse ne m'ont frappé comme les sources bruyantes de l'Albula, les cascades de l'Anio, le bois sacré de Tibur, et ces humides vergers aux rives si variées. » (Od. I. 6.)

J'arrive enfin à Tivoli, petite ville de 7,000 âmes, avec des rues étroites, qui n'a rien par elle-même de bien attrayant, mais dont la situation est magnifique. Je n'ai malheureusement pas le loisir d'en parcourir tous les environs qui offrent de grandes beautés ; je n'aurai que celui de voir ses cascades et ses temples, sur lesquels se concentre l'intérêt principal. Heureusement, il suffit pour cela d'une promenade sur la terrasse de l'hôtel de la Sybille. Deux temples antiques sont situés tout auprès. L'un, de forme ronde, était entouré d'un portique ouvert de 18 colonnes

corinthiennes, dont 10 subsistent encore; il se trouve sur le rocher au-dessus de la cascade, dans une situation dominante ; on l'appelle *temple de la Sybille.* L'autre temple, à côté du précédent, est une construction oblongue, avec quatre colonnes ioniques sur la façade ; il sert aujourd'hui d'église. Les cascades, vues de la terrasse, offrent un aspect imposant. L'œil est dès l'abord frappé assez péniblement par la vue de ruines qui paraissent récentes et qu'on aperçoit en face sur des rochers en saillie. On m'apprit qu'elles ont été produites par une inondation qui eut lieu en 1826 et détruisit une partie de la ville. Il fallut alors donner un nouveau lit à l'Anio, pour éviter de plus graves désastres. On l'a détourné, du moins en partie, par deux tunnels fort longs, creusés dans la roche calcaire du mont Catillo. En 1834, les eaux furent dirigées dans cet émissaire en présence du pape Grégoire XVI, et l'on eut ainsi une nouvelle et superbe cascade artificielle d'environ 100 mètres de hauteur, beaucoup plus abondante que ce qui est resté de la cascade naturelle encore existante. Je n'eus pas le temps de visiter les *grottes de Neptune* et *des Sirènes,* non plus que de descendre un chemin fort commode, conduisant au bas de la montagne et destiné à faire considérer les cascades sous leurs divers aspects. Tout cela n'eût d'ailleurs pas été très-nouveau pour un Suisse, fort habitué à ce genre de spectacle. Je préférai rester paisiblement sur la terrasse et savourer plus longtemps le tableau d'ensemble que j'avais sous les yeux. Je jouissais pleinement du calme qui m'entourait, du fracas de ces belles chutes d'eau qui me rappelaient tant d'heures fortunées passées dans nos Alpes, et du contraste vraiment étrange, si rapidement survenu, entre la chaude poussière de la campagne romaine et l'humide fraîcheur de Tibur, vraies jouissances et beaux souvenirs pour un clubiste.

Je revins à Rome le même soir après cette journée

bien remplie. Il est vrai que, jusqu'alors, il ne m'avait pas été donné d'admirer une vue panoramique et lointaine comme le Janicule m'en avait fourni l'avant-goût, mais mon désir fut satisfait dès le surlendemain.

II

Le 9 avril, je partis de Rome par le premier train du chemin de fer pour me rendre à Frascati, située au pied du mont Albain. Cette petite ville n'est point ancienne, et a pris naissance après la destruction de la ville de Tusculum, qui était dans son voisinage. C'est l'un des buts favoris d'excursions pour la population romaine les dimanches et jours de fête. Elle est peu intéressante par elle-même, mais elle est dans un site salubre, sur le versant des montagnes, entourée d'une ceinture de villas charmantes. Toute la contrée est dominée par les ruines de l'ancienne citadelle *(arx)* de Tusculum ; c'était là mon objectif principal. La gare de Frascati est à vingt minutes de la ville ; là, un grand vacarme accueille le voyageur au sortir du train : cochers d'omnibus, guides et loueurs d'ânes viennent bruyamment et à l'envi offrir leurs services. Pour gagner du temps, je prends sans hésiter pour guide un jeune garçon à la figure vive et intelligente, qui n'a point démenti plus tard la bonne impression que m'avait inspirée sa seule physionomie. La montée assez rapide qui nous sépare de Frascati est vite franchie, malgré la chaleur déjà intense et la poussière. On n'aperçoit la ville et ses environs qu'après les derniers détours de la route. Nous entrons, sur la grande place, à *l'Albergo di Londra,* afin de nous munir des provisions nécessaires pour la journée, car on ne trouve aucune ressource de ce genre sur la montagne. L'ascension proprement dite commence dès Frascati même, par un chemin assez large, mais mal entretenu, praticable toutefois pour des bêtes de somme. Il est d'ailleurs

charmant par ses frais ombrages et les échappées soudaines qu'il offre à travers les clairières sur les environs. Dans ce pays privilégié nous sommes en plein printemps : des légions d'oiseaux chantants, apparition si rare dans la plaine, nous souhaitent la bienvenue du milieu de la feuillée ; partout, le long de la route et sur les gazons voisins, une flore naissante s'étale en tapis de formes et de couleurs variées. Nous passons devant les deux célèbres villas *Aldobrandini* et *Ruffinella,* où je n'entre point, pour ne pas me laisser détourner de mon but. C'était cependant une violente tentation, mais je la surmontai en pensant qu'Ulysse avait héroïquement résisté aux Sirènes. La première est d'une grande magnificence et appartient aux Borghèse ; la seconde est actuellement la propriété du roi Victor-Emmanuel ; la tradition veut que la fameuse villa de Cicéron en ait fait partie.

Plus loin, le chemin se rétrécit et présente par places des vestiges de dallage antique ; je les foule avec respect en pensant à l'auteur illustre des *Tusculanes*, à la fois philosophe, orateur, homme d'état, qui, voyant la République et la liberté expirantes, avait choisi pour retraite favorite cette belle contrée, restée sans changement depuis vingt siècles.

Cependant je m'élevais notablement et l'horizon s'élargissait sans cesse. J'arrive bientôt à l'ancien Tusculum, patrie de Caton l'ancien, une des villes les plus antiques, et dont la légende attribue la fondation à Télégone, fils de Circé et d'Ulysse. Elle est dominée par une éminence abrupte terminée par un rocher sur lequel s'élevait, au moyen-âge, une citadelle occupée par des comtes belliqueux alliés des Empereurs et hostiles aux Romains. Ceux-ci, en 1191, détruisirent de fond en comble la ville et le castel, en sorte que le tout n'est plus qu'un amas de ruines au milieu d'un pâturage à physionomie tout à fait alpestre. Je suis agréablement surpris à l'ouïe des clochettes d'un trou-

peau qui anime seul ce paysage silencieux et solitaire; l'illusion est complète; il me semble que je me trouve sur l'une de nos montagnes. Avant de faire l'ascension de la citadelle qui s'élève devant nous, je parcours les ruines de la ville et je visite un amphithéâtre appelé, on ne sait trop pourquoi, par les guides, *l'école de Cicéron;* une inscription indique qu'il a été découvert par Marie-Christine, reine douairière de Sardaigne, en 1839; il a 70 mètres de longueur. Plus loin est une prétendue *villa de Cicéron,* découverte en 1861; puis l'ancien forum et le théâtre, découverts par Lucien Bonaparte et bien conservés; enfin, derrière le théâtre, est une piscine divisée en quatre parties; là nous faisons halte pour faire honneur à un déjeuner que nous avions bien gagné. Assis sur les débris d'un mur écroulé, dans un gazon fleuri, mon imagination me reporte sans peine et avec toute vraisemblance aux temps dès longtemps écoulés où cette ville vivante et peuplée était fière de servir d'asile à Cicéron, ainsi qu'aux nombreux amis et illustres visiteurs qui formaient son Académie; heureux priviléges de l'esprit et de la pensée que ces vieux souvenirs traversant les âges et pouvant encore animer des ruines! Enfin je m'arrache à cette contemplation, et je me dirige vers l'ancienne citadelle, point culminant de la montagne de Tusculum. Le chemin est mauvais, vrai sentier de chèvres, joli ressouvenir pour un clubiste suisse. Afin de compléter l'illusion, le sommet est formé par un majestueux *Steinmaennli* surmonté d'une croix, et autour duquel quelques débris de mur et les restes de deux portes tracent une espèce d'enceinte.

D'après un calcul fait à l'aide de l'anéroïde, j'ai trouvé que cette croix était, à 120 mètres près, à la même hauteur au-dessus de la campagne romaine, que les *Treize-Arbres* au-dessus du lac Léman; comme on le voit, cette hauteur n'est pas considérable, mais elle suffit pleinement

à procurer une vue vraiment grandiose ; il ne serait même pas avantageux qu'elle fût sensiblement plus élevée, car, sous ce ciel, les lointains sont souvent voilés.

J'avais pleinement atteint le but que je m'étais proposé, et je résolus d'observer à loisir le magnifique horizon qui s'étendait autour de moi. Ce n'était pas seulement d'une étude topographique qu'il s'agissait, mais autant et plus encore d'une étude historique d'un palpitant intérêt. J'avais sous les yeux le berceau du monde romain, qui a exercé une si grande influence sur la civilisation moderne. Cependant, avant de commencer notre examen, faisons une remarque importante sur la formation géologique des monts Albains ; elle est nécessaire pour se rendre compte de la physionomie générale de la contrée dont nous occupons le centre. Quoique ces monts ne soient que des contre-forts de l'Apennin, tout calcaire, et en soient très-rapprochés, ils en diffèrent essentiellement par leur origine volcanique : ils présentent cinq anciens cratères, ou cavités arrondies, dont deux sont remplies par les *lacs d'Albano* et *de Nemi*, et dont les trois autres, le *camp d'Annibal*, la *valle Aricciana* et le *laghetto di Turno*, sont à sec. Evidemment tout ce pays a jadis vomi des flammes. A quelle époque ? c'est ce qu'il est impossible de savoir, car l'histoire est complétement muette sur ce point. Strabon, qui nous décrit l'aspect du Vésuve antérieurement à la soudaine éruption de l'an 79, nous rapporte qu'il avait l'apparence d'un volcan éteint depuis longtemps. Il en est de même des monts Albains aujourd'hui. Il est probable que leurs éruptions préhistoriques ont dû être contemporaines de celles de l'ancien Vésuve. Se reproduiront-elles jamais à l'instar de ces dernières ? c'est ce qu'il n'est pas impossible de supposer.

Maintenant, faisant face au nord, nous apercevons le couvent des Camaldules et le *Monte Porzio ;* tout auprès est *Régille* où le dictateur Posthumius, par sa victoire sur

les Latins, anéantit la royauté ; plus loin sont les ruines de *Gabies,* colonie d'Albe, prise par Tarquin le Superbe ; au delà, Tivoli, *Monticelli* et les monts Sabins, dont nous sommes séparés par une vallée où est bâtie la petite ville de *Palestrina,* l'antique *Préneste,* capitale des Eques. Plus à l'ouest, les crêtes dentelées du *Soracte* et les montagnes *Ciminiennes ;* au sud et à courte distance apparaît le sommet boisé du *monte Cavo,* où se trouvait le sanctuaire de la ligue latine, le temple de *Jupiter Latialis.* C'était là le *mons Albanus* des Romains, où conduit encore une chaussée ancienne, pavée en basalte et bien conservée, appelée *Voie triomphale,* ainsi nommée parce que les généraux auxquels le Sénat refusait les honneurs de la guerre y montaient de leur autorité en cortége triomphal ; tout à côté se trouve le grand cratère éteint dont nous avons parlé, formant un cirque en forme de retranchements, nommé le *camp d'Annibal,* où une pure légende a fait camper le général carthaginois dans son expédition contre Rome ; il paraît plus probable que les Romains y avaient établi un camp contre lui. Au pied du mont Cavo est l'emplacement d'*Albe la longue,* bien plus ancienne que Rome, jadis capitale de la ligue latine, et dont li n'existe plus rien. Nous voyons distinctement à nos pieds *Grotta Ferrata,* couvent grec de l'ordre de saint Basile, la jolie petite ville de *Marino,* ancienne citadelle des Orsini, le grand village de *Rocca di Papa,* au milieu de beaux bois, et *Castel Gandolfo,* résidence d'été des Papes ; à l'est, l'horizon est formé par les montagnes du pays des Volsques.

Mais la partie de l'horizon qui attire le plus longtemps la mélancolique contemplation du voyageur, c'est la mer, la campagne romaine avec ses aqueducs, Rome elle-même et la coupole de Saint-Pierre. Ce petit pays, qui a pour limites la mer Tyrrhénienne, le mont Albain et le Tibre, c'est l'antique Latium, théâtre des derniers chants de

l'Enéide ; c'est là que s'élevait *Lavinium*, c'est là qu'on voit encore les restes d'*Ardea*. Tout près des rives du Tibre, Romulus et ses aventuriers élevèrent, sur le mont Palatin, un retranchement connu sous le nom de *Roma quadrata*, dont les vestiges ont été retrouvés, ces dernières années, par M. Rosa. Tel fut le chétif commencement de la puissance romaine, qui s'étendit peu à peu par ses conquêtes : au nord sur les Etrusques, à l'est sur les Sabins, au sud sur les Volsques, et qui finit par réunir l'Italie entière, puis tout l'ancien monde, sous la domination la plus vaste qui fut jamais. Celle-ci survécut à son effondrement sous les coups des Barbares, par l'influence incontestable qu'elle exerça sur l'Europe transformée, et aujourd'hui encore, Rome, devenue le chef-lieu d'un royaume temporel, est demeurée la capitale spirituelle d'une grande opinion religieuse ; aussi l'a-t-on nommée la *Ville éternelle*. Mais à quel prix ces évolutions successives ont-elles été accomplies ? Sur cette étroite bande de terre que je contemplais du haut de la montagne de Tusculum, et dont l'étendue ne dépasse pas quatre fois celle du petit canton de Genève, que d'événements se sont passés depuis vingt-six siècles ! Sur ce théâtre classique du monde, que nous montre l'histoire ? Vertus civiques et guerrières, héroïsme, civilisation puissante ; mais aussi que de crimes atroces, de sang répandu, de supplices et de monstrueux abus d'un despotisme sans frein ! Que d'incendies, de pillages et de ruines !

Après quatre heures de rêveries, je quittai la place, absorbé dans ces réflexions. Je descendis lentement à la gare de Frascati, seul, car dès longtemps j'avais congédié mon guide. Un peu après le coucher du soleil, je rentrais à Rome avec la conscience d'avoir bien rempli mon but.

J.-L. Binet-Hentsch,
Vice-Président du Club Alpin Suisse.

Notice nécrologique

Le 29 avril a été une date fatale pour la Section des Diablerets : un terrible accident — le premier depuis la fondation du Club alpin suisse—lui a enlevé son président, *Conrad Morf,* encore dans la fleur de l'âge.

La Section genevoise avait invité à sa course de printemps les membres de celle des Diablerets; mais, vu l'incertitude du temps, trois d'entre eux seulement partirent pour aller rejoindre à Evian leurs collègues de Genève et de Thonon, et faire avec eux l'excursion du *Blanchard,* sommité peu élevée au-dessus de St-Gingolph. L'ascension s'accomplit dans les meilleures conditions, et Morf lui-même, qui avait projeté d'aller à Novel seulement, ne put résister au plaisir d'accompagner jusqu'au bout ses nombreux collègues et amis. La halte générale se fit sur le premier sommet qui domine Novel et la vallée de la Morge. Bientôt le ciel se couvrit de toute part; mais, avant de descendre, et pendant que les membres de la Section de Genève se consultaient pour savoir s'ils devaient procéder à la présentation d'un nouveau drapeau, Morf et ses deux collègues voulurent faire le tour de la petite arête du Blanchard. Ils se dirigèrent donc vers un second sommet, où les porteurs avaient allumé un bon feu. Moïse Briquet, qui était avec eux, les quitta pour rejoindre ses camarades. Là, après avoir admiré le Léman, cette nappe d'eau incomparable, et la contrée qui s'étend jusqu'au lac de Neuchâtel. Morf s'assit sur une petite lisière de neige, suivie d'une pente gazonnée passablement inclinée, mais toute détrempée et qui formait un couloir bordé de sapins. Son intention était de faire sans doute une petite glissade et de remonter vers ses camarades; quoique prudent et fort expert, il avait négligé de prendre au moins un bâton. L'élan fut tel qu'il ne put se retenir, et, se redressant sur ses pieds, il plongea, la tête la première, dans le couloir. La mort a été probablement instantanée, car une minute après on le retrouva la figure inondée de sang qui ruisselait par la bouche, le nez et les oreilles. Spectacle poignant pour ceux qui, un instant auparavant, l'avaient vu joyeux, plein d'entrain et jouissant de cette course à laquelle il n'avait d'abord pris part que par devoir.

Né en 1835 à Baden, canton d'Argovie, Morf y passa les quinze premières années de sa vie, et suivit assidûment les écoles de la ville. Son enfance ne présente rien de bien saillant; mais déjà sa généreuse nature, son application, sa conduite lui avaient gagné l'affection de ses supérieurs, entre autres celle du professeur Zæhringen, notre ex-président central, alors maître de mathématiques à Baden. Sa jeunesse, sans avoir été exempte de difficultés, eut aussi ses joies diverses. Il aimait cette contrée riante au sein de laquelle il grandissait avec les rêves et les illusions de cet âge: tantôt errant à l'aventure dans les environs si pittoresques de Baden, il suivait les rives tortueuses de la Limmat et s'arrêtait devant l'abbaye de Wettingen, l'imagination travaillée par des conjectures diverses; tantôt il se perdait sur les collines boisées de Balldeg, tantôt enfin, il s'élevait sur le Lægern (862^{m}), d'où il voyait se dérouler dans le lointain la chaîne des Alpes, qui n'avait pas encore atteint son cœur.

Ayant fini ses premières études à l'âge de quinze ans et demi, Morf, approuvé par ses parents, quitta le foyer paternel en 1850 pour entrer au Gymnase et au Pedagogium de Bâle, en vue de devenir pasteur ou missionnaire. Il se fit bientôt aimer de ses camarades d'étude et de ses professeurs; je citerai surtout M. le professeur Le Grand, que Morf affectionnait tout particulièrement, car il avait trouvé en ce digne maître quelqu'un qui le comprenait.

Des circonstances, pécuniaires sans doute, l'obligèrent à abandonner momentanément ses études, après trois ans et demi environ de séjour à Bâle. Il s'en alla à Ebersdorf, petite ville de 12 à 1500 âmes, près de Lobenstein, dans l'une des principautés de Reuss, où il avait accepté une place de sous-maître à l'institut morave, qui y florissait, malgré le peu d'attraits qu'offre ce pays. Le 18 août 1853, il fit son entrée dans cet établissement; il se lia très-rapidement avec un compatriote, excellent collègue, homme de cœur et de grand mérite qui devint plus tard, et pour le reste de ses jours, son plus intime ami, M. le professeur Tzaut, qu'il retrouvera sur les bords du Léman. Le climat de cette âpre contrée ne convint pas à Morf, qui avait une constitution délicate et une santé peu robuste. Il tomba malade en janvier de l'année suivante; ses forces déclinant de jour en jour, il dut revenir en Suisse; le 28 mars 1854, il prit congé de ses compagnons de travail, et, regretté de tous, il vint demander au repos et à l'air du pays natal la santé et les forces qu'il avait per-

dues. Lorsqu'il fut rétabli, il se rendit dans le canton de Vaud, entra comme maître au pensionnat de M. Court-Næf, à Clindy, près Yverdon. Il est presque superflu de dire que Morf se dévoua complétement à cet établissement, et qu'il accomplit sa tâche avec ce zèle, cet entrain, ce bon cœur qui captivaient tout son entourage. Ainsi se passèrent quelques années; puis, quand il eut fait quelques économies, ne pouvant résister au besoin de se vouer plus complétement aux mathématiques, qui allaient devenir désormais son étude favorite, il se sépara de M. Court, non toutefois d'une manière définitive, pour entrer à l'Ecole polytechnique de Zurich, et se trouver en même temps plus près de ses parents. Il revint une seconde fois à Yverdon, enseigna de nouveau chez M. Court, et crut un moment qu'il se fixerait là pour toujours, mais le projet n'eut pas de suite ; il part alors pour l'Ecosse comme instituteur, afin d'apprendre l'anglais, mais bien décidé cependant à revenir dans le canton de Vaud, qu'il considérait désormais comme son vrai pied-à-terre, et où il voulait s'établir définitivement. En effet, il reprend le chemin de la Suisse en 1862, entre comme précepteur dans la maison Delessert-Saladin, alors à Rolle, et dont il connaissait les fils depuis leur dernier séjour à Yverdon, et pendant les deux années qu'il passa au sein de cette famille, qui l'honora de toute sa confiance, il ne perdit pas de vue le projet de reprendre la suite d'un pensionnat, ou de fonder un établissement qui répondît aux besoins du moment. Ses premières espérances ne se réalisant pas, il se rend à Lausanne en 1864, se marie en 1865, et organise une école pour préparer les élèves qui veulent entrer soit à l'Ecole spéciale, soit au Polytechnicum. Malheureusement le succès ne correspondit pas à ses sacrifices; mais, grâce à son activité, à ses connaissances variées, aux excellents témoignages rendus de toute part à ses qualités pédagogiques, il trouva de l'occupation, non pas d'abord en suffisante quantité, car il eut des moments de lutte et des angoisses qui n'eurent que Dieu pour témoin, mais il ne se laissa jamais abattre. L'Ecole supérieure des Demoiselles fut le premier de nos établissements qui lui ouvrit ses portes, en novembre 1864; en 1865, il fut agrégé au corps enseignant de l'institut Girardet (Riant-Mont); enfin, de tous côtés on eut recours à ses talents : écoles, pensionnats, maisons particulières réclamèrent les heures dont il pouvait disposer encore. Secondé par une épouse d'un mérite incontestable, il admit dans son intérieur quelques jeunes filles, remplacées plus tard par des

jeunes gens qui retrouvaient chez M. et Mme Morf une vie de famille aussi complète que possible.

Il y eut un temps où Conrad Morf n'avait pas grande inclination pour les montagnes. Est-ce parce que l'occasion de les voir de près lui avait manqué? Cela se pourrait. Le fait est que cet amour, qui est devenu une passion, n'a commencé qu'après son mariage, car c'est le 15 août 1871 qu'il a été reçu membre de la Section des Diablerets. Tous ses collègues se souviendront du zèle qu'il a déployé, surtout depuis qu'il a été élu président, pour donner aux séances un intérêt réel, pour maintenir les bons rapports de la Section des Diablerets, qui occupe une position centrale, avec ses sœurs romandes, pour encourager individuellement chacun à faire son devoir de clubiste en donnant lui-même l'exemple et payant de sa personne comme un brave chef d'armée qui veut assurer à tous la victoire.

C'est aussi en 1872 qu'il commença ses véritables expéditions alpestres. Le champ de ses courses n'a pas été très-étendu; mais, en homme sage, il a débuté par ce qui bornait quotidiennement son horizon : toutes les Alpes vaudoises d'abord, puis celles de Savoie, ensuite la vallée du Rhône avec les vallées latérales qui naissent près des sommets glacés de la grande chaîne. Avec quel souvenir de bonheur il parlait de ses séjours à Evolène, à St-Luc, à Zermatt, etc Avec quelle conviction, quelle vie, il racontait ses courses diverses, ses haltes à Salvan, son ascension à la cime de l'Est! Comme il rendait sa narration plus piquante en plaçant à propos de jolies anecnotes! Ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir pour compagnon de route parleront longtemps du plaisir qu'il y avait à voyager avec un clubiste aussi gai, d'un commerce aussi facile, d'une humeur toujours enjouée, prévenant, enclin à rendre service, se mettant toujours à la disposition de ses collègues. C'est un souvenir non-seulement précieux, mais pur, vivifiant que laisse ce brave Morf. La mort est venue le ravir alors qu'il promettait beaucoup pour l'avenir, car, malgré des occupations excessives qui auraient accablé toute autre nature que la sienne, et pendant ces cinq années seulement, il a écrit un grand nombre d'articles pour l'*Alpenpost* et d'autres journaux; l'*Echo des Alpes* (N° 1, 1874) a publié de lui un narré fort intéressant, long de vingt pages, sur la course d'hiver faite au Grand-St-Bernard au commencement de janvier. Mais son œuvre principale comme clubiste — et qui en faisait espérer d'autres, — c'est ce charmant volume : *Les*

Pionniers du Club alpin, que chacun des membres de nos sections romandes devrait posséder, car il renferme des renseignements précieux qu'on ne retrouverait guère ailleurs. De plus, c'est une lecture instructive, non fatigante, ayant parfois cette fraîcheur alpestre qui inspire le goût des excursions et l'amour de notre belle patrie L'*Echo des Alpes* (N° 3, 1875), par l'organe de M. Briquet, en donne un compte rendu.

Il faudrait, pour être un peu complet, considérer aussi Morf comme homme de science, mais ce travail prendrait trop d'extension. Il suffit de signaler le *Recueil gradué d'exercices et de problèmes d'algèbre,* l'ouvrage le plus important, le plus complet qui existe sur cette matière, et qui a franchi avec succès les frontières de notre modeste Suisse. Cette œuvre, qui s'achèvera sous peu, produit de veilles prolongées, d'une patience à toute épreuve, collaborée avec son digne ami, M. Tzaut, assure à l'un et à l'autre une place honorable parmi les hommes spéciaux et la reconnaissance de la jeunesse vraiment studieuse.

Je m'arrête, car c'est surtout de l'ami et du clubiste que j'ai voulu entretenir le lecteur. Que la leçon donnée par sa belle vie et sa mort si prompte soient utiles à tous ceux qui l'ont connu! Puisse le souvenir de Conrad Morf, cet homme de cœur, vivre longtemps au milieu de ses amis, de ses élèves et du Club alpin !

Lausanne, le 24 mai 1877.

BERANECK,
Vice-président de la Section des Diablerets.

Une ascension en Hollande

Un beau pays que la Hollande! principalement pour ceux qui n'aiment pas les lignes rompues, et qui préfèrent bénéficier des rayons du soleil jusqu'au plus bas horizon. Pour moi, quand je fais abstraction des souvenirs alpestres, j'y trouve aussi du charme.

Hier soir j'étais à Rotterdam; après une journée d'affaires fatigante mais infructueuse, je sentais un besoin de grand air et de si-

lence. Je me trouvai promptement en pleine campagne, et le tohu-bohu des quais fut remplacé par le chant des grenouilles. C'est une musique dont on a beaucoup médit; il ne s'agit que de la comprendre : quand elles sont nombreuses, que la nuit est belle et qu'il n'y a pas de dangers à craindre, leurs concerts s'élèvent à la hauteur des plus belles symphonies; il y a des fugues, des reprises, des points d'orgue. C'est qu'elles chantent en partie et savent respecter les nuances, ces petites choristes! Je passionne l'*Abendstern* de Wagner, mais l'hymne du soir de la gent grenouillère ne me laisse pas indifférent.

Il avait plu dans la journée; vers le soir Phœbus avait réclamé ses droits : le ciel était très-pur, mais l'horizon brumeux, les meilleures conditions possibles pour un beau coucher de soleil. En effet, le disque de l'astre du jour, se noyant dans une bande confuse, y perdait ses rayons et, transformé en une meule incandescente, éclairait le ras du sol d'une lumière étrange, mais splendide. Je n'ai pas vu reproduit sur la toile ce contraste frappant entre un ciel pur, léger, pâle, et un horizon épais, riche de pourpre et d'or. Le soleil, dieu des Hindous, maintient son prestige sur les animaux eux-mêmes, car les bonnes vaches, couchées dans la prairie et se pourléchant le museau, satisfaites plus que moi d'une grasse journée, avaient toutes la tête tournée vers l'astre du jour qui se disposait à leur souhaiter bonne nuit.

J'avais, en homme bien éduqué, relevé le bas de mon pantalon, et j'avançais à grands pas à travers les herbes mouillées; mon but était d'atteindre un groupe de trois moulins à vent dont les grands bras tournoyaient dans le ciel. J'y fus bientôt, en franchissant les fossés sur de légères planches Une folle ambition m'avait pris; était-ce la nostalgie de la Suisse, le besoin de compenser le calme des affaires par une action marquante, ou quelque autre sentiment, je me sentais un vif désir de grimper au faîte d'un moulin à vent. Le plus haut valait bien trois étages genevois; c'était séduisant, mais n'entre pas qui veut dans ces machines grinçantes. Pendant que j'étudiais les moyens d'aborder la place, un de ces gros chiens de laitier qui, dans ce pays, font bête de trait, vint en montrant les dents me demander raison de ma visite. Je lui répondis par de bonnes paroles qui parurent l'amadouer; en même temps s'ébranlait sur l'horizon une silhouette carrée, mains dans les poches et pipe à la bouche, je me sentais embarrassé.

Si le lieu de la scène eût été Confignon, Begnins ou même un *Bergwaldthal* bernois ou argovien, la requête eût été facile; mais, hélas! jamais mon ignorance de la langue hollandaise ne me fut aussi pénible. Cependant, me souvenant que le batave est une corruption du germain, je me hâtai de lancer : *Schœne Mühle.* La silhouette secoua la tête. *Sehr schœne Mühle,* ajoutai-je. *Myne,* répondit l'homme, et il me frappa sur l'épaule d'une bonne main pesante. La glace était rompue, et ce fut vite fait de lui démontrer mon désir d'ascension. Le bon meunier m'entraîna dans sa tour, ajusta les échelles et, tâtonnant dans l'obscurité, au milieu d'une vibration infernale, nous voici bientôt sur la plate-forme ambitionnée. C'est une étroite galerie circulaire et, de là-haut, appuyé sur la mince barrière, et le visage fouetté par le vent de ces grandes ailes prêtes à me décoiffer, je commence à trouver mon bonheur négatif. On s'accoutume à tout : m'asseyant à l'abri, sur le bout d'un madrier, de nouveau je songe au paysage. Le disque rouge est enfoncé à moitié déjà dans la terre, mais n'en resplendit que plus, toujours sans rayons. Des bandes de feu sillonnent la plaine, ce sont les fossés au travers des pâturages; puis, à distance, les voiles des bateaux glissent sur le grand canal, traversées par ces rouges éclats. Il y a là une splendeur et une harmonie dont je n'aurais pas soupçonné cet ingrat pays. La tête sur la main et le regard perdu dans l'horizon, je laisse le soleil disparaître et les teintes s'effacer.

Pourquoi cette émouvante scène de la nature m'a-t-elle ramené d'une façon plus aiguë que jamais aux souvenirs du pays et du foyer? Mon meunier a disparu et j'en suis heureux, car j'aurais honte qu'il aperçût cette goutte qui coule sur ma joue. Mais je l'entends de nouveau grimper l'échelle; il n'est pas seul, des pas enfantins trottinent sur les planches; une petite main vient se glisser sous la mienne, et un doux minois de bébé se tend vers moi. Le bon meunier tient un carafon à la main : *Alt Schiedam,* dit-il d'une voix fière. L'enfant sur les genoux et le verre en main, il me faut lui conter qui je suis et que moi aussi je suis père; sans dictionnaire nous nous entendons au mieux.

Il faisait grosse nuit quand, à travers les prés et les fossés, mon ami m'eut reconduit jusqu'à la route; un quart-d'heure après j'étais assis fort dispos devant une côtelette, à l'hôtel Saint-Lucas.

Et voilà; si les affaires ne sont pas toujours brillantes en Hollande, on y peut trouver parfois de beaux couchers de soleil et de bons meuniers, au sommet d'un moulin à vent.

S. G.

CHRONIQUE

Section Neuchâteloise

Pour donner une idée exacte de la marche de notre Section pendant les quatre derniers mois, il faudrait pour ainsi dire copier nos procès-verbaux. — Pour éviter ce travail par trop sec et ingrat, je veux tâcher d'en dire quelques mots d'une autre manière.

Si les séances, tant de la Section entière que de son Comité se sont répétées souvent depuis tantôt trois ou quatre mois, c'est qu'il y avait beaucoup de sujets à traiter. N'étant pas encore assez nombreux pour avoir, comme d'autres sections, notre commission des courses, il nous faut bien nous réunir tous pour savoir où l'on ira et quand on partira. Sur ce second point il n'est jamais difficile de s'entendre : c'est toujours, si possible, un samedi après midi ou un dimanche de grand matin; il n'en est pas de même du premier point, et il faut quelquefois faire des prodiges de paroles persuasives pour rallier à l'opinion de la majorité celle de la minorité. Heureusement que l'on finit toujours par s'entendre. De cette manière nous organisons une course mensuelle, et je ne sache pas que depuis à peu près un an il se soit passé un seul mois sans qu'elle ait été exécutée.

Ces promenades ont pour nous, jeunes clubistes, de grands avantages; le premier entre tous est celui de nous rompre à la marche. Il paraîtrait, au premier abord, pour le moins étrange que nous ayons besoin d'apprendre à marcher, mais c'est ainsi! et plus d'un sent déjà les heureux effets de ces petites courses locales; tel qui, il y a quelques mois encore, était exténué après trois ou quatre heures de marche, en fait aujourd'hui facilement huit, et sac au dos s'il vous plaît; sous peu, il en fera encore davantage. Si celui-là s'aventure

maintenant dans les Alpes, il n'aura aucun apprentissage à faire, il y arrivera tout prêt et n'aura pas tous ces déboires qu'entraînent les expériences de ce genre faites hors de chez soi.

Quelques collègues plus hardis ont même pensé se donner un avant-goût des hauts sommets, en allant risquer leur vie sur les parois de rochers des gorges de l'Areuse. Heureusement qu'il n'y a pas eu de malheur à déplorer, cependant j'ai lieu de croire que plus d'un d'entre ces téméraires y a appris — bonne chose à savoir — qu'il ne doit pas aborder les ascensions difficiles, et qu'il doit laisser ce genre d'exercice aux têtes plus calmes et aux pieds plus fermes. Tout le monde ne naît pas montagnard.

Comme seconde compensation à ces petites fatigues du Dimanche, il nous est donné d'apprendre à connaître quelques parties de notre canton qui en valent certainement la peine. Si le Jura n'a pas la majesté des Alpes, il ne manque pourtant pas de belles choses. Il suffirait de citer à l'appui les Gorges de l'Areuse, qu'un sentier dû à l'initiative privée et aux souscriptions volontaires permet de parcourir presque en entier, laissant voir dans toute sa beauté cette immense faille au fond de laquelle gronde un ruisseau qui se donne des airs de grand fleuve. Les montagnes à droite et à gauche de la vallée, coupées presque toutes à pic, avec leur crête de sapins séculaires, ont certainement de la grandeur. Les étrangers que les hasards de la vie conduisent de ce côté admirent beaucoup cette entrée du Val-de-Travers.

Citons encore comme exemple les Gorges de la Poëta-Raisse, où nous avons conduit nos collègues de la Suisse romande; parcourues celles-ci par un sentier non-seulement dû à l'initiative privée, mais construit de leurs propres mains par les habitants de Fleurier. Les Fleurisans s'y donnèrent rendez-vous, il y a trois ou quatre ans, dans les jours de loisirs, et allèrent bravement abattre des arbres, construire des ponts, tailler des marches dans le roc, etc., dans le seul but de rendre la gorge praticable aux promeneurs.

Allez, femmes et filles des braves habitants de Fleurier, allez avec vos enfants et vos jeunes frères vous promener dans la belle Gorge, vous pouvez aussi en jouir sans crainte maintenant; vos maris et vos frères ont pris soin qu'il ne vous arrive rien, l'ouvrage est de leurs mains, il est bon !

Quelquefois, au printemps, après la fonte des neiges, le ruisseau

qui coule au fond de la Poëta-Raisse, furieux que l'on ait violé son domicile, se venge ; il emporte le chemin par places, il passe par dessus les ponts et paraît vouloir tout briser, mais les habitants de Fleurier le regardent faire avec pitié, et, quand la colère est calmée, ils retournent dans la gorge et réparent les dégâts tout en pensant : tu peux faire ce que tu veux, petit fou, nous reviendrons quand même toujours chez toi, car il y fait toujours beau.

Pendant que je suis à Fleurier, je devrais vous raconter quelque chose de notre réunion des Sections romandes, seulement je ne veux et ne peux pas anticiper sur un récit très-détaillé que je vous annonce pour le prochain numéro de l'*Echo,* récit dont notre secrétaire, M. Balmer, a bien voulu se charger; M. Balmer vous l'aurait déjà expédié s'il ne lui manquait encore quelques détails d'un grand intérêt sur le Chasseron. Par contre, permettez que je copie ici une petite poésie inédite, faite un jour au dessert, et trouvée dans les papiers d'un homme[1] de beaucoup de mérite, mais qui, hélas! n'est plus.

SUR LE VAL DE TRAVERS

Si j'en croyais le nom qu'il porte
Dans ce vallon tout irait mal.
Ridicules de toute sorte
Auraient ici leur arsenal.
Du ministre au maître d'école,
Depuis la prose jusqu'aux vers,
Oui, Messieurs, oui, sur ma parole,
Tout ici serait de travers.

Fleurier, dit-on, est un village,
Et pourtant dans chaque maison
Le luxe habite à chaque étage
Bien mieux qu'au chef-lieu du canton.
Appeler village une ville,
C'est mettre ses bas à l'envers,
Contre deux cents c'est gager mille,
C'est donner un nom de travers.

[1] M. Fritz Borel-Vaucher, décédé le 1er Mai 1877, à Neuchâtel.

Montrez-moi quelque villageoise
Habitante de ce hameau,
Au teint noir, au pied d'une toise,
S'en allant paître le troupeau.
Point; ce sont de gentes demoiselles
Au teint frais, grâce aux voiles verts;
Et je crois même que ces belles
Ne sont que de nom de Travers.

Donc, pour l'honneur de la vallée,
Je voudrais un nom plus joli;
Et qu'à Fleurier rebaptisée,
On la nommât : *Vallon Fleuri*,
Puisse-t-on être favorable
Au vœu que je forme en ces vers,
Et ne point dire après la table :
Ces vers-là sont tout de travers.

Avant de terminer, il me reste à vous parler d'une tentative faite par nous à la Chaux-de-Fonds, pour y organiser une sous-section. Il paraît qu'un certain nombre d'habitants de cette localité ont fondé, depuis plusieurs années déjà, un club de touristes qui, m'a-t-on dit, s'intitule purement et simplement C. A. S. Il était naturel dès lors que nous cherchions à les rattacher au véritable Club alpin suisse. A cet effet, un de nous s'est rendu à la Chaux-de-Fonds pour entamer des pourparlers qui, à la vérité, n'auraient pas été bien longs, mais ces Messieurs n'ont pas voulu entendre raison et ont même, paraît-il, reçu assez cavalièrement notre collègue qui en a été pour sa peine. Je crois cependant que ce n'est que partie remise, du moins je l'espère, et comme notre réunion au Val-de-Travers nous a attiré bon nombre de nouveaux membres, il est très-probable qu'un exploit clubistique quelconque de notre part nous procurera le plaisir de vous annoncer un jour l'adhésion au C. A. S. du club de la Chaux-de-Fonds avec le titre de sous-section.

A propos de sous-section! j'oubliais de vous dire que celle du Val-de-Travers, dont je vous avais parlé dans une de mes dernières chroniques, est en bonne voie d'organisation, et quoique cela soit encore

un peu un secret, je vous dirai confidentiellement — en famille on peut dire bien des petites choses, — qu'elle portera probablement le nom de *sous-section de l'Areuse*.

Nous ne perdons pas notre temps dans le canton de Neuchâtel !

Dr F. B.-L.

Section Monte-Rosa

Voici quelles ont été les délibérations de la Section Monte-Rosa dans ses dernières séances.

Le tarif pour les guides, qui comprend aussi des instructions les concernant et le règlement pour les cabanes, paraîtra dans un mois.

En outre le Comité de notre Section a obtenu du Gouvernement que le Département des finances ne délivrera plus de patentes aux guides sans avoir entendu le préavis du dit Comité.

Les deux cabanes (Concordiaplatz et Fletschhorn) sont en bonne voie de construction et elles seront probablement ouvertes au mois de septembre prochain.

Nous avons décidé de prendre l'initiative pour qu'une subvention soit accordée à la correction du chemin de Belalp, lequel a été fort négligé ces années dernières et a provoqué des plaintes de la part des touristes.

Notre bibliothèque a sensiblement augmenté; elle a été disposée de façon à être plus accessible et présente un aspect réjouissant.

Nous ferons notre course de section réglementaire à *Bella-Tola*, pour explorer une nouvelle voie d'accès, et nous invitons tous nos collègues de la Suisse à y venir en foule. Une cordiale réception les attend.

R. DE B.

Voici le programme de la course à Bella-Tola ci-dessus mentionnée et dont la date a été fixée aux 7 et 8 juillet.

Samedi 7 juillet

Arrivée à la Souste par le train de 3 h. 12 m. — Visite de la cascade de Tourtemagne. — 7 $^1/_2$ h. Souper à la Souste.

Dimanche, 8 juillet.

Départ de la Souste à 3 h. du matin. — Collation à l'Alpe Méretschy à 7 h. — Arrivée à la cime à 10 h. — Descente par St-Luc. — A 2 h., dîner à Vissoye. — 3 $^1/_2$ h., départ pour Sierre. — 5 h. 25, départ de Sierre par chemin de fer.

Les dames prendront part à la course.

Réd.

Section des Diablerets

Depuis ma dernière chronique, un coup douloureux est venu frapper notre Section en la privant de son chef aimé et respecté, M. le professeur C. Morf. Il était, on peut le dire, l'âme de la Section, qu'il dirigeait depuis près de deux ans, avec autant de zèle que de persévérance. Le Club Alpin était une partie de son existence, et il y consacrait une bonne part de son activité. Soit dans nos séances, soit dans nos courses, c'était toujours le même entrain, la même cordialité, le même intérêt pour tout ce qui touchait à la Société qu'il représentait. La montagne avait comme laissé son empreinte dans cette nature si élevée et si simple cependant.

Je laisse à d'autres le soin de décrire cette carrière si bien remplie. Mais comment ne pas payer un dernier tribut de regrets à celui qui, après avoir été notre chef et notre ami à tous, est mort au champ d'honneur ?

Après cette perte si sensible et si subite, il sembla un moment que le zèle et l'ardeur des membres de notre Section allaient se ralentir ; mais il fallut bien réagir contre la tristesse qui avait envahi nos cœurs et continuer à suivre la voie tracée par nos devanciers.

Dans notre dernière séance, nous avons complété notre Comité par l'élection d'un cinquième membre dans la personne de M. Sylvius Chavannes. Par contre, la Section a décidé de ne pas renommer, pour cette année, un nouveau Président, par respect pour la mémoire de celui que nous avons perdu ; c'est donc notre vice-président qui, de fait, dirige maintenant la Section.

Vous savez déjà quel a été le principal objet de cette séance. La Section a décidé de faire circuler auprès de ses membres une liste de

souscription pour élever une pierre tumulaire sur la tombe de notre ancien Président. Le surplus, après l'érection de ce modeste monument, sera placé en faveur des enfants. Nous savons que la Section de Genève a décidé d'emblée qu'elle voulait participer à cette œuvre, et nous sommes heureux de lui en témoigner ici notre reconnaissance.

Quant à ce qui touche à notre vie extérieure, nous avons pris part, en petit nombre malheureusement, à la course de printemps des Sections romandes au Chasseron. Nos amis de Neuchâtel nous ont reçus avec la plus grande cordialité; la soirée à Fleurier a été charmante, et la course au Chasseron, malgré les nuages qui cachaient la chaîne des Alpes, a fort bien réussi. Nous remercions la Section de Neuchâtel de nous avoir conviés sur une des cimes du Jura

La Section des Diablerets a fait dernièrement, au Grammont et au lac de Tanay, une course qui a été marquée par plusieurs incidents, glissade sur les névés, chasse au blaireau, etc. Vous aurez sans doute un petit récit de cette excursion ; aussi je n'en parle ici que pour mémoire.

E. D.

Courses faites pendant l'année 1876 par les membres de la Section des Diablerets :

M. Guex. Pointe ronde, Croix de fer, Tzaroue.
M. Cuénod. Dôme du Goûté.
M. Hutchinson, La Ravine-Rousse, La Fenêtre de Salénaz.
M. Durr. Fenêtre de Salénaz, Col du Chardonnet.
M. Doxat. Pointe et col d'Orny.
M. Javelle. Sattel, Dent-Blanche, Tête-Blanche, Col de Valpelline, Grivola et Grand-Paradis, le Four-Noir (première ascension), Col d'Argentière, Grand-Combin, Fenêtre de Salénaz, Col du Chardonnet, Unter-Gabelhorn par le nord, Strahlhorn, Riffelhorn, Portalet, Ravine-Rousse (1re ascension), une des Aiguilles-Dorées, etc.
M. Albert Jeanrenaud. Les Diablerets.
MM. Louis et Gustave Monod Dent de Brenlaire.
M. Oscard Bornand. Id.
M L. Jaccard-Lenoir. Id.
M. Béraneck. Les Serex (Jumelles), le Grammont, la Cime de l'Est

(Dent du Midi), les Dents de Morcles, le Vanil noir, Dent d'Avenaire. Anzeindaz et Col Cheville (le 3 janvier).

M. Meyer. Diablerets, Glaciers d'Orny et du Trient, Le Buet.

M. Corbaz. Les Diablerets, Le Buet.

M. Alfred Chavannes. Col et glacier d'Orny.

M. Wirz. Id.

M. Bonnard. Id.

M. de Constant. Col et glacier d'Orny, Le Buet.

M. Cart Le Buet.

M. Whitehouse Col et Aiguille du Géant, Grand-Combin, Col de Sonadon, Col de Cheillon, Rothhorn, Weisshorn, Dent-Blanche, Taeschhorn, Aiguille du Tour, Col du Tour, Grande-Fourche (première ascension), Col des Plines, Col d'Arpette (première ascension), Col du Trient, etc.

Cette liste étant incomplète, nous en publierons, s'il y a lieu, une seconde dans le prochain numéro.

Section du Moléson

Nous avons fait, dans le courant du mois de mai, une perte vivement sentie par tous les clubistes du canton de Fribourg. M. Joseph Keller, ancien président du Tribunal à Bulle, a succombé aux suites d'une grave maladie dont il était depuis longtemps atteint et qui avait paru récemment laisser quelque espoir de guérison.

Notre Section doit en grande partie son existence à M. Keller, secondé par quelques amis de Bulle et par le journal le *Chroniqueur de Fribourg*, qui voue aux choses du Club un intérêt particulier.

Celui qui écrit ces lignes a pu, mieux que tout autre, apprécier les qualités de cœur et d'esprit de notre regretté collègue. Les anciens membres des Sections romandes qui l'ont particulièrement connu s'associeront, nous n'en doutons pas, à nos regrets.

M. Keller n'avait point fait d'études préparatoires. C'est à l'âge de vingt ans qu'il a commencé réellement à étudier, et, grâce à son énergie et à sa persévérance, il était parvenu à faire en dix années ce que d'autres font à peine en vingt ans.

Ses funérailles ont eu lieu à Fribourg, au milieu d'un concours inusité d'assistants représentant toutes les classes et toutes les opinions.

L. F.

Section Genevoise

C'est dans le numéro correspondant de l'année dernière que nous racontions la course de la Section à la pointe du Plan ; nos lecteurs comprendront que nous nous taisions à l'égard de la course de printemps qui a eu lieu au Blanchard, le 28 avril dernier. Une catastrophe est venue transformer une partie joyeusement commencée en un jour de deuil, et à la gaieté de tous faire succéder une consternation générale. C'est sur une montagne accessible à des enfants, choisie à dessein par la Commission des courses comme étant d'un abord aisé et nullement dangereux, que notre collègue Morf a, par une véritable fatalité, trouvé la mort. Quel retour! quel contraste entre l'arrivée à St-Gingolph et le départ! Le moment où le bateau qui ramenait à Ouchy le cadavre de notre collègue a quitté l'embarcadère de St-Gingolph a été bien solennel. Toute la population était rangée sur le rivage, muette et sympathique; au premier tour de roue tous se sont silencieusement découverts et ont longtemps accompagné du regard ce bateau où le noir avait remplacé les brillantes couleurs des drapeaux et des oriflammes. Que la famille et les nombreux amis de notre regretté confrère Morf reçoivent une fois de plus l'expression de la sympathie de la Section de Genève.

L'impression causée par des événements de ce genre ne s'efface pas aisément, et sans se laisser aller à un découragement qui n'aurait pas sa raison d'être, on comprend que plusieurs de ceux qui ont pris part à la course du Blanchard se soient abstenus d'assister aux réunions subséquentes. Il est certain que cette impression a été une des causes diverses qui ont empêché les membres de notre Section de se rendre dans le canton de Neuchâtel pour la fête des Sections romandes. Nos collègues neuchâtelois ont beaucoup trop d'esprit et de tact pour avoir été choqués de l'absence de leurs frères genevois; ils ont eu l'amabilité de nous regretter ; qu'ils soient assurés que les regrets ont été réciproques.

Nos séances ont été nombreuses et fort agréablement remplies. MM. Didier, par le récit d'une course aux Grands Mulets; Freundler, par celui d'un séjour à Evolène; Sautter, par la narration d'un voyage en Corse; Brun, par la description de Ferpècle et de ses splendides environs, et Binet-Hentsch en communiquant à ses collègues les sou-

venirs poétiques et historiques que lui a laissés la visite des monts Albains et Sabins, ont tour à tour charmé et intéressé l'assemblée. Nos infatigables Présidents, tant le Central que celui de la Section, n'ont jamais manqué à tenir cette dernière au courant de tout ce qui peut intéresser soit le Club en général, soit notre Section en particulier, par des communications variées. Les séances ont ainsi été fort agréables, mais l'organisation n'en est pas toujours facile pour le Président, qui a souvent bien à faire à trouver le narrateur obligé. Ce sont à peu près toujours les mêmes personnes qui prennent la parole, et cependant la voix de certains clubistes qui ont beaucoup vu, couru et retenu ferait plaisir à entendre.

La présence à Genève de notre collègue Morand de la section Monte-Rosa a fourni aux excursionnistes du Grand St-Bernard et du Col de Balme l'occasion de se réunir avec lui et de témoigner à cet excellent et complaisant collègue leur reconnaissance pour les services qu'il leur a rendus.

Il nous reste à dire quelques mots de la fête ou, comme on l'a appelée, de la promenade des dames.

Comme toutes les choses de ce monde, celle-là a eu ses détracteurs et ses partisans; le succès a donné raison à ces derniers. Plusieurs membres s'étaient imaginé qu'on allait introduire dans le Club l'élément féminin. Erreur! il s'agissait simplement de témoigner nos remerciements et notre reconnaissance aux dames donatrices d'un fort joli drapeau, qui ne sera pas le moindre ornement de notre local. Après force discussions, l'idée d'une promenade un peu loin de la ville finit par réunir l'unanimité des suffrages, et c'est ainsi que le Dimanche 17 courant, à sept heures et demie du matin, cinquante personnes des deux sexes partaient pour la gare de Gilly et se rendaient par un charmant sentier au milieu de prés couverts de fleurs à la clairière du Mollard; là, elles s'asseyaient sous des arbres majestueux, tiraient de leurs sacs des provisions simples ou raffinées, suivant le degré de gourmandise de leur propriétaire, assistaient à la cérémonie de la présentation du drapeau par une jeune et modeste *oratrice,* prenaient gaîment, au signal des six coups classiques du *tutu,* le chemin qui conduit à travers prés et bois à Begnins, y faisaient un modeste repas que le tonnerre accompagnait de sa grosse voix, et après avoir laissé passer l'orage, elles descendaient tranquillement, parfaitement satisfaites de leur journée, à Gland pour y pren-

dre le dernier train. Rien de plus gai que ces robes blanches au milieu des fleurs des champs, de plus joli que ce drapeau flottant au vent (ce qui est un peu une manière de parler, attendu qu'il ne faisait pas un souffle), de plus original que ce campement, de plus animé que ce repas où les bons rires n'ont pas manqué et les fleurs non plus. Par une attention des plus galantes, un de nos collègues était allé, deux jours auparavant, cueillir sur la montagne des roses des Alpes avec lesquelles il avait fait préparer un bouquet pour chaque dame. Une fois n'est — malheureusement, dans ce cas-ci — pas coutume; aussi rassurez-vous, clubistes que cette idée de course avec des dames avait effrayés; je ne pense pas me tromper en disant que tons ceux qui ont pris part à cette simple et champêtre fête de Dimanche en ont rapporté les meilleures impressions et seraient tout disposés à recommencer.

E.-A D. G.

Juin, 1877.

Depuis l'ouverture du nouveau local notre Bibliothèque a reçu des dons importants, tels que cartes diverses, en particulier la grande carte de la Suisse de Dufour, plusieurs ouvrages de minéralogie, de géologie et autres, des Guides en Suisse et à l'étranger, un herbier de plantes alpines, une collection complète des roches de la Suisse, et enfin quelques curiosités qui pourront servir de base à un petit musée futur, entre autres le tire-bottes *authentique* de H.-B. de Saussure. Nous engageons donc nos collègues à profiter toujours davantage de la Bibliothèque, leur rappelant que le local est ouvert tous les *vendredis* dès 8 heures du soir.

Ch. E.

Club Alpin Français

Nous avons à annoncer à nos lecteurs le deuxième Congrès du Club Alpin français, qui se réunira cette année à Grenoble, du 12 au 15 août prochain. La *Section de l'Isère* et la *Société des Touristes du Dauphiné*, par les soins desquelles s'organise cette fête, espèrent réussir à en faire une digne suite du premier Congrès que le Club Alpin français a tenu à Annecy l'année dernière, et comptent beaucoup pour cela sur le concours du plus grand nombre possible, non-seule-

ment de membres des Sections françaises, mais aussi de membres des Clubs étrangers, qu'elles invitent cordialement, par une circulaire pressante, à se rencontrer nombreux avec leurs collègues du Club Alpin français. Nous espérons que beaucoup de membres, en effet, de notre Club Alpin suisse et en particulier de nos Sections romandes, celle de Genève surtout, auxquels la moindre distance qui sépare notre ville, de Grenoble, rend la chose plus facile, répondront à cet appel; ceux qui ont eu le plaisir d'assister au Congrès d'Annecy l'année dernière, et de goûter la réception et l'hospitalité empressées et si cordiales de nos voisins, seront très-disposés, nous en sommes assurés, à aller chercher le renouvellement à Grenoble des impressions et des souvenirs agréables qu'ils en ont gardés.

Nous donnons ici un aperçu du programme de cette fête :

1er jour, **Dimanche 12**: Arrivée et réception des clubistes dès le matin ; à 2 h., 1re séance du Congrès ; à 6 h., banquet ; le soir, fête de nuit.

2me jour, **Lundi 13** : Le matin, 8 h., visite de l'Exposition alpine, des musées et collections ; 2me séance du Congrès ; lectures et conférences scientifiques. Après midi, départ pour les diverses excursions et ascensions les plus proches des environs, dont voici l'énumération :

1° Ascension du Pic de la Croix de Belledonne (2980m)
2° Id de la Grande Lance de Domène (2833m).
3° Id. de Taillefer (2861m).
4° Id. de Champrousse (2252m).
5° Id. du Signal du Moucherotte (1907m).

Souper et coucher dans la montagne, à la Pra, à la Cascade de l'Oursière, à Roche-Béranger, à Prémol ou à Lans.

3me jour, **Mardi 14** : Ascension et descente sur Uriage-les-Bains pour 7 h du soir, heure à laquelle aura lieu dans cette localité un banquet général, suivi d'une fête de nuit, avec bal, illuminations, suivant les ressources budgétaires. Rentrée facultative dans la nuit à Grenoble, en voitures.

4me jour, **Mercredi 15** : Départ des ascensionnistes intrépides pour les grandes excursions de l'Oisans (Pic de l'Etendard ou Grand Costa-Blanc, massif des Rousses (3473m).— Col de la Tempe (3500m environ). — Glaciers du Mont de Lans, etc.

Départ des autres touristes : 1° Soit par le Sappey et la Grande-Chartreuse, pour gagner Voiron par St-Laurent-du-Pont, ou Cham-

béry, par St-Pierre-d'Entremont. — 2° Soit par le Villard-de-Lans ou les Gorges de la Bourne ou les Goulets.

La circulaire donne un tableau des heures d'arrivée et de départ des trains à Grenoble dans les différentes directions.

Nous donnons ici celles de Lyon et de Chambéry :

Arrivée à Grenoble de Lyon	9 h. 37 m. matin. 10 h. 50 m. soir.	Départ de Grenoble pour Lyon	5 h. 30 m. matin. 3 h. 02 m. soir.
Arrivée à Grenoble de Chambéry	8 h. 59 m. matin. 7 h. 38 m. soir.	Départ de Grenoble pour Chambéry	6 h. 37 m. matin. 5 h. 04 m. soir.

Nous venons de mentionner la Société des Touristes du Dauphiné comme joignant son initiative à celle de la Section de l'Isère du C. A. F., pour l'organisation de cette fête de Grenoble ; nous saisissons cette occasion de souhaiter la bienvenue à cette société-sœur, dont l'*Echo* n'a point encore parlé jusqu'ici, et qui vient d'entrer en relations plus directes avec sa rédaction et la Section genevoise par l'envoi obligeant de son *Annuaire* (2me année). Nous nous proposons de revenir ultérieurement en détail sur ce volume intéressant et bien rempli, qui indique de la part de cette Société encore récente (fondée en 1874) une vitalité et une activité remarquables.

Nous annonçons avec plaisir la formation d'une nouvelle section du Club Alpin français, celle de Bonneville-Chamonix. Pour fêter sa constitution, elle organise pour le *8 juillet* prochain une course à la cime d'Andey (ou Mont-Brezon), à laquelle nos collègues suisses sont chaleureusement conviés. Le départ de Bonneville est fixé à 5 heures du matin.

Le Club Alpin français vient de faire dans la personne d'un de ses membres les plus éminents, M. *Henri Cordier*, une perte sensible, à laquelle le Club Alpin suisse, et la Section genevoise en particulier, s'associeront avec d'autant plus de sympathie, qu'il en faisait partie depuis quelques années déjà, et était connu personnel-

lement d'un certain nombre de ses membres. Il s'était acquis, du reste, une notoriété assez marquante par son activité et ses exploits comme ascensioniste. Il avait exploré à plusieurs reprises, très en détail, l'intéressant massif des montagnes du Dauphiné, dont il avait gravi les principales cimes, entre autres : le *Râteau* (3370m), qui n'avait été gravi avant lui, nous le croyons, qu'une seule fois, par M. Coolidge, en 1873, et l'*Aiguille du Plat de la Selle* (3602m). Il avait tenté l'année dernière, mais sans succès, l'ascension du *Pic Meije*.

Citons enfin parmi les exploits de M. Cordier l'ascension de l'Aiguille Verte (4127m) par le glacier d'Argentière, en compagnie de MM. Middlemore et Oakley Maund et des guides Jacob Anderegg et Johann Jaun. Cette ascension, accomplie le 31 juillet 1876, fut marquée par les circonstances les plus émouvantes, qui sont racontées dans l'*Annuaire du Club alpin français* pour 1876.

C'est au moment où, dès le commencement de la belle saison de 1877, M. Cordier reprenait ses explorations de la région des Alpes du Dauphiné, qu'il a trouvé la mort en tombant dans une crevasse d'un glacier au-dessus du Val d'Oisans.

Les détails précis et authentiques nous manquent sur les circonstances qui ont amené ce triste événement, mais nous savons que la responsabilité des guides suisses qui accompagnaient M. Cordier est complètement hors de cause. — Nous y reviendrons probablement dans notre prochain numéro, mais nous tenons à payer, dès à présent, un sympathique tribut de regrets à la mémoire d'un collègue qui, pendant sa trop courte carrière, avait voué toute son activité à l'étude sérieuse et persévérante des Alpes.

Club Alpin Italien

Nous avons déjà annoncé, dans notre précédent numéro, la fête annuelle que le C. A. I. se propose de tenir, au mois d'août prochain, à *Auronzo*, dans le Tyrol italien [1], sous les auspices et par les soins

[1] Nous rectifions ici une erreur que nous avons commise dans cette communication, en plaçant Auronzo dans le *Trentin*, dénomination qui ne s'applique maintenant qu'à la partie allemande du pays. Cette rectification nous

de la Section de Cadore. Nous en donnons ici le programme détaillé que nous avons reçu dès lors :

1er jour, **25 Août.** Arrivée et réception des Clubistes à *Pieve di Cadore.*

2e jour, **26.** Départ à 6 heures, en voiture, pour Auronzo. (Dist. : 18 kilomètres.) — Réunion du Congrès à midi. — Banquet général à 5 heures.

3e jour, **27.** A 8 heures, inauguration de l'Observatoire météorologique. — A 1 heure, collation à la mine argentifère, offerte par la Section de Cadore, suivie d'une visite à l'établissement.

Ce jour-là déjà, et en particulier pour se rendre aux mines, les clubistes pourront exécuter quelques excursions modérées de divers côtés et par diverses routes, en divers groupes ; mais les grandes excursions auront lieu seulement le 4e jour et les suivants. Nous avons déjà indiqué, lorsque nous avons parlé précédemment du Congrès d'Auronzo, les principales et plus importantes courses et ascensions à faire dans les environs de cette localité. Nous renvoyons, pour une énumération plus complète, à la circulaire elle-même du C. A. I. et aux renseignements qui seront donnés, sur les lieux mêmes, aux clubistes présents au Congrès.

La circulaire est accompagnée d'une petite carte très-bien faite et détaillée de la contrée environnante d'Auronzo, qui facilite l'examen et l'étude préliminaires de celle-ci.

Ce Congrès d'Auronzo n'est point la seule réunion qui se tiendra cette année sous les auspices du Club Alpin Italien, et dont les amateurs de ces jouissances clubistiques seront redevables à son zèle et à son activité, vraiment dignes d'éloges ; ce même Club, par l'organe de la *Section d'Aoste,* convoque tous les Clubs Alpins à une réunion et fête alpine qui aura lieu au *Petit St Bernard*, les 30 et 31 Juillet et 1er Août prochains, sous la présidence de M. le Chevr Budden, président honoraire de la Section d'Aoste.

30 Juillet. — Réception à l'hospice du Petit St Bernard (2,172m), où l'hospitalité sera offerte par l'ordre de St Maurice, et où aura lieu, le soir, un souper social, pour lequel chacun paiera sa carte au prix de 4 francs.

Le lendemain, **31 Juillet.** — Ascension de la *Lancebranlette* (2,954m), qui se fait, en 2 heures, sans difficulté et sans dépense ; jouissance, au sommet, d'un panorama splendide et fort étendu de toute la chaîne depuis les Alpes du Dauphiné jusqu'au Mont-Rose, et du massif du Mont-Blanc tout particulièrement. Déjeuner au sommet, offert par la Section d'Aoste. Retour dans la matinée au Petit St Bernard. Visite à l'Observatoire météorologique dirigé par M. le Chevr Chanoux. A 4 heures après midi, banquet en plein air sur le mame-

a paru d'autant plus opportune qu'il existe ou plutôt a existé une Section du Trentin du C. A. autrichien, ayant son siége à Trente, et qui a été supprimée l'année dernière par mesure administrative.

lon qui domine le lac du Petit St Bernard, en face du Mont-Blanc, sur les ruines de l'ancienne station romaine de la Colonne-Joux (prix de la carte : Fr. 6) Au dessert, distribution des diplômes d'honneur, décernés par la Section d'Aoste à deux guides de Courmayeur. — Le soir, feux de joie et d'artifice, etc.

Le **1er Août** : Excursions diverses, dès 4 heures et demie du matin, au glacier du *Ruitor* (avec inauguration du sentier de *Ste Marguerite)*, à l'ancien lac (2,440^m), à la Thuile et Pré St Didier, — au Col Ferret, au Col de la Balme, pour retour en Suisse, — à Courmayeur, au lac Combal et à l'Allée Blanche, etc.

A cette première réunion au Petit St Bernard succédera une réunion internationale, convoquée à *Gressoney* pour les 4, 5 et 6 Août, par un groupe de quelques sections du Club Alpin italien associées pour organiser cette fête, qui rassemblera aussi, espérons-le, bon nombre de représentants des Clubs Alpins voisins.

En voici le programme ·

Samedi 4 Août. — Réception au village de *Gressoney*-St *Jean* par le Comité d'organisation, et distribution des billets de logements.

A 8 heures, repas en commun.

Dimanche 5 Août. — A midi : Réunion, dans laquelle il sera présenté un compte-rendu succinct de la situation des divers Clubs Alpins. On traitena la question des meilleurs moyens de resserrer les liens de confraternité entre eux et d'arriver à une base commune de l'œuvre.

A 4 heures, repas général, suivi d'une soirée.

Lundi 6 Août. — Excursion en commun dans la partie supérieure de la vallée de Gressoney. Collation alpestre Clôture de la réunion internationale.

La circulaire que nous avons reçue, donne toutes les indications et informations désirables sur les excursions plus ou moins lointaines que les clubistes peuvent exécuter, à partir de Gressoney, et en particulier, pour le voyage d'arrivée et de départ, dans différentes directions. Nous citerons, dans le nombre, celles de Gressoney à *Pont St Martin* (route à mulets : 7 heures); puis de Pont St Martin à Aoste (peut se faire en voiture : 50 kilom., 7 heures), ou de St Martin à *Ivrée* (route carrossable : 18 kilom., 2 heures 30 m.) ; — de Gressoney à *St Vincent* par le *Col de Joux, Brusson* et le *Col de la Ranzola* (2,189^m), 9 heures ; de *Gressoney* à *Biella* par le *Val d'Andorno* et les (grand et petit) *Cols de la Mologna ;* route carrossable jusqu'à *Piedicavallo* (3 heures) ; de là, route à mulets par les cols (par le grand *Mologna*, 7 heures 45 m. ; par le petit, 6 heures).

De Gressoney à *Riva* par le *Col de Valdobia* (2,548^m), route à mulets, 6 h 30, et à *Alagna* par le Col d'Ollen (2,912^m), idem, 8 h.

De Gressoney dans la vallée du Rhône par les divers cols de *St-Théodule* (3,322^m), des *Cimes Blanches* (3,021^m), de *Betta Furka* (2633^m), ou bien par le *Schwarzthor* (3,894^m), ou par le *Zwillingjoch* (4,000^m), ou le *Felikjoch* (4,000^m), ou le *Lysjoch* (4.344^m).

Le Club Alpin italien ne s'occupe pas de fêtes seulement C'est ainsi que la Section de *Florence*, par exemple, va construire une ca-

bane au *Lago Scaffajolo* dans la *Montagna Pistojese,* et a déjà réuni dans ce but la somme de 665 fr. Cette entreprise ne laisse pas que d'offrir des difficultés, car tout le bois nécessaire à la construction doit être transporté de Cutigliano, à trois heures et demie de distance.

Une souscription ouverte pour aider à l'achat des instruments destinés au nouvel Observatoire météorologique du séminaire de *Frésole* a déjà produit 300 fr. L'évêque de Frésole a offert 1,500 francs pour la construction du local, et la Province, de son côté, a voté 500 francs.

Cet observatoire est placé sous la direction d'un nouveau membre du Club, le chanoine professeur *Carlo Nardi,* et la Section de Florence s'occupe d'y former une petite bibliothèque alpine, à l'usage des élèves du séminaire.

Quelques membres de la Section ont fait aussi, à la fin de mai, l'ascension du *Corno alle Scale,* où ils ont trouvé beaucoup de neige.

Club Alpin Allemand et Autrichien

Une lettre-circulaire récente, adressée à M. le Président central du C. A. S., annonce que la réunion de cette année du Club Alpin Allemand et Autrichien se tiendra les **21 Août** et jours suivants à *Traunstein* (Haute-Bavière), et invite cordialement les membres du C. A. S. à venir y assister.

Nous n'avons pas reçu jusqu'ici le programme détaillé non plus que l'ordre du jour de cette réunion, qui clôra la série nombreuse des fêtes clubistiques de cette année.

Club Alpin suisse

Nous terminerons cette longue suite d'annonces de fêtes par celle de notre propre réunion du Club Alpin Suisse, qui, sous le titre de *réunion libre,* remplace, pour cette année, notre fête fédérale habituelle, et qui aura lieu à Glaris les **21, 22 et 23 Juillet** prochain. C'est donc par elle que s'ouvrira cette série de fêtes clubistiques dont nous venons de donner l'énumération.

Elle commencera, comme d'ordinaire, par la Conférence des Délégués, dans laquelle se débattront les tractanda qui intéressent notre Club en général, entre autres la question du projet de règlement pour la construction et l'entretien des cabanes-abris, auquel plusieurs sections ont donné déjà leur pleine et entière approbation, et quelques-unes ont proposé deux ou trois modifications.

Le soir de ce premier jour, banquet à 8 heures, à l'hôtel du Glarnerhof, offert par la Section Tœdi.

Le Dimanche 22, auront lieu les excursions en commun :

1° Au *Ruchenglærnisch* (2,913^{m}), avec couchée à la Cabane du

Club, (sept heures de marche de Glaris). De là, le sommet, d'où l'on jouit d'une vue des plus grandioses, peut être atteint en quatre heures.

2° Au *Clariden Stock* (3,270m). De *Linthal* par le pont de *Panten* et le long du *Sandbach*, en cinq heures de Glaris aux chalets de la *Sandalp Supérieure*, où l'on couche ; le lendemain, par le glacier des Clarides, qu'on traverse dans la direction N. O. et l'arête rocheuse qui part des Clarides dans la direction S. E., et qui ne présente pas de grandes difficultés à l'ascension. La descente peut se faire par le glacier des Clarides, sur *Altenoren* ou sur *Obersand* et *Linthal*, en passant par la Beckenen.

3° Le *Tœdi (Piz Rusein*, 3,623m, *Glarner-Tœdi*, 3,601m), avec couchée à la *Cabane du Grünhorn*, d'où, en remontant le glacier de *Biferten* dans toute sa longueur, on atteint, en cinq heures de marche, le *Glarner-Tœdi*, et de là, en une demi-heure, le *Piz Rusein*. Retour le même jour à Linthal.

4° Le *Ruchi* (3,106m) et le *Hausstock* (3,152m), ascension incontestablement la plus difficile et la plus pénible du programme, et qui n'est praticable que pour des grimpeurs intrépides, infatigables, et non sujets au vertige. Couchée au *Staffel Baumgarten* (trois heures de distance de Linthal). Retour ou par *Elm* ou par *Linthal*.

5° *Piz Segnes* (3,102; et *Vorab* (3,020m), la seconde moins difficile que la première. Retour par la *Furka de Séther* et le *Col du Panix*.

6° *Guppen-Oberblegi-Braunwald-Stachelberg*. Excursion alpestre de huit heures qui offre de grandes beautés.

Les membres de nos Sections romandes qui se rendront à Glaris, nombreux, nous l'espérons, sont invités à s'inscrire, à leur arrivée, sur les listes déposées à l'hôtel du Glarnerhof, en spécifiant celle des courses sus-indiquées à laquelle ils se proposent de s'associer.

Chaque groupe sera accompagné d'un membre de la Section Tœdi, lequel s'entendra avec les participants à la course pour l'heure du départ, l'approvisionnement, les frais pour guides et porteurs, etc.

Le programme se termine par un appel pressant du Comité central à tous les membres du Club, à prendre part à cette réunion, par laquelle il désire et espère stimuler le zèle de l'association pour les excursions, souvent trop négligées jusqu'ici, dans le champ officiel proposé.

NOTES ET INFORMATIONS

Une circulaire du Comité central du Club Alpin Suisse qui vient de paraître, nous informe de la fondation récente, le 13 mai dernier, dans le canton d'Unterwald, d'une nouvelle Section, la 21me, avec le nom : *Section du Titlis*.

En annonçant, dans notre précédent numéro, la fondation de la 20me, celle du *Bachtel*, nous en avons indiqué par erreur le siége dans le Toggenburg Saint-Gallois ; il se trouve dans l'*Oberland Zurichois*.

Nous ne pouvons qu'annoncer aujourd'hui, nous réservant de revenir dans notre numéro prochain, sur chacun d'eux, l'envoi que nous avons reçu dernièrement des Annuaires de 1876 :

1° Du Club Alpin Suisse (1876-77).
2° Du Club Alpin Français.
3° De la Société des Touristes du Dauphiné.
4° Du Club des Touristes de Vienne (Autriche).

Un des vétérans de la Section de Genève, parvenu à cette époque de la vie où l'on regarde plus volontiers au passé qu'à l'avenir, a eu l'idée de récapituler les ascensions exécutées par lui et en a dressé le tableau suivant :

	69	ascensions dans 17 cantons	de la Suisse.
	58	Id.	en Savoie.
	20	Id.	en France.
	5	Id.	en Italie.
	5	Id.	en Grèce.
	16	Id.	en Allemagne.
Total...	173	ascensions.	

Nous souhaitons à nos jeunes collègues de pouvoir fournir une carrière aussi bien remplie et de suivre les traces de plusieurs de leurs devanciers, non-seulement en escaladant les montagnes, mais en observant et en étudiant les phénomènes et les problèmes si nombreux que présentent les Alpes.

C.-M. B.

Les ascensionnistes qui s'intéressent aux observations scientifiques apprendront sans doute avec plaisir qu'un thermomètre à maxima et minima a été placé au sommet du Schreckhorn (4,080^{m}) par les soins de la section de Berne du S. A. C. Cet excellent instrument, qui sort des ateliers mécaniques de MM. Hermann et Pfister, à Berne, est contenu dans une boîte de zinc fermée par deux cadenas dont une clef est déposée chez le Président de la Section de Berne, M. Lindt, et une autre chez Pierre Egger, ou, en son absence, chez Pierre Schlegel, tous deux guides à Grindelwald. Ces derniers, toutefois, ne doivent livrer la clef que sur l'autorisation écrite du Président de la Section. On trouvera en outre, aux adresses ci-dessus, des instructions détaillées sur la manière d'utiliser ce thermomètre, qui a été installé à quelques pas du sommet, du côté du Wetterhorn. Les clubistes qui feront l'ascension du Schreckhorn sont priés d'adresser le résultat de leurs observations à M. Rod. Lindt, pharmacien, à Berne.

Ch. E.

Certaines personnes considèrent les eaux provenant de la fonte des glaciers comme étant d'un usage peu hygiénique, parce qu'elles seraient, disent-elles, trop *peu aérées;* c'est là une erreur que devrait

du reste déjà prévenir le simple examen de la structure même de la glace des glaciers ; celle-ci renfermant au contraire une quantité considérable d'air qui s'y trouve emprisonné et très-divisé, l'eau provenant de sa fusion ne peut être que dans les meilleures conditions pour dissoudre immédiatement de fortes proportions d'oxygène et d'azote, dans les limites compatibles avec une pression barométrique plus ou moins faible.

M. Lory, membre et président honoraire de la Section de l'Isère, s'est occupé de réunir à ce sujet, l'année dernière, dans les glaciers des hautes vallées de ce département un certain nombre d'observations et de dosages sur les eaux provenant de la fusion de ceux-ci, et il a ainsi constaté que les quantités d'oxygène dissous, par litre d'eau, y sont, en poids, égales ou supérieures à celles que l'on trouve dans les eaux des rivières et des sources bien aérées des pays de plaine, et que ces eaux provenant directement des glaciers sont, en tenant compte des différences de pression barométrique, plus voisines de la saturation que celles des plaines.

M. Lory a fait également une série d'essais sur des eaux de source, comme aussi sur les eaux de l'Océan ; il a trouvé, quant à celles-ci, qu'à une température sensiblement constante de 15° C, leur teneur en oxygène dissous, prise en divers points et à quelques jours d'intervalle, ne variait que très-peu, et était en moyenne de 4^{mgr},6 par litre, mais que l'eau qui restait à marée basse l'après-midi, dans les anfractuosités de rochers couverts de varechs, présentait une teneur beaucoup plus élevée ; dans les petites flaques d'eau isolées de la mer, elle s'élevait jusqu'à 14^{mgr}, et même 15^{mgr},5. Cette surabondance d'oxygène dissous est due évidemment à la végétation. Cette oxygénation de l'eau de mer n'est certainement pas sans influer sur son action chimique sur les roches ; elle favorise aussi, sans nul doute, le développement de la vie animale, comme le prouverait l'abondance des mollusques et rayonnés observés par M. Lory dans les flaques d'eau mentionnées ci-dessus.

(Extrait du Bulletin trimestriel N° 4, 1876,
du Club Alpin français).

Errata

Dans l'article que nous avons inséré dans notre précédent numéro, sous le titre : *Les prouesses d'un clubiste septuagénaire,* (page 70), nous avons mentionné parmi les ascensions accomplies si rapidement par M Studer, celle du *Hohe Frassen;* c'est *Hohe Freschen* qu'il faut lire. En outre, nous avons attribué à M. l'ancien préfet Studer le titre de *professeur,* « qu'il n'a pas, nous écrit-il, l'honneur de porter, » lors même qu'à bien des égards, ses travaux actifs et persévérants, vu leur caractère d'utilité scientifique et nationale, lui en donneraient certes quelque droit. Mais comme nous comptons aussi parmi les membres du Club Alpin Suisse une autre illustration scientifique du même nom, M Studer, professeur de géologie à l'Université de Berne, il pourrait en être résulté quelque confusion pour quelques-uns de nos lecteurs.

Dans la chronique de la Section Monte-Rosa, page 48, ligne 11 : au lieu de Hohrass, lisez : *Hohsaas.*

L'ÉCHO DES ALPES

1877. — N° 3.

LA GRUYÈRE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

IIe PARTIE [1]

Nombre d'auteurs étrangers au Canton de Fribourg ont visité la Gruyère fribourgeoise et dépeint, dans des relations intéressantes, tout le charme qu'ils avaient éprouvé. Déjà, en 1797, le doyen Bridel publiait, dans le *Conservateur suisse* (4me volume), un long et intéressant article sur la Gruyère, intitulé : « *Coup d'œil sur une contreé pastorale des Alpes.* » Pendant un séjour à Château-d'Oex, depuis 1796 jusqu'en 1805, il s'adonna à l'histoire du Comté de Gruyère, à des recherches étymologiques sur le dialecte et les noms propres du pays, etc., etc. Le 28 Juillet 1800, entre autres, il assistait à ce terrible incendie qui détruisit, de fond en comble, le village de Château-d'Oex. Dans des vers émus, il retrace cette scène de dé-

[1] Voir, pour la 1re partie, le précédent n° de l'*Echo*.

solation et, 76 ans plus tard, au lendemain du sinistre d'Albeuve, on croirait lire la description de l'anéantissement de ce village, bien connu de tous ceux qui ont voyagé dans la Gruyère. Mais tout ce que je pourrais dire ici sur le doyen Bridel ne saurait faire apprécier davantage cet auteur si cher à tous ceux qui ont déjà appris à le connaître. Je ne puis davantage m'arrêter aux autres auteurs étrangers qui ont consacré quelques pages fugitives à notre pays, au point de vue qui nous occupe, et je me hâte d'arriver aux œuvres que l'on peut appeler la *poésie gruyérienne.*

Ces œuvres sont, pour la plupart, peu connues en dehors du Canton. L'écho de notre muse pastorale n'a guère franchi les limites étroites des montagnes et des vallons qui ont inspiré nos compatriotes. Leurs vers, épars dans diverses publications périodiques, sont lus au coin du feu, rappelés de temps à autre sur quelque cime, par les amis de la belle nature, ou récités dans quelques réunions spéciales par les amateurs toujours plus rares du beau langage : précieux souvenir du passé, non moins précieux stimulant pour l'amour de la terre natale et de la patrie suisse.

La poésie gruyérienne a surtout pour objet la Gruyère, ses vieux manoirs, ses anciens seigneurs, le chalet, la montagne, les travaux des champs, le soin des bestiaux. Elle est toute pastorale dans les idées, les images et même les mots, dont plusieurs sont inintelligibles pour toute personne étrangère aux occupations ordinaires du campagnard gruyérien.

Il faut avoir vécu dans les Alpes, et surtout dans les Alpes moyennes, pour se faire une juste idée des charmes qu'elles exercent sur leurs habitants. L'alpage, c'est le moment désiré par les hommes et les animaux eux-mêmes qui vont enfin, après un long hiver, se retrouver en pleine nature, avec l'espace immense pour horizon, le ciel pour abri.

C'est alors qu'Ignace Baron s'écrie dans l'armailli du Moléson :

Je suis le roi de la montagne,
Trônant au séjour des hivers ;
Je suis plus grand que Charlemagne,
Puisqu'à mes pieds j'ai l'univers.

Oui, Moléson vaut un empire :
Pour Louvre, j'ai mes beaux chalets ;
Mon peuple ignore le délire
Fatal aux grands et aux palais.

Je goûte en paix, dans mon domaine,
Tous les transports d'un maître heureux ;
Sur tous ces monts je me promène,
Suivi de mes troupeaux nombreux.

Et mes vaches, sur ces collines,
Groupes charmants, joyeux et fiers,
De leurs clochettes argentines,
Partout font retentir les airs.

Les voilà ! rien ne les arrête ;
Bloqué dans ce vivant réseau,
D'un ennemi rêvant conquête
Mon chalet a subi l'assaut.

Mais non, l'intelligente vache
Cherche elle-même son licou ;
Sans guide, à la main qui l'attache,
Vient humblement tendre le cou.

Alors la pendante mamelle
Offre ses dons ; un lait neigeux
Dans le baquet coule et ruisselle,
Fait déborder ses flots mousseux.

Bientôt, dans de vastes chaudières
Le blanc nectar emprisonné,
Se trouve, de mille manières,
Par le feu, par l'art façonné.

Soudain une forme nouvelle
Le montre, au sortir du berceau,
Fier de sa robe de dentelle,
Embaumé d'un parfum nouveau.

Oui, mon trésor est ce fromage :
De l'atelier aérien,
Il porte au plus lointain rivage
Le triomphe gruyérien.

Par lui le monde est tributaire
De l'armailli du Moléson ;
Par lui, sur le double hémisphère,
Brillent mes lauriers et mon nom.

On dit que là-bas, dans la plaine,
La discorde aux cheveux épars,
Soufflant la vengeance et la haine,
Arme les bras de mille dards ;

Que les trônes brisés s'écroulent
Aux cris du peuple rugissant ;
Que les peuples mourants se roulent
Dans les larmes et dans le sang.

Rien ne trouble ma solitude ;
Tranquille, heureux, la joie au cœur,
Je contemple la multitude
Des merveilles du Créateur.

Je surprends la brillante aurore
Mettant sa robe du matin.
Quand le jour fuit, j'admire encore
Les feux pourprés de son déclin.

L'avalanche, de cette cime,
Etend ses ailes et, d'un bond,
Fend l'air, vole, gronde et s'abîme,
Puis dort dans ce gouffre sans fond.

Mais voyez ces nuages sombres,
Ces longs éclairs à l'horizon;
Le soleil fuit; d'épaisses ombres
Couvrent les flancs du Moléson.

Le vent mugit avec rage;
Le tonnerre approche en grondant;
Partout le sinistre présage,
Avant-coureur de l'ouragan.

La foudre part, éclate et tombe;
Le pin frappé vole en éclats;
En cataracte, ou bien en trombe,
Descend la pluie avec fracas.

L'ouragan fuit dans la vallée;
Sur mon front brille un ciel d'azur;
La montagne, un instant voilée,
S'embellit d'un éclat plus pur.

Je te bénis, toi que j'adore,
Dans tes prodiges, tes bienfaits;
Conserve-moi longtemps encore
Dans mon bonheur et mes chalets.

Puis, pour ceux que les travaux de la plaine ont retenu au village, voici venir Juillet, qui les ramène dans les fenils, avec le foin odorant de la montagne pour couche, les bosquets au feuillage parfumé, les grands bois de sapin pour abri contre les rayons du soleil, et les joyeux propos se prolongeant le soir pour distraction, ce qui n'empêchera pas le faneur de se lever avant l'aube.

C'est Glasson qui parle dans son ode « A ma faulx » :

Retentis, ô ma faulx, sous le marteau sonore !
Ma belle, pour ton bien, subis un peu sa loi;
Car il faut que demain, levée avant l'aurore,
Les herbes de mon pré se couchent devant toi.

Avant que leur parfum s'envole avec la brise,
Que leur suc nourricier soudain vienne à tarir,
Hâtons-nous, ma fidèle, et vite qu'on s'aiguise,
Toute herbe, bien que verte, est prompte à se flétrir.

Vois, ce soir tout sourit au ciel et sur la terre :
A peine dans l'azur scintillent quelques feux,
Le mercure a monté dans son tube de verre;
Ma belle, pour demain, la prairie à nous deux.

Tout est prêt : j'ai ma veste à ronde et courte manche,
Ma meule et son étui couronné de foin vert;
Ma ceinture de cuir, pour le pendre à ma hanche,
Et mon panier de jonc pour porter mon couvert.

Passe, passe, ô ma faulx! repasse infatigable;
Retourne sur tes pas, puis reviens en sifflant :
Arrondis sur le sol ton arc impitoyable,
Et, souple dans ma main, sontiens bien ton élan.

Coupe la pâquerette et la haute héraclée,
Et l'esparcette rouge et l'odorant cerfeuil;
Et la dent de lion à la feuille effilée,
Et le trêfle surtout qui des prés est l'orgueil.

Avance pas à pas, mesure le carnage.
Frappe! entre chaque coup, mets un espace égal,
Quand ton fil émoussé lassera ton courage,
Ma meule sera prompte à réparer le mal.

Oui, je veux que demain ma fourche heureuse entasse
Le fourrage séché dans mes celliers joyeux ;
Et que je puisse dire à mon voisin qui passe :
J'ai fini le premier, et j'en suis orgueilleux.

Mais du haut des sommets qu'il habite, loin des bruits de la foule, le pâtre gruyérien, abandonné à ses réflexions, contemplant à ses pieds sa belle et gracieuse patrie, s'écrie par la bouche du premier poète cité :

Chacun pour son pays, qu'il soit doux ou terrible,
Eprouve dans son âme un charme irrésistible,
Lui consacre à la fois son amour et son sang.
Celui qui le défend laisse un nom dans l'histoire ;
Aussi voit-on la même gloire
Couronner Winkelried et le luth d'Ossian.

Oh ! je sais maintenant pourquoi tant de contrées
Ont vu par mille exploits leurs nations illustrées,
Pourquoi la Suisse a fait germer tant de héros :
L'amour de la patrie est une ardente flamme
Qui met l'héroïsme en notre âme,
Nous fait braver la mort sur la terre et les flots.

Je sais pourquoi les fils de la verte Gruyère
Gémissaient pleins d'ennui sur la rive étrangère,
Au seul air du chalet s'enfuyaient des cités ;
Car, de tous les séjours, notre heureuse Helvétie,
Autant que la riche Ausonie,
L'emporte en souvenirs, en sites enchantés.

Vous qui cherchez les lieux en merveilles fertiles,
Venez voir nos torrents, nos montagnes tranquilles ;
Et surtout ma Gruyère, au gazon velouté :
La nature avec grâce a courbé ses collines,
Et sur ses monts, dans ses ravines,
Prodigué les trésors de sa fécondité.

Respecté par le temps, un manoir séculaire,
Se dresse fièrement sur ce mont solitaire,
Nous montre ses remparts, ses crénaux, son beffroi.
Jadis, entre ses murs, varlets, pages, comtesses,
Chevaliers fameux en prouesses
Se pressaient haletants des plaisirs du tournoi.

C'est là qu'une maison antique, autant qu'illustre,
Dont le règne sur nous a jeté tant de lustre,
Autour de son pavois assemblait ses vassaux,

Décidait avec eux et la paix et la guerre,
Ou, sous le tilleul populaire,
Entendait et jugeait les bergers des hameaux.

Hélas ! ce temps n'est plus ; la mort inexorable
A promené sur eux sa faulx impitoyable ;
Avec eux s'est enfui le bonheur des aïeux.
Si leur règne a passé, leur bonté paternelle
Parmi nous survit immortelle ;
Nos regrets la diront à nos derniers neveux.

Voilà les souvenirs dont nos brillants parages
Rehaussent leurs attraits pour ravir nos hommages ;
Voilà ce qui nous tient captifs en nos vallons.
Oui, nous te chérissons, ô ma noble Gruyère !
Comme des fils près de leur mère,
Nous vivrons près de toi, près de toi nous mourrons.

Enfin, il a vu l'avalanche, au printemps, rouler ses terribles masses sur le flanc abrupt des monts d'alentour ; des parents, des amis ont peut-être péri dernièrement dans la tourmente, et l'orage lui rappelle ces cruels souvenirs.

Il les exprime de la manière suivante, en faisant parler le fléau lui-même :

J'aime les lieux déserts et les rochers sauvages ;
Sur ces monts escarpés, où j'ai reçu le jour,
Dans un palais de glace, au milieu des nuages
J'ai fixé mon bruyant séjour.

Je reçois tous les ans des mains de la nature
Ma tunique de neige aux plis étincelants ;
De son écharpe Iris me fait une ceinture,
Dont les splendeurs ornent mes flancs.

Quand l'hiver est venu, je règne en souveraine ;
La terreur qui m'entoure atteste mon pouvoir ;
Les vents pour leur patrie ont choisi mon domaine
Et me font la cour chaque soir.

Sur un lit de frimas mollement étendue
J'entends autour de moi les autans orageux
Gronder, siffler, mugir, ébranler l'étendue
Dans leurs ébats impétueux.

J'écoute la tempête, aux voix retentissantes,
Le sourd mugissement des rauques aquilons,
Le bruit de l'ouragan, aux notes délirantes,
Et le fracas des tourbillons.

Mais le printemps arrive, alors tout me réveille :
Un rayon de soleil, le souffle du zéphir,
Un grain de sable, un cri poussé par la corneille
Sur ma couche me fait bondir.

Au sein d'un tourbillon d'une vapeur humide
Je pars, je fuis, je vole en mon essor fougueux;
De la cime des monts je descends plus rapide
Que la foudre des cieux.

En me voyant passer, la montagne est muette;
Les humains consternés attendent pleins d'effroi.
J'arrache et je détruis l'obstacle qui m'arrête,
Ou l'entraîne avec moi.

L'avalanche a fini sa course échevelée;
Mais voyez son ouvrage : hommes chalets, troupeau,
Mêlés à ses débris au fond de la vallée,
Dorment dans le même tombeau.

Comme on voit la jeune lionne,
Qu'une faim cruelle aiguillonne,
S'élancer aux déserts tremblants;
De ma retraite solitaire
Je me précipite en colère
Sur mon quadrige aux cheveux blancs.

Ma voix semble un tonnerre
Qui fait trembler la terre

Et l'horizon lointain;
Mon souffle déracine
Les bois de la colline
Et les disperse au loin.

Les rochers qui s'écroulent
Et les forêts qui roulent
Partout suivent ses bonds.
Soudain, comme la trombe,
Je gronde, frappe, tombe
Et comble les vallons.

Ainsi, dans les temps de colère
On voit les tyrans de la terre
Frapper coupable et innocent.
Puis, dans leur triomphe sauvage,
Ivres d'orgueil et de carnage,
Mourir dans un fleuve de sang.

Voici maintenant l'écolier qui, les vacances venues, prend son vol vers les hauteurs, récompense longtemps désirée de son ardeur à l'étude. C'est Jules Sterroz qui nous le montre, le bâton à la main, le sac sur le dos, partant pour les Morteys :

Ce jour était celui du grand portier Saint Pierre;
De mon clocher natal c'est la fête première.

Mais le soleil montait dans ces régions bleues,
Avant d'atteindre au but, il restait bien des lieues;
Car c'était notre vœu d'être aux Morteys le soir,
Pour que, près d'un feu gai, nous pussions nous asseoir.
Midi, de sa chaleur, nous rosait le visage;
D'une source, parfois, le séduisant breuvage
Jaillissait du rocher au bord du long chemin,
Et notre coupe était le creux de notre main.
La route s'abrégeait encor de causerie :
D'un écolier la verve est rarement tarie.

On avançait ; l'écho redisait aux bouviers
Le bruit de nos pas, faits sur de rudes graviers ;
Dans les hauts alentours résonnaient les clarines,
Des boucs se suspendaient aux talus des ravines,
Et de gais pastoureaux éclatait la chanson,
Que le merle écoutait, caché dans le buisson ;
Mêlant sa voix aux bruits sourds des forêts profondes,
A nos pieds, le torrent faisait gronder ses ondes ;
Sur nous, l'air résineux qui baigne ces hauteurs,
Donnant la force au sang, répandait ses senteurs.

En tout temps le Suisse, en contemplant son pays natal, sent grandir et se développer son amour, et le poète son inspiration.

Glasson, repondant à un autre poète qui le félicite sur sa poésie de la faulx, s'écrie :

Mécène, à mon penchant je vais donc me livrer ;
Dans la lice ainsi donc je vais m'aventurer.
Je le puis sans que nul m'accuse de bravade ;
Profès encor, de toi j'ai reçu l'accolade.
En m'armant de ma faulx ta bouche a crié, va !
De sort plus beau jamais mon âme n'en rêva,
Oh ! merci donc à toi par qui ma tâche est faite !
Oh ! merci donc à toi qui m'as créé poète !
Je chanterai nos prés, nos troupeaux, nos guérets,
Nos arts, notre industrie, et surtout le progrès.
Je n'aurai pas besoin de thème fantastique,
Tout est thème chez nous, car tout est poétique,
C'est Fribourg, vieux faucon, tout d'un coup rajeuni,
Pour des faucons nouveaux rebâtissant son nid ;
Ici, guerrier qui dort sous les voûtes antiques,
Du vieux saint Nicolas et des saints domestiques ;
Enfant, là s'éveillant au sublime concert,
Qu'un archange soupire à l'orgue de Mooser ;
Ici, morne vieillard, de sa tour solitaire,
Sur le passé jetant un regard en arrière ;

Là, de son pont hardi, joyeux adolescent
Jetant sur l'avenir un regard en avant ;
Puis c'est Estavayer, batelière encore fraîche,
Que le soir ses chansons délassent de la pêche,
Qui danse la Koraule au bord de ses flots bleus,
Et s'ébat bien longtemps sous son orme joyeux ;
C'est Morat, fier encor de la grande victoire
Qui jeta tout à coup un éclair dans l'histoire ;
Morat, qui garde encor dans un étroit musé
L'armet du Bourguignon et son glaive brisé ;
C'est Romont couronnant sa crête féodale,
Et dominant la plaine, autrefois sa vassale ;
C'est Bulle, qui n'a point de nom dans le passé,
Mais qui ne gémit pas sur son astre éclipsé ;
Cité riche de biens, plus riche d'espérance,
Déversant au pays sa corne d'abondance :
Bulle au clocher d'argent, au magnifique ormeau,
A la splendide rue alignée au cordeau ;
Bulle, où le ciel bleuit, où le soleil rayonne,
Où l'oiseau vole, chante, où l'abeille bourdonne ;
Bulle aux toits rouge-bruns, aux coquets bâtiments,
Portant blanche façade et puis verts contrevents ;
Bulle, où la liberté fut toujours caressée,
Où s'étend l'industrie, où grandit la pensée ;
Bulle, pour moi rempli des plus tendres objets,
Où j'ai placé mon cœur et mes humbles projets.
Puis c'est Gruyère enfin, ma seconde patrie,
S'appuyant tristement sur son urne tarie ;
Gruyère, doux boudoir de Luce et de Michel,
Veuve, hélas ! d'un éclat qui dut être éternel ;
Non, non, ne doute pas que la muse me serve,
Qu'on se fie à mon cœur, qu'on se fie à ma verve,
S'il ne faut que chanter la terre où je suis né.
Ce cœur est vierge encor, ce cœur n'est pas fané.
Là fleurissent encor des plantes généreuses,
La fidèle amitié, les amours chaleureuses,
La naïve candeur, l'aveugle dévouement,

L'amour du sol natal, le mépris de l'argent.
Pour des chiffres crochus ma plume n'est point faite,
Mais en restant commis, je puis être poète.

Le même poète, assistant en imagination à la lugubre nuit qui précèda le départ du Comte et de la Comtesse Madeleine du Château de Gruyère, met dans la bouche de Michel les strophes suivantes :

Si je fus né vassal en quelque humble chaumine
De cette douce terre où je naquis, Seigneur !
Si le Ciel m'eût donné la bure et non l'hermine,
Je t'aurais pour ma tombe, ô terre de mon cœur !

Oui, c'est bien mon château perché sur la colline,
Comme un faucon superbe au poing d'un fauconnier ;
C'est mon armure d'or bénie en Palestine,
Mon glaive héréditaire et mon royal coursier !

Oui, c'est bien mon Comté, mes douze Seigneuries,
Les murs de ma Cité défiant un assaut ;
Ma meute, belle, ardente, et mes fauconneries
Que, vaincu, je déplore et réclame tout haut !

Mais c'est le Moléson aux trois cimes rêveuses
La gîte, le chalet aux alpestres appâts,
Le doux chant des pasteurs et ses notes heureuses
Qu'exilé .. je regrette... et demande tout bas !

Voici Pierre Sciobéret qui chante à son tour la Trême et ses ombrages :

O Trême ! qu'on est bien sous tes épais ombrages,
Pour goûter les plaisirs tant vantés par les sages !
Qu'on chante le Léman, brillant miroir d'azur,
Les splendides glaciers, l'Italie au ciel pur,
Les flots harmonieux de la mer de Sorrente :
Moi, j'aime mieux la Trême à la voix murmurante ;

Car c'est là mon pays. Aux dômes somptueux
Des cités, je préfère un mont majestueux,
Une sombre forêt de la verte Gruyère,
Le manoir de Michel, gloire, hélas! éphémère;
Bulle, ceint d'arbres verts, séjour de la gaîté,
Bulle, cher aux malheurs, cher à la liberté!
(Fils aîné de la Trême, il en a la nature
Et le courroux bouillant et le riant murmure)
Et ces tristes débris, ce bourg infortuné
En un néfaste jour par le feu moissonné,
Ah! puisse-t-il plus beau renaître de sa cendre!

Mais l'inondation a grossi subitement les flots de ce torrent, l'alarme résonne partout:

Mais chut! Quel est ce bruit?... Une cloche qui sonne..
Est-ce pour un mourant? Mais non, un cri résonne :
A l'eau!... Debout, mes gars, debout!... La foule accourt.
Là-haut, au pied des monts retentit un bruit sourd,
Bruit d'effrayant augure. On sent frémir la terre
Comme au bruit du volcan, comme au bruit du tonnerre.
Cours, homme ; cours, enfant ; courez, femme, vieillard ;
Plutôt, ne courez pas ; on vient toujours trop tard!
Mortel, contre le mal tes mains sont impuissantes ;
Fétu léger, comment des ondes menaçantes
Pourrais-tu réprimer l'indomptable fureur?
Vois de ces flots épais venir la sombre horreur!
L'eau monte, monte encor ; le rivage s'écroule,
Dévoré pied à pied par le monstre qui roule ;
Les rochers, dans son sein, l'un sur l'autre jeté,
Craquent d'un fracas sourd et cent fois répété.
Mille débris, voguant sur le dos de ses ondes,
Vont au loin attester des ruines fécondes ;
Là le bardeau noirci, la planche du chalet,
Et le bois du meunier et le pont qui tremblait.
Voici venir le saule aux nombreuses racines,
L'aulne qui se cramponne au penchant des collines,

Et puis ces fiers sapins, la gloire de nos monts,
Emportés eux aussi par les flots vagabonds,
A peine dix chevaux d'un effort unanime
Les mouvraient. Maintenant ils volent dans l'abîme !
Oh ! malheur aux moissons, espoir du laboureur,
Malheur aux champs, aux prés nourris de sa sueur !
Malheur, trois fois malheur à l'imprudente mère
Qui, prise par les eaux, pleure et se désespère,
En cherchant dans les cieux où poser son enfant...
Oui, le Ciel le prendra, le petit innocent.

Puis un lointain souvenir de l'ancienne splendeur et des fêtes du manoir de Gruyères, auxquelles était convié le peuple tout entier et surtout les gracieuses jeunes filles, s'empare de l'écrivain. Il voit passer devant ses yeux les tourbillons de cette danse homérique, qui durait deux jours, commençait sur la plate-forme du château de Gruyères et se terminait à Château-d'Oex.

Oh ! laissez, jeunes filles,
Vos tranchantes faucilles.
A demain la moisson !
Que vos pieds à la danse
S'unissent en cadence
Et battent le gazon.

Viens, montagnard agile,
Et toi, chasseur habile,
Et toi, fille aux beaux yeux,
Que vos âmes joyeuses
En chansons amoureuses
S'exhalent vers les cieux !

Ainsi, d'une voix de tonnerre,
Sur la terrasse du castel,
Chantait le comte de Gruyère ;
Et prompts à son joyeux appel,

Homme, garçon et jeune fille,
Beaux écuyers, gentils soldats,
Pour la tournoyante *coquille*
En chantant assemblaient leurs bras.

Et la ronde rapide
Ainsi qu'un tourbillon
Vole sur l'herbe humide
Autour du vieux donjon.

D'une ardeur impatiente
Le pied poursuit le pied.
A la course trop lente
Ni repos, ni pitié !

Ça, dit le comte, ma terrasse
Est trop étroite à nos exploits.
Allons là-bas chercher l'espace
Qui convient à nos gais tournois.
En fuyant, déjà des tourelles
Le soleil dore les contours.
On dit que c'est l'heure où les belles,
Les belles songent aux amours.

Et la troupe bruyante
Par le chemin pierreux
S'élance haletante
Comme un torrent fougueux.
Et la vivante chaîne
Emporte en ses anneaux
Le vieillard qui se traîne
Et les vifs jouvenceaux.

La vierge épouvantée
Qui résiste et se plaint,
Et la vieille édentée
Qui crie et hurle en vain,

Le pauvre qui mendie,
L'alerte voyageur,
La dévote qui prie
Et le moine grondeur,

A la ronde qui passe,
Nul ne peut échapper ;
A la main qui l'enlace
Qui pourrait résister ?

Par les ravins, par la vallée,
Par les bourgs et par les hameaux
Cette coquille échevelée
Courut sans trève, ni repos.
Nul en la ville de Gruyère
Ne revint coucher ce jour-là,
Et l'on prétend que la meunière
Jusqu'à pleurer, s'en désola.

Perché sur la montagne,
Le vieux pâtre disait,
Voyant dans la campagne
La danse qui passait :
D'où vient cette poussière
Qu'on voit sur le chemin ?
Sont-ce les gens de guerre
De notre souverain ?

Vont-ils dans sa vallée
Troubler le Valaisan,
Ou porter leur épée
Au Seigneur de Milan ?

Est-ce une châtelaine
Qui s'en vient de bien loin
Pour faire une neuvaine
A quelque bon vieux saint ?

On dirait une armée
Qui gravit le coteau
Et s'agite, alarmée,
Comme un vaste troupeau.

Eh ! non, c'est l'immense coquille
Qui court et bondit en avant,
Puis se replie et s'entortille
Comme un gigantesque serpent.

Deux jours complets, deux nuits entières,
Aux feux du soleil radieux,
A l'éclat des douces lumières
Que la nuit sème dans les cieux,

L'on vit la fantastique ronde
Sur la route de Château d'Oex
Presser sa course furibonde
Comme une course de damnés.

Et la belle, avec un sourire,
Répétait, en s'en retournant :
N'est-il pas vrai que notre sire,
Notre sire est un vert galant ?

C'est ensuite Majeux qui chante, en vieux français, auquel il est facile de se méprendre, les chagrins de la comtesse Madeleine de Miolans qui, depuis le Château de Monsalvens, voit Michel partir pour Charmey, en quête d'aventure galante, et qui nomme le chemin par où il passe : la charrière de Crèvecœur.

Si beaument atorné, où vat doncques Gruyère
Par vals si vitement comme se estoyt guerre ?
(Pauvre contesse, làs ! quel torment por son cor !)
Avecq lermes et plours seule sur la grant tor,
Devers la Monse au loing, dolente, elle reguarde :
Las ! poinct ne va la grise amont vers Belleguarde

Ne Val-Sainct, ne prier Sainte Anne en Liderrey !
Ains vat monseu le conte ès ostels de Charmey
Ainssy que papilion courir les damoisèles...
..... Et chantent les oisils ès bois lours chançonèles,
Et chantent voyre aussy ès monts les armaillis,
Et de liesse soulleil endore les vanis ;
Ains là hault sus la tor plore toutte acorée
La dame sa cuysance et noire destinée.
Et dempuis, cresve-cuer toujours elle nommoyt
La cherrière où Michiel en Chermey chevoulchoit.

C'est enfin la nostalgie qui s'empare de l'absent sur la terre étrangère et que le malheureux essaie de combattre en parlant de sa Gruyère, de ces montagnes qu'il a constamment devant les yeux ; mais, inutile palliatif, l'image toujours revient et finit par ramener le Gruyérien dans sa patrie.

Il est une vallée où j'ai vu la lumière ;
Pour mon cœur elle fut et sera la première :
D'un vieux et fier manoir elle emprunte le nom
Et des monts variés en forment l'horizon ;
Là, dans la paix, travaille une peuplade bonne,
Dont les aïeux ont fait plus d'un exploit brillant.
Et B... en est le cœur ; centre en effet vivant,
Foyer de liberté qui vers les monts rayonne ;
Oui, c'est là qu'en esprit je vais souvent m'asseoir
Après ma tâche, vers le soir.
Je sais une maison de modeste apparence ;
Quelques arbres fruitiers, verger plein d'espérance,
Qu'animent, en été, mésanges et pinsons
La cachent presque à l'œil comme un nid des buissons.
Bon génie, une femme est là, dont l'existence
Se consume à chérir ceux qu'elle a mis au jour,
En épuisant pour eux tous ces trésors d'amour
Qui font d'un cœur de mère une autre Providence :
Oui, c'est là qu'en esprit je vais toujours m'asseoir
Après ma tâche, vers le soir.

L'Helvétie ayant été subjuguée par Jules César, les Romains y fondèrent plusieurs colonies et y introduisirent leur langue, leurs institutions et leur culte. Après les Romains vinrent les Allemani et les Burgondes, qui occupèrent le pays, sans le transformer, et apprirent l'idiome populaire, enté sur la langue latine, qui s'altéra progressivement. Cet idiome formé du latin corrompu s'est conservé sous ses formes diverses dans toutes les parties de l'Helvétie romane. Telle est l'origine de notre patois romand qui, dans la Gruyère, est devenu presque une langue par les chants populaires, les récits, les coraules, etc., et à laquelle, grâce à divers auteurs, il ne manque plus qu'une grammaire.

Des quatre dialectes patois qui se partagent le Canton de Fribourg, celui de la Gruyère est le plus complet et le plus doux. Bien parlé, il rappelle, par sa douceur et sa grâce, le langage attique.

Ce n'est point, comme dans la plupart des dialectes du français traduit, un patois ; c'est une véritable langue avec des expressions propres et intraduisibles, même en français. Tous les objets et les idées de l'art pastoral y sont représentés par une grande variété d'expressions. C'est un plaisir, pour qui le comprend, d'entendre parler patois à Enney ou à Villars-sous-Mont.

Déjà dans le siècle passé, l'avocat Python avait traduit en patois les bucoliques de Virgile. De nos jours, un érudit curé de campagne, non-seulement a collectionné, mais encore créé une foule de proverbes patois, dont le recueil serait infiniment intéressant à lire. Toutefois, le morceau le plus parfait dans le genre, celui qui atteint à la perfection comme langage et poésie, est sans contredit la pièce « des Tzevreis », de Louis Bornet ; c'est, on peut le dire, le point culminant du patois gruyérien.

Deux chevriers, Gros Pierre et Colas, sont amoureux de la même gracieuse (dans la Gruyère, une jeune fille

s'appelle ainsi). Tous deux sont également avantageux, comme parti, sous tous les rapports, et tous deux deviennent pressants. Il faut que la belle se décide ! Comment faire ? c'est difficile. Enfin, à force de réfléchir, il est décidé que l'on fera battre, l'un contre l'autre, les deux boucs des deux troupeaux et, dit la belle, celui de vous deux dont le bouc gagnera, aura ma main ; s'il ne la dédaigne pas, il la prendra.

Impossible de peindre les beautés accumulées dans ce petit morceau de quelques douzaines de vers. Pensée, douceur, originalité, harmonie imitative, choix des expressions, tout s'y trouve. Enfin Pierre l'emporte, il va prendre la main de sa belle en chantant :

Galé Gringot, rinmé ne cringno ;
Tâ chotonu on fier achaut,
Té rémarhien, lié mé que gâgno...
Gotton baille lei dé la chau.
Breinadé, bediettés,
Vossés chenailletés,
Fédé on galé brit ;
Chautadé, tzévrettés,
Chautadé, tzevris,
Quand Gotton vos rit !

Tot dzoa, bin tranquillo et contin
Y révindri, pé ston rotzettés,
Menâ in tzan mès poures biéttés ;
L'y révindri tis les matins.
Breinadé, bediettés, etc.

Gotton, te resteri ou vellâdzo ;
In tzantolin te feléri ;
Te fari mon piti meinadzo,
La choupa po quand révindri.
Breinadé, bediettés, etc.

Quand verri foumâ nossa bouârna,
Quand déchindri vè le borni,
La résounâye de ma couârna
Faré gurlâ tot le vani.

Breinadé, bediettés,
Vossès, chenailletés,
Fédé on galé brit ;
Chautadé, tzévrettés,
Chautadé, tzevris,
Quand Gotton vos rit !

Restent les chansons, les coraules, les légendes en patois et en français plus ou moins pur, et qui ne font pas faute dans la Gruyère. Elles révèlent de même une population pastorale, amie de la tranquillité, pleine d'amour pour ses montagnes, de mépris pour l'habitant des villes, capable d'une grande affection, mais aussi d'une haine longue et vivace, finement satyrique, comme, du reste, tous les peuples montagnards.

Scènes gracieuses, sentiments tendres et naïfs, peintures vivantes et animées de la belle nature ou des mœurs, tableaux champêtres tracés avec délicatesse et vivacité, telles sont les qualités que nous retrouvons à chaque pas dans les pastorales gruyériennes échappées à quelque Anacréon de Villars-sous-Mont ou de Grandvillard.

Le Ranz des vaches, les strophes de Djean de la Bolliéta et une infinité d'autres productions de ce genre sont là pour attester la vérité de ce qui précède.

J'ai terminé ce coup d'œil rapide sur les mœurs, la topographie, l'histoire, le langage et la littérature de la Gruyère. Ne pouvant citer toutes les œuvres, j'aurais dû citer au moins les divers écrivains qui, en prose ou en vers, ont écrit sur la Gruyère : Kuenlin, dans son dictionnaire, Hubert Charles, Héliodore Ræmy, Ferdinand Per-

rier, Auguste Majeux, Louis Veuillot, dans leurs guides ou souvenirs de la Gruyère, et quantité d'autres poètes ou prosateurs qui n'ont pu résister à l'envie d'écrire quelque chose, vers ou prose, quelquefois l'un et l'autre, sur ce charmant petit pays.

Pour moi, je dois, en finissant, témoigner à M. le professeur Majeux, un de nos littérateurs les plus compétents en ce qui concerne la Gruyère, toute ma reconnaissance pour la complaisance sans bornes qu'il a mise à me fournir les renseignements et les éléments nécessaires à ce petit travail.

Messieurs et chers collègues du Club alpin suisse, puissent ces quelques pages, bien incomplètes et bien incolores, avoir trouvé grâce auprès de vous ! Puissent-elles vous inspirer le désir de revenir souvent dans la Gruyère ! J'espère qu'elles raviveront encore en vous tous ce sentiment du beau, cet amour de nos Alpes et de notre Suisse tout entière, qui sont si vivaces et si puissants dans vos cœurs.

Une ascension d'hiver au Moléson

les 22 et 23 Février 1877.

Dans sa séance régulière de Janvier et après avoir renouvelé son Comité, la Section neuchâteloise du C. A. S. décide de faire une course ou plutôt une ascension d'hiver. Deux buts sont proposés et étudiés, à savoir : le Niesen et le Moléson. Après une discussion qui ne manque pas de longueur, la Section se décide pour ce dernier comme exigeant moins de temps. Le départ, fixé au second samedi de Février, est renvoyé à huitaine, à cause du temps.

Dix-huit membres sont inscrits ; nous serons donc en nombre et pour rire et pour maugréer; mais, ô hasard des destinées humaines ! à la gare de Neuchâtel, nous nous trouvons, tous bien comptés, *quatre,* dont un n'est pas même membre de la Section. — Ces quatre sont[1] MM. Albert B., Antoine B., le docteur F. B., et le quatrième, étranger à la Section, c'est le frére du docteur, M. Jules B. A la gare, nous trouvons encore un collègue dont le nom commence aussi par B — c'est une gageure ! — M. Henri B. qui se rend à Morges et par suite fait route avec nous jusqu'à Lausanne.

L'équipement de nos clubistes est celui de tous les clubistes du monde, en apparence un peu en désordre, au fond éminemment pratique : chapeau qui s'éloigne beaucoup par la forme et par la consistance de celui qu'on appelle « chapeau haute forme » *vulgo* cylindre, veston solide et chemise de flanelle, pantalons résistants et guêtres ; le hâvre-sac traditionnel, non plus que l'alpenstock ne manquent pas ; aussi cet accoutrement hors de saison excite-t-il l'étonnement des voyageurs, qui pensent que c'est une plaisanterie.

Mais prenons l'express, s'il vous plaît, nous n'avons pas le temps de flâner; il est 11 heures 30 minutes, et dimanche soir nous devons être de retour; donc en route !

Colombier, le Champ de Mars de la IIe Division, passe inaperçu. A Boudry, le froid nous prend et chacun de s'envelopper pour lire tranquille, dans son coin, les journaux dont il a fait ample provision à Neuchâtel. Bevaix et Vaumarcus subissent le même sort que Colombier ; à peine daignons-nous prendre en considération le célèbre Grandson. La locomotive siffle, le train roule, et nous voilà à Yverdon. Yverdon n'est pas pour nous le premier

[1] Dans le courant de ce court récit, nous emploierons les prénoms de ces Messieurs, leur nom à tous commençant par B.

nid venu, mais bien la ville où M. Albert doit aller faire provision de pain pour le pique-nique qui se tiendra en wagon, de cette station à Lausanne. Les merveilles contenues dans nos sacs sont impossibles à décrire : depuis les objets de première nécessité jusqu'à ceux dont une profonde connaissance de la physique développe le besoin, rien ne manque. Aussi sont-ils lourds nos sacs, et afin de les alléger, nous donnons l'assaut à celui de M. Antoine, pour la plus grande joie des épaules de son propriétaire. Un châle étendu sur nos genoux sert de table, la bonne humeur et l'entrain remplacent la solidité du meuble.

Cependant le train marche et marche vite. En traversant le tunnel de Mauremont, nous quittons déjà le Jura pour arriver à l'un des contre-forts des Alpes, le Jorat. Bientôt nous voyons poindre les Alpes du Chablais, dont la hauteur augmente à mesure que nous avançons, et enfin nous arrivons en vue du lac Léman. Je plains de cœur, — pour ne pas les envier — les habitants de la rive Nord de ce beau lac, car ils doivent être plus ou moins habitués à cette vue, ce qui est une grande perte. Nous, nous sommes infiniment plus heureux ; en effet, il ne nous arrive que de temps à autre de voir le Léman, aussi lorsque, par un de ces effets comme en produisent souvent les tracés de chemins de fer, nous quittons tout à coup une vue ressemblant, à peu de chose près, à toutes les vues, pour arriver en présence d'un spectacle comme celui que nous avions alors sous les yeux, ne pouvons-nous cesser d'admirer de cette admiration tacite, profonde et sérieuse qu'inspirent seuls les grands spectacles de la nature. Peut-on voir quelque chose de plus imposant que le fond du lac de Genève ? Je ne peux guère le penser. Aussi bien, je veux citer ici l'opinion d'un homme auquel son érudition et ses nombreux voyages donnent compétence en cette matière, je veux parler d'Alexandre

de Humboldt. Il dit que les trois plus beaux points de vue qu'il ait eu occasion d'admirer, ce sont : d'abord une partie des petites Antilles, lorsqu'on y arrive depuis l'Atlantique, en se dirigeant vers la Mer des Caraïbes, vues au coucher du soleil des Tropiques ; ensuite cette partie du Léman dont nous avons parlé, et, en troisième lieu, le Golfe de Naples, vu de la mer.

A Lausanne, nous n'avons que cinq minutes pour prendre congé de notre ami B. et reprendre le train de Romont. Ce court laps de temps n'empêche pas M. Antoine de s'acquitter avec honneur de ses fonctions de quartier-maître. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il a couru au buffet et s'est approprié, moyennant finance, un superbe poulet froid qui doit servir au dîner du lendemain. C'est sur le parcours de Lausanne à Romont que la petite troupe se sent transportée d'enthousiasme et de bonheur. D'enthousiasme, en sentant qu'elle approche à chaque seconde de ces belles montagnes qu'un printemps hâtif rend si attrayantes, avec leurs neiges si éblouissantes, et dont une des cimes sera le but de la journée de demain. Nous regardons ces sommités avec l'œil avide du vautour qui guette sa proie ; nous sommes tous les quatre pour ainsi dire *cloués* — permettez le terme — aux fenêtres du wagon qui regardent le Sud, et nous ne pouvons retenir nos exclamations de joie en pensant à demain.

Mais M. Albert, — et voilà le *bonheur* dont il a été question — mais M. Albert, dis-je, nous prouve une fois de plus qu'il n'est pas homme à mettre l'enthousiasme, l'agrément et la pratique dans le même sac ; aussi a-t-il pris une petite valise à main dans laquelle il nous propose de mettre nos souliers de ville, de chausser ceux de montagne et de nous débarrasser de tout le superflu, parce qu'il veut remettre la malle à la première gare et la faire expédier sur Châtel-St-Denis, où nous la retrouverons demain et où nous pourrons faire toilette.

Mesdames et Messieurs, nous vous demandons humblement pardon de la liberté, mais il nous est impossible de faire autrement : nous changeons de chaussures en wagon pendant le trajet!

En route pour Bulle, nous lions conversation avec les employés du train ; l'un d'eux a mal aux dents, le docteur lui offre du cognac en lui disant qu'il a toujours un flacon de ce remède suprême sur lui. L'employé le déguste, trouve à son goût et en prend si longtemps et si bien, que le mal de dents disparaît avec le liquide. Depuis le wagon, nous voyons le Moléson dans toute sa beauté. « Si vous montez là-haut vous êtes de rudes compagnons ! » nous disent les employés en secouant la tête de doute. Enfin nous prenons congé d'eux et nous descendons à Bulle, à l'Hôlel du Cheval-Blanc, pour dîner.

Décrire Bulle, le Cheval-Blanc et sa superbe pendule est chose superflue ; qu'il suffise de dire que M. G., collègue clubiste que nous devions rencontrer ici, est parti pour Genève, que le guide sur lequel nous comptions est introuvable, et enfin que le temps, sur lequel nous placions le succès de la journée de demain, se brouille de plus en plus. Aussi quand nous quittons l'hôtel pour nous diriger vers la Part-Dieu, commence-t-il à neiger d'importance ; heureusement la bonne humeur n'en souffre pas trop. M. Jules, qui a fait la route déjà une fois par la pluie, pense qu'il retrouvera bien le chemin par la neige et nous sert de guide.

La route de Bulle à la Part-Dieu est plutôt jolie que belle. On prend d'abord la route de Vuadens pour la laisser ensuite à droite, à peu près au milieu de son parcours, et prendre un chemin à gauche qui suit la Trême pendant une heure et demie. Le chemin, qui passe sous bois presque tout le temps, traverse la rivière sur un pont formé de poutres placées les unes à côté des autres, et côtoie le premier contre-fort du Moléson. Il ne manque

pas de pittoresque, même au point de vue du paysage hivernal; mais le temps, qui persiste à devenir toujours plus gris, gâte toute espèce d'idée artistique et contribue pour beaucoup à raccourcir la durée du jour. Nous avançons cependant, et nous avançons même rapidement, puisqu'au bout d'un peu plus d'une heure, nous dépassons un portique tout noir, l'entrée Nord de la Part-Dieu. La nuit est complète, aussi tout le monde dans le grand couvent est-il à la veillée, ce que nous indiquent les deux seules fenêtres faiblement éclairées. Nous entrons dans une salle où une dizaine de jeunes gens fument la pipe, assis autour d'un poële gigantesque, se reposant des fatigues de la journée. Notre entrée n'a absolument rien de triomphal. Une bonne femme, d'âge plus que mûr, nous reçoit au nom de la compagnie en nous apostrophant très-vertement. Le docteur essaye, mais en vain, de lui faire comprendre que nous ne sommes pas des gens dangereux et qu'elle devrait pour le moins nous souhaiter le bonsoir; la bonne vieille, se doutant que nous voulons loger, ne veut rien entendre. Nous nous réclamons de M. G. qui doit avoir fait préparer des lits, mais sans succès; nous lui demandons un guide pour le lendemain, — inutile; une tasse de lait, au moins, contre argent comptant, — rien. Elle consent tout au plus à nous dire : Adressez-vous au maître.

Le maître, M. Joseph Pasquier, assis sur un escabeau, paraissait attendre que nous eussions recours à son autorité, aussi fut-il charmant. M. Joseph Pasquier, figure mâle, tranquille, traits réguliers, quoique dénotant une fatigue précoce, suite d'un travail trop pénible et trop prolongé, comprit de suite nos désirs, et, sans se faire prier, nous promit et lits, et souper, et un guide pour le lendemain. Une fois ces trois problèmes importants résolus, nous nous mettons à notre aise et nous pouvons enfin étudier la localité.

La Part-Dieu (955 mètres) est un vieux couvent fondé, dit-on, par des réfugiés français de 92. Il a l'air assez grand, cependant nous ne pouvons juger avec exactitude que de la salle dans laquelle nous nous trouvons, la nuit étant trop noire. Cette salle très-vaste n'a rien de particulier en elle-même, si ce n'est l'énorme épaisseur de ses murs, qui mesurent plus d'un mètre. Par contre, la table à laquelle nous sommes assis est réellement très-belle : elle n'a pas moins de trois mètres de longueur sur un mètre de largeur et est d'une seule pièce de chêne massif, incrusté de plâne et de poirier. C'est une pièce certainement de grande valeur, mais M. Pasqnier ne veut pas s'en défaire, parce qu'elle ne lui appartient pas. En attendant le souper, M. Albert prépare une surprise aux habitants de la Part-Dieu : il illumine le couvent de feux de Bengale et fait partir toute une provision de chandelles romaines. Sans vouloir faire *chorus* avec les *ah !* et les *oh !* de nos hôtes, on ne peut nier que l'effet ne soit féerique ; ce qui est particulièrement joli, c'est de regarder en l'air la neige tombante colorée en rouge ou en vert par un feu caché derrière une haie.

Il fait un froid de — 2° lorsque nous traversons la cour pour aller nous coucher. M. Albert, avant de se livrer au repos, prépare tous ses instruments de physique dans le seul but de nous procurer le beau temps pour le lendemain. Nous couchons deux par lit dans la chambre des domestiques. Au milieu de la nuit, M. Albert ne pouvant dormir vu les démangeaisons, gêne passablement son camarade de lit, M. Antoine, lequel se sentant subitement pris de curiosités scientifiques, se lève et va voir les thermomètres qui lui indiquent pour le moment *0°*. Content de son observation, M. Antoine retourne se coucher.

Cependant, à quatre heures, M. Pasquier vient nous réveiller. La troupe s'habille relativement vite, et il est constaté que pendant la nuit il a fait un froid *minimum* de —

5°, et qu'il est tombé deux centimètres de neige fraîche. Après déjeuner, nous prenons congé de nos hôtes et nous partons à 5 heures 30 minutes, précédés de notre guide, par une nuit noire, accompagnés des adieux et souhaits de toute la maison. De l'aspect général de la Part-Dieu nous n'avons aucune idée.

Jusqu'au Grand-Chalet neuf, le jour se décidait avec peine à arriver, mais ici (1150 m.), nous pouvons parfaitement lire l'heure à nos montres et les degrés à nos baromètres. Mais quel vent et quelle neige ! A 6 heures 30 minutes, nous sommes au Petit-Chalet neuf (1180^{m}), où tout vestige de chemin disparaît. A partir d'ici nous ne voyons plus le sommet du Moléson que l'on distinguait encore un peu plus bas. La montée est plus rapide et surtout plus pénible à cause de la neige molle dans laquelle nous enfonçons jusqu'à trois ou quatre pieds, mais par-dessus tout à cause du vent et de la neige qui nous fouettent la figure. Le chemin que notre guide nous fait suivre est une ligne tangeante aux deux plus grands contre-forts du Moléson, du côté N.-E. Parfois il nous semble que l'on pourrait abréger, mais nous préférons suivre tacitement celui qui connaît la montagne mieux que nous. A 7 h. 50 m., nous arrivons au chalet des *Joncs d'arrières de Gruyère* (1400 mètres), où il est décidé de faire une petite halte. Nous pénétrons dans le chalet et nous débouclons nos sacs pour avoir les brosses nécessaires à enlever la neige qui nous couvre et allumer des cigares. Le docteur, pendant ce temps, bat son pied droit dans le seul but de ne pas laisser geler une des parties les plus importantes de son corps — au point de vue clubistique — qui a plongé en montant dans un affluent de la Trême. Notre guide, François Pasquier, âgé de 21 ans, est un charmant garçon, courageux et pas pressé du tout ; il nous raconte que la grand'mère grondeuse et rhumatisante est sa mère, que le maître, M. Pasquier, est son

père, etc., etc. Cependant M. Jules se croit chez lui, se met à l'aise, détache son sac aussi bien qu'il vide ses poches, pose ses lunettes sur un banc, pendant que son couteau est à l'autre bout de la salle sur une poutre ; aussi, au moment du départ, est-ce une affaire sérieuse que de le convaincre qu'il n'oublie rien. En route ! il ne nous reste que 158 mètres pour arriver au *Grand Plané,* au pied de l'aiguille. Bientôt nous quittons toute trace de végétation appréciable à l'œil nu ; il n'y a que la neige qui ne diminue pas.

A notre arrivée au dernier chalet avant le sommet, le chalet du Grand-Plané, le vent est d'une violence extrême; il est tout à fait impossible de voir au delà de 50 mètres, à cause des rafales de neige, aussi tout le monde fait-il triste mine. Mais il s'agit maintenant bien peu de savoir si, oui ou non, le temps se remettra au beau, il faut reprendre des forces. En entrant dans la salle principale du chalet, où pendant la belle saison on fabrique le fromage, nous trouvons tout couvert de neige. Le vent, soufflant de tous côtés et entrant par chaque fissure que l'architecte lui a ménagée, nous amène toujours de nouvelles rafales. Nous nous partageons les rôles : l'un balaiera, l'autre fera du feu, un troisième mettra le couvert, pendant que le reste de la troupe ira *fabriquer de l'eau.* Mettant ainsi en pratique les sains principes de l'économie politique sur la division du travail, nous parvenons à arranger une salle à manger assez confortable et un feu des mieux entretenus. Les sacs sont débouclés, les provisions mises au grand jour, les bouteilles débouchées, et le repas de commencer. Ce festin doit avoir duré au moins quarante-cinq minutes, pendant lesquelles le vent et la neige redoublaient d'efforts.

Un conseil de guerre alpiniste est tenu pour savoir si oui ou non l'ascension est possible. Personne ne le croit et tout le monde désire en faire l'essai. Sur le conseil de notre

guide, nous abandonnons tout ce qui est superflu, nous fixons nos couvre-chef avec de la ficelle et nous partons.

Immédiatement au-dessus du chalet, la pente devient très-rapide; c'est la crête du colosse qui commence, aussi n'y trouve-t-on plus de neige que par places, retenue qu'elle est par des touffes d'herbes sèches que les bestiaux de l'année dernière y ont laissées, et par quelques roches faisant déjà voir çà et là leur tête dénudée. A mesure que nous montons, la crête se resserre, devient plus étroite ; la neige tombée diminue de plus en plus, et nous rencontrons déjà de grandes plaques de glace. Cette vue nous réjouit un peu, au moins serons-nous moins exposés à l'humidité, quant à la moitié inférieure du corps. Le vent, au contraire, ne fait que redoubler de violence et nous envoie au visage, avec une force étonnante, la neige qu'il chasse des versants opposés ; il souffle avec une furie telle, qu'à deux pas l'un de l'autre nous ne nous entendons pas parler. Par moment, nous faisons halte pour nous consulter soit par signes, soit en nous criant réciproquement dans les oreilles. Avancerons-nous ? n'avancerons-nous pas ? Dès le début, le docteur doute, mais ne voulant pas contrecarrer l'intrépidité de ses compagnons, il avance comme tout le monde, en recommandant de ne laisser personne en arrière, précaution qui peut avoir de l'importance à un moment donné. Le guide lui-même commence à douter, mais ne nous décourage pas non plus ; il occupe toujours la tête, avançant résolument en droite ligne du côté où il suppose que se trouve le sommet de la montagne. Entre temps, le vent redouble d'efforts, et déjà nous sommes renversés par cette puissance irrésistible ; les premières culbutes ont lieu sur la queue de la colonne, la tête ne tarde pas à en faire autant. Le courage diminue en proportion de la fréquence des chutes, et à la prochaine halte, les plus intrépides trouvent que cela devient inquiétant.

En effet, l'inclinaison des deux versants sur la jonction desquels nous marchons augmentant toujours plus, la violence du vent ne cédant en rien, au contraire, nous sommes contraints de renoncer à notre projet, si nous ne voulons pas ajouter une catastrophe de plus à toutes celles que des imprudences inutiles ou des témérités superflues ont déjà inscrites sur les rochers de nos Alpes. MM. Albert et Jules avisent à quelque cinquante mètres un rocher derrière lequel ils pensent pouvoir s'abriter pour causer plus à l'aise de la possibilité d'atteindre le sommet. Ils proposent de nous y rendre ; la proposition est acceptée, mais arrivés au rocher, nous constatons encore avec plus de certitude que jamais, qu'il est impossible d'aller plus haut. A cet endroit surtout, la neige nous fouette si horriblement le visage et les mains, le vent gêne tellement la respiration, que nous renonçons forcément à tout essai ultérieur d'ascension.

La descente se fait rapidement. En prenant un peu au Sud, nous trouvons de beaux champs de neige durcie qui permettent une glissade dans toutes les règles, jusque près du chalet du Grand-Plané ; ici nous nous équipons et prenons congé de notre guide qui s'en retourne à la Part-Dieu, après nous avoir indiqué la direction *où doit se trouver* Châtel-St-Denis. De chemin il n'y en a pas ; par contre, nous retrouvons bien vite les traditionnels trois ou quatre pieds de neige qui, pour varier, augmentent par places jusqu'à six. Chacun de nous marche en tête à tour de rôle pour frayer le chemin. Ce travail est très-fatigant ; il faut l'avoir fait pour comprendre quel avantage il y a à marcher le dernier plutôt que le premier de la colonne.

Cependant, à l'aide de nombreuses consultations de la carte et de la boussole, nous parvenons à atteindre le bord de la Trême, que nous avions quittée hier au pied de la Part-Dieu. De là, la route qui relie Bulle à Châtel-St-Denis n'est pas difficile à trouver, bien qu'elle soit

complétement recouverte de neige fraîche, ce qui rend son parcours singulièrement pénible, surtout après la longue et difficile marche de la journée. Cette route, qui remonte en grande partie la vallée de la Trême, ne manque pas de pittoresque ; elle est flanquée des deux côtés par des collines assez élevées et bien boisées, lesquelles, par moments, ne laissent entre elles que la place nécessaire pour suivre le bord de la rivière. Au bout d'une heure et demie de marche, la vallée s'élargit ; nous arrivons sur une petite éminence au pied de laquelle est bâti Châtel-St-Denis. Encore une demi-heure d'efforts et nous prendrons la diligence pour Palézieux ; là nous trouverons le train qui doit nous reconduire à Neuchâtel, où nous arrivons, harassés, à 10 heures 30 minutes du soir.

Dr F. BOREL-LAURER,
Président de la Section neuchâteloise.

Réunion fédérale du Club alpin suisse à Glaris.

Messieurs les Rédacteurs,

Vous me demandez un compte rendu détaillé de la réunion fédérale du Club alpin suisse à Glaris. Quoique j'eusse beaucoup préféré qu'un autre collègue voulût bien s'en charger, voici mon rapide récit : j'ai cru devoir laisser de côté beaucoup de détails, sans intérêt, ce me semble, pour le plus grand nombre de vos lecteurs.

Le Samedi 21 juillet, le brillant soleil du Club ayant paru dès le matin dans tout son éclat, et les baromètres s'accordant partout à faire de souriantes promesses d'un beau temps que n'avaient guère laissé espérer les vingt premiers jours du mois, le nombre des Clubistes annoncés, encore si limité la veille, se doubla et se tripla bien vite, jusqu'à ce qu'il eût atteint le chiffre de 180.

Tandis que nos collègues, à peine arrivés et casés, se hâtent de courir la ville de Glaris si proprette et si paisible, et de visiter ses

gracieux alentours, les délégués des Sections se réunissent dans la salle du Conseil d'Etat. A 3 heures s'ouvre la Conférence, c'était la 14me. Toutes les Sections sont représentées, excepté celles des Diablerets, du Moléson et du Toggenbourg.

Ayant l'honneur de présider l'assemblée, je commençai par un résumé succinct de la gestion du Comité central, depuis l'assemblée générale de 1876 et des principaux faits survenus dans la vie de notre Société durant cet exercice. Je signalerai ici seulement ce qui me paraît le plus important.

Depuis l'entrée en fonctions du Comité central actuel, quatre nouvelles sections se sont fondées, celles de Neuchâtel et de Bachtel (Oberland zuricois) dans le courant de 1876; au mois de mai dernier, celle du Titlis, dans le canton d'Unterwald et, en juin, celle des Mythen, dans le canton de Schwytz. Le Club compte aujourd'hui 22 sections et plusieurs sous-sections, entre autres celles de Bulle, de Vevey, de Fleurier et de La Chaux-de-Fonds. Le nombre total des membres s'est accru de près de 400 depuis la publication du dernier catalogue, c'est dire qu'il est aujourd'hui d'environ 2,300.

Le Club a reçu un diplôme d'honneur à l'exposition universelle de Philadelphie en 1876, pour sa belle collection d'annuaires, de cartes et de panoramas.

Le canton de Glaris avait été désigné comme champ officiel d'excursion pour 1876 et 1877. Pour les années 1878 et 1879, le nouveau champ a pour objectif une partie du canton des Grisons : il comprendra, en prenant pour base la Feuille XX de la Carte Dufour, les sections de Bivio, St-Moritz, Maloja et Bernina. Comme d'habitude, un itinéraire détaillé sera publié le printemps prochain pour faciliter l'exploration de cette belle contrée. Le Comité central en a confié le soin à l'une des plumes du Club les mieux autorisées, à un ancien et fidèle ami de l'Engadine.

Le Rapport des Vérificateurs des comptes de 1876, rédigé par MM. Raoul de Riedmatten, de Sion, et Wyss-Wyss, de Berne, se terminait en proposant l'approbation des comptes avec remerciements sincères au Trésorier central. Cette conclusion a été votée à l'unanimité. Sur la présentation du Comité central, ont été nommés par l'Assemblée, pour la vérification de la comptabilité de 1877, M. Urbain Schaller, banquier, de Fribourg, trésorier de la section du Moléson et M. Offenhauser, négociant, de Zofingen, président de la section de ce nom.

Le chiffre des recettes s'est élevé en 1876 à 11,819 fr. 95 cent., et celui des dépenses à 11,210 fr. 63 c. Le montant du fonds au crédit des enfants mineurs du guide Imfanger était, au 31 décembre dernier, de 1,184 fr. 45 c.

Après avoir rappelé les prochaines réunions annuelles des Clubs alpins étrangers, avec l'invitation pressante de leurs comités-directeurs, j'ai eu le plaisir de présenter à MM. les délégués deux membres de ces sociétés-sœurs présents à notre Conférence, M. le Dr Petersen, de Francfort-sur le Mein, représentant officiel du Club alpin allemand et autrichien et M. Moritz Déchy, de Buda-Pesth, représentant de l'Ungarischer Karpathen Alpenverein. A cette occasion, je dirai que nous avons eu la grande satisfaction d'être représentés officiellement à la fête du Club alpin français, à Grenoble, par notre vice-président central, M. Binet-Hentsch, et, à la fête du Club alpin italien, à Auronzo, par notre collègue zuricois, M. Baumann-Zürrer. Par contre, à notre grand regret, aucun clubiste suisse n'a pu assister à la réunion du Club alpin allemand et autrichien à Traunstein.

J'ai ensuite rendu compte brièvement des phases successives et laborieuses de l'affaire Gosset, des diverses démarches faites auprès de cet ingénieur ou de son mandataire par MM. R. Lindt de Berne, Rütimeyer de Bâle, le colonel Siegfried, chef du bureau topographique fédéral, ainsi que par moi, dans le but d'arriver à la solution désirée par la Commission glaciaire émanée de la Société helvétique des sciences naturelles et du Club alpin. J'ai réitéré la nouvelle du complet insuccès de ces démarches, déjà annoncée dans la chronique du *Jahrbuch*.

La Conférence a voté à l'unanimité sa pleine et entière approbation de la gestion du Comité central en l'espèce, et la sortie définitive de cette question du domaine de nos préoccupations, conformément, du reste, à la déclaration formelle et écrite de M. Gosset, de vouloir demeurer seul et unique propriétaire de ses travaux, et de rester libre de les publier quand et comme il le jugera bon.

J'ai annoncé que le Club alpin italien venait de me faire parvenir le Diplôme de membre honoraire de cette Société à destination de deux de nos collègues et illustres compatriotes, MM. Gottlieb et Bernard Studer, de Berne. Ce témoignage international honorifique a provoqué, sous la forme d'applaudissements répétés, la vive reconnaissance de l'Assemblée.

Quant aux *tractanda* à l'ordre du jour qui ont occupé la Conférence pendant près de trois heures, je n'en signalerai que deux. C'est d'abord un projet de règlement sur la construction et le règlement des cabanes. Ce règlement, élaboré l'hiver dernier par une Commission spéciale composée de M. R. Lindt, président de la section de Berne, de M. O. Wolf, vice-président de la section Monte-Rosa et de M. Briquet, secrétaire du Comité central, soumis ensuite à toutes les sections, et sérieusement discuté par plusieurs d'entre elles, a été adopté par la Conférence après une longue délibération, à l'unanimité des voix, moyennant deux ou trois modifications. Je mentionne ici seulement l'art. 8, en vertu duquel ces cabanes sont déclarées ouvertes à tous les voyageurs et placées sous leur consciencieuse protection, — ainsi que l'art. 9, en vertu duquel un règlement spécial d'ordre et de propreté, placé dans chaque cabane et dans les hôtels les plus rapprochés, sera recommandé à l'observation des voyageurs et des guides.

A ce propos, j'ai le plaisir d'informer vos lecteurs que le Comité de la section Monte-Rosa vient de publier une nouvelle édition, revue et augmentée, de son *Tarif pour guides et porteurs,* avec indication des distances en heures, le tout précédé d'un Règlement intérieur pour les cabanes, basé sur le règlement adopté à Glaris, et accompagné d'un court et précieux chapitre d'*Instructions pour les guides*.

La Conférence a aussi étudié avec soin la question du maintien ou de la dissolution de la Bibliothèque centrale du Club, depuis quelques années en permanence à Zurich, mais sans aucune utilité. Nous proposions, ou de la transférer tous les trois ans dans le siége du nouveau Comité central, ou, mieux encore, de répartir entre les bibliothèques spéciales des Sections tout ce qu'elle possède d'utile et d'intéressant. Cette dernière proposition a été adoptée à une très-grande majorité, avec pleins pouvoirs au Comité central de faire pour le mieux. L'archiviste titulaire de la Société, qui avait lui-même pris l'initiative en cette affaire, ne restera plus désormais chargé que de la rédaction du *Livre des glaciers*.

Ainsi que cela avait déjà été décidé l'année dernière, la prochaine réunion fédérale du C. A. S. a été maintenue, pour 1878, à Interlaken, où nous convie la section Berner-Oberland. M. le pasteur von Steiger, de Gsteig, président de cette section, a été confirmé président de la fête.

A 7 h. et demie du soir, la séance était terminée, et à 8 heures,

tous les Alpinistes envahissaient avec empressement les belles salles de l'hôtel du Glarnerhof, élégamment décorées de verdure et de drapeaux, pour faire honneur au banquet offert par leurs collègues glaronnais. D'un côté de la grande salle s'élevait un immense transparent, artistement peint, représentant la montagne du Tœdi, dont la section de Glaris a pris le nom; de l'autre côté, sur des rochers en carton peint, étaient fièrement postés un chamois et un bouquetin empaillés, du Musée de la Ville.

Oserai-je dire que le menu du repas fut excellent? pourquoi pas; mais surtout, rarement soirée fut aussi bien remplie et aussi variée. Les discours, les toasts furent abondants; nombreuses aussi et originales les productions poétiques et humoristiques; au milieu de tout cela, la Société instrumentale de Glaris, l'*Harmonie*, et la Société chorale, la *Frohsinn*, multipliaient leurs mélodieux intermèdes. En fait d'orateurs, permettez-moi, pour abréger, d'en nommer seulement cinq : M. le Dr *Hauser*, avocat, président du banquet, l'un des fondateurs du C. A. S., qui, au milieu d'un discours des plus éloquents sur le but élevé, instructif et patriotique, que notre Société doit poursuivre sans relâche, a donné lecture d'une lettre que lui adressait, en 1862, le très-regretté Dr Simler, de Berne, pour lui faire sentir la nécessité de fonder le C. A. S. et pour réclamer à cet effet son concours actif. On trouvera à la fin de ce récit cette lettre traduite en français: c'est un document historique précieux à connaître, et à conserver dans les annales de notre Société. Les autres orateurs que je veux encore nommer sont les délégués étrangers, M. le Dr *Petersen* et M. *Dechy*, puis M. le pasteur *von Steiger*, de Gsteig et M. le pasteur *Seewer*, de Wald, secrétaire de la section de Bachtel.

Au sortir de cette soirée si nourrie sous tous les rapports, la joie fut au comble à la vue d'un ciel tout étoilé et du plus splendide clair de lune. Quelle heureuse chance de réussite cela promettait pour les excursions projetées!

Un programme très-détaillé, élaboré par le Comité central, mais dû surtout aux indications compétentes du Comité de la section du Toedi, recommandait, avec tous les détails nécesaires, six excursions ou ascensions de nature bien diverse et sagement adaptées aux préférences et aux aptitudes si variées des Clubistes. Aussi, le lendemain matin, le temps paraissant assuré, au moins pour un ou deux jours, — tel fut le cas, en effet, car trois jours après il était déjà redevenu

aussi mauvais que la veille de la fête — grande agitation au Glarnerhof pour l'organisation des différents groupes. Cette organisation fut longue et laborieuse par le fait de la masse des participants et vu les difficultés de quelques-unes de ces courses pour des caravanes trop considérables, mais surtout à cause de l'espace très-restreint que présentent pour la couchée les cabanes du Club.

Néanmoins, les plus âgés et les plus pressés de regagner leurs foyers, partis les premiers pour l'une ou l'autre des deux excursions rapprochées et faciles, celle de Guppen, Oberblegi, Braunwald, Stachelberg, et celle du Klœnthal, revinrent le Dimanche soir à Glaris entièrement satisfaits. Quant au passage des Clarides, aux ascensions du Piz Segnes, du Vorab, du Ruchi et du Glaernisch, tout a également parfaitement réussi, grâce à l'obligeance de quelques Clubistes glaronnais nommés chefs de courses et grâce au bon choix des guides, ainsi qu'au grand nombre des porteurs chargés des havre-sacs, du bois et des vivres. Le mauvais état des neiges, amollies par tant de pluie, et la persistance déplorable du Fœhn ont contrarié et empêché les autres ascensions, en particulier celles du Toedi et du Hausstock.

Personnellement, je ne puis parler que de l'ascension du Glærnisch. Ce n'est pas le moment de la raconter, mais je suis heureux de dire que son succès a été complet, d'un bout à l'autre, quoiqu'elle comptât 47 personnes, dont 33 Clubistes, un guide et 13 porteurs. M. Freuler, de Glaris, chef de la course, est pour beaucoup dans ce succès. La cabane de la Firnblanke est un abri bien situé et très-bien construit, que l'on atteint en 6 heures depuis Glaris, en passant par le Klœnthal; il est pourvu d'un excellent poële, d'une table, de deux bancs, d'une petite batterie de cuisine, de foin et de 10 à 12 chaudes couvertures de laine ; mais c'est tout au plus si 14 ou 16 personnes peuvent y coucher, aussi dormit-on à tour de rôle. Ceux qui étaient dehors se blottissaient de leur mieux sous quelque rocher voisin, dans des plaids ou dans les couvertures cédées par leurs camarades du dedans, tandis que d'autres se groupaieut autour d'un immense feu alimenté avec zèle par les porteurs. A 7 heures et demie du matin, nous étions tous au sommet de cette belle montagne, dont le panorama splendide a dépassé notre attente, et, dans la soirée du Lundi, nous étions de retour à Glaris, sans avoir éprouvé le moindre accident, sans même avoir couru aucun danger.

Que me reste-t-il à ajouter en terminant ces pages? Tout d'abord

des remerciements bien sincères à la section du Toedi pour sa cordiale et généreuse réception, puis quelques mots sur une observation très-sérieuse faite par moi et par bien d'autres Clubistes pendant la réunion de Glaris.

Je la formule franchement, car j'y vois pour moi un devoir :

La proposition votée à Thoune, *à une seule voix de majorité*, de n'avoir que tous les deux ans une fête du Club comme elle avait eu lieu jusqu'alors toutes les années, et de la remplacer, l'année suivante, par une simple réunion libre, ne nous a pas paru une heureuse innovation. Nous ne pensons pas non plus qu'elle ait satisfait complétement ses promoteurs eux-mêmes. Voici nos raisons, partagées, je le répète, par de nombreux collègues :

1° Malgré la quote-part pécuniaire de la Caisse centrale affectée aux frais généraux de la réunion de Glaris, les dépenses de la section du Toedi n'ont pas été de beaucoup inférieures à celles de mainte autre Section, dans les réunions antérieures, où chaque Clubiste payait de 5 à 10 fr. sa carte de fête ; 2° les Clubistes venus à Glaris n'ont pu, pour la plupart, que s'entrevoir de loin, pendant le banquet, car, dès le lendemain de bonne heure, ils se dispersaient de tous côtés. Les anciens collègues ont à peine eu le temps de se reconnaître, et l'occasion a manqué pour contracter de nouvelles relations; 3° la Conférence des Délégués des Sections n'ayant pas été suivie, le lendemain, d'une assemblée générale de tous les Clubistes présents à la fête, ainsi que le prescrit formellement l'art. 11 de nos Statuts, elle pouvait être exposée, si elle eût pris telle ou telle décision grave, dans le domaine pécuniaire ou dans tel autre, ou à se voir obligée de la mettre elle-même à exécution, ou à devoir attendre une année entière pour soumettre sa proposition à l'approbation de la prochaine Assemblée générale ; 4° dans toutes nos précédentes Assemblées générales, l'élément administratif n'a occupé généralement qu'une place très-restreinte, tandis que le discours du Président de fête et les travaux de tels ou tels collègues ont toujours présenté un très-vif intérêt. Or, nous considèrerions la renonciation à cette excellente tradition comme très-nuisible à la vie intellectuelle et aux progrès du C. A. S.; 5° enfin, les excursions en masse du Lundi, le second jour de fête, telles que celles qui ont eu lieu les années précédentes aux Avents, à Charmey, au Beatenberg, à Weissbad, à Urnæsch, à Rotzloch, au Salève, etc., etc., ont certes bien leur utilité et leur charme. Ne nous

ont-elles pas toutes laissé les plus agréables souvenirs? Il serait donc déplorable de les supprimer dans l'avenir.

En tout cas, en attendant que le Club revienne sur la décision votée à Thoune, ce que nous espérons bien qu'il fera, je vous quitte, Messieurs, en vous disant, comme à tous les Clubistes qui auront lu ces lignes : Au revoir à Interlaken dans un an, à la fête fédérale qui se célébrera conformément à nos anciens us et coutumes, et je vous prie d'agréer une fois de plus l'assurance de mon dévouement clubistique avec mes salutations bien affectueuses.

Albert FREUNDLER, pasteur,
Président central.

P. S. Voici la traduction de la lettre de M. le Dr Simler à M. le Dr Hauser, mentionnée plus haut :

Très-honoré Monsieur,

« En pensant à la quantité de grimpeurs et d'alpinistes distingués que possède la Suisse, mon esprit se trouve hanté par un projet qui me paraît mériter d'être réalisé. Je me demande pourquoi nos grimpeurs éprouvés ne se constitueraient pas en un Club semblable au Club alpin anglais? Il est évident que, nous autres Suisses, nous pourrions contribuer, bien mieux que les Anglais, à la vérification et au perfectionnement de la topographie des Alpes, et cela surtout en ce qui concerne l'histoire naturelle et la physique des Alpes et de la région glaciaire. En transportant, par exemple, des thermomètres minima et maxima sur les hautes sommités pour les y laisser séjourner toute l'année, nous obtiendrions les renseignements les plus importants sur la température de ces altitudes. Nous aurions d'ailleurs à notre disposition les relevés topographiques originaux au $^1/_{25000}{}^{me}$, autre grand avantage sur les Anglais.

« Notre Club alpin national devrait, à l'instar de la Société helvétique des sciences naturelles, se subdiviser en sections dont chacune déploierait son activité spéciale dans son canton respectif. Une pareille Société, se vouant exclusivement à l'étude des régions alpines et des glaciers, serait à même, moyennant une organisation appropriée, de fournir des résultats remarquables. Pour plus d'émulation, l'on pourrait y joindre des publications périodiques auxquelles chacun contribuerait pour sa part, qui par un mémoire, qui par un récit, des des-

sins, etc. Je viens d'entretenir de ce projet M. Sand et je voudrais bien avoir aussi là-dessus votre avis. Pour ma part, je ne doute pas que MM. Weilenmann, de St-Gall, Coaz, de Coire, Studer, Fellenberg et Dr Roth, de Berne, ne voient la chose de très-bon œil. Veuillez donc me communiquer votre opinion sur ce sujet et me prêter votre concours pour mener à bien cette entreprise. En attendant, je vous envoie, Monsieur, mes salutations les plus amicales.

« Votre dévoué,

(Signé) « Dr R. Théod. SIMLER. »

Club Alpin Français

Congrès international des Clubs Alpins à Grenoble.

La Direction centrale du Club alpin français, encouragée à bon droit par la belle réussite du premier Congrès alpiniste, réuni l'an passé à Annecy, a désiré que le deuxième eût lieu dans le Dauphiné, et elle a désigné Grenoble pour en être le siége. Cette importante ville, située dans une magnifique vallée, offre en effet le précieux avantage de servir de point de départ pour les excursions alpestres les plus variées, et des cimes fort intéressantes, encore peu connues des touristes étrangers.

L'appel adressé par la Direction centrale à la Section du Club alpin français de l'Isère et à la Société des Touristes du Dauphiné fut entendu et compris. Ces sociétés, qui ont toutes deux Grenoble pour chef-lieu, furent chargées d'organiser d'un commun accord le congrès, les fêtes et les excursions qui devaient le suivre Elles provoquèrent auprès de chaque section du C. A. F , et même auprès des clubs étrangers, la nomination de délégués qui se réunirent à Grenoble déjà au mois d'avril dernier, arrêtèrent la date et le programme du Congrès et nommèrent les commissions d'organisation.

Ces dernières ont travaillé avec zèle et intelligence; aussi le succès le plus complet a-t-il couronné leurs travaux.

La fête a commencé à Grenoble le Dimanche 12 août. Dès le matin l'avenue de la gare était ornée de mâts vénitiens, la porte Randon brillamment décorée, et les principales rues de la ville pavoisées de

toutes parts par des drapeaux français, suisses, anglais et italiens. La population entière était sympathique et se distinguait par son attitude et son urbanité. La décoration de la place Grenette, celle de l'Hôtel-de-Ville, de ses jardins et de sa terrasse étaient surtout remarquées. Grenoble, comme municipalité, avait très-largement témoigné son intérêt au congrès.

A partir de 9 heures les bureaux des deux sociétés et la commission de réception se trouvaient à la gare, donnaient aux Alpinistes les renseignements nécessaires, et leur remettaient les cartes de logement et de banquet.

A 11 heures a lieu une courte mais cordiale réception officielle à l'Hôtel-de-Ville, par M. Adolphe Joanne, président de la Direction centrale du C. A, F., auteur des excellents guides qui portent son nom ; à ses côtés est M. le maire de la ville qui, dans une courte allocution, souhaite la bienvenue aux Clubistes. Tout auprès, sur l'esplanade du Jardin de ville, le corps de musique l'*Echo des Alpes* fait entendre des airs nationaux : *Allobroge vaillant*, — *Marche royale italienne*, — *Mélodies anglaises et suisses*.

A deux heures, première séance du congrès au théâtre; entrée libre au public ; la salle est comble. On y distingue un grand nombre de gracieux visages féminins. L'ordre du jour porte sur des questions d'intérêt général et annonce une conférence sur des sujets relatifs aux montagnes. La séance est ouverte par M. Joanne, président central.

Dans une éloquente allocution, il rappelle d'abord les pertes que le Club a faites dans les personnes de MM. de St-Ferréol et Henri Cordier, qui avaient concouru à préparer la fête et ont été prématurément enlevés à l'affection de leurs collègues. Puis, il n'a pas de peine à démontrer que les progrès rapides que fait l'idée des clubs alpins en France, est destinée à rendre, sous un très-grand nombre de rapports et de points de vue, les plus grands services à ce pays.

Après ce discours, évidemment fort goûté et très-applaudi du public, M. Talbert, vice-président de la Direction centrale et ex-proviseur du collége Rollin, présente un rapport aussi spirituel qu'intéressant sur les réunions clubistiques qui viennent d'avoir lieu, par les soins du Club italien, à Gressoney et au Petit St-Bernard.

Dans cette dernière réunion, le Club suisse a été représenté par M. C.-M. Briquet, secrétaire du Comité central.

M. Ferrand fils, secrétaire de la Section de l'Isère et membre de

celle de Genève, lit une conférence sur le mont Iseran, la Levanna et un col nouveau qu'il propose d'appeler *col du Bouquetin,* col frontière entre l'Italie, la Maurienne et la Tarentaise.

M. Guillemin lit un rapport sur les refuges, et M. Vallentin un sur l'archéologie dauphinoise.

A six heures, banquet dans le manége d'artillerie, près la porte des Alpes, gracieusement concédé par l'autorité militaire, et décoré avec un goût parfait pour la circonstance. Trois cent trente convives, dont cent quatre-vingts étrangers, y ont pris part.

La table des présidents se composait de :

MM. *Boscary,* vice-président de la Section de l'Isère.
Moinier, président de la Section d'Auvergne.
Dunant, président de la Sous-Section d'Annecy.
Hamilton, représentant l'Alpine Club anglais.
Isaïa, représentant du Club italien.
Martin-Francklin, président de la Sous-Section de Chambéry.
Pierre, colonel, Direction centrale.
Grouvel, général d'artillerie, Grenoble.
Gaché, maire de Grenoble.
Lory, président honoraire de la Section de l'Isère.
Joanne, président central.
Belz, président de la Société des Touristes
Fernel, président de la Section de l'Isère.
Bréard, général d'infanterie à Grenoble.
Talbert, vice-président de la Direction centrale.
Budden, président de la Section de Florence.
Binet-Hentsch, vice-président central du C. A. S.
Blanc, président de la Section de Gap.
Defey, vice-président de la Section d'Aoste.
Durandart, président de la Section Côte-d'Or.
De Rochas, vice-président de la Société des Touristes.

On remarquait, en outre, dans la réunion, plusieurs dames : Mmes Budden, de Florence; Caron, de Paris, qui venait d'escalader le Mont-Blanc, etc.; les colonels des régiments, les rédacteurs des journaux de Grenoble, les secrétaires des Sections, etc.

Des discours ont été prononcés par MM. Joanne, Lory, Belz, Gaché et Dunant.

Dans le discours de M. le président Joanne, nous avons surtout remarqué les passages suivants :

« Ces réunions confraternelles assurent une publicité fructueuse aux régions dans lesquelles elles se tiennent. Que de préventions ne dissipent-elles pas, d'ailleurs ! Que de susceptibilités ne calment-elles pas pour les guérir ensuite ! Elle nous rattachent tous, enfin, par des liens de plus en plus affectueux à nos collègues de la France entière et de l'étranger. Se voir, dans la vie, n'est-ce pas presque toujours s'entendre et très-souvent s'aimer? » Et ailleurs : « Dans cette fête de famille, il n'y a plus ni parisiens, ni provinciaux, ni étrangers, il n'y a que des Alpinistes joyeux de se voir, de se serrer la main et de se comprendre. »

Pendant le cours du banquet, M. le président a communiqué sept télégrammes, tous conçus en termes excellents, exprimant à l'Assemblée les félicitations cordiales des Sections non représentées et des Clubs étrangers. L'un d'entre eux était envoyé au nom du Club alpin allemand-autrichien (Deutsch-Oesterreichischer Alpen Verein), dont le drapeau ne nous a point paru flotter dans la salle. Cet envoi et l'intention qui l'avait dicté ont paru faire sur les assistants le meilleur effet. Puis, différents toasts ont été portés par MM. Hamilton, Binet-Hentsch, Isaïa, Budden, Defey, Besançon, rédacteur de la *Savoie thermale,* et Talbert. — Le délégué suisse a cherché à résumer les impressions que faisait naître en lui une si cordiale réception. A la demande que lui fit le président central de prendre la parole, il répondit que « cette aimable invitation n'était pas nécessaire et qu'il aurait réclamé de lui-même cette faveur, attendu qu'il était venu expressément dans le but de témoigner au nom du C. A. S. tout entier l'intérêt qu'il avait porté à la formation du C. A. F., et à la rapidité de son développement. L'étude et le culte des montagnes se lient, directement ou indirectement, à toutes les sciences humaines, et chacun peut y participer dans son individualité propre, quelle que soit l'étendue de ses connaissances et de ses facultés. Il est vraiment merveilleux de voir, par l'expérience qu'en ont faite des nations fort diverses, combien une idée noble et juste peut faire son chemin et devenir en peu de temps populaire. La première séance du Congrès, au théâtre, en a fourni un exemple frappant. Durant plusieurs heures, un grand nombre d'assistants, attentifs et immobiles, ont prêté un intérêt soutenu à un sujet bien nouveau pour la plupart d'entre eux.

Cela est d'un bon augure pour l'avenir et permet d'espérer que le C. A. F. continuera, dans ses travaux futurs, ce qui a été déjà brillamment commencé par son Annuaire, savoir : l'application à l'étude des Alpes de l'esprit éminemment clair et lucide qui caractérise son génie national. Tous les clubs européens ont à remplir leur rôle dans ces efforts collectifs vers un même but, et le délégué suisse adresse ses vœux à tous sans exception. Il n'hésite pas à y comprendre aussi le Club allemand et autrichien qui s'est souvenu de nous dans cette journée et l'a manifesté par son télégramme. Enfin, s'autorisant des nobles paroles prononcées par M. le président de la Direction centrale, le délégué suisse compare les clubs alpins à des pionniers qui n'ont peut-être pas le même point de départ, qui montent les différentes faces d'une pyramide, par exemple, mais qui ont cependant tous un même but, celui d'en atteindre le sommet, sous l'action d'un même mot d'ordre : *Excelsior !* Plus ces hommes s'élèvent, plus ils se rapprochent ! »

A 9 heures, le Jardin de ville et sa terrasse étaient splendidement illuminés, les musiques militaires y jouaient leurs plus beaux morceaux, et la population tout entière de Grenoble y accourait en foule. Un peu plus tard, un feu d'artifice était tiré sur l'Isère, et les forts Rabot et de la Bastille s'embrasaient par des feux de Bengale ; le coup d'œil était vraiment féerique, et les applaudissements de la foule éclataient de toutes parts.

Le lendemain lundi, de bonne heure, a été ouverte l'exposition alpine des objets à l'usage des clubistes, dans une salle du Musée ; plusieurs de ces objets avaient été envoyés de Genève, notamment les sacs de voyage de M. Isenring.

A 9 heures, a eu lieu la seconde séance du Congrès, dans la salle des concerts ; on y a entendu un rapport fort soigné de M. Ferrand fils, sur les objets exposés. M. le professeur Lory a fait une description scientifique, mais sous une forme populaire, des conditions géologiques des Alpes du Dauphiné, et des projections photographiques en ont, à l'aide de la lumière électrique, reproduit les principaux sites.

A une heure, s'effectuaient les départs pour les excursions annoncées. Un programme détaillé donnait tous les renseignements nécessaires ; sa rédaction soignée prouvait à elle seule que les organisateurs avaient étudié et prévu tous les détails du sujet. Voici le ré-

sultat des principales de ces excursions, tel que nous l'a transmis l'infatigable obligeance de M. Ferrand fils, de Grenoble, secrétaire du Congrès.

1° *Ascension du pic de la Croix de Belledonne* (2,980m). Trente-cinq Clubistes, dirigés par M. Ferrand, y ont pris part. Malheureusement, cette brillante excursion a subi de nombreux contre-temps par suite de l'indiscipline des porteurs et de la négligence d'un hôtelier chargé du service des vivres. Grâce au zèle des guides et de quelques touristes de bonne volonté, le directeur a pu les conjurer en grande partie. Après une mauvaise nuit, dix-sept Clubistes seulement sont arrivés au sommet, d'où une vue merveilleuse les a dédommagés de leurs peines. Pluie abondante et prolongée au retour, jusqu'à Uriage.

2° *Ascension de Chanrousse* (2,252m). Trente-deux touristes, dont trois dames, l'ont exécutée avec succès, sous la direction de MM. Belz, Fernel et Perrin. Elle est beaucoup plus facile que la précédente; on passe la nuit à Prémol ou à Roche-Béranger. Vue magnifique. Pluie au retour jusqu'à Uriage.

3° *Ascension de Moucherotte* (1,907m), exécutée par dix touristes, sous la direction de M. Tournier. Réception enthousiaste à Lans. Discours du maire. Fort belle vue au sommet.

4° *Excursion des Sept-Laux* (2,200m), faite par quatorze touristes, sous la direction de MM. Jullien et Corcellet, de la Société des Touristes. Fête et banquet à Allevard. Bonne réussite.

5° *Ascension du pic de l'Etendard* (3,473m), faite les 15, 16 et 17 août par douze touristes, sous la direction de M. Bourron, de la Société des Touristes, et de MM. Morin et Magnin, du C. A. F. Excursion bien réussie qui comptait parmi ses membres M. le marquis de Turenne, de la Direction centrale, âgé de 74 ans. Vue limitée par les brouillards.

Tous les lecteurs du *Jahrbuch* se rappelleront que M. G. Studer, président honoraire de la Section de Berne, fut un des premiers ascensionnistes de cette sommité magnifique. (20 juillet 1873.)

Notons, en terminant, qu'une charmante fête a été offerte à ceux des touristes qui ont exécuté leur retour par Uriage, le soir du mardi 14 août. Banquet de cent onze couverts dans la grande galerie de l'établissement des bains, toute pavoisée pour la circonstance. Illumination d'Uriage et de sa belle vallée. Feux d'artifice et feux de Bengale au château. A 9 heures et demie, bal dans le grand salon; plusieurs

dames, de retour de Chanrousse, et notre intrépide secrétaire, M. Ferrand, de retour de Belledonne, y ont dansé jusqu'à minuit.

Tel est l'exposé succinct d'une solennité qui laissera à tous ceux qui y ont pris part de charmants et utiles souvenirs. Son succès parfait, dans tous les détails, est dû essentiellement à l'activité dévouée et à la prévoyance ingénieuse de MM. les présidents, commissaires et secrétaires, dont le zèle ne s'est pas démenti un seul instant.

J.-L. Binet-Hentsch,
Vice-président du C. A. S.

Club Alpin Italien

La fête alpine du Petit Saint-Bernard

les 30, 31 Juillet et 1er Août 1877

Le 30 Juillet au matin, de nombreux drapeaux aux couleurs variées flottent sur l'hospice du Petit St-Bernard et sur tous les points saillants qui l'avoisinent ; un soleil radieux éclaire et réchauffe la nature entière, et de joyeux groupes d'Alpinistes italiens guettent l'arrivée de leurs collègues. Ceux-ci ne se font pas attendre, et d'heure en heure, on en voit déboucher isolément ou par petite compagnie, à pied ou en voiture, de l'un ou de l'autre versant. Tous sont accueillis en amis et conduits à l'Hospice, où l'infatigable abbé Chanoux, avec une bienveillance et une prévoyance inépuisables, veille à leur bien-être et leur donne tout ce qu'il faut pour les restaurer complétement. J'ai le plaisir d'y rencontrer un collègue genevois, M. Lossier, lequel empêché de se rendre à Glaris, s'est rendu ici en passant par le Col du Géant. On ne saurait trouver une route plus directe pour aller de Genève dans la Vallée d'Aoste.

La grande caravane française, partie de Bourg-St-Maurice le matin, pour aller visiter l'éboulement de Ste-Foy, n'arrive qu'assez tard dans la soirée, sous la conduite de M. Talbert, le vaillant vice-président du Club alpin français. Le président de la réunion, M. Budden, toujours à la brèche, se multiplie pour recevoir tout le monde ; grâce à lui, les connaissances se font, et bientôt une cordiale animation règne dans les différents groupes. Le Comité d'organisation, en tête duquel sont

MM. V. Defey, Farinet, Perrod et Darbellay, réussit à caser tout le monde, ce qui n'est pas facile par le fait de l'apparition constante de nouveaux arrivants ; puis on se met à table en deux « fournées » successives, vu l'exiguïté de la salle à manger. En pareil cas, les premiers servis ont le devoir de faire vite ; aussi, pour ne pas allonger, et après quelques instructions sur l'emploi de la journée du lendemain, n'est-il permis de porter qu'un seul toast « au roi d'Italie. » M. de Jussieu s'acquitte de cette tâche avec autant de sentiment que de goût, et rappelle les titres que possède Victor-Emmanuel à l'estime et à la reconnaissance des Alpinistes. Des applaudissements chaleureux prouvent qu'il a touché la note juste, et que le Président honoraire du Club alpin italien, le chef de l'ordre des St-Maurice et Lazare[1] est populaire et sympathique aux Alpinistes de tous pays.

Bientôt le bruit cesse à l'intérieur et aux alentours de l'hospice, chacun gagne sa couche et y trouve sinon le sommeil, du moins un repos réparateur.

Le lendemain matin, le temps est encore plus beau que la veille ; un ciel sans aucun nuage s'étend au-dessus de nos têtes, aussi la satisfaction la plus complète rayonne-t-elle sur tous les visages. La musique de la ville d'Aoste qui, la veille déjà, nous a regalés de quelques beaux morceaux, donne le signal du départ, et la caravane, composée de plus de cent personnes, s'ébranle et gravit la pente de la montagne qui domine l'Hospice du côté de l'Ouest. Il s'agit de grimper au Pic de Lancebranlette (2,954^{m}), dont on vante beaucoup la vue, et dont l'ascension facile n'exige que deux heures environ. La montée se fait par une pente d'abord douce, à travers de beaux pâturages émaillés d'éclatantes violettes et de touffes de myosotis et de gentianes ; puis on aborde les pierriers et on franchit une paroi de rochers pour retrouver ensuite un sentier facile jusqu'à la cime. A six heures déjà, les premiers arrivés font flotter au sommet le drapeau italien ; à sept heures, tout le monde, ou à peu près, a rejoint l'avant-garde, et chacun jouit du splendide panorama qui se déroule sous nos yeux. C'est d'abord le Mont-Blanc, ce gigantesque monarque, qui semble grandir à mesure que l'on s'élève et qui nous domine ici de toute sa hauteur.

[1] L'hospice du Petit St-Bernard, où nous recevions une si large hospitalité, relève de l'ordre des St-Maurice et Lazare qui subvient aux frais de l'établissement.

Il est flanqué de son cortége de satellites qui s'étalent de l'Aiguille de Tré-la-Tête au mont Dolent, et parmi lesquels se distinguent surtout le Géant, vierge encore de pas humains, et la Grande-Jorasse si fièrement campée. A la suite du massif du Mont-Blanc, les Alpes valaisannes étalent leur long cortége de cimes connues : Combin, Velan, D[t] d'Hérens, Cervin, Mont-Rose, Weisshorn, Dôme, etc. Aucune de ces majestés ne manque à l'appel ; pas un nuage n'entame cette élégante dentelure, sur la nomenclature de laquelle les experts de la bande, et il n'en manque pas, s'escriment à l'envi. On devine, plus qu'on ne voit, la grande vallée d'Aoste, qui sépare les Alpes Pennines des Alpes Grecques. Voici le Mont-Emilius, sentinelle avancée qui, d'un jet, s'élève à près de 3,000^{m} au-dessus de la plaine ; puis le vaste bassin de glaces du Ruitor avec les sommets moins élevés avoisinant le Mont-Valésan et qui dominent l'Hospice en face de nous. Au Sud, le regard plonge dans la vallée de Tignes d'où l'on voit fréquemment s'élever comme un brouillard produit par la « *montagne qui s'éboule* » non loin de Ste-Foy. Puis le Mont-Pourri élève sa tête blanchie, dessinant dans le ciel une courbe gracieuse qui rappelle celle de la Grivola. Enfin, bornant l'horizon à l'Ouest, les Alpes du Dauphiné: Pelvoux, Meije, Mont-Olan, Aiguilles d'Arve, Pic de Belledonne, viennent tendre la main au Mont-Blanc et fermer ce cercle splendide de montagnes dont nous occupons le centre et dont les points extrêmes sont distants entre eux d'environ 200 kilomètres.

On comprend que, lorsqu'on a le bonheur de jouir d'un semblable panorama par un temps splendide, on ne soit pas pressé de descendre ; aussi les heures s'écoulent-elles là-haut en contemplation et en causeries agréables. Cependant les organisateurs de la fête nous invitent à quitter la cime ; ils estiment que nos yeux doivent être rassasiés et que l'estomac doit réclamer ses droits. C'est qu'ils ont imaginé une collation en plein air, à mi-chemin entre la cime et l'Hospice, et qu'on a signalé l'arrivée au rendez-vous des mulets chargés du nécessaire. Descendons donc, puisqu'il le faut, mais lentement, comme à regret et en disant adieu à ces sommets qui disparaissent un à un derrière les avant-monts. Une sorte de plateau, que tapisse un vert gazon, nous sert de salle à manger ; l'herbe tendre y remplace les lits antiques et des vivres abondants sont offerts aux Clubistes. On s'aperçoit seulement alors que les organisateurs avaient raison, et qu'une ascension matinale favorise toujours l'appétit. Au dessert, car il y a

un dessert où les vins exquis de Chambave circulent avec abondance, la gaîté et la joyeuse humeur sont à leur comble ; la musique nous donne les airs nationaux des divers pays représentés à la réunion ; on entonne des chants, l'hymne des Allobroges fait merveille, et un toast même, un toast humoristique au *roi Soleil* échappe à M. Talbert, le spirituel vice-président du Club alpin français. Que de plans d'excursions s'élaborent, que de bonnes connaissances se forment, que de solides amitiés s'établissent durant ces instants charmants passés sur la montagne !

Encore quelques joyeux bonds, quelques glissades sur le gazon, et nous sommes à l'Hospice. Nous y trouvons quelques dames et beaucoup d'Alpinistes qui sont venus de près ou de loin prendre part au dernier acte de la réunion, au banquet qui doit avoir lieu près du lac. Voici entre autres J. Corona et l'abbé Gorret, deux intrépides Valdotains aussi habiles à manier la plume qu'à gravir les sommets. Voici le sous-préfet d'Aoste, M. Fiorentini ; le syndic de Florence, M. Peruzzi, et leurs dames qui ont tenu à honorer la fête de leur présence. M. Martinet, syndic d'Aoste. Voici M. Petersen, le délégué du Club alpin allemand et autrichien ; voici même un photographe qui nous invite à nous grouper à quelque distance de l'Hospice, pour que chacun de nous puisse conserver un souvenir palpable de cette jolie journée. Allons donc nous faire photographier ! Mais combien je préfèrerais que l'opérateur, faisant décrire un quart de cercle à son appareil, pût saisir instantanément le groupe d'une centaine de gens du pays, hommes, femmes et enfants, que l'annonce de la fête et les sons joyeux de la musique ont attirés des hameaux et des chalets avoisinants, et qui assistent, spectateurs désintéressés mais non pas impassibles, à cette scène nouvelle pour eux.

Bientôt le groupe des Alpinistes, obéissant à la voix du maître, M. Budden, prend place dans une sorte de pavillon formé par une palissade entourée de toile, non loin du lac et en vue du Mont-Blanc, que le soleil couchant illumine de ses feux. Trois longues tables sont dressées en forme de fer à cheval, et le *dîner social* s'ouvre avec tout l'entrain habituel en pareille occurence. Comment a-t-on pu servir à 130 personnes un menu pareil, à une telle hauteur, loin de tout centre un peu important et à une demi-heure de distance de l'Hospice? C'est là le secret des organisateurs et de l'infatigable abbé Chanoux. La série des toasts commence · M. Budden, président de la Section

de Florence, souhaite la bienvenue à tous, et félicite la Section d'Aoste de la réussite de cette réunion destinée à cimenter les rapports de bon voisinage entre les Alpinistes des deux versants des Alpes. Il termine en remettant deux diplômes d'honneur aux excellents guides Laurent Lanier et Henri Séraphin, de Courmayeur. M. Talbert remercie la Section d'Aoste de son aimable invitation et forme des vœux pour la prospérité du Club alpin italien. M. le commandeur Peruzzi, qui lui succède, dans une élégante improvisation, boit aux succès de l'alpinisme et à la prospérité de la vallée d'Aoste. M. le sous-préfet Fiorentini porte la santé du roi d'Italie et exprime le vœu que l'établissement du chemin de fer, depuis si longtemps projeté, d'Aoste à Ivrée, devienne enfin une réalité. Le Dr Petersen s'exprime en allemand, et, entremêlant son *speech* de quelques phrases françaises, il forme le vœu de voir les clubs alpins de tous pays s'unir de plus en plus intimément, malgré les diversités de langue et les rivalités de race. Le délégué du Club alpin suisse porte un toast aux montagnes, à la fois cause et but de ces réunions, aux sentiments élevés qu'elles inspirent et aux amitiés solides qu'elles établissent. M. Bérard, président de la Section de Tarentaise, évoque les souvenirs historiques encore récents qui rattachent la Savoie à l'Italie, et remercie le Comité de la Section d'Aoste pour la fête si bien réussie qu'il a su organiser. M. Berger, secrétaire de la Section de Lyon, exprime de même toute la reconnaissance de ses collègues; M. J. Corona lit une lettre du commandeur Correnti, secrétaire de l'Ordre des S-Maurice et Lazare, conçue en termes aussi élégants que flatteurs pour la réunion alpine. M. l'avocat Martinet, au nom de la ville d'Aoste, remercie les Alpinistes d'être venus si nombreux et les invite, en se rendant à la réunion prochaine de Gressoney, à s'arrêter à Aoste, où la municipalité et la Section d'Aoste leur préparent un dîner pour le surlendemain. M. Devot, de Calais, porte un toast aux guides, ces camarades dévoués et intrépides, sans lesquels les Alpinistes feraient souvent triste figure. M. l'abbé Goret formule, pour terminer, le vœu que les clubs alpins ne se bornent pas à se réunir pour banqueter et porter des toasts, mais que chacun d'eux, et chaque membre en particulier, travaille sérieusement à l'étude et à l'exploration de nos Alpes.

Après tant de discours, chacun est désireux de quitter la table; d'ailleurs la nuit s'avance; on regagne donc l'Hospice, d'où plusieurs partent le soir même pour la vallée d'Aoste ou Bourg-St-Maurice.

Quelques feux d'artifice et des feux de Bengale éclairent la scène des adieux; puis tout rentre dans le calme et tout dort à l'Hospice..... pour quelques heures.

Le repos n'est pas long; à deux heures déjà une caravane de 17 Alpinistes s'ébranle pour l'ascension des Flambeaux du Ruitor; à cinq heures, une seconde bande de 15 personnes, dont quatre dames, quitte le Petit St-Bernard pour la Chapelle de Ste-Marguerite, située au bord du lac et du glacier du Ruitor. D'autres partent un peu plus tard pour Courmayeur et le Col du Géant; bref, insensiblement tout ce monde s'écoule, chacun emportant en son cœur le meilleur et le plus reconnaissant souvenir pour la cordiale réception et pour les belles heures passées au Petit St-Bernard.

Les lendemains de fêtes sont tristes, dit-on; il n'en est rien pour celle-ci. En effet, le lendemain 2 août, une bonne partie des Alpinistes se retrouvait à Pré-St-Didier et revenait de là à Aoste dans deux grands omnibus, pour répondre à l'invitation que nous avait faite M. Martinet. Un joyeux dîner nous réunit donc encore pour quelques heures dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville, et la soirée s'achève dans les salles du Club alpin, honorées pendant quelques instants par la présence du ministre Nicotera, de retour d'une visite à S. M. Victor-Emmanuel, en chasse à Val-Savaranche.

Me sera-t-il permis à mon tour, en achevant ces lignes, de féliciter la Section d'Aoste de la réussite complète de sa fête. Bien des choses ont contribué à ce succès; le temps d'abord, qui ne se commande pas; la localité, ensuite, si bien choisie; puis une heureuse proportion entre les éléments italien, français, anglais, allemand et suisse, la présence de quelques dames, aussi bonnes marcheuses, pour le moins, que bien des Clubistes de notre connaissance; et enfin, par-dessus tout, le zèle infatigable et l'amabilité soutenue des membres du Comité d'organisation.

C.-M. Briquet,
Secrétaire central du Club alpin suisse.

Cette fête du Petit St-Bernard, dont nos lecteurs viennent d'avoir le récit, fut suivie de près, les 4, 5 et 6 Août, par une autre réunion internationale, convoquée également par le Club alpin italien, à Gressoney-St-Jean, dans le Val de Lys.

Dès le 4 au matin, les cols de Valdobbia, de Ranzuola, des Cimes blanches et le sentier de St-Martin, c'est-à-dire toutes les voies qui aboutissent à Gressoney, présentaient une animation inaccoutumée, et, vers le soir, tous les hôtels et les auberges de la localité et de ses environs regorgeaient de clubistes appartenant non-seulement aux diverses sections du Club alpin italien, mais encore à plusieurs Clubs étrangers; bon nombre d'entre eux venaient de la réunion du Petit St-Bernard. Notre collègue M. Briquet, qui avait si bien représenté à cette dernière le Club alpin suisse, n'avait pu malheureusement pousser jusqu'à Gressoney, mais grâce à la présence d'un autre membre de notre Société, M. Baumann-Zurrer, de la Section Uto, la place de la Suisse n'était pourtant pas vide à cette fête internationale où les principaux clubs étaient représentés.

A 8 heures du soir, un banquet réunissait ces nombreux arrivés sous un élégant pavillon dressé en forme de tente, décoré par les soins de M. le peintre Balduino, de Florence, ayant son entrée surmontée de l'emblème du Club alpin italien, et son pourtour orné des bannières particulières de chaque Section et de celles des Clubs alpins étrangers. Une grande cordialité marqua ce banquet, qui n'était du reste que le prélude de la fête proprement dite; aussi les toasts furent-ils renvoyés au repas du lendemain. Il n'y eut qu'un seul discours, celui de M. Q. Sella, président du Club italien, pour souhaiter la bienvenue à tous les clubistes présents à Gressoney, discours éloquent et très-humoristique, que l'orateur termina en annonçant que de nombreuses dames et demoiselles de la localité attendaient leurs cavaliers pour un bal improvisé. C'était un coup d'œil curieux et pittoresque que celui de cette réunion de dames la plupart en costumes du pays, dansant avec ces clubistes dans des accoutrements variés et plus ou moins bizarres, sous ce pavillon illuminé par les lampions de toutes couleurs avec son cadre de hautes montagnes et le massif du Mont-Rose comme fond du tableau.

Le lendemain, les clubistes, après avoir employé leur matinée d'une manière indépendante ou par petits groupes, entre autres quelques-uns

à recueillir des renseignements et documents au sujet de l'immigration allemande dans la vallée de Gressoney, se réunirent à midi, pour la séance générale, au milieu d'une belle prairie, au centre de laquelle se dressait, sous la forme d'un rocher, la tribune pour les orateurs. M. Sella, président du Club alpin italien, y monta le premier et s'attacha principalement à faire ressortir dans son discours l'importance de ces rencontres internationales entre les divers Clubs alpins, pour étudier, discuter et résoudre ensemble les questions rentrant dans leur domaine commun, telles que règlements des guides, construction de cabanes et de sentiers, réduction de tarifs de transport sur les chemins de fer pour les Alpinistes, comme aussi des questions scientifiques relatives au mouvement des glaciers, aux éboulements des montagnes, etc., etc. Après lui, M. le professeur Barretti lut un mémoire envoyé par M. le docteur Ph. Schiestl, président du Club des Touristes de Vienne, traitant la question des congrès internationaux, de la manière de les organiser, en les convoquant tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. A la suite d'une discussion intéressante et animée sur la convenance de tenir ces assises clubistiques dans les villes ou dans les montagnes, l'assemblée décida qu'elles devraient toujours avoir lieu, autant que possible, dans les Alpes, tantôt en Italie, tantôt en France, tantôt en Suisse, tantôt en Tyrol, et se borner à une seule réunion annuelle, l'inconvénient des fêtes trop nombreuses étant généralement senti. M. Talbert, vice-président du Club alpin français, parla ensuite sur les caravanes à organiser d'élèves d'écoles et de colléges et des avantages qu'il y aurait à faire se rencontrer et se réunir sur certains points des Alpes celles de pays voisins.

A la fin de la séance, une communication de M. Sella annonçant que, à la demande du ministre des Travaux publics, une réduction de 30 °/₀ était accordée sur les chemins de fer italiens, à tout groupe de douze alpinistes au moins, fut accueillie par les applaudissements des assistants.

La séance ainsi terminée, on passa au divertissement d'un bal champêtre improvisé et aussi animé que celui de la veille, puis au banquet, qui réunit, sous le pavillon-tente, plus de 200 personnes. A la fin du dessert, M. Sella monta à la tribune, entourée de tous les emblèmes et trophées de l'alpinisme : alpenstocks, sacs, piolets, gourdes, cordes, etc., et porta trois toasts : à S. M. le roi d'Italie, aux représentants des Clubs étrangers présents et à la commune de

Gressoney, en remerciement de la cordiale et prévenante hospitalité avec laquelle elle recevait les clubistes venus de tant de côtés divers.

D'autres toasts se succédèrent nombreux, exprimant, en différentes langues et sous diverses formes, les mêmes sentiments de reconnaissance, de fraternité, d'union entre les Clubs, d'intérêt sympathique pour le développement du Club alpin italien et du goût des montagnes chez la jeunesse du pays en général; le représentant du Club alpin suisse, M. Baumann-Zurrer, prit entre autres la parole en français pour remercier le président et les membres du Club italien, et en particulier les organisateurs de cette charmante fête. La lecture de deux poésies, dont l'une en dialecte piémontais, termina la séance, à laquelle succéda encore un bal champêtre, dernier acte d'une journée bien remplie et d'une réunion qui laissera à tous ceux qui y ont assisté de gais et agréables souvenirs.

Congrès d'Auronzo. — Après les fêtes internationales du Petit St-Bernard et de Gressoney, le Club alpin italien tenait, les 25, 26 et 27 août, à Auronzo, son Xe Congrès.

La petite ville de Pieve di Cadore était le lieu assigné de rendez-vous, où arrivaient dès le 25 de nombreux membres des diverses sections du Club italien et plusieurs représentants d'autres Clubs, parmi lesquels nous citerons M. F.-M. Beaumont, de l'Alpine Club de Londres; M. Ch. Rabot, du C. A. F., siége central de Paris; M. le professeur Eilles, du C. A. allemand et autrichien; M. le docteur Fabretti, de la Société des Gymnastes de Trieste; M. C. Baumann-Zurrer, du C. A. S. Une visite à la maison du Titien, dont Cadore s'honore d'être le lieu de naissance, suivie d'un gai repas avec accompagnement de fanfare et d'un brillant feu d'artifice, tiré sur les murailles du vieux château en ruines, remplit agréablement cette première soirée. Le lendemain matin, à six heures, une longue file de véhicules de toute espèce et de toutes formes conduisaient les nombreux clubistes de Cadore à Auronzo. A quelque distance de cette localité ils mettaient pied à terre pour y faire leur entrée en cortége, accompagnés de deux excellentes musiques. Au premier rang se faisait remarquer le président de la fête, M. le chevalier Rizzardi, en-

touré de plusieurs notabilités et, entre autres, des présidents des sections de Rome, de Florence, de Vérone, de Vicence, de Modène, d'Agordo, de Suze, de Varallo, d'Aoste, et du sécrétaire général du Comité central de Turin, M. l'avocat Cesare Isaia. Après avoir employé la matinée à visiter ensemble l'Exposition alpine installée dans le grand bâtiment des écoles, et comprenant des collections, soit de minéraux de la contrée, provenant entre autres des mines voisines de l'*Argentiera,* soit de plantes et fleurs alpestres, soit d'échantillons des bois des belles et riches forêts des environs, soit de paysages et de photographies reproduisant diverses localités et divers points de vue des montagnes d'alentour, les alpinistes se réunissaient à midi dans la grande salle de la prêture pour la séance du congrès Au bureau siégeaient à côté du président, M. Rizzardi, M. le comte Torelli, M. l'avocat C. Isaia, M. Budden, président honoraire de la Section d'Aoste, et les représentants des Clubs alpins étrangers que nous avons nommés tout à l'heure. Après les remerciements adressés par le président à tous les assistants pour leur présence en grand nombre à cette fête du Club alpin italien, lecture fut donnée de lettres et télégrammes venant de divers côtés, et exprimant qui des félicitations, qui des regrets de ne pouvoir assister au congrès. Le commandeur Sella, président central du Club alpin italien, entre autres, envoyait par ce moyen ses regrets qu'un léger accident au pied, survenu dans une excursion de montagne, depuis la réunion de Gressoney, le privât de prendre part aussi à celle-ci. Sur la proposition du président, l'assemblée vote l'envoi immédiat d'un télégramme en retour à M. le commandeur Sella, et d'un autre, d'hommage respectueux à S. M. le Roi, président honoraire du Club alpin italien.

M. Budden, président de la Section d'Aoste, sur l'invitation qui lui en fut faite par le président, donna ensuite quelques détails sur les réunions qui venaient d'avoir lieu au Petit St-Bernard et à Gressoney, ainsi que sur celle, plus récente encore, du 2[me] Congrès du Club alpin français, à Grenoble, et sur la complète réussite des unes et des autres. Il termina son allocution en communiquant un télégramme de M. l'avocat Ferrand, exprimant les regrets de la Section de Grenoble du C. A. F., de n'avoir pu envoyer quelques-uns de ses membres au Congrès d'Auronzo, et annonçant la nouvelle de l'ascension récemment effectuée avec plein succès, par M. de Castelnau, membre de la Section de Paris, du *Pic* jusqu'ici vierge, *de la Meije*. De vifs applaudisse-

ments accueillirent cette communication et amenèrent à la tribune M. Rabot, représentant du C. A. F., qui remercia en quelques paroles bien senties les alpinistes italiens, et de leur accueil en général, et de leur démonstration sympathique pour la victoire remportée par son compatriote.

Des discussions animées se succédèrent sur diverses questions et propositions. Ce fut d'abord la question de la réduction des prix de transport sur les chemins de fer, réclamée pour les clubistes. Malgré les bonnes dispositions manifestées à cet égard par les Compagnies italiennes en général, certains clubistes n'ont pas pu en profiter, même en groupes de douze, suivant que cela avait été accordé, comme le fait connaître une lettre du président de la Section de Naples, relativement à des membres de cette section ; sur quoi, M. Rizzardi, président, communique toute la correspondance échangée à ce sujet avec les Directions des chemins de fer, à la suite de laquelle il a obtenu finalement que *chaque* alpiniste aurait le droit d'user individuellement de cette réduction pour se rendre au Congrès d'Auronzo, mais trop tard malheureusement pour que tous les membres aient pu en profiter. Puis, M. Budden, président honoraire de la Section d'Aoste, lut un court mémoire sur la construction des cabanes alpestres, dans lequel il proposait que le Comité central fût chargé de s'occuper d'élaborer un réglement général sur cet objet, mais l'assemblée, appelée à voter à ce sujet, se prononça dans le sens que tout ce qui regardait cette question fût laissé aux sections.

M. le professeur Marinelli et le P. Denza parlèrent ensuite sur la manière de prendre des altitudes en montagne, et la nécessité, en face des difficultés de contrôle des diverses observations faites par des membres des Clubs alpins, de chercher à unifier autant que possible ce genre de recherches.

M. G. Ossi, de S. Vito, communiqua à l'assemblée la découverte récente, faite par les guides de cette localité, d'une nouvelle route pour arriver au sommet du *Mont-Pelmo* (3,761^{m}), laquelle permet d'éviter le passage dangereux signalé par M. Douglas Freshfield dans la relation publiée dans l'*Alpine Journal,* de son ascension de cette même sommité.

Il fut donné lecture de deux lettres, l'une de M. Damiano Marinelli, l'autre de M. le comte T. de Cambray-Digny, datée de Chamonix, racontant brièvement leur ascension heureusement effec-

tuée peu de temps auparavant au sommet du Mont-Blanc, par le versant italien. Enfin, l'assemblée, avant de se séparer, vota que le XI[e] Congrès du Club alpin italien aurait lieu l'année prochaine à *Ivrée* (Piémont).

La séance fut suivie d'un banquet qui eut lieu à cinq heures dans une belle construction en bois élevée *ad hoc,* et dont la décoration, fort bien réussie, de feuillage, de branches de sapin, de guirlandes de fleurs et de drapeaux, le tout artistement entremêlé, ne laissait rien à désirer ; les assistants exprimaient unanimement leur approbation et leur admiration soit pour l'aspect et la disposition du bâtiment improvisé, soit pour son ordonnance intérieure et celle du repas lui-même. A l'entrée, chacun des représentants des Clubs alpins étrangers, ainsi que des délégués des sections italiennes, recevaient un exemplaire du *Nouveau Guide de Cadore,* par M. Antonio Ronzon, illustré de jolies vues, dues au talent du peintre C. Allegri, de Venise, et orné d'une carte itinéraire exécutée par M. le chev. Rimini, de Florence.

Plus de 160 personnes prirent part au banquet ; parmi les assistants se faisaient remarquer quelques dames, entre autres une Anglaise, Mme Meynell, qui venait d'accomplir avec succès, avec son mari, l'ascension du Sorapis, sommité des environs (3,309^{m}). La série des toasts habituels en pareille occasion, se succéda d'une manière animée ; M. Baumann-Zurrer, qui représentait à Auronzo, comme il l'avait fait à Gressoney, le Club alpin suisse, dans un discours en français, dit qu'il engagerait vivement ses compatriotes à visiter cette intéressante région des montagnes dolomitiques, et il invita en même temps chaleureusement les convives à venir nombreux à la fête prochaine du Club alpin suisse, à Interlaken. Des santés particulières, celle de M. Sella, président du Club alpin italien, absent bien malgré lui de la réunion, et celle de M. C. Isaia, l'infatigable et sympathique secrétaire général, furent successivement portées.

Pendant que l'animation la plus complète et la plus cordiale régnait ainsi à l'intérieur du bâtiment, les montagnes d'alentour s'illuminaient d'une quantité de feux de joie, feux de Bengale et d'artifice, offrant un vraiment beau spectacle qui se prolongea bien avant dans la soirée Une grande animation ne cessa d'égayer la petite ville d'Auronzo, dont la rue principale fut sillonnée durant toute la soirée par une foule considérable de campagnards des environs et de visiteurs venus de Venise, de Padoue, de Bellune, etc.

Le lendemain matin, 27, eut lieu, à 8 h., l'inauguration de l'Observatoire météréologique, installé dans une belle tour construite *ad hoc*, sur le toit du vaste bâtiment des écoles primaires communales. Le P. Denza, venu tout exprès de Moncalieri pour assister à cette solennité, était chargé du discours d'inauguration, dans lequel il passa en revue les nombreuses stations météréologiques établies en Italie par les soins soit du Club alpin, soit de l'initiative privée; le chiffre annoncé par lui, de 70 Observatoires fonctionnant régulièrement en ce moment, et l'hommage bien mérité rendu au comte Torelli dont les louables et persévérants efforts ont beaucoup contribué à encourager cette branche des sciences, furent l'occasion de nombreux applaudissements de la part des assistants.

Vers 10 heures eut lieu le départ des alpinistes, les uns en voiture, les autres à pied par des sentiers traversant de magnifiques forêts de mélèzes, pour les mines de l'*Argentiera*, situées sur le flanc du *Monte-Rusiana*, à 10 kilomètres d'Auronzo. A l'entrée de l'établissement des mines s'élevait un arc de triomphe de verdure, dont le fronton portait écrit en italien, en grandes lettres formées de mousse et de fleurs : Xme Congrès du Club alpin italien. Tout à côté, au milieu d'une forêt de pins, étaient dressées, à l'ombre des arbres, des tables entourées de faisceaux de drapeaux des différentes nations, artistement entremêlés de feuillage et de fleurs alpestres, le tout offrant un coup d'œil très-pittoresque. Ce fut là qu'après une visite complète des travaux et des galeries souterraines de la mine, sous la conduite de M. Fuchs, directeur de la Société allemande d'exploitation, les clubistes prirent place en grand nombre pour savourer encore ensemble, avant de se disperser pour les diverses excursions inscrites au programme, le déjeuner alpestre gracieusement préparé et offert aux membres du Congrès par le Comité de la Section d'Auronzo. Ce repas champêtre empruntait à la localité même où il se tenait, au cadre alpestre qui l'entourait, à la tenue toute clubistique des assistants un cachet d'intimité, de simplicité et de cordialité qui avait un charme tout particulier et différent du banquet de la veille, tout agréable et animé qu'avait été celui-ci. Quelques toasts y furent encore portés, un entre autres au Club allemand et autrichien, accueilli par de nombreux *evviva,* et auquel le représentant de ce Club, M. Eilles, répondit par une pressante invitation aux alpinistes italiens ainsi qu'aux autres Clubs, à venir assister à la fête du Club alle-

mand et autrichien, l'année prochaine, à Ischl, dans le Salzkammergut. Quelques moments après prenait fin ce gai repas, et avec lui la partie officielle du programme de cette belle et brillante fête d'Auronzo.

Ce même jour, le lendemain et les jours suivants, eurent lieu plusieurs ascensions ayant pour objectif les nombreuses et intéressantes sommités des environs, dont quelques-unes sont d'une élévation fort respectable; ces parties ont généralement réussi à souhait, ayant été favorisées par un temps superbe. Nous mentionnerons celle du *Piz Popena* (3,166^{m}) exécutée très-heureusement par M. A de Falkner, M. et Mme Meynell, M. F.-M. Beaumont, membre de l'Alpine Club, et le jeune A. Dalgas, de la Section de Florence; — celle du *Monte-Cristallo* (3,244^{m}), par sept alpinistes, ayant à leur tête deux membres de la Section de Florence et M. Oswald Bombasci, d'Auronzo, plus spécialement chargé de la diriger; — des *Tre Cime* (2,297^{m}) par quatre clubistes conduits par le jeune docteur G. Zuliani, de Perarolo; — de la *Marmolada*, par trois autres, sous la direction de M. A Coletti, de Pieve di Cadore; — du *Sorapis* (3,309^{m}), ascension difficile et pourtant menée à bien par quatre clubistes accompagnés de M. Valentino Vecellio, d'Auronzo. M. Baumann-Zurrer fut du nombre de ces ascensionnistes et des ascensionnistes heureux, en effectuant avec un plein succès, avant et après la fête, les ascensions du Monte-Cristallo, de la Marmolada et du Monte-Piano. Nous regrettons que l'absence de communications spéciales à ce sujet nous prive, pour le moment du moins, de pouvoir offrir à nos lecteurs le récit, qui ne manquerait certes pas pour eux d'intérêt, de quelqu'une de ces ascensions, de celles en particulier exécutées par notre compatriote et collègue.

Nous aurions voulu terminer la série de ces récits des fêtes clubistiques de cet été par quelques détails sur le Congrès du Club allemand et autrichien, tenu à Traunstein (Bavière), les 20 et 21 août dernier, mais nous n'avons reçu jusqu'ici aucune communication un peu complète à ce sujet; nous savons seulement que, comme celles qui l'ont précédée et suivie, cette réunion a parfaitement réussi et a été fréquentée

par un grand nombre de clubistes non-seulement de l'Allemagne et de l'Autriche, mais d'autres pays étrangers ; il nous sera permis d'exprimer ici le regret que notre Club alpin suisse n'y ait compté aucun représentant, et nous savons que cette absence y a été remarquée d'une manière fâcheuse, d'autant plus qu'on s'était attendu à ce témoignage d'intérêt et de sympathique voisinage de sa part, et que sa place, place d'honneur comme toujours, était bien marquée à ce congrès ; nous espérons qu'il en sera autrement pour celui qui a été fixé et annoncé pour l'année prochaine à Ischl, dans le Salzkammergut.

E. DE T.

CHRONIQUE

Section des Diablerets

Nous voici fort embarrassés de chroniquer. Après avoir, dans le courant de l'été, servi fidèlement et non sans gloire la patronne (encore irrévélée, hélas !) des alpinistes, voici notre chroniqueur habituel en train de sacrifier à Bellone ; c'est le dire occupé de tout autre chose que d'*alpinistique!* (Pardonnez l'étrangeté de ce substantif.) Ce n'est donc qu'en tremblant que nous essayons de remplacer notre collègue, enrôlé sous les drapeaux du dieu Mars.

Le dernier trimestre a été, pour nous, marqué d'événements destinés à faire époque dans la vie de la Section. D'abord, l'inauguration du monument alpestre élevé à la mémoire de Jean Muret et de Juste Olivier, puis l'inauguration de la cabane d'Orny, puis enfin, une petite exposition d'objets ayant trait à l'alpinistique (puisque alpinistique il y a). Voilà certes de quoi créer de l'occupation à un Comité en chômage et éveiller l'intérêt des 239 membres de la Section.

Que vous dire de nouveau sur la solennité du Pont de Nant? Tous les journaux quotidiens du canton en ont déjà entretenu plus ou moins longuement leurs lecteurs, et leurs articles ont sans doute été reproduits par maints confrères des cantons romands. Jean Muret et Juste Olivier, l'un, homme d'Etat hautement respecté et naturaliste infa-

tigable; l'autre, poète, littérateur et historien; tous deux remarquables par les dons de l'esprit et du cœur, étaient de ces hommes aimés et estimés qu'on rencontre trop rarement sur sa route. Dans notre époque de relâchement moral, leur vie est un exemple, et l'on éprouve le besoin de perpétuer leur souvenir.

Jean Muret et Juste Olivier n'ont jamais été, il est vrai, de hardis grimpeurs, mais ils n'en étaient pas moins attachés au Club par de solides liens. Explorateurs passionnés, l'un dans le vaste et attrayant domaine de la botanique; l'autre dans la sphère non moins étendue de la poésie et des recherches historiques, tous deux ont puisé dans leurs travaux un ardent amour pour la nature alpestre. Des perquisitions incessantes et du travail patient du botaniste est né un herbier suisse sans pareil, disent les connaisseurs, et dont le Musée de Lausanne est actuellement dépositaire. Jean Muret, du reste, un jour d'entraînement a été le héros de l'aventure qui a fait donner au pas le plus difficile de l'ascension des Diablerets le nom de « pas du Lustre. »

Juste Olivier rêvait et méditait en été dans une retraite charmante, en pleine montagne et non loin de Gryon, sur le ravissant pâturage de Sergnement. Il a laissé des œuvres littéraires et historiques exclusivement vaudoises et hautement appréciées.

La Section des Diablerets ne s'est pas trouvée seule, du reste, à honorer la mémoire de ces deux hommes de bien. Botaniste passionné, Jean Muret n'a pas été moins regretté de la Société vaudoise des sciences naturelles dont il était membre, et cette Société s'est empressée de coopérer avec nous à la réalisation de notre projet. Aujourd'hui, les promeneurs qu'attire le romantique pâturage de Pont de Nant, ce joyau des Alpes vaudoises, peuvent lire les noms de Jean Muret et Juste Olivier gravés en hautes lettres sur la paroi de rochers qui tombe à pic de l'étage inférieur du Grand Muveran. Monument simple, modeste, exempt de fioritures, mais bien conforme au caractère des deux hommes au souvenir desquels il est consacré ; il durera aussi longtemps que l'imposante masse calcaire sur laquelle il est fondé.

La cérémonie d'inauguration a eu lieu le jeudi 23 août, par un temps désespérément pluvieux, en présence de membres de la Société des sciences naturelles quittant le congrès de Bex, de M. Didier, représentant du Comité central du C. A. S., de membres de la Section

des Diablerets, des autorités communales voisines, de quelques courageuses dames et des habitants des Plans. Un repas, animé de la plus franche cordialité et servi dans la pension Marlettaz, aux Plans, a suivi les discours prononcés au pied du monument, par MM. S. Chavannes et P. Cérésole. En somme, et malgré l'inclémence du temps, l'impression laissée par l'emploi de cette journée a été très-bonne.

Trois jours après, soit le dimanche 26 août, avait lieu l'inauguration de la cabane d'Orny. Le Comité se réjouissait fort de présenter sa bâtisse aux clubistes qui ne la connaissaient encore que de nom, et il avait fait des préparatifs en vue d'une certaine affluence. Cependant treize membres de notre Section, seulement, partaient d'Orsières. Quatre autres montaient par le val d'Arpette. Total : 17. Heureusement, nos amis des deux bouts du lac n'ont point failli au rendez-vous. Le Comité central était représenté par son doyen, M. Didier; la Section de Monte-Rosa, dont nous avons envahi le territoire pour y entasser nos moëllons, par MM. de Riedmatten, de Roten et de Sepibus, et la Section de Genève par son très-aimable vice-président, M. Brun, et par MM Carey, Mésam et Brun fils. D'autre part, nous avions été rejoints, la veille, par trois joyeux clubistes du val d'Aoste, MM. E. Santelli, F. Découlare et E. Defey, que le président du C.A.I. avait eu l'heureuse inspiration de nous expédier par le St-Bernard, à pied et d'une seule traite. La gaîté naturelle de M. Santelli, en particulier, ne tarda pas à exercer sur la troupe la plus heureuse influence. Une nombreuse escouade de porteurs et de guides, transportant toute une cargaison de provisions, de matériel de cuisine et de campement, porta la caravane à un effectif de 45 personnes environ.

Nous n'entreprendrons pas de suivre ses faits et gestes dans cette simple chronique Cela nous mènerait trop loin. D'ailleurs, l'un des participants nous en promet une relation humoristique. Les lecteurs de l'*Echo* en profiteront, je l'espére. Nous nous bornerons donc à enregistrer ici les amicales et excellentes dispositions qu'ont manifestées à notre égard les magistrats de la commune d'Orsières, et l'admiration dont sont saisis tous ceux qui, par un temps serein, atteignent la cabane, assistent de la porte à un coucher de soleil par une soirée telle que celle du 26 août, et visitent le lendemain le plateau du Trient, dont les magnificences ne sont encore connues que d'un petit nombre. Oui, la cabane d'Orny est admirablement placée! Elle a déjà

rendu et rendra encore de très-grands services. Preuve en est le choix qu'en ont déjà fait plusieurs clubistes pour des séjours plus ou moins prolongés. Vivement remercié soit notre collègue M. Javelle, l'un des premiers explorateurs de cette région, à nos yeux sans pareille, et l'initiateur de la construction de cet utile abri. Que ceux de nos co-sectionnaires demeurés froids, que nos amis de Neuchâtel et de Fribourg que la distance a retenus, veuillent bien croire qu'ils ont manqué là deux belles journées. Si nous avons déploré leur absence, en revanche nous ne leur en gardons point rancune, et nous souhaitons qu'ils rattrapent, un jour ou l'autre, l'occasion perdue de visiter ce petit palais des mille et une nuits et ses environs. Tous ceux qui ont suivi les pas de notre président, d'Orsières à la cabane et de là à la Pointe d'Orny, à la Fenêtre de Saleinaz et par dessus, par dessous ou à travers les obstacles de tous genres de la rimaye du Trient, en sont revenus sinon régénérés, du moins considérablement améliorés de cœur, de corps et d'esprit. Docteurs, il y a là matière à cures merveilleuses!

Vous connaissez sans doute, au moins par ses prospectus, la maison Lafontaine, de Paris, dont le successeur, M. Prudent, s'intitule membre et fournisseur du C. A. F. — A la sollicitation d'un de nos collègues, M. Prudent a bien voulu nous envoyer, en examen, une série de ses articles les plus employés par les alpinistes. Ils ont fait le sujet d'une petite exposition *sui generis*, et nous ont fourni l'occasion de faire des études comparatives fort intéressantes. A part un certain nombre d'instruments d'optique et de physique déjà connus, nous avons particulièrement remarqué trois objets d'une utilité plus commune et plus générale, savoir : 1° Une tente alpestre portative, construite sur le modèle Whymper; 2° Une lanterne pliante, et 3°, le sac de touriste n° 3. Ce sac est muni d'un appareil léger, soit chevalet de support, construit de telle manière que la charge est à la fois portée haut et écartée du dos du porteur. Elle repose en majeure partie sur les épaules et un peu aussi sur les reins. Autant que des essais faits en chambre, avec le sac garni, nous ont permis d'en juger, cette disposition allége considérablement le fardeau, en ce qu'elle affranchit entièrement la poitrine de la pression et de la gêne occasionnées par les courroies de support des sacs ordinaires. Toute liberté d'action est ainsi laissée aux muscles thoraciques. Ce modèle de sac nous paraît mériter une attention d'autant plus sérieuse qu'il semble

facile de remédier aux défauts dont nous l'avons entendu accuser. En tout cas, sac et lanterne sont deux inventions fort ingénieuses. Tente et lanterne ont été acquises par le Comité pour être améliorées (au moins la tente, dans quelques-unes de ses parties) et mises à la disposition des Clubistes aventureux ou doués de l'esprit d'exploration. Le sac, malheureusement, n'a pu trouver grâce à la porte de la Caisse, fermée pour cause d'épuisement. Comme hirondelles au premier froid, les écus sont partis à tire-d'ailes pour Orny, Pont de Nant et la ligne. Cela serait désespérant si nous ne savions que, comme hirondelles aussi, ils reviendront avec le printemps de la prochaine année comptable. Le sac se morfond en attendant, appelant de tous ses vœux quelque ami entreprenant qui veuille bien l'acquérir, le porter, l'étudier et juger calmement et sainement de ses qualités et de ses défauts.

Il ne me reste qu'à solliciter l'indulgence des lecteurs de l'*Echo* pour la longueur de cette chronique. L'abondance des matières en est seule responsable.

H. de C.

Section Monte-Rosa

On sait que le Club alpin suisse a fait construire près du glacier d'Orny, lequel descend de l'aiguille du Tour (3,542 m), dans l'Entremont, une cabane destinée aux touristes qui visitent cette partie si intéressante de notre pays. Ce glacier, qui est adjacent à celui du Trient, touche la frontière française.

La commune d'Orsières, sur le territoire de laquelle s'élève la cabane en question, s'est distinguée à cette occasion, et nous nous faisons un devoir et un plaisir de lui exprimer ici toute la reconnaissance du Club alpin suisse.

La Section d'Aoste était représentée à la fête d'inauguration, qui a eu lieu le 26 août dernier, par trois délégués : MM. Decoulare, professeur aux écoles techniques de Rome; Edouard Defey, professeur, et Ernest Santelli, ingénieur. Cinq délégués de Genève, parmi lesquels nous sommes heureux de citer M. Didier, fraternisèrent avec les trois représentants de la Section Monte-Rosa.

Le Dimanche 26 août, une trentaine de clubistes, escortés de quelques guides et porteurs, partaient d'Orsières. Le temps était peu rassurant, et le ciel semblait réserver quelques ondées à ces intrépides explorateurs. Il n'en fut heureusement rien : les nuages s'évanouirent, et l'après-midi put être consacré à explorer le glacier et la pointe d'Orny. Le soir venu, chacun s'établit pour passer la nuit, soit dans la cabane, soit sous les tentes dressées pour la circonstance.

Le lendemain, 27 août, toute la bande s'éparpille vers les quatre points cardinaux. Quelques clubistes s'en vont au St-Bernard, en passant par Orsières; d'autres font l'ascension de l'aiguille du Tour. Les mieux jambés de la troupe se dirigent vers le glacier de Saleinaz et descendent sur la Forclaz par le glacier du Trient.

Quelques mots maintenant sur le triste accident survenu au Lyskamm (groupe du Mont-Rose), le 6 septembre dernier, et qui a causé la mort de deux touristes, MM. Lewis et Paterson, et de trois guides, les frères Knubel.

A 2 heures du matin la caravane se mettait en route. Elle n'avait pris des vivres que pour la journée. La nuit vint et personne n'était de retour. L'alarme se répandit à Zermatt, et un quatrième frère Knubel, avec plusieurs guides et quelques étrangers se mirent à la recherche. Arrivés au glacier situé sur le versant méridional, ils trouvèrent les cinq cadavres épars sur la neige. Les deux Anglais n'étaient pas trop mutilés, mais Knubel cadet l'était horriblement. La tête avait disparu, le tronc était presque coupé en deux par la corde. On suppose que ce malheureux sera tombé le dernier, après avoir opposé une résistance désespérée.

Le passage du Lyskamm présente une longue arête complètement revêtue d'une cuirasse de glace, avec des corniches de neige. On présume que l'une de celles-ci aura cédé sous le poids des ascensionnistes.

Le val d'Anniviers a été fort visité cet été, et ses hôtels ont eu peine à loger tous les touristes.

R. de B.

Sion, 18 septembre 1877.

Section Genevoise

Quoique les mois d'été ne soient pas très-favorables aux séances et que, pendant leur durée, la vie du Club soit plus extérieure qu'intérieure, cependant, grâce à l'activité de notre président et à la complaisance de quelques membres, nous avons pu avoir trois séances fort agréablement remplies par des récits de courses ou réunions clubistiques. Celles-ci n'ont pas manqué cette année : dans la séance du 10 juillet, le président n'en annonçait pas moins de sept pour un avenir très-prochain.

Je n'ai pas à les raconter ici et veux seulement mentionner la course organisée le 8 juillet par la nouvelle Section du C. A. F. de Bonneville-Chamounix, à laquelle la nôtre avait été cordialement invitée. L'objectif était la cime d'Anday, communément appelée chez nous le Brezon. Une douzaine de clubistes genevois avaient répondu à l'appel de leurs collègues de Bonneville, et ont joyeusement fait cette facile ascension suivie d'un charmant repas en plein air, dans un bois auquel il n'y avait à reprocher qu'un peu trop de fraîcheur.

Le retour s'effectua par Saxonnex, et ce fut avec un sentiment de vive reconnaissance pour la manière parfaitement aimable dont ils avaient été reçus que les Genevois prirent congé de leurs collègues, regrettant de voir se terminer si vite cette jolie partie. La parfaite certitude d'être accueillis à bras ouverts encouragera certainement plusieurs d'entre nous à diriger leurs pas du côté de ces montagnes, où le botaniste et le géologue peuvent trouver ample moisson.

La séance du 10 août a été, en grande partie, remplie par le récit de diverses fêtes ou réunions. Dans celle du 7 septembre, M. Binet-Hentsch a raconté la fête du C. A. F. à Grenoble, fête à laquelle il représentait officiellement notre Club ; et M. Jullien nous a fait un récit humoristique de la course à la pointe de Marcelly, entreprise sous les auspices de la Section Bonneville-Chamounix et parfaitement réussie.

Les deux excursions d'été organisées par la Commission des courses ont eu des destinées diverses. La première, celle au Parmelan, favorisée par un temps admirable, n'a eu d'autre accroc que celui survenu à un pantalon. La seconde ne s'est pas faite dans les mêmes

conditions de sérénité, et a présenté le phénomène bizarre de deux groupes de clubistes courant l'un après l'autre, sans arriver à se rencontrer sur le Moléson, leur objectif commun. Un premier détachement était parti le matin pour Châtel-St-Denis, d'où il devait aller coucher dans les chalets de Plané. Un second groupe partit le soir et passa la nuit à Bulle, où il arriva par une pluie battante. Rendez-vous était donné pour le lendemain au sommet de la montagne. L'inclémence du ciel empêcha ces deux corps d'armée d'opérer leur jonction. Les clubistes du premier détachement durent s'arrêter en chemin et chercher un abri dans un chalet inhabité où ils passèrent la nuit. Puis, découragés par le temps, ils renoncèrent à faire l'ascension et descendirent sur Albeuve. Les clubistes partis de Bulle, plus favorisés, purent arriver, non cependant sans avoir reçu mainte ondée, sur le sommet de la montagne, qu'ils atteignirent par un beau soleil. A vrai dire, la vue laissait un peu à désirer du côté des Alpes bernoises, mais, après le temps qu'il faisait à six heures du matin, c'était un miracle de l'avoir aussi belle. Vainement le second détachement attendit-il le premier, il dut descendre à Châtel-St-Denis, et revenir à Genève sans l'avoir vu poindre à l'horizon.

Et maintenant que

De la dépouille de nos bois
L'automne va joncher la terre,

maintenant que nous sommes entrés dans ces « jours d'automne où la nature expire, » il faut dire, non sans tristesse, adieu à ces montagnes que nous aimons tant; il faut laisser reposer piques et piolets, que quelques-uns reprendront cependant pour la course d'hiver. Mais non, ce n'est point un adieu, c'est un « au revoir » et nous avons, pour nous consoler, le souvenir qui nous fait revivre dans le passé, et l'espérance, sa sœur, sur les ailes de laquelle nous nous élançons vers un avenir que nous aimons à peupler de nos multiples projets. Puissent ces derniers trouver leur réalisation ; c'est le vœu qu'en terminant nous formons pour tout lecteur de ces lignes.

E.-A. D. G.

Septembre 1877.

Comme complément à la Chronique genevoise, nous avons le plaisir d'annoncer à nos collègues que la Bibliothèque de notre Section a reçu de la famille de feu M. Dollfus-Ausset, à Mulhouse, un magnifique cadeau consistant en un exemplaire complet des *Matériaux pour l'étude des glaciers*, par M. Dollfus-Ausset. 10 vol. in-8°, avec Atlas.

Nous devons aussi des remerciements à M. E. Pricam, pour le don qu'il a fait à la Section d'un très-beau portrait-photographie de notre regretté collègue Morf.

Enfin, mentionnons encore, comme information, que le Comité central a voté la somme de 500 fr. à titre de secours aux veuves et orphelins des trois malheureux frères Knübel, de St-Nicolas, qui ont trouvé la mort dans la récente catastrophe du Lyskamm. Toutes les Sections du S. A. C. seront invitées à ouvrir une souscription à cet effet, et nous pensons bien que la Section genevoise ne sera pas la dernière à répondre à cet appel.[1]

Ch. E.

NOTES ET INFORMATIONS

M. Alb. Petitpierre, instituteur, vient d'exécuter un travail qui lui fait grand honneur et qui a été justement apprécié par la Société de géographie de Genève et par la Section genevoise du C. A. S. C'est une carte du Canton de Genève et de ses environs, s'étendant : au nord, jusqu'à la Dôle; à l'est, jusqu'à Evian, Taninges et Cluses; au sud, jusqu'à Magland, Thorens et Seyssel, et à l'ouest, jusqu'à Châtillon de Michaille. C'est proprement la Carte du bassin naturel de Genève, dont le canton n'occupe que le centre.

Cette carte, à grande échelle, ne pouvait pas être exécutée avec les courbes horizontales, les matériaux existants ne permettant pas un semblable travail; mais l'œil n'y perd rien, car M. Petitpierre a su accentuer d'une manière frappante tous les accidents de terrain, de manière à produire un effet remarquable de relief. Les couleurs, employées avec sobriété, mais avec intelligence, ajoutent encore à cet

[1] Nous n'avons pas reçu pour ce numéro les chroniques des sections du Moléson et de Neuchâtel.

effet, de sorte que les personnes qui d'ordinaire lisent difficilement les cartes géographiques, saisissent celle-ci du premier coup d'œil.

La publication de ce travail, qui vient combler une lacune réelle, souvent ressentie par les promeneurs genevois, est hautement désirable. Toutefois l'exécution à cette échelle, et en couleurs, est fort coûteuse; aussi ne mettra-t-on la main à l'œuvre que lorsqu'on aura trouvé deux cents souscripteurs. Nous désirons vivement que ce chiffre soit promptement atteint, et dans ce but nous engageons nos lecteurs à faire parvenir leur adhésion à la librairie H. Georg, Corraterie, à Genève. C.-M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Jahrbuch des Oesterreichischen Touristen-Club, VIIIe année
Vienne, 1877.

L'annuaire pour 1877 du Club des Touristes à Vienne, dont nous avons à rendre compte, forme un volume de près de 400 pages. Il s'ouvre par une étude complète, une vraie monographie du groupe de montagnes appelé *Sannthaler Alpen*. Ce massif forme la frontière des provinces autrichiennes de Styrie, de Carinthie et de Carniole et fait partie de la chaîne calcaire méridionale des Alpes autrichiennes. C'est un puissant et dernier rameau que le groupe des Karavanken envoie à l'Est, par delà la vallée de la Kanker.

L'auteur, le Dr Frischauf, a parcouru consciencieusement ce chaînon qui n'a, du reste, guère plus de 20 kilomètres de longueur, et il en fait un itinéraire complet et digne de servir de modèle à ceux que le Club alpin suisse fait rédiger pour ses champs d'excursion. Après un aperçu géographique viennent quelques notices sur l'histoire naturelle et l'etnographie, puis l'examen des routes qui conduisent au massif. Chaque cime est ensuite traitée pour elle-même au point de vue de son ascension et des particularités qu'elle peut offrir, et l'étude entière se termine par des renseignements historiques, archéologiques et scientifiques.

Après M. Frischauf, le Dr L. Schiestl aborde la question qu'a traitée le premier notre collègue M. Cérésole (voyez : *Echo des Alpes*, 1872, page 292), *de la propriété des glaciers*. Après avoir constaté que cette question n'est plus théorique, mais bien pratique, puisque la statistique nous dit que le seul canton du Valais a expédié en une seule année 9,516 quintaux de glace, et que présentement on évalue à 120 quintaux par jour ce qu'on extrait du glacier de Salénaz ; l'auteur cherche à la résoudre suivant le droit et les traditions de l'Autriche. Nous ne le suivrons pas dans cette étude, quelque intéressante qu'elle soit ; nous nous bornerons à mentionner ses conclusions, c'est que les glaciers n'appartiennent ni à l'Etat, ni aux communes, mais à personne, et que, par conséquent, chacun a le droit de se choisir une part de propriété, quitte à délimiter son bien et à payer, au besoin, les impôts qui pourraient être appliqués à cette nature de domaine comme à tout autre bien-fonds.

Le chapitre des « Kleine Mittheilungen » (courtes communications) est bien nourri et très-intéressant ; la plupart des auteurs y racontent leurs courses et aventures dans les Alpes autrichiennes. Deux articles de statistique alpine font diversion ; dans l'un on énumère les fêtes alpines en 1876 ; l'auteur n'a pas moins de dix-sept réunions clubistiques à décrire, et encore ne parle-t-il, en dehors du Club des Touristes, que des principales réunions de l'étranger. Le second article traite de l'activité des associations alpines ; nous en extrayons les chiffres suivants : Le nombre des membres des différents clubs alpins d'Europe, qui était à la fin de 1874 de 9,000 environ, s'est élevé à la fin de 1875 à 12,500, et à la fin de 1876 à plus de 22,000. C'est le Club alpin français qui a montré le plus rapide accroissement : en deux ans, le chiffre de ses membres s'est élevé de 600 à 2,000.

Le volume se termine par une chronique relatant les principales phases d'activité du Club des Touristes durant l'année.

C.-M. B.


E. S. dessin A. Chavannes
Lith. J. Dajoz, Genève
Portalet
Glacier d'Orny
Moraine
Plateau du Trient
Cabane d'Orny

L'ÉCHO DES ALPES

1877. — N° 4.

INAUGURATION DE LA CABANE D'ORNY[1]

26 et 27 Août 1877

L'inauguration de la Cabane d'Orny, depuis longtemps promise et attendue, avait fini par revêtir, aux yeux de certains Clubistes impatients, tous les caractères d'une utopie. Sous prétexte d'assujettir le zinc récalcitrant de la toiture ou de faire rentrer dans l'alignement une solive indisciplinée, on renvoyait la fête de quinzaine en quinzaine !... Enfin, un beau matin, arrive une petite carte circulaire, convoquant le Club alpin pour le samedi 25 août au soir, à Orsières. Le moment psychologique était arrivé, paraît-il, et tout faisait prévoir la réussite.

Transportons-nous d'emblée dans le bourg d'Orsières, sur cette place publique qui est le centre de la vie communale, et dont la façade de l'Hôtel des Alpes forme un des quatre côtés. La soirée est belle ; les habitants, assis par groupes devant leurs maisons, devisent, comme c'est la coutume au village à cette heure de la journée. Au milieu d'eux s'agite M. de C...., notre grand quartier-maître, tout entier aux préparatifs. Il va de l'Hôtel du Président

[1] L'article que nous publions sous ce titre était accompagné de nombreuses illustrations dues à l'habile crayon de l'auteur. Nous regrettons que le manque de place ne nous ait pas permis de les insérer dans le texte.

de commune à la cure, cherchant à s'assurer le concours du clergé et des autorités municipales. Reçu partout avec bienveillance, on voit sa physionomie s'illuminer. Tout est prêt, tout marche, le feu pétille dans l'âtre et, manches retroussées, la section des vivres est en pleine activité. Arrivent successivement M. de R..., de la Section Monte-Rosa, puis M. et Mme C..., des Diablerets ; puis, ô surprise agréable ! trois Clubistes Valdôtains, qui débouchent de la route du St.-Bernard, en colonne *desserrée* par rang de fatigue, le plus dispos marchant en tête, à grandes enjambées, et les deux autres échelonnés à distance. Dame ! ils viennent d'Aoste tout d'une traite !

Vers huit heures, rumeur dans le bourg. On entend sur le pavé le grincement caractéristique du soulier ferré mêlé au choc cadencé des bâtons et des piolets. Le gros de la troupe arrive. Effectivement, voici M. B..., porteur de la giberne légendaire et suivi d'un détachement de Clubistes plus ou moins harassés. Grand tohu-bohu, salutations, poignées de mains et embrassades. Présentation de trois Clubistes d'outre-monts : MM. E. S..., F. D.... et E. D. J.... Puis souper gai et cordial, pendant lequel on lie connaissance, et enfin prise de possession des quartiers.

Avant l'aube, il pleut. La place est transformée en un miroir liquide dans lequel se reflètent, aux premières clartés, les maisons environnantes. La consternation règne. Néanmoins on se lève pour voir venir, et bien nous faisons, car petit à petit le ciel se débrouille. Bientôt le bourg d'Orsières verse dans ses rues un flot de citadins costumés ou équipés de la façon la plus bizarre. La caravane se compose de quarante personnes environ, dont cinq guides et onze porteurs ayant sur leur dos tout un matériel de campement et de cuisine, et des provisions en abondance. Chemin faisant, les natures pensives ou observatrices peuvent constater combien il

existe de variété dans le mode de transport des sacs : voici M. M...., par exemple qui, profitant de la grande extension donnée à l'industrie des fers, a muni son sac d'une charpente métallique destinée à l'écarter du dos du porteur. En théorie cela est très-ingénieux ; mais M. M... trouve que la pratique ne répond guère à la théorie ; aussi, après un essai concluant, s'empresse-t-il de se débarrasser du sac et de sa charpente. Certains Clubistes, au thorax fortement développé, s'en vont préconisant la bandouillère. D'autres portent tout simplement leur saint-frusquin à la main. D'autres encore divisent leurs victuailles en fractions égales qu'ils logent dans toutes les poches imaginables. La majorité cependant préfère porter le *tornister* sur les épaules .... d'un autre. Quant au Vice-Président, il a sa manière à lui. Autour de sa taille il boucle un ceinturon auquel il suspend ses hardes à l'endroit que les grenadiers de l'Empire recouvraient de leurs gibernes. Grâce à ce procédé, si M. B.... s'assied, c'est toujours au tendre, et plus il se débraille pour se mettre à l'aise, plus il est convenablement couvert de l'autre côté.

Rien n'est plus gai et plus amusant que de voir cette longue file de voyageurs gravissant le sentier d'Orny, aux pentes accentuées. Le soleil a fait une apparition sérieuse, les visages sont souriants. Tous montent gaillardement, hormis N..., de Thonon, qui s'attarde. Ce n'est pas qu'il traîne, non certes ! Aucun ne lui en remontrerait quant à la persévérance. C'est plutôt affaire d'âge, d'embonpoint, sans compter la chaleur et ces affreux cailloux !

La montagne ménage souvent à ses amis de bien douces surprises. Nous tombons, haletants, en plein champ de myrtilles (vaccinium myrtillus). Instantanément toute la troupe s'arrête, courbe l'échine et procède à la cueillette des baies et à leur absorption. Considérée de bas en haut, la Section des Diablerets offre en ce moment une vue

d'ensemble dont on ne peut se rendre compte que *a posteriori*.

Plus haut, rencontre du mulet porte-vin et de son muletier. Parti avant nous, l'utile animal (nous parlons du mulet) a transporté son fardeau — deux barils — jusqu'au point où le sentier cesse d'être praticable pour les mulets, à mi-chemin de la cabane. Deux bipèdes (c'est ici que leur supériorité se révèle) feront le reste. Le mulet ne semble redescendre qu'à regret, littéralement entraîné par son maître. Nos sympathies et notre reconnaissance l'accompagnent.

Enfin, voici la source ! Halte générale et déjeuner. En un clin-d'œil la caravane est assise par groupes, s'étageant pittoresquement au milieu des bruyères. Ces figures bronzées des vétérans, ces physionomies rosées des novices, ces chapeaux aux grandes ailes déformées, ces piolets sortant comme des tiges des buissons de rhododendrons, ces sacs entr'ouverts, tout ce tableau brillamment éclairé par un large rayon de soleil avec lequel contraste la grande ombre du rocher, est certes bien fait pour tenter le crayon d'un artiste amateur.

Les appétits sont ouverts. Du centre, la distribution des vivres s'opère par trajectoires paraboliques qui se répètent d'un groupe à l'autre. On met la boîte au barillet. Cette opération fait naître sur mainte physionomie une expression d'inquiétude qui peut se traduire par : « Qu'il est petit, ce barillet ! Son contenu suffira-t-il à tous les convives ? » Aussi le sage et pratique échanson commence-t-il la distribution par des quarts de verre. Puis vient un demi, puis le verre entier.... et le vin coule encore. La tournée recommence.... et le barillet donne toujours. Décidément, nous sommes les favoris de Bacchus ! La gaîté devenant significative, l'échanson, dans son extrême prudence, ferme le robinet et fait disparaître le miraculeux baril dans une touffe de rhododendron fer-

rugineum; son contenu sera retrouvé au retour, à moins que.... et F.... promène circulairement au loin un regard scrutateur.

Nous voici de nouveau en marche. L'air devient vif. Le soleil se montre dans toute sa splendeur. On sent qu'on approche du but. L'enthousiasme gagne les moins expansifs, hormis N..., qui n'est pas encore arrivé à la hauteur voulue. On le voit s'agiter au loin dans les bas-fonds. Soudain, du sommet du contre-fort qui nous sépare du val d'Arpette, partent des cris joyeux. Quatre points noirs en mouvement franchissent l'arête et descendent de notre côté. Ce sont quatre Sectionnaires qui nous arrivent du lac Champex. Des hurrahs s'échangent de part et d'autre. La jonction s'opère sous le *plan de l'Arche,* et voici notre caravane renforcée d'autant.

Enfin la cabane apparaît sur la hauteur au milieu des rochers, et nous la saluons tous d'un formidable cri de joie. On monte presque au pas de charge, tant on a hâte d'arriver. A 11 heures et demie, le gros de la bande a franchi le seuil de notre chère maisonnette et contemple, dans l'extase et le repos, la vue incomparable du glacier d'Orny, du Portalet et du Combin, avec son majestueux entourage de sommités neigeuses.

Laissons aux dernières escouades le temps de rejoindre. Attendons même l'arrivée du brave et persévérant N..., et introduisons le lecteur en pleine inauguration officielle, si tant est que le terme d'*officialité* soit applicable à une altitude de 2700 mètres.

La cellule qui sert à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine est bondée d'inaugurants. Le Vice-Président trône sur un tabouret vacillant. Assis à sa droite, sur un siége non moins instable et bien enveloppé de son plaid, est le vénérable représentant du Comité central, M. D.... Le Secrétaire, complétement oisif, est installé sur une bûche d'arolle. Le Bibliothécaire, qui cumule les fonctions

de cuisinier, tient de la main droite un pochon monumental et dans la gauche un pot de Liebig. Il verse, sale et remue avec un sérieux imperturbable. De la marmite clubistique confiée à sa surveillance s'échappent des nuages d'une vapeur odoriférante qui fuient en longs filets bleuâtres par la porte laissée ouverte. Serrés comme asperges en botte, les Clubistes occupent jusqu'aux plus petits recoins disponibles. Une partie d'entre eux, qui n'a pu trouver place à l'intérieur, fait queue à la porte, et au bout de la queue se tient le groupe des porteurs, tout nez, tout yeux et tout oreilles. Sur la table s'entassent les victuailles, tandis que sur la tablette de la fenêtre s'alignent, dans une séduisante perspective, de nombreuses bouteilles d'un vin d'honneur de Coquempey, gracieusement offert par le Municipe d'Orsières. C'est au milieu de ces circonstances toutes favorables que se déroulent les diverses phases de l'événement capital.

Nous faisons grâce au lecteur du procès-verbal de tous les toasts, discours et autres productions littéraires qui virent le jour au dessert, dans cette étroite enceinte, à deux pas des glaces d'Orny. Aux savants de déterminer de quelle quantité la chaleureuse éloquence des orateurs qui se succédèrent, en augmenta la fonte en ce jour mémorable. Nous devons, cependant, une mention toute spéciale aux excellents sentiments dont la Muse, toujours fidèle au doyen du Comité central, lui suggéra l'expression, et à sa verve intarissable. Mentionnons aussi une lettre des plus amicales et toute sympathique signée du premier magistrat de la commune d'Orsières, et enfin la manifestation toute monarchique dont M. B.... ne craignit pas de se faire l'auteur en termes chaleureux, et dont le résultat fut de proclamer notre Vice-Président *roi* de la montagne, par la grâce de ses jarrets et la volonté clubistique. Ce qui se passa alors fut une véritable fête de famille. L'heure venue, elle prit fin, comme toute chose ; il fallut se séparer.

Le premier déserteur (qui le croirait ?) fut F. de R.., le montagnard par excellence. Il part à la recherche de sa montre. La perfide s'est égarée ; il ne sait pas au juste où, quand, ni comment, mais il part tout de même à grandes enjambées et dans une direction qu'il laisse à son instinct le soin de déterminer. Les vétérans, les tièdes et les époux soumis, aux allures plus circonspectes, disparaissent à sa suite. Restent seuls les foudres d'alpinisme. Ils ne peuvent tenir en place ; ils serrent convulsivement leurs piolets dans leurs mains nerveuses et s'agitent fiévreusement autour de la cabane. Au signal donné, tous se dispersent, qui sur l'alpe, qui sur le glacier, qui sur le plateau du Trient. Le gros de la troupe escalade la pointe d'Orny en se soufflant sur les doigts, car une brise glacée s'est levée qui agit frigorifiquement sur les extrémités.

Les guides — hommes prudents — enfilent leurs mitaines. D..., P... et W... font une partie de rocailles pendant laquelle D..., pour se débarrasser momentanément de son plaid, le cache si bien entre deux blocs, qu'il ne le retrouve qu'après deux heures d'actives recherches.

Sur le soir, le vent froid ayant cessé et les brebis étant rentrées au bercail, enchantées de leurs excursions, nous assistons, du seuil de la cabane, au plus féérique coucher de soleil que l'on puisse rêver. D'un rouge feu, le dôme grandiose du Combin domine de toute sa hauteur sa large base de glaciers, baignée dans une ombre bleuâtre. Quelques nuages rosés, chassés par le vent des hauteurs, le voilent par intermittences, tandis que du fond de la vallée, plongée dans les ténèbres, monte un brouillard diaphane qui l'encadre comme par magie et s'en va mourir dans l'espace. Ce spectacle, à nul autre pareil, fait sur nous tous une impression ineffaçable.

La soirée se passe dans l'intérieur de la cabane hospitalière, à la pâle clarté d'une lanterne délabrée suspendue au plafond par un bout de ficelle. Sous l'influence

de ces faibles rayons lumineux, l'ombre du cuisinier s'allonge contre la paroi en affectant des formes fantastiques. Cela vous reporte aux intérieurs de tavernes de Téniers. Même menu qu'à midi, mêmes arômes flottant dans l'espace. Les esprits sont animés et la conversation pétille. Un joyeux brouhaha d'éclats de rire, entremêlé de cliquetis de verres et de fourchettes, contraste avec le silence profond de la montagne. Quelle belle humeur ! que de paroles affables, que de souvenirs lestement racontés, combien de riantes perspectives pour le lendemain ! Les heures passent sans qu'on s'en doute. Il faut pourtant songer au repos.

N.... a disparu sans dire mot. Un ou deux dormeurs se sont déjà ensevelis dans la paille des lits de camp. La porte s'ouvre et livre passage à la longue file des jeunes gens qui s'égrène comme un chapelet le long des rochers, se dirigeant vers le camp sous la conduite d'un porte-lanterne. Deux tentes dessinent au loin leurs formes indécises sur la moraine sombre. Elles sont ancrées à quelques pas du petit lac dans un endroit qui, au milieu de ce sol bouleversé, semble avoir été ménagé tout exprès par dame nature. C'est un petit bassin creusé en pleine moraine et que les alluvions ont comblé à demi, formant ainsi une esplanade de sable fin parfaitement unie. Une ceinture de rocs l'abrite en partie. Ces deux tentes, dont l'origine est toute guerrière, ont subi à cette hauteur une sorte de transformation. Leur contour a perdu de cette raideur militaire que la toile affecte dans les grandes plaines ; leur galbe, au contraire, est devenu gracieux, leur profondeur engageante, et tout dans le paysage leur prête un air de « bonne maison. » N..., qui avait disparu sans mot dire, en a, paraît-il, subi de loin l'influence, car c'est là que nous le retrouvons enroulé dans sa couverture, enfoui dans la paille et ronflant à dire d'experts. Laissons quelques taquins houspiller le pauvre dormeur,

et avant de nous livrer au repos faisons le tour du campement.

La nuit est splendide. Une lune éclatante verse des flots d'une lumière argentée sur le glacier d'Orny. De longues et irrégulières bandes d'un bleu sombre attestent l'existence des crevasses sur le bord desquelles la neige scintille et semble se cristalliser en aiguilles diamantées. Les dentelures du Portalet étincellent dans la nuit. Partout règnent un calme paisible, un silence imposant, troublés seulement de temps à autre par la rupture d'un sérac ou par la chute de quelque bloc. C.... choisit ce moment pour se livrer à quelques divertissements pyrotechniques; des feux de Bengale s'allument successivemant et couvrent la moraine de lueurs magiques. Que faire de dormir en présence d'un pareil spectacle? Aussi nul n'y songe. On admire, on s'extasie, on cause et on chante. Une ou deux natures poétiques se livrent isolément à des rêveries *clair-de-lunaires*. Avec le secours presque superflu d'une lanterne vénitienne et d'une simple bougie, un va et vient avec échange d'impressions, s'établit à nouveau entre le camp et la cabane. Dans la tente des guides règne une gaîté bruyante. Les refrains du village se croisent avec la chanson rapportée de Paris par quelque Orserin aventureux; le guide d'Orsières retrouve les amis de Salvan, et l'on rit de ce bon rire traînard et chantant qui résonne si bien dans la montagne.

Peu à peu, la fatigue finissant par l'emporter, chacun se retire. Demeuré seul, le quartier-maître *clair-de-lunise* encore un brin, puis il rentre pour gagner sa couche.... Déception! la place est prise. Lors, dépouillant à son tour ceux qui l'ont frustré de son lit, de C.... soustrait une couverture par ci, une poignée de paille par là, et s'en arrange un nid en un coin, sans souci du voisin B.... Cela fait, de C.... se contracte, s'efforçant de se réduire à des dimensions conformes à l'exiguité du nid, puis il

tend à s'endormir en musique, la tête sur le panier à bois, bercé par les flots d'harmonie que produisent inconsciemment C.... qui ronfle en *ut* dièze, le Vice-Président qui soupire en *si bémol*, et un dormeur invisible qui miaule sur une gamme fantaisiste.

Deuxième journée. — L'aube naissante réveille les clubistes qui reposent sous les tentes. Bien que mieux abrités, les hôtes de la cabane n'en subissent pas moins l'influence de l'aurore. On se lève, on s'étire et l'on va se débarbouiller dans l'onde glacée, pour le plus grand divertissement des porteurs, aux yeux desquels ces ablutions paraissent chose superflue. Puis on déjeune, les sacs sont bouclés et le signal du départ est donné. La caravane est de nouveau diminuée par le départ d'un certain nombre de ses membres sur lesquels l'attrait des glaciers n'a pas de prise. Ils descendent à Orsières, les uns pour rentrer dans leurs pénates, d'autres pour pousser une pointe jusqu'à la Bella-Tola, les Chablaisiens enfin pour accompagner jusqu'à l'Hospice du St.-Bernard nos trois amis du val d'Aoste.

Restent onze preux enthousiastes. Deux d'entre eux, MM B ... père et fils, de Genève, s'encordent à la suite du guide F..., et partent pour escalader l'Aiguille du Tour. Confiants dans le commandement du « Roi de la montagne, » les sept autres, impatients de se lancer dans les aventures, décident de redescendre sur la Forclaz, par le col du Trient, en mettant le nez en passant à la Fenêtre de Saleinaz. La petite troupe se compose donc de Sa Majesté montagnarde et vice-présidentielle, du préposé aux écritures D.... et du commis à la bibliothèque, de C..., de MM. P..., L. J..., de P..., et W..., tous sept de la Section des Diablerets, et d'un collègue de Monte-Rosa, M. R. de R.... Trois guides les accompagnent, nous devrions plutôt dire trois aides, car un seul d'entre eux connaît la route, et encore la descente du Trient est-elle

pour lui une nouveauté. C'est donc en la personne de M. B.... que se concentre toute la confiance des membres du corps expéditionnaire, et nous verrons, par la réussite des opérations gymnastico-clubistiques, que cette confiance était bien justifiée.

Avant de nous mettre en route, ami lecteur, jetons un coup-d'œil furtif sur certains caractères particuliers à quelques-unes de ces personnalités.

M. B..., notre *dux*, est avantageusement connu *urbi et orbi*, mais il est certains détails de son costume qu'on aime à se rappeler, la giberne entre autres, déjà décrite, et puis le chapeau. Le chapeau se compose de deux parties parfaitement distinctes ; l'une cylindro-conique — sorte de monticule bosselé et crevassé, — l'autre circulaire et plane, mais guère plus adhérente à la première que l'anneau de Saturne ne l'est à la dite planète. A chaque pas que fait le propriétaire, l'anneau bascule et se livre à des mouvements oscillatoires qui semblent habilement combinés en vue d'une ventilation bienfaisante.

M. D..., notre Secrétaire, n'est pas grand, mais il est long. Cette nuance est surtout appréciable dans les nuits passées sous la tente en nombreuse compagnie. Il en a, du reste, tellement la conscience que, par générosité pour ses voisins, il se couche en forme de Z ou de 4, suivant les exigences de la digestion. Toutefois, dans la chaleur du rêve, il arrive que le jambage inférieur du Z remonte précipitamment, entraînant les bras dans un parallélisme invariable. L'effet habituel de ce brusque mouvement est de refouler le voisin et d'attirer sa couverture en même temps que ses invectives.

M. de C..., notre quartier-maître, est une de ces natures difficiles à dépeindre. Il inspire une sorte de respect, tant par ses qualités morales que par le développement vertical de sa taille. Rien ne peut mieux donner une idée de cet immense Clubiste qu'une éponge, en pre-

nant de ce végétal, non ses facultés d'absorption, mais sa multiplicité cellulaire. Ses vêtements sont garnis de poches, de pertuis, de couloirs invisibles dans lesquels s'emmagasinent le pain, les conserves, les toniques, les stomachiques et les flacons à surprises. Aussi sa démarche, forcément digne, est-elle accompagnée d'un bruit de ferblanterie qui réjouit le cœur. D'une stature qui permet le complet développement de ses facultés industrieuses, M. de C.... se rend particulièrement utile aux Clubistes dont l'air de la montagne ne fait que stimuler les titillements de l'épigastre. Quant aux autres personnages, ils ont encore quelques courses à faire avant d'arriver à une phase idiosyncrasique bien déterminée, et nous attendrons ce moment pour les présenter à nos lecteurs.

Après une inspection minutieusement faite de l'état des maçonneries de la cabane par les membres du Comité, la caravane s'ébranle, laissant à l'escouade des porteurs le soin de mettre tout en ordre et de lever le camp. On suit la crête de la moraine jusqu'à sa jonction avec le glacier d'Orny, puis l'on forme trois cordées, ayant chacune son guide en tête. La neige est bonne ; au bout d'une heure de marche nous sommes sur le plateau, où nous est ménagée une vue splendide sur cet immense cirque de glaces recouvert de neige d'une blancheur éblouissante, et bordé d'aiguilles et de rocs aux reflets métalliques et bizarrement dentelés. Nous laissons là nos sacs, fardeau pour le moment inutile ; nous les retrouverons au retour. Leur pyramide surgit de la neige comme un *cairn* des régions polaires. Et nous voici en route pour la Fenêtre, longeant le bord sud-est de cette cuvette géante de laquelle s'échappent tant de cataractes de glace. M. B.... a soin d'égayer la marche par des récits pleins de verve et d'à-propos, souvent interrompus par un impératif « tendez les cordes. » A d'autres instants c'est un Clubiste, dont la fibre admirative est vivement surexcitée,

qui se retourne, s'efforçant de faire partager ses impressions à quelque ami au loin encordé. L'entrain est à son comble. Vient un endroit où la déclivité de la cuvette est presque insensible. Le glacier offre, sur une grande étendue, une surface unie comme une place d'armes et recouverte d'une neige si épaisse que l'apparence même des crevasses disparaît complétement. A cette vue, certain capitaine sent se réveiller en lui la fibre guerrière. Il prend les cordes d'ascensionnistes pour de vulgaires cordeaux militaires, et commande d'une voix tonnante une série de mouvements tactiques aussitôt exécutés par ses compagnons avec une ponctualité toute prussienne. Faire de l'école de compagnie sur la glace, à 3500 mètres d'altitude ! Cette seule idée enflamme jusqu'à W...., qui, en temps ordinaire, abhorre le militarisme ; aussi, tout en fonctionnant avec conviction comme caporal de gauche, brandit-il son piolet avec énergie. Nous arrivons ainsi en formation de colonne d'attaque à la Fenêtre de Saleinaz, un des plus restreints, mais aussi des plus merveilleux sites de glaciers que l'on puisse voir, et maintenant d'un abord si facile ! C'est, à proprement parler, une sorte d'ouverture d'environ vingt mètres de largeur, que la nature a creusée entre deux immenses aiguilles de rochers. D'un côté se trouve le grand plateau du Trient que nous venons de traverser, et de l'autre, le Tour Noir, la resplendissante Aiguille d'Argentières et nombre d'autres sommités neigeuses. A quelques dizaines de mètres au-dessous de la Fenêtre naît le glacier de Saleinaz. Composée essentiellement de blocs de granit superposés, l'arête qui porte le nom de Fenêtre de Saleinaz est excessivement pittoresque. Partout le rocher est brisé à angles vifs, offrant une foule de siéges naturels que nous nous empressons d'utiliser. Avec le vin du Municipe, dont le solde avait été prudemment mis de côté, un toast chaleureux fut porté à M. le Président d'Orsières, puis les

noms des présents furent glissés dans la bouteille, introduite elle-même dans une cavité du roc, et l'on partit.... à regret.

En revenant sur nos pas, nous apercevons, sous forme de trois points noirs, MM. B.... et leur guide qui gravissent péniblement les pentes roides de l'Aiguille du Tour. Telle est la virginale blancheur de ces vastes champs de neige sur lesquels ils progressent que, malgré les dimensions microscopiques que l'éloignement donne à nos yeux aux trois voyageurs, nous pouvons suivre avec intérêt tous leurs mouvements. Nous les hélons ; la brise nous apporte leur réponse, puis, avec une vive curiosité, nous les voyons franchir la large rimaye sur un massif pont de neige, et peu à peu disparaître dans les rochers.

La traversée du plateau du Trient n'est qu'une promenade lorsque la neige porte. Une promenade en pleine région glaciaire, par un soleil radieux et en pareil lieu ! Ami lecteur, vos jarrets ne frémissent-ils pas d'impatience ? Partout les inégalités de la surface glaciaire sont recouvertes d'une neige compacte, dans l'épaisseur de laquelle des sillons plus ou moins accentués accusent l'existence et la direction des grandes crevasses. En franchissant ces sillons, instinctivement on s'efforce de se faire léger et l'on veille tout particulièrement à la tension des cordes. Bien différent doit être l'aspect du plateau, et bien plus difficultueux son parcours vers la mi-automne à la suite d'un été chaud. Même dans ce cas, il est douteux qu'il se découvre assez pour donner une idée exacte de sa topographie. Il serait curieux de le constater. En temps ordinaire les difficultés ne se rencontrent que dans son accès, et le col du Trient est, de toutes ses avenues, celle qui, sur une étendue relativement minime, en oppose, croyons-nous, le plus grand nombre. On s'en fait facilement une idée lorsque, du col des Ecandies, issue supérieure du val d'Arpette, on contemple de

près cette chute presque verticale, de plusieurs centaines de mètres, que fait le fleuve de glace étroitement encaissé et bien connu des touristes sous le nom de glacier du Trient. On reste saisi d'étonnement, d'admiration et presque d'effroi à la vue de ce monstrueux chaos de séracs énormes, pressés, tordus, suspendus dans l'espace ou a demi écrasés et tombant en miettes. Leur chute résonne dans la gorge comme le fracas de l'artillerie dans la bataille, tandis qu'au-dessus la neige du plateau étend sa nappe tranquille et resplendissante, baignée dans l'azur du ciel. Le col des Ecandies est pour cette vue un admirable observatoire. Il est, comme la Fenêtre de Saleinaz, une brèche étroite et profonde, creusée entre deux hautes aiguilles de rochers bizarrement découpés et dentelés. On croirait voir un portique en ruines avec ses colonnettes, ses corniches, ses clochetons et ses chapitaux irrégulièrement distribués. Si l'on a soin de se placer un peu en arrière du col, de manière à encadrer la chute du glacier dans l'ouverture du portique, qui n'en est éloigné que d'une centaine de mètres à peine, on obtient un tableau digne du pinceau d'un maître. Comme sur le glacier, comme partout du reste, la nature exerce là aussi son œuvre de destruction. Les colonnettes s'écroulent, les clochetons dégringolent, mais en même temps d'autres s'ébauchent tout à côté. Chaque année sculpte au portique un profil nouveau, à telles enseignes qu'à deux ans d'intervalle nous avons eu peine à le reconnaître. Quiconque aime les impressions fortes et durables doit s'y installer dans l'après-midi d'une belle journée, au moment où le soleil, baissant à l'horizon, inonde encore le glacier d'une vive lumière, tandis qu'au delà du col, le val d'Arpette est plongé dans l'ombre. On se trouverait alors dans une situation analogue, quoique absolument incomparable quant à l'effet produit, à celle d'un spectateur qui, du fond d'une loge sombre, assisterait à une féerie sur une

scène brillamment éclairée. Qui sait si, en un jour d'orage, le spectacle ne serait pas mille fois plus saisissant encore ! Involontairement on se reporte de là au crayon si captivant de G. Doré, et l'on rêve des tortures des damnés dans l'enfer de Dante, au-dessus duquel s'entr'ouvre le séjour des âmes bienheureuses.

Se frayer un passage au travers de cette masse de matériaux toujours en mouvement, et dont la situation des uns par rapport aux autres varie de jour en jour, est rarement chose facile. Tel qui, à un moment donné, y parviendra sans beaucoup de peine, trouvera, le lendemain, le passage à peu près impraticable. Franchir le col, c'est une opération qui donne à réfléchir ! Nous l'entreprenons dans des conditions mauvaises. Nous sommes inexpérimentés, nombreux, trop nombreux même, et il est déjà tard. Les jouissances esthétiques que procure le plateau du Trient et la Fenêtre de Saleinaz, et dont nous avons largement profité, ont absorbé un temps précieux. Les avalanches de pierres sont à craindre, et l'on entend déjà le bruit de la chute des cailloux, avant-coureurs de plus gros blocs. Nous allons être bombardés ! Et nos regards qui s'entrecroisent affectent la forme de points d'interrogation. Néanmoins, telle est notre confiance en l'expérience de M. B..., qu'aucun de nous n'hésite à le suivre. Un instant de repos, un déjeuner lestement pris, et nous sommes à vous, Président !

« Tout cela est bon à dire » pense *in petto* le quartier-maître, « mais jouissances esthétiques et gastronomiques, célérité et enthousiasme ont été de tout temps incompatibles. Et le contenu de mes cellules d'ailleurs ? » Et il prolonge insoucieusement repos, repas et jouissances en fabriquant du café qu'il distribue inopinément à la ronde. Nul ne s'en plaint, bien au contraire, et comme le sucre récalcitrant se montre rebelle à la fusion, la troupe, en attendant, descelle des blocs et les précipite sur la pente

le long de laquelle ils bondissent et s'émiettent avec un crépitement de mitraille. « Tel est le danger qui nous attend, » dit un moraliste de la bande. Et l'on continue à mitrailler pour s'aguerrir.

Après une sérieuse reconnaissance qu'ont poussée dans la profondeur M. B.... et les guides, la descente commence par un talus d'éboulis qui nous conduit tout droit dans la rimaye. Au bas du talus commencent les difficultés. Voici d'abord une paroi de rochers dépourvue d'aspérités et dans laquelle une étroite cheminée s'offre comme seule voie praticable. La tête de la première escouade s'y engage résolument. Seul, le corpulent P..., qui termine la cordée, éprouve une peine inouïe à s'y insinuer. Couché à plat ventre sur le roc qu'il semble étreindre avec passion, ses jambes s'agitent dans le vide, cherchant en vain un point d'appui. P.... est dans une situation analogue, quoique inverse, à celle d'un hanneton chaviré qui remue fiévreusement dans l'espace pattes et antennes. Les minutes s'écoulent, puis un quart d'heure, et la situation n'a pas changé. Bien qu'elle les condamne à une inaction d'autant plus impatientante que d'en haut on n'en peut reconnaître la cause, cette aventure excite l'hilarité des escouades suivantes qui attendent, pour se mettre en marche, que la voie soit libre. Brusquement P.... disparaît comme Guignol derrière la rampe, sans qu'on sache où ni comment, car, au-dessous de la corniche sur le bord de laquelle il oscillait tout à l'heure, on n'aperçoit d'en haut que le bleu de la profondeur. Ce qui se passe dans la cheminée est pour les touristes d'arrière-garde une énigme, crayonnée par un des cheminants.

La voie est ouverte. « En avant ! » commande notre doyen, dont la voix sort du précipice, aussitôt qu'il a mis la première cordée à couvert. Rendus circonspects, les derniers venus évitent la cheminée, cherchent ailleurs,

empruntent la glace et s'en trouvent bien. Toute la troupe est bientôt rassemblée sur un replat. Au replat est contigu un couloir de neige sillonné de temps à autre par les projectiles. Moment d'hésitation ! « Il faut le traverser, » affirme notre chef après un examen des lieux, « mais hâtons-nous ! » Des pas sont rapidement taillés par un des guides, et l'on s'y engage. Soudain le cri de : « Attention ! » est poussé par un observateur. En même temps retentit le crépitement produit par des rochers qui se détachent et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, une volée de cailloux passe en sifflant sur nos têtes. Cet incident nous donne des ailes. Le couloir est franchi à la course. Aucun de nous n'est atteint, mais plusieurs ont pâli. Dame ! pour les conscrits du Club, c'est le baptême du feu.

Le danger fait naître la réflexion, qui engendre la prudence, mère de la sûreté. Désormais nous éclairerons nos flancs. Un guide est détaché pour ce service. Il se poste sur une saillie et observe les rochers supérieurs avec la consigne de nous avertir aussitôt qu'il constatera le départ d'un projectile. Tranquillisés par cette mesure, qui réalise la bonne devise « un pour tous, » nous continuons la descente en zigzag à travers les rochers et les éboulis. Au signal donné par la vigie, chacun s'efface de son mieux. C'est alors que plusieurs, qui n'ont à leur portée qu'un gros caillou, se jettent à terre et, comme l'autruche, se contentent de mettre leur tête à couvert, tandis que leurs voisins, mieux partagés, se blotissent à l'aise derrière de gros blocs. Les pierres volent, sifflent, bondissent et s'entrechoquent avec un bruit infernal, frappant les rochers avec la violence de l'obus qui frappe l'escarpe, et Clubistes de se tâter, aussitôt le calme rétabli, et de décamper au plus vite.

Cette manœuvre nous amène, escouade après escouade, à un refuge bienvenu, sorte de grotte peu profonde où, en se serrant un peu, tout le monde trouve un abri et le

temps de reprendre haleine. L'émotion se peint sur maint visage ; le ton n'est plus à la plaisanterie, le silence règne dans les rangs, et les physionomies s'allongent à l'ouïe des impressions peu rassurantes qu'échangent entre eux M. B.... et les guides. C'est qu'en effet, de quelque côté de la grotte qu'on regarde, on n'aperçoit pas d'issue. Le guide B.... ne parle de rien moins que de passer ici la nuit ! Nous aimons à croire qu'il plaisante.... et pourtant cela jette un froid ! Les guides partent en reconnaissance, et du bord du rocher M. B.... suit et analyse tous leurs mouvements. Quelques instants plus tard, un cri de délivrance, un joyeux *eureka* retentit dans la profondeur, et une conversation s'engage de bas en haut dont voici l'explication. A l'un des angles de la grotte s'ouvre dans la glace une fissure, sorte de canal irrégulier qui plonge sous le glacier, à laquelle nous n'avons d'abord pris garde que pour nous garer d'y tomber. B..., lui, a son idée ; il en a cherché et trouvé l'issue inférieure. La direction de la fissure est favorable à nos projets ; c'est là que nous passerons. Il ne s'agit que d'en agrandir la section.

Aussitôt fait que dit. Les piolets frappent à coups redoublés, et le travail de forage se poursuit jusqu'à ouverture suffisante du tunnel. Puis une corde est déroulée du haut en bas dans le boyau, et l'un après l'autre nous nous y suspendons et nous laissons dévaler. Un guide est au bas, appuyé contre une paroi de rochers, du haut de laquelle des cascatelles tombent sur son dos et ruissellent de là jusque dans sa chaussure ; il nous happe au passage et nous aide à franchir le dernier pas, fort mauvais. Puis vient le tour des sacs et des bâtons laissés en arrière et qu'un guide jette un à un dans le boyau. Cette façon toute originale de se tirer d'affaire, imitée de la gent taupière, nous rend toute notre gaîté, excepté au guide B.... qui, trempé complétement, médit des cascatelles en termes énergiques.

Nous sommes au bout de nos peines, mais tout danger n'est pas encore écarté, car il reste à traverser la partie de la pente vers laquelle convergent toutes les pierres parties des hauteurs. « Dépêchez-vous, dépêchez-vous ! » est le cri qui part de tous les côtés, poussé par dix voix discordantes. La panique s'empare des esprits les plus calmes, et une fuite désordonnée, une déroute complète termine la périlleuse descente. On fuit en long, on fuit en travers, on fuit même en spirale sans souci du rang des cordées qui se culbutent, se croisent, se nouent et s'enchevêtrent, au grand désespoir du quartier-maître dont ce manque de décorum soulève l'indignation. Il fuit pourtant, lui aussi, mais avec dignité ; vu à distance au moment où il longe les séracs, il rappelle un brigand Calabrais poursuivi par la gendarmerie.

Parvenus en lieu de sûreté, nous nous serrons la main avec une joie mal déguisée, puis au col des Ecandies on se sépare. Le quartier-maître passe le col, enfile le val d'Arpette, cher aux amateurs d'ombre, de fraîcheur et de myrtilles noires, et retourne à Orsières, où il a à passer le quart d'heure de Rabelais. Les sept Clubistes restant descendent ventre à terre sur la Forclaz et Martigny où les prendra le train du soir.

Quant à vous, amis Clubistes; qui cherchez à secouer pour un jour le joug de vos soucis et de vos peines, montez à Orny, montez au plateau, mettez la tête à la Fenêtre de Saleinaz, puis revenez par où vous pourrez et.... vous m'en direz des nouvelles.

M. Wirz,
Membre de la Section des Diablerets.



Lith. J. Dajoz, Genève.

Une des parties inférieures du Glacier d'Etemna, près de Chaurion

QUELQUES MOTS SUR LES GLACIERS

2me Partie[1]

Dans un premier article, nous avons essayé de donner une idée générale des circonstaces physiques qui favorisent la formation des glaciers, ainsi qu'un aperçu rapide de leurs effets géologiques; dans cette seconde partie, nous nous occuperons plus spécialement de ce qu'on pourrait appeler leurs particularités.

On peut dire que chaque glacier a sa physionomie individuelle dépendant soit du relief du terrain le long duquel il descend, soit de la nature des roches qui le dominent ou qui l'entourent, soit encore de son orientation qui l'expose plus ou moins à l'action du soleil ou des courants d'air chaud.

Si le lit d'un glacier est très-peu incliné, d'une pente régulière, et que de plus il soit, dans sa partie supérieure, dominé non par des crêtes abruptes ou des pics déchirés, mais par des croupes arrondies qui ne lui envoient pas de débris rocheux avec leur contingent de neiges, le glacier sera propre, sa surface peu accidentée, ses crevasses peu considérables et assez régulièrement perpendiculaires à l'axe principal de la masse descendante, il sera facilement abordable. La plus grande partie de sa surface présentera l'aspect d'une plaine ondulée sur laquelle on pourra librement circuler; son extrémité inférieure se terminera en pente presque insensible, et si l'espace où il vient ainsi finir va en s'élargissant, il s'étalera plus ou moins en éventail.

Si tout en se mouvant sur une pente douce et régulière il se trouve couvert de blocs et de nombreux débris, il

[1] Voir pour la 1re partie le N° 2 de l'*Echo*.

cheminera escorté de ses moraines, et la terminale pourra être assez considérable pour garantir, en partie du moins, la glace de l'action de la chaleur ; en sorte qu'au moment où, en remontant la vallée, on atteint cette moraine, au lieu de voir, comme dans le cas précédent, une pente de glace facile à gravir, on se trouve au pied d'une véritable colline de blocs de toute dimension, de gravier et de boue, qui cache complétement à la vue la partie inférieure du glacier ; ce n'est qu'après l'avoir franchie, et même quelquefois avoir cheminé assez longtemps sur des cailloux, que l'on arrive sur la partie où la glace se montre à découvert.

Il arrive quelquefois qu'un glacier d'une grande épaisseur et charriant de nombreux blocs, se trouve, dans sa marche descendante, dominé sur ses flancs par des parois verticales dont les débris viennent tellement augmenter la hauteur des moraines latérales, que celles-ci empiètent sur le glacier et protègent en partie la glace qu'elles recouvrent, en sorte que dans l'été, l'ablation de la portion non couverte est plus considérable que sur les flancs ; il se forme ainsi de chaque côté du glacier une espèce de vallée qui sert presque toujours de lit à un courant d'eau limpide, parfois très-abondant, et qui, en se frayant son chemin dans la glace, y détermine des cavités de toutes formes, souvent remarquables par leur beauté et les circuits ou les chutes du ruisseau qui les traverse.

Lorsqu'un glacier chemine sur un terrain dont la pente est rapide ou présente de brusques changements de niveau, sa surface en est fortement modifiée ; aux endroits où la pente devient plus raide les crevasses s'élargissent, se multiplient ; les portions qu'elles séparaient se disloquent et forment, suivant l'épaisseur de la glace, tantôt de gigantesques escaliers ou d'énormes séracs, tantôt des pyramides ou des aiguilles dont les parties supérieures, plus ou moins blanches ou légèrement azurées, contras-

tent avec le bleu foncé des crevasses[1]; mais, chose remarquable, si le lit du glacier redevient plus horizontal, sa surface reprend assez vite son aspect ordinaire, et l'on peut voir ainsi une suite de parties bouleversées et inabordables alterner avec d'autres faciles à traverser ou à parcourir.

Parmi les vallées qui descendent des hautes chaînes, il en est quelques-unes d'une longueur assez considérable, et qui, bien avant leur débouché dans la plaine, se trouvent plus ou moins rétrécies ou resserrées entre d'immenses parois de rochers à pic. Si l'un des glaciers qui prennent naissance dans les régions supérieures vient dans sa marche descendante atteindre le bord de ces parois, il en couronne le haut d'une muraille de glace, et à mesure que cette masse est poussée en avant, elle se disloque et couvre de ses nombreux débris la base des précipices qu'elle domine; si c'est un glacier d'une grande puissance et dont la progression est rapide,[2] la quantité de glace ainsi entassée sera assez considérable pour reconstituer un nouveau glacier formant une digue capable de barrer la vallée et d'arrêter le cours du torrent qui amène les eaux des parties supérieures; il se formera ainsi en arrière de cette digue un lac qui pourra devenir fort étendu et très-profond. L'eau en contact avec la glace en facilitera la

[1] A l'une de nos visites au glacier de Fiesch, nous eûmes l'occasion de voir dans sa partie inférieure de hautes aiguilles encore passablement larges vers le haut, mais si minces que nous les percions facilement à coup de pierres.

[2] La vitesse avec laquelle se meut la masse d'un glacier est très-variable. En voici quelques exemples :

Glaciers du Grindelwald, environ 20 à 30 pieds par année.
Glacier des Bossons, » 500.
Glaciers de l'Aar, du Gorner, plus de 1000.

Cette progression est encore plus rapide dans les glaciers polaires aboutissant à la mer. D'après les observations faites au Groenland. en 1875, par M. Helland, le glacier de Torsukatak, de 280^{m} de puissance, avançait de 10^{m} en 24 h. Celui de Jacobshawn, de 19^{m} en 24 h.

fusion, et comme son volume s'accroît chaque jour, sa hauteur finira par être telle que la pression qu'elle exerce rompra enfin la digue de glace qui la retenait. On comprend tous les désastres que peut produire une pareille masse d'eau se précipitant tout à coup le long de la vallée, et quelle étendue de terrain elle pourra couvrir de ses débris en arrivant dans la plaine. Il ne serait pas impossible que les grands dépôts de nos environs au débouché des vallées de l'Arve, de la Dranse, etc., que nous nommons terrains glaciaires, dussent leur origine à des débâcles analogues à celle qui en 1818 désola la vallée de Bagnes, mais qui se seraient produites sur une échelle bien autrement considérable.

En parlant des glaciers composés, nous avons vu ce qu'on nomme *moraine médiane*. Il arrive quelquefois qu'un glacier simple présente aussi une semblable moraine, lorsque dans sa marche descendante il vient à rencontrer une grande masse rocheuse qui, sans barrer complétement la vallée, forme comme une île au milieu de cette mer de glace. Le glacier, jusqu'alors unique, se divise en deux parties qui, après avoir dépassé l'obstacle et entraîné les débris qui s'en sont détachés, viennent se rejoindre plus bas en amenant ce nouveau contingent de blocs et de cailloux. Il se forme ainsi une moraine médiane souvent assez considérable.

Dans les localités où deux glaciers ou portions de glacier viennent ainsi se rejoindre au pied de hautes parois rocheuses, la glace se trouve ordinairement très-bouleversée, et forme quelquefois d'immenses cavernes où l'on ne doit s'aventurer qu'avec beaucoup de précautions, mais qui offrent un spectacle qu'il est impossible d'oublier, et dont on ne saurait décrire la sauvage magnificence.

D'après quelques-uns des détails qui précèdent, on comprend que les nombreux filets d'eau et les ruisseaux qui circulent à la surface ou près de la surface d'un glacier,

et qui sont très-limpides, peuvent dans certaines circonstances former des bassins plus ou moins étendus; aussi n'est-il pàs rare de rencontrer, soit sur la surface ondulée des glaciers, soit sur leurs bords, de vrais petits lacs d'un beau bleu, dont les berges de glace présentent souvent les formes les plus bizarres et les plus pittoresques.

Parmi ceux qui nous ont le plus intéressés je citerai comme exemples :

1° Un de ceux qui se trouvaient en 1870 vers le milieu du grand glacier du Gorner, long de plus de 120 mètres et encaissé dans un vallon de glace très-propre. Il présentait de nombreux petits golfes, des îles et des blocs flottants dont nous ne pouvions nous lasser d'admirer les élégantes et délicates dentelures.

2° Celui de Mærjelen, vers le grand contour du glacier d'Aletsch, au pied de l'Eggischhorn, où d'énormes blocs flottants nous donnaient une idée des glaces polaires.

3° Celui qui se trouve près de la partie inférieure du glacier d'Otemma dans la vallée de Bagnes. Sa partie profonde, d'un bleu foncé, était dominée par une muraille de glace verticale mais très-ondulée, et ses autres rives étaient entourées de gracieuses pentes de gazon et de fleurs. Un jour de brouillard, comme nous repassions près de là, nous vîmes une nombreuse réunion de pinsons des neiges qui paraissaient très-activement occupés tout le long du bord; ils ne s'envolèrent que lorsque nous fûmes presque au milieu d'eux, et nous découvrîmes, flottant à la surface de l'eau, une multitude de petites phalènes que le vent y avait amenées et dont ces jolis oiseaux faisaient leur profit. Ce lac existe probablement depuis fort longtemps, et peut-être était-il jadis bien plus étendu, à en juger du moins par la description et surtout le des-

sin donnés en 1781 par T. Bourrit, dans son *Traité des Alpes*, tome 1, page 56.[1]

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les changements d'aspect que peuvent présenter les glaciers suivant la saison et même suivant l'heure de la journée; mais la place assignée à notre résumé ne le permet pas, et avant de le terminer, nous essayerons de donner l'explication de quelques phénomènes qui se produisent sur une bien moins grande échelle et qui cependant méritent notre attention, tels sont les puits, les trous d'orgues, les tables, les moulins ou entonnoirs, les cônes ou pyramides de sable, etc.

On nomme *puits* des creux verticaux plus ou moins cylindriques, souvent très-profonds quoique d'un petit diamètre, et remplis d'eau limpide; au fond se trouve toujours ou quelque pierre plate et peu épaisse ou un mince dépôt de sable ou de gravier. Si l'on se rappelle que l'eau a son maximum de densité à + 4° C. et que, par conséquent, elle devient un peu plns légère soit que sa température s'élève, soit qu'elle se rapproche du point de congélation,[2] on comprendra facilement l'origine de ces puits qui se forment assez rapidement pendant la saison chaude.

Lorsqu'une mince couche de sable ou quelque pierre plate, telle que l'ardoise ou autre roche feuilletée, se trouve à la surface du glacier, elle s'échauffe sous l'in-

[1] T. Bourrit est, je crois, le premier touriste qui ait visité la partie supérieure de la vallée de Bagnes; la vue des merveilles encore si peu connues de ce monde des glaces a dû faire sur lui une très-vive impression, et en cherchant à la faire partager à ses lecteurs, il a bien quelquefois, sans s'en douter, donné des descriptions un peu exagérées.

[2]

Température	Densité de l'eau	Température	Densité de l'eau
+ 4°	1,000,000	+ 4°	1,000,000
+ 3°	0,999,999	+ 5°	0,999,999
+ 2°	0,999,966	+ 6°	0,999,969
+ 1°	0,999,927	+ 7°	0,999,929
0°	0,999,873	+ 8°	0,999,878

fluence des rayons solaires bien plus rapidement que la surface *propre*, et, vu son peu d'épaisseur, transmet sa chaleur à la glace qu'elle recouvre; celle-ci se fond aussi plus vite et détermine ainsi un creux dont le sable ou la pierre occupe le fond, et qui sera rempli par de l'eau à 0°. Ce petit bassin continuant à se réchauffer, l'eau de la surface devenant moins froide et par conséquent un peu plus dense, descendra au fond, et par son contact avec le sable aidera à la fusion de la glace qu'il recouvre. L'eau qui résulte de cette fusion étant à 0° ou à peu près, tendra à s'élever à la surface, tandis que celle qui s'y trouve tendra à descendre; il s'établit ainsi des courants *ascendants* d'eau à 0°, qui viendront s'échauffer au soleil, et des courants *descendants* à 2° ou 3° ou 4° qui continueront à réchauffer un peu le fond. Ce travail lent, mais continu pendant la partie chaude de la journée, s'arrête peu après le coucher du soleil, et pendant les nuits sereines la surface de l'eau du puits se gêle, mais cette croûte de glace est peu à peu fondue après le lever du soleil, et le même travail se répétant, le puits finit par acquérir une profondeur de plusieurs mètres sans que son diamètre ait sensiblement augmenté. Nous nous sommes quelquefois amusés à enfoncer brusquement nos alpenstocks dans ces creux de manière à les voir complétement disparaître et à les ressaisir au moment où la pression de l'eau les faisait remonter.

Si les vents ou les petits courants d'eau qui sillonnent la surface du glacier amènent dans un de ces puits une quantité un peu considérable de boue ou de gravier, sa profondeur ne pourra plus s'accroître à cause de l'épaisseur du dépôt qui protége alors la glace du fond contre l'action de la chaleur. L'influence des courants ne se faisant plus sentir que le long des parois du puits, son diamètre en sera peu à peu augmenté, principalement près du fond. Il se forme ainsi des réservoirs qui, à

la longue, atteignent quelquefois de grandes dimensions. Lorsque l'eau qu'ils contiennent vient à trouver un écoulement dans l'intérieur, ils laissent des cavités remplies d'air.

Si, dans les puits dont nous venons de parler, le dépôt de sable ou de gravier acquiert une grande épaisseur, et que l'ablation soit forte, le niveau général du glacier diminue, et au bout d'un temps plus ou moins long. ce dépôt finit par se trouver à la surface, et par son épaisseur garantit en bonne partie de la chaleur l'espace qu'il recouvre. L'ablation continuant, la partie protégée fera bientôt saillie. La circonférence de la base diminuera bien un peu, mais le gravier ou le sable glissant sur la pente formera une enveloppe qui continuera à protéger la glace. Les *cônes* ainsi formés et qui ont l'apparence de grandes taupinières finissent par dominer de beaucoup la surface générale. Nous en avons vu de plus de deux mètres, entourés de gravier assez gros à leur base, puis de plus en plus menu en approchant du haut, et dont le sommet était terminé par d'élégantes aiguilles ou pyramides de sable fin qu'un vent même assez faible aurait suffi pour renverser. Ces cônes avaient évidemment dû se former assez rapidement, sinon ces délicates crêtes de sable auraient été plus ou moins dégradées.

Cette explication de l'origine des cônes de gravier nous dispensera de donner celle des *tables*, c'est-à-dire de ces blocs ou plaques de pierre que l'on trouve perchés au haut d'une pyramide ou d'une colonne de glace, et qui de loin font l'effet d'énormes champignons. Leur formation est due aux mêmes causes; nous dirons seulement que lorsque la dalle de pierre étendue sur le glacier est d'une très-grande dimension et qu'elle repose sur deux ou trois protubérances entre lesquelles passent des filets d'eau, au bout d'un certain temps d'ablation, au lieu de se trouver supportée par une colonne massive unique, elle sera sou-

tenue par deux ou trois colonnes entre lesquelles on pourra passer ; nous en avons vu d'assez beaux exemples sur le glacier de Findelen.

Les *entonnoirs* ou *moulins* sont des orifices qui se trouvent assez fréquemment dans la partie basse des petits vallons que présente presque toujours la surface ondulée des glaciers, et dans lesquels viennent se verser les eaux des parties environnantes. Ces ouvertures, souvent assez grandes et bordées d'élégantes stalactites de glace, correspondent ordinairement à des cavités ou crevasses intérieures ; et quand l'eau qui s'y précipite est abondante, elle y forme de véritables cascades. C'est toujours un spectacle attrayant que celui de ces eaux limpides se précipitant dans ces gouffres bleus aux formes fantastiques.

Lorsque ces entonnoirs sont d'une grande profondeur, on comprend que l'eau qui y tombe entraîne avec elle une forte proportion d'air qui, en se dégageant, au moment où cette eau atteint le fond, va remplir les cavités qui peuvent se trouver à l'entour et s'y trouve comprimé, tout comme l'air des *trompes* servant de soufflerie dans les petites forges de notre Jura se trouve comprimé dans la caisse ou réservoir où la colonne d'eau vient se briser. Suivant la hauteur de la chute, cet air peut acquérir une très-grande force élastique et tend à s'échapper par les moindres fissures ; il pourra donc, en sortant par quelque fente étroite, être mis en vibration et produire des sons musicaux plus ou moins intenses. Bien souvent nous nous sommes arrêtés à écouter ainsi, à l'ouverture de quelque crevasse, cette *musique des glaciers* imitant des jeux d'orgues, de flûte, des roulements de tambour, et donnant l'idée de quelque musique militaire éloignée ; aussi n'est-il pas étonnant que des bergers superstitieux croient encore à l'existence de fées donnant de temps en temps des concerts dans leurs palais de glace.

C'est aussi au dégagement de cet air comprimé que l'on peut attribuer un phénomène assez rare et que nous n'avons eu que deux fois l'occasion d'observer, celui des *fontaines jaillissantes et intermittentes*. Si l'air comprimé vient à trouver une issue près du fond d'un puits rempli d'eau, il s'y dégage sous forme de bulles nombreuses qui s'élèvent rapidement en augmentant considérablement de volume, entraînent avec elles l'eau du puits et la projettent au dehors en venant éclater avec bruit à la surface. On a ainsi sous les yeux un jet écumeux et bruyant, dont la hauteur acquiert assez promptement 3 à 4 mètres, mais qui bientôt diminue à mesure que le dégagement de l'air devient moins énergique, puis s'arrête, pour ne recommencer que lorsque la provision d'air comprimé sera de nouveau assez grande pour vaincre la résistance de l'eau.

C'est ici que nous terminons ce rapide aperçu. S'il arrive à quelque vétéran de mes collègues de me dire, après l'avoir lu, qu'il est bien pâle et bien incomplet, je répondrai qu'il n'a que trop raison, et que plus on visite et observe les glaciers, plus on y trouve de choses à admirer. Cependant si le peu que j'en ai dit réussit à déterminer quelques-uns de nos jeunes membres du Club à les parcourir en y consacrant le temps nécessaire, j'aurai en grande partie atteint mon but, certain d'avoir ainsi contribué à augmenter la somme de leurs jouissances. Il est impossible, à ceux qui ont le privilége de pouvoir de temps en temps visiter les régions élevées de nos Alpes, de ne pas éprouver un profond sentiment d'admiration et de reconnaissance à la vue de tant de merveilles ; et je suis assuré qu'il n'est pas un de mes collègues qui ne s'associe de cœur à cette parole de l'un des vieux amis de mon père : « Parmi les nombreux bienfaits terrestres

dont j'ai été l'objet, il en est un dont j'éprouve souvent le besoin de remercier Dieu, c'est de m'avoir fait naître citoyen suisse. » A quoi nous pouvons ajouter : « et d'être un membre valide du Club alpin ! »

Ph. PRIVAT,
Membre de la Section genevoise.

UNE EXCURSION AU PARMELAN[1]

Course de la Section genevoise

Les récits de courses de montagne ont généralement ceci de commun, c'est qu'ils se ressemblent tous plus ou moins par leur description ; si donc, lorsque mes collègues m'en ont prié, j'ai accepté la tâche d'historiographe du Parmelan, ce n'est pas que j'aie la prétention de me faire écouter avec plus d'intérêt que quelque autre, mais bien parce que cette montagne a son cachet tout particulier, qu'elle est en outre très-peu connue et qu'elle mérite de l'être davantage par le monde des touristes.

Le samedi 11 août, à six heures du matin, seize Clubistes et deux fils de membres ayant répondu à l'appel de la Commission des courses, débouchaient de différents côtés sur la Place Neuve, déjà tant de fois le témoin de départs de ce genre. Ils sont là, tous « sac au dos et joie au cœur, » comme dit le chant du Club, et bientôt chacun se case à son gré, qui dans un breack, qui dans un des landaux frêtés *ad hoc* pour la circonstance.

Ce triple attelage, traîné par sept chevaux conduits à grandes guides, renfermant des voyageurs tous décorés,

[1] Montagne de 1851 mètres d'altitude, située à quelque distance au nord-est d'Annecy. — *Réd.*

ne laisse pas que de surprendre les rares passants à cette heure matinale ; un loustic de la bande insinue que cela pourrait bien être l'empereur du Brésil avec sa suite, et la nouvelle ne tarde pas à se répandre.

Carouge, qui a revêtu ses habits de fête, en l'honneur du Tir cantonal, une fois traversé, nos petits chevaux font merveille, et en moins de rien nous voici au Chable, où ceux qui n'ont pas encore déjeuné mettent à contribution le petit blanc du crû, les œufs à la coque et une miche de pain noir de dimension phénoménale. Nous constatons avec regret le décès de la bonne maman Miguet-Ducimetière qui nous avait si bien traités l'année dernière, lors de notre course à la Pointe-du-Plan ; l'hôtesse qui lui a succédé n'a pas, comme elle, pour unique souci de s'inquiéter si ses clients sont bien *cotés* avant d'escalader la montagne, suivant l'expression imagée de la brave défunte ; aussi est-ce à l'auberge plus loin que nous avons marqué notre passage.

Au son bien connu de la cornette présidentielle nous remontons en voitures, mais pendant la halte l'horizon s'est chargé de nuages noirs et menaçants, et partant, les visages de quelques Clubistes s'assombrissent aussitôt ; les uns se découragent déjà, les autres, au contraire, sont pleins d'espoir et, comme on le verra plus loin dans le courant de ce récit, ce sont les derniers qui heureusement ont vu leurs prévisions se réaliser.

La traversée du Mont-de-Sion s'effectue donc au milieu de ces préoccupations ; puis, à certaine montée qu'on rencontre avant le Pont de la Caille, où les chevaux ont l'habitude de ralentir le pas, le gros de la troupe voit avec surprise quelques collègues qui se sont donné le mot, descendre pour ramasser sur la route d'énormes blocs qu'ils charrient au prix des plus grands efforts. Arrivés au milieu du pont, à gauche, ils ont hâte de s'en débarrasser par-dessus la barrière, et nous font assister à une canonnade dans toutes les règles, dont le bruit est semblable à

la détonation d'une pièce d'artillerie de moyen calibre. Montre à la main, nous constatons que les plus grosses pierres mettent sept secondes avant d'atteindre le torrent des Usses; par contre, de petits bouts de papier, lancés dans le vide, n'arrivent pas en bas, grâce aux courants d'air qui s'en emparent.

Les Bains de la Caille, ainsi que le pont suspendu qui les domine, sont trop connus pour qu'il soit utile d'en faire ici une minutieuse description; je me bornerai donc à rapporter l'impression générale qu'un tel endroit n'est pas à recommander comme séjour d'agrément.

Encore un coup de collier, et nous voici à la douane, où nous attendent d'interminables formalités par lesquelles bêtes et équipages sont obligés de passer; nos personnes heureusement échappent à une inquisition trop vexatoire, et c'est avec la plus vive satisfaction que nous prenons congé de messieurs les douaniers.

On dirait que nos chevaux en ont aussi le sentiment, car à partir de cet endroit nous dévorons l'espace. Voici bientôt la longue avenue qui précède Annecy, et à midi précis, nous faisons notre entrée triomphale dans cette ville et halte devant l'*Hôtel d'Angleterre*. On s'y précipite, mais, ô déception! le dîner ne sera prêt que dans une demi-heure; eu égard à l'appétit général tout breuvage apéritif étant reconnu superflu, la colonne, *bibliothécaire en queue*, prend le chemin du jardin anglais qui avoisine le lac, mais la vue des cygnes et la statue du chimiste Bertholet sont impuissants à calmer les tiraillements de nos estomacs, et bien avant la demi-heure écoulée nous faisons de nouveau invasion dans la salle à manger, *bibliothécaire en tête*.

Là, pénible attente employée à contempler mélancoliquement sur nos assiettes un poisson, mais qui n'y figure qu'à l'état décoratif, au centre des armoiries de la bonne ville d'Annecy, dont la vaisselle de l'hôtel est ornée. En-

fin, tout vient à point à qui sait attendre, et bientôt le silence n'est plus troublé que par le bruit des couteaux et des fourchettes.

Après dîner nous retrouvons coursiers et automédons. Ces derniers ont pour mission de nous conduire jusqu'à Naves et de nous attendre le lendemain au village de Thorens ; mais déjà un peu au-dessus d'Annecy-le-Vieux, la montée commençant à s'accentuer, nous prenons congé d'eux, charmés de pouvoir faire fonctionner nos jambes engourdies.

A dater de ce moment seulement commence la vraie partie clubistique ; c'est même avec beaucoup trop d'entrain que, sous les rayons d'un soleil ardent, nous enlevons les rampes qui conduisent aux premières habitations. Pour l'instant, il fait beau partout, sauf sur le Parmelan où s'amoncellent d'énormes nuages chargés d'électricité ; mais bah ! riront bien qui riront les derniers, et en avant ! Au passage du Fier, deux clubistes *spéculent* pour arriver en même temps que les autres, et non corrigés par ce succès relatif, une seconde tentative de *spéculation* leur réussit encore moins, puisqu'ils arrivent les derniers. Enfin, à cinq heures, la joyeuse troupe, compacte, mais altérée, atteint le pittoresque plateau sur lequel est campé, au milieu des noyers, le charmant village de Naves.

Pendant que la Commission des courses traite avec un guide et deux porteurs et procède à l'achat de provisions, la gaîté des clubistes va son train, alimentée par le mélange d'un excellent vin rouge du pays et de limonade. D'aucuns même ont découvert quelques bouteilles d'un *vino d'Asti bianco et spumante* qui fait leurs délices ; mais nous ne pensons pas que cette boisson folichonne soit à recommander avant certains passages scabreux, tels que celui dit des contrebandiers, que nous devrons traverser le lendemain, et que les gens de l'endroit se plaisent à nous dépeindre sous de sombres couleurs.

A six heures tout est réglé à la satisfaction générale, et nous pouvons enfin partir. Une distance de deux heures de forte grimpée nous sépare encore des chalets Chappuis, où doit avoir lieu la couchée; nous n'avons pas de temps à perdre pour les atteindre avant la nuit.

Cependant le sentier, qui serpente à travers bois et prairies, nous fournit à chacun de ses contours un si bel aspect; les framboises qui abondent en cet endroit sont si tentantes, que les haltes individuelles deviennent de plus en plus fréquentes; tout fait pressentir qu'un arrêt général va avoir lieu, et effectivement la troupe va d'instinct se grouper autour d'un gros bloc, à l'entrée d'un taillis.

Décrire ici fidèlement l'imposant spectacle qui s'offrit alors à nos regards est chose impossible. Au premier plan, le soleil couchant tamise de ses rayons d'or l'amphitheâtre de hêtres et de vénérables sapins qui nous entourent; plus bas, voici la ville d'Annecy, une partie du lac, les croupes du verdoyant Semnoz, les villages, les métairies aux toits fumants, les champs avec leurs robes bigarées suivant la variété de leur culture. Tout cet horizon est baigné dans une chaude et douce lumière et se termine aux montagnes du Bugey, noyées dans la brume du soir. Quel tableau! Aussi l'enthousiasme est à son comble, mais il se manifeste d'une manière toute particulière et surtout originale chez notre doyen A..., bien connu par sa constante amabilité et *son piccolo*. En effet, après avoir admiré de toutes ses forces et dans toutes les positions, debout, assis, couché, sur le ventre et sur le dos, il imagine de jouir du paysage par derrière, la tête penchée entre les jambes. Cette méthode finit par trouver des imitateurs et nous rappelle M. Pencil, admirateur aussi de la belle nature qui, après avoir fait un petit croquis, remarque qu'il en est content par-dessus l'épaule et que, même à rebours, il en est encore content.

Force est pourtant, mais bien à regret, de quitter cet

endroit délicieux, car voici le crépuscule, et ce n'est pas avant une heure que nous arriverons au gîte. Cette fois, les haltes étant prohibées, nous avançons rapidement; encore une forte pente gazonnée, puis un troupeau et les aboiements d'un chien annoncent que nous touchons au port.

Les hôtes du chalet Chappuis sont de bonnes gens et s'apprêtent à nous recevoir de leur mieux. L'habitation étant divisée en deux corps de bâtiments, dont l'un fait face à la vallée et l'autre aux contre-forts du Parmelan, c'est par moitié environ que nous nous casons dans chaque compartiment, où deux énormes feux flambent bientôt à notre intention. Comme toujours et partout, il s'en trouve pour se chauffer de plus pressés que d'autres, mais ceux-là, pour cette fois, risqueront fort d'être rôtis avant d'être secs.

L'estomac réclamant de nouveau ses droits, notre cher Président, clubiste pratique s'il en fût, procède à la confection d'une soupe aux pois, laquelle, combinée avec un succulent Liebig fourni par nos collègues les frères C..., réunit tous les suffrages. M..., qui est artiste, s'en attribue le mérite pour avoir soulevé le couvercle de la marmite et, toujours par modestie, en absorbe le contenu de trois assiettes avec la cuiller de son voisin. Après cet excellent breuvage, chacun se trouve reconforté; puis les chants et les gais propos se succèdent sans interruption jusqu'au moment où le besoin de sommeil se fait sentir. Mais quelle prétention et quelle illusion! A peine est-on installé sur le maigre foin du premier étage, où on parvient par des échelles vacillantes et vermoulues, que de tous les côtés partent des gémissements et des lamentations à n'en plus finir. Des légions d'insectes parasites sont là, attendant leur proie, et, au bout d'un instant, ils sucent, broient, triturent, perforent, chatouillent à vous rendre fou. « Ce foin est pourtant là depuis sept ans, nous

dit le guide en manière de consolation, et jamais personne ne s'est plaint, pas même les cinquante Lyonnais et Parisiens qui ont couché ici l'année passée, lors des fêtes du Club alpin français à Annecy. »

Joignez à cela les ronflements de M..., qui a le Liebig pesant, le tintement des clochettes du bétail, le bruit intermittent d'une chute liquide qui imite à s'y méprendre la cascade de Pissevache, et vous aurez un bien faible aperçu de la nuit que nous avons passée.

Aussi point n'est besoin de sonner la diane, et à deux heures tout le monde est déjà debout ; on a hâte de sortir du chalet, mais on y rentre avec le même empressement, car il fait frais dehors, gage de la belle journée qui se prépare. Les étoiles qui brillent au firmament sont aussi d'un heureux présage.

Enfin, à quatre heures, nous serrons la main à nos hôtes, et, un à un, nous nous engageons dans le frais sentier qui grimpe à travers la forêt. L'air vif et embaumé de la montagne à cette heure matinale a bien vite dissipé l'engourdissement de la nuit, et en moins de rien nous voici à une clairière dite *Plan-de-l'Ecureuil,* où nous faisons halte. Après avoir, mais vainement, cherché à découvrir quelques-uns de ces mignons petits animaux, qui ont sans doute donné leur nom à cet endroit, nous décidons de régler l'ordre de marche et de placer en tête de la colonne notre doyen, dont l'allure régulière satisfait tout le monde et calme l'ardeur des plus véloces.

Le petit vieux, ainsi que le dénomment les porteurs sans plus de cérémonie, guide la troupe à merveille, et nous voici bientôt au passage appelé le *Grand-Montoir,* sentier en zig-zags au milieu des éboulis, lequel aboutit au *Pas des Contrebandiers* qui, pendant quelques mètres, longe un précipice à pic. Cet endroit a été, il y a quinze jours à peine, le théâtre d'un bien triste accident survenu au propriétaire du chalet du Blandet, sis au sommet

même du Parmelan. Tandis qu'assisté de son fils et de son frère, il tentait d'en faciliter l'accès par le moyen d'un tronc de sapin placé horizontalement, son pied glissa sans qu'il pût se retenir dans le couloir, et son corps vint se fracasser au pied du rocher. C'est cependant sans hésitation que nous franchissons tous ce passage, dont le réel danger est plutôt la chute des pierres, si on néglige de marcher en colonne serrée. En ce moment, les rayons du soleil levant colorent les rochers du sommet, et n'ayant plus de précautions à prendre, en quelques enjambées nous voici au haut.

Nous nous groupons au point culminant, sorte de signal en pierres à droite du chalet du Blandet, coté 1851m sur la Carte de l'état-major français. Là, un spectacle imposant par sa majesté s'offre à nos yeux. Pour le moment la vue est libre, au nord et à l'ouest, aussi loin que le regard peut s'étendre ; quant à la partie faisant face aux Alpes, elle est encore recouverte par une mer de brouillards que le Mont-Blanc seul domine en véritable souverain ; màis patience, avant peu ce vaste écrin de la nature va s'ouvrir, étalant dans toute sa magnificence les brillants joyaux que le Créateur y a placés.

A peine, en effet, l'espace d'un quart-d'heure s'est-il écoulé, que voici l'horizon libre des Diablerets au bout de la chaîne des Alpes du Dauphiné, et sur tout l'immense parcours de cette demi-circonférence, pas une cime n'est voilée par le moindre petit nuage.

Ce serait une tâche au-dessus de mes forces d'entreprendre la description de ce grandiose panorama, et je tenterai encore moins l'énumération des pics et sommets qui nous environnent ; mais je ne passerai pas sous silence un effet tout particulier de brume dont nous avons été les témoins, et qui mérite certes une mention particulière.

Tout près de nous, à droite, dominant la vallée au-dessus de Dingy-St-Clair, est un vaste plateau rocheux et

escarpé sur lequel la nuée persiste à rester compacte; puis peu à peu nous la voyons surplomber en s'éclaircissant et couler lentement, ainsi qu'une immense cataracte comparable à un Niagara de brouillards. C'est superbe!

En face de toutes ces merveilles nous déjeunons du produit de nos sacs, tout en contemplant une mer de lapiaz qui se déroule à nos pieds; voici encore au premier plan le Semnoz, puis la Tournette et le Charvin avec un petit air provoquant qui semble dire : Mon tour ne viendra-t-il pas aussi bientot? Pendant deux heures encore nous nous promenons d'un sommet à l'autre, jusqu'au moment où de nouveau les cimes recommencent à se voiler. Au surplus l'heure s'avance, et après une dernière halte au chalet, consacrée à la mise en bouteille de nos noms dans une fiole que le droguiste L... met à la disposition du Président, on procède à l'appel avant de s'engager dans les lapiaz,[1] que nous nous proposons de traverser pour redescendre sur Thorens.

Notre traversée nécessita une gymnastique effrénée pendant deux heures, sans autre encombre qu'un petit incident burlesque survenu au milieu du parcours. L'un de nous se sentit pris subitement de douleurs violentes dans les entrailles et, pour ne pas l'abandonner à son malheureux sort au milieu de ce chaos, force fut bien à la caravane d'attendre la fin de ses souffrances. Dut-il payer son tribut aux framboises de la veille et aux myrtilles de la journée, ou seule l'idée de sentir son nom à 6,000 pieds au-dessus de la mer, dans une fiole d'huile de ricin, fut-elle la cause de ses tortures, c'est ce que lui-même ignore encore à cette heure.

[1] Nous engageons ceux de nos lecteurs qui voudraient se renseigner sur cette particularité de la montagne, à lire, dans le bel ouvrage de Berlepsch, le chapitre intitulé : « Les Lapiaz ou roches crevassées. »

Ils trouveront aussi dans l'*Annuaire du C. A. F. pour* 1876, un article intéressant de M. Camille Dunant, sur le même sujet. *Réd.*

Le manque de temps nous force de renoncer à la visite d'une grotte qui nous avait été recommandée, au grand déplaisir de l'économe C... qui avait apporté des feux de Bengale à cette intention. Voici le chalet du Haut-d'Aviernoz, non loin duquel nous faisons une dernière halte auprès d'une source; la descente s'effectue au milieu des sapins; bientôt le village de Thorens est en vue et, après avoir congédié guide et porteurs, nous ne tardons pas à y arriver. On procède immédiatement à une toilette générale, pour laquelle tous les récipients de l'auberge sont mis à réquisition. S'il est tenu compte ici de ce détail insignifiant par lui-même, c'est qu'à la distribution *du savon* chacun remarque qu'un collègue reçoit, et pour cause, double ration.

A quatre heures, nous reprenons enfin nos véhicules, et après un petit arrêt à La Roche, de bonne heure dans la soirée nous rentrons dans nos foyers.

Plus qu'un mot maintenant, avant de terminer cette narration, pour recommander encore une fois le Parmelan aux vrais amateurs du beau. Cette montagne, malgré son aspect sévère, est accessible sans beaucoup d'efforts par quatre côtés différents : Naves, Villaz, Thorens et Dingy-St-Clair. Le géologue, le botaniste, le peintre y trouveront de quoi satisfaire largement leurs goûts, et le simple touriste, qui se contente de placer ses émotions dans la contemplation de la belle nature, en reviendra enthousiasmé.

E. MAZEL,
Trésorier de la Sect. genev.

CHRONIQUE

Section Monte-Rosa

Nous avons, comme il est de tradition depuis la fondation de notre Section, tenu une assemblée générale le 22 novembre dernier, dans la salle du Club, au Casino de Sion. La réunion était assez nombreuse, bien que le temps fût détestable et qu'il fallût braver une pluie torrentielle pour se rendre à destination.

Nous eûmes l'heur et le plaisir d'y compter quelques membres de notre Section, domiciliés hors de Sion, qui, en leur qualité de membres du Grand Conseil, réuni à cette époque, se trouvaient momentanément parmi nous.

M. G. Lorétan préside la séance. Il nous entretient d'abord de notre situation financière qui, sans être brillante, est cependant satisfaisante. Il nous apprend ensuite qu'à teneur de la décision de la dernière assemblée générale, le Comité a publié son nouveau tarif des guides en Valais. Une circulaire a été adressée à toutes les sections pour les aviser du fait. Il a de même été tiré un certain nombre d'exemplaires du Règlement des cabanes. Ce Règlement sera affiché dans ces abris et dans les hôtels. Il y a lieu d'espérer que cette mesure aura de bons résultats et que toutes les personnes qui seront dans le cas d'utiliser les cabanes se feront un devoir de se conformer à ses prescriptions.

Le Conseil d'Etat a bien voulu acquiescer à la demande que nous lui avons adressée, demande tendant à ce qu'il ne soit plus, à l'avenir, délivré de patentes de guides, sans que le nom du postulant ait été soumis au Comité de la Section.

Il a été inséré dans le Tarif des guides et au bas des affiches apposées dans les hôtels, un avis invitant les voyageurs à demander l'exhibition de la patente.

La cabane *Concordia*, sur le glacier d'Aletsch, est achevée et reconnue. Tous les touristes en sont enchantés et, de fait, elle leur rend les plus grands services. La cabane de Hohsass, par contre, située au pied du Fletschhorn, ne sera terminée qu'au 1er juillet prochain; quelques arrangements à prendre avec la commune du Simplon ont causé

ce retard. A ce sujet, le Comité estime qu'il serait bon de désigner des inspecteurs de cabanes, choisis parmi les membres de la Section dont le domicile est le plus rapproché. Ces Messieurs auraient la tâche d'aviser le Comité des réparations qu'exigent ces constructions. Bien qu'établies dans des conditions aussi satisfaisantes que possible, elles doivent nécessairement souffrir beaucoup des intempéries et des longs hivers d'une pareille altitude.

Nous nous sommes chargés de la répartition du produit de la souscription ouverte en faveur des familles des victimes du Lyskamm. Ensuite d'une entrevue avec M. et Mme Seiler, notre Comité a résolu d'acquiescer à la manière de voir de M. Gardersen, chargé de la répartition des fonds recueillis en Angleterre, c'est-à-dire de remettre aux veuves la moitié de la somme collectée et de placer le reste pour ses enfants.

La question a été débattue en Comité s'il ne serait pas opportun de former des sous-sections dans les localités les plus importantes du Valais.

Ont été admis membres de la section Monte-Rosa :

MM. de Werra, Victor, à St-Maurice;
Lugon, à Martigny-Ville;
de Sépibus, Fr., à Sion;
Ducrey, A., »
Debon, L., »
Ansévuy, maître d'hôtel à Arollaz;
Johnster, F., à Londres;
Duroveray, W., à Genève;
Pittier, H., à Château-d'Œx;
Perrig, Alf., à Brigues.

Parmi les courses exécutées par des membres de notre Section, citons d'abord celle de la Bella-Tola en nombreuse et joyeuse société.

MM. F. Roten et J. de Rivaz sont allés au Mont-Pleureur, — Voisson. — Cretabessa, — Arzinol, — Becs de Bosson, — La Salle, — Col de Seillon.

Lorétan, au Hohsass, pour donner des directions au sujet de la cabane en construction.

de Riedmatten, R., et Roten, F., au glacier d'Aletsch, pour reconnaître la cabane Concordia.

R. DE B.

Sion, 1er Décembre 1877.

Section des Diablerets

Depuis notre dernière chronique aucun fait digne d'être relaté dans les annales de la Section, si ce n'est le renouvellement de nos autorités.

La Section a procédé à la nomination de son comité dans sa séance du 30 novembre écoulé, sans peine, on peut le dire, car après le refus de notre cher vice-président, M. Béraneck, d'accepter la présidence, tous les membres ont été nommés à la presque unanimité des suffrages.

Voici la composition du nouveau comité :

MM. H. de Constant, *président;*
J. Chavannes, *vice-président;*
Bonnard, *secrétaire;*
W. Cart, *bibliothécaire;*
Meyer, *caissier.*

Comme vous le voyez, nos choix sont excellents, et la Section ne peut que prospérer en mains de Clubistes aussi émérites.

La Section a désigné comme membres de la rédaction de l'*Echo des Alpes*, M. E. Dutoit, ex-secrétaire et M. Th. Chapuis, étudiant.

Avant de laisser la plume à mon successeur-chroniqueur, je vous donne encore ci-dessous la liste des courses faites cette année par les membres de notre Section.

M. *A. Bonnard :* Glacier d'Orny, Tête-à-Pierre-Greset, Diablerets, Muveran, Dent-de-Morcles.

M. *C. Behrens :* Sageroux, Dents-Blanches, Pointe Chambey, Col de la Noda, Col de la Golèze, Col de Cou, Tentatives à l'Aiguille vers le côté du glacier d'Argentières.

M. *Corbaz :* Chasseron, Grammont, Glacier d'Orny, Bella-Tola.

M. *de Constant :* Pointe d'Orny, Fenêtre de Saleinaz, Col du Trient.

M. *E. Dutoit :* Schwarzhorn et Augsbord-pass, Bella-Tola, Col de Torrent, Pic d'Arzinol, Col de Cheillon, Col de Fenêtre, St-Théodule, Breithorn, Alphubeljoch, Glacier d'Orny, Fenêtre de Saleinaz, Col du Trient.

MM. *Th. Chappuis* et *E. Pellis :* Tours d'Aï (en hiver), Glacier et Pointe d'Orny, Portalet, Aiguille du Tour, Chamonix par Glacier

d'Orny, Fenêtre et glacier de Saleinaz, Col du Chardonnet, Glacier d'Argentières, Diablerets.

M. *L. Meyer* : Pointe d'Orny.

M. *Pascal* : Chasseron, Grammont, le Mythen.

M. *Rochat-Keiser* : St-Bernard et retour par le Col de Fenêtre.

M. *L.-P. Mermod* : Dôme des Mischabel, Mont-Cervin.

M. *Gust. Mermod* : Dôme, Cervin, Cime de l'Est.

M. *Oscar Bornand* : Dôme, Cervin, Cîme de l'Est.

M. *Arthur Paillard* : Niesen (en février), Rothhorn.

M. *A. Jeanrenaud* : Dent du Midi.

M. *L. Jaccard*. Dôme, Breithorn.

MM. *L. P. Mermod, Gustave Mermod, Oscar Bornand, Arthur Paillard, L Jaccard* : Col de Jora et Salanfe (au mois de janvier).

M. *Henri Nicolier* : Grammont, Naïe, Jaman, Col de la Vare.

M. *C. Doxat* : Dent Valerette, Col des Grands, Col du Tour, Col des Grandes-Montées, Col de Fenêtre, Diablerets, Naïe, Jaman, Cape au Moine, Col du Mont-Fort.

M. *G. de Palézieux* : Cape au Moine, Naïe par l'arête (2 fois), Jaman, Glacier d'Orny, Fenêtre de Saleinaz, Glacier du Trient.

M. *Léderrey* : Cornettes, Orny, Fenêtre de Saleinaz et Glacier du Trient.

MM. *Nestler*, père et fils, *Rod. Nicollier* et *Monnard* : séjour à Orny et à la cabane de Mountet, Tour d'Aï.

M. *G Rey* : Mont-Gelé.

M. *C. de Palézieux* : Cape au Moine, Naïe (par l'arête).

MM. *de Vallière* et *Hutchinson* : Col du Mont-Rouge, Gornergrat, col Bertol et Tête-Blanche.

M. *J. Guex* : Croix de Fer, Col d'Arpette, Glacier du Trient, etc.

M. *Javelle* : Cape au Moine, Dent-Valerette, Col du Mont-Fort, Grammont, Fenêtre de Saleinaz, Garde de Bordon, Pigne de l'Allée, Lo Besso (par un chemin nouveau), Col de Ferret, Flambeau du Ruitor, Col de Planaval, Aiguille de la Sassière, Mont-Blanc, de Courmayeur à Chamonix, Aig. de Trélaporte, Naïe, Le Luisin, Col de Balme, etc. — Toutes sans guide, sauf le Mont-Blanc.

M. *G. Béraneck*: Cape au Moine, Mayens de la Creuse, Les Plans et la Vare (en hiver), le Grandmont (Grammont) 2 fois; Col de Cheville; Pigne de l'Allée, Bella-Tola, Pas du Bœuf, Steinthalhorn, Breithorn

de Zermatt, Pointe d'Orny (plusieurs fois); Le Portalet, Tour d'Aï, (en novembre).

Enfin, nos amis de Thonon, MM. Nicollet, Mudry et deux de leurs compatriotes ont fait la course à la Cabane et au Glacier d'Orny et sont revenus par le St-Bernard. E. D.

Section du Moléson

Sans faire beaucoup parler d'elle, notre Section n'en poursuit pas moins son petit chemin. L'accord parfait qui règne entre ses membres, les charmantes courses et excursions qu'elle organise et exécute sans apparat, et qui toutes réussissent à souhait, une excellente administration enfin, font de notre petite association un centre d'attraction de plus en plus goûté.

Nous ne faisons et ne tenons pas à faire un grand nombre de recrues, une propagande à outrance, non! A chaque réunion générale, nous avons un certain nombre de réceptions, toutes excellentes, sympathiques à tous et toutes imprégnées du culte alpin.

Dans notre dernière séance du commencement de décembre, à Romont, nous avons fixé les courses communes pour l'année 1878. Au nombre de quatre, ces excursions représentent la variété la plus heureuse en fait de sites alpestres. Les gorges sauvages et rocheuses de la Sarine, les châteaux-forts dont les tours démantelées se dressent sur les sombres escarpements, les pentes gazonnées, les arêtes rocheuses, les lacs d'émeraude au bord du glacier, notre Comité a su tout réunir pour rendre complète cette fête des yeux. Le programme d'excursions proposé a été accueilli par tous avec une faveur marquée. Disons aussi que la réussite de nos courses de cette année a communiqué à tous un entrain auquel nos Clubistes de plaine les plus qualifiés n'ont pu se soustraire. Je pourrais vous citer, sous ce rapport, telles conversions qui tiennent presque du prodige. Mais, pas d'indiscrétion, n'effarouchons la modestie de personne.

L'homme n'est pas parfait, et les Sections du Club alpin non plus. C'est par cette marche d'ensemble et un accord complet que s'est distinguée notre Section; mais nous avons, par contre, à regretter un

peu l'absence d'esprit d'entreprise, d'initiative, et les coups d'ailes audacieux du Clubiste de la grande école. Il n'y a pas eu, à ma connaissance, de course qui vaille une mention au livre d'or des ascensionnistes célèbres. Nos chers collègues du Moléson ont été d'une modestie exagérée, sans jamais cesser d'être d'aimables compagnons. Mais, en entendant mes reproches, j'en vois plus d'un sourire et me demander : « Et toi, qu'as-tu fait de remarquable ? » Hélas ! bien au-dessous du dernier des pieds plats, votre malheureux correspondant n'a pas enjambé la moindre taupinière et n'a pas quitté d'une semelle la prose du pavé et du macadam. Pardonnez à un malheureux repentant et humilié.

Comme l'année dernière, notre Section a décidé de coopérer, avec les autres Sociétés scientifiques de notre ville, à une suite de conférences publiques qui se donnent à la salle de la Grenette, et qui sont très-suivies et fort goûtées par une partie de notre public. Ces conférences embrassent des sujets variés. On aime à y voir figurer tout ce qui a trait au monde alpin.

Notre bibliothèque s'enrichit peu à peu, grâce au subside plus élevé que nous avons décidé de lui allouer. Bref, il ne nous manque plus que d'être dans nos meubles, comme nos opulents collègues de Genève, pour être tout à fait contents.

Je vous communiquerai à temps le programme complet des courses projetées, en priant d'avance nos collègues des Sections romandes qui seraient disposés à y assister, de ne pas en rester au désir, mais de faire un petit effort pour venir passer quelques moments avec des amis qui seront toujours extrêmement sensibles à ces marques d'intérêt et de bonne et franche amitié. L. F.

Fribourg, 15 Décembre 1877.

P. S. On m'envoie au dernier moment une liste des courses faites pendant l'année par les membres de notre Section. Voulant la donner aussi complète que possible, je la réserve pour le prochain numéro de l'*Echo*.

Section Genevoise

Suave mari magno turbantibus æquora ventis
E terrâ magnum alterius spectare laborem,

a dit le poète latin; il est doux aussi, alors que le froid durcit ou que la neige blanchit la terre, de demeurer tranquille dans un logis bien chauffé, entouré de ses livres préférés, dans ce demi-désordre cher à l'homme de cabinet. L'un travaille, il aligne des chiffres ou compose; l'autre se récrée par quelque lecture intéressante; un troisième n'écrit ni ne lit, il pense ou bien il rêve; il regarde tomber les flocons de neige et, comme la fin de l'année est proche, il jette un regard en arrière, et trouve que bien des espérances conçues, bien des projets formés ont fait comme le flocon de neige : naître, occuper un instant une place dans l'espace, puis disparaître. Il pense aussi aux pauvres qui ont froid, aux enfants qui n'ont pas eu d'arbres de Noël et pour qui le Nouvel-An sera un jour un peu plus triste que les autres jours. Puis, tout à coup, il se rappelle qu'il y a dans le monde une institution qui s'appelle le Club alpin, qu'une Section de ce club existe à Genève, que cette Section a un organe de publicité, qu'on lui a demandé une chronique pour tel jour, et qu'il va encourir le blâme sévère et mérité des rédacteurs de l'*Echo,* s'il ne se hâte de mettre la main à la pâte, autrement dit de tremper sa plume dans l'encre et de glaner dans les dernières semaines de la vie de la Section quelques faits, si possible intéressants. Or donc, commençons.

A la séance du 5 octobre, le bibliothécaire a pris la parole pour annoncer un grand nombre de cadeaux de tous genres, entre autres d'ustensiles culinaires destinés aux Clubistes et, comme il est homme pratique, il a de suite confectionné du café et du potage qui ont été fort appréciés par les gourmets de l'assemblée. Un bibliothécaire cuisinier! quel trésor! Après cette dégustation, M. Didier a raconté l'inauguration de la cabane d'Orny. Le récit de cette inauguration faisant l'objet d'un article du présent numéro de l'*Echo,* nous ne nous y arrêterons que pour dire deux mots d'une charmante pièce de vers composée pour la circonstance par notre infatigable poète, et dont il a bien voulu régaler les assistants. M. Briquet a terminé la séance par le récit de la réunion tenue au Petit-St-Bernard et de l'ascension de

Lancebranlette; si le nom est saugrenu, la montagne est, paraît-il, magnifique.

Entre la séance du 5 octobre et celle du 16 novembre, a eu lieu la course d'automne. La Commission des courses avait choisi les Pitons comme but d'excursion, avec retour par Monnetier. Le programme a été ponctuellement suivi, mais une chose qu'il n'avait pas prévue et qui a indiscrètement enveloppé les touristes pendant une bonne partie du chemin, a été un brouillard d'une intensité telle que, lorsqu'il s'est agit de prendre la direction de Monnetier, les avis les plus contradictoires se firent jour; mais, la boussole et l'habitude aidant, chacun arriva à bon port. Le repas fut comme d'ordinaire très-gai, et — que M. Didier me pardonne de parler encore de lui, mais c'est bien sa faute — caractérisé par la trouvaille d'un *ban* pour la Section. M. Didier venait de lire une de ces faciles et spirituelles productions poétiques dont il a le secret, se terminant par ce refrain chanté sur l'air de « Marie trempe ton pain » :

Partir le matin,
La canne à la main,
Un morceau de pain dans sa poche,
Laissant au logis
Chagrins et soucis :
C'est là du grimpeur
Le bonheur.

Quelqu'un proposa d'adopter ce refrain pour ban; ainsi fut fait immédiatement. Que chaque membre de la Section veuille bien l'étudier consciencieusement, de façon à parvenir à l'ensemble qu'exige une cérémonie de ce genre.

Une proposition de M. Freundler, tendant à fixer la date de nos réunions mensuelles au premier vendredi de chaque mois, proposition qui a été adoptée à la séance suivante, un double récit de la double course au Moléson, la narration par MM. Veyrassat et Filliol d'une excursion en Savoie et dans le pays d'Aoste, l'annonce par le Président du montant de la souscription Knübel à 410 fr., et la fixation du banquet annuel au 8 décembre, ont rempli la séance du 16 novembre.

Le banquet a eu lieu à la date fixée. Une fête de charité au bâtiment électoral, la coïncidence de notre repas avec celui d'autres Sociétés nous avaient enlevé quelques amis, nos convives habituels;

en revanche, nous avons eu le plaisir de posséder plusieurs de nos amis de Vaud, de Valais et de Neuchâtel. Grâce à leur aimable concours, à celui de quelques invités étrangers au Club, et de plusieurs membres de la Section, la soirée s'est passée avec un entrain et une gaîté extrêmes. Le major de table ne permettait pas aux mets intellectuels de se refroidir, et, de neuf heures à minuit, les toasts, les chansons, les discours se sont succédé sans interruption. On a remarqué que les jeunes avaient donné le signal de la retraite et que les têtes blanches étaient restées solides au poste. Un chant patriotique a terminé la soirée. A cette occasion, plusieurs membres ont regretté l'absence d'une section de chant, capable d'entonner, cas échéant, quelqu'un de ces airs nationaux si bien en place dans un repas de ce genre. Avis aux jeunes.

La séance du 30 novembre a été presque tout entière consacrée à des élections. En voici le résultat :

Composition du Comité pour l'année 1878.

Président : MM. E.-A. Des Gouttes.
Vice-présid. : Mazel.
Secrétaire : Lossier.
Trésorier : Cuendet.
Bibliothécaire : Kundig.
Econome : Carey.
Adjoints : MM. Bastard, E. Briquet, Lugardon, Monnier.

*Commission de l'*Echo des Alpes :
MM. Eberhardt, De Traz, Veyrassat.

Commission du Sentier de la Grande-Gorge :
MM. Alizier, Jullien, Wistaz.

Commission des courses :
MM. Briquet, Brun, Carrichon (Marc), Eberhardt, Duret, Golaz, Heiner, Mauchain, Mazel.

Notre Section a eu le plaisir de pouvoir, dans une très-modeste mesure, participer à une bonne œuvre par le prêt de son local pour une vente organisée au bénéfice d'un établissement de charité. Sa bibliothèque s'est enrichie de nombreux volumes, et la tâche de son directeur commence à n'être point une sinécure. Nous avions conçu quelques inquiétudes à l'égard de la Pierre-de-Beauregard, qui eût

fourni de solides matériaux pour le chemin de fer; elles n'étaient heureusement pas fondées. Puisse-t-il, cher lecteur, en être ainsi pour celles que pourrait vous apporter l'année dans laquelle nous allons entrer. E.-A. D. G.

28 Décembre 1877.

Nous donnons ci-après la liste des courses faites en 1877 par un certain nombre de membres de la Section genevoise.

J. Brun. Col et Aiguille du Tour — Col de Balme (15 janvier) — Tournelon de Corbassière — Pointe de Rosa-blanche et glacier du Grand-Désert — Plomb-du-Cantal — Puy-Griou — Gunsen (10 avril).

C.-M. Briquet. Pointe d'Orny — Pic de Lancebranlette — Cols d'Entrelore, des Torrents, du Bonhomme et de la Seigne — Charvin et Parmelan.

Albert Freundler. Moléson — Parmelan — Charvin — Niederhorn — Gemmenalphorn — Bachtel — Alvier — Sentis — Speer — Grand-Mythe — Leistkamm — Wildhorn — Glærnisch.

Alfred Pictet. Weissthor — Glærnisch.

W. Kündig. Breithorn — Mettelhorn — Hœrnli — Unter-Rothhorn — Moléson — Parmelan — Col de Balme et diverses sommités du Jura, en hiver.

L. Lossier. Col du Géant.

Güttinger. Adlerpass — Le Cervin.

L. et M. Carrichon. Parmelan — Moléson.

Bader. Le Blauen (Forêt-Noire) — Dent de Voarassey — Aiguille du Tricot.

Gandillon. Tentative d'ascension de la Dent-du-Midi.

L.-W. Maunoir. Piz Ot — Piz Padella — Piz Languard — Diavolezza — Piz Corvatsch — Piz Bernina — Sella-Pass — Glærnisch.

J. Langdorff. Col de Segnes — Piz Languard — Sella-Pass — Passo di Canciona.

Des Gouttes. Cols du Bonhomme et de la Seigne — Valtournanche — Théodule — Breithorn — Col de Balme (en janvier).

Carey. Col de Balme (janvier) — Parmelan — Pointe d'Orny.

Empeyta. Piz Nair, Piz Ot et Piz Languard (Engadine) — Reculet (en février) — Pic du Cantal — Puy-Gryou — Puy de Chavaroche

— Col de Cabre — Bec de Sagne — Puy-de-Dôme — Puy-de-Grave-Noir et autres volcans de l'Auvergne.

G. Goegg. Tournette — Breithorn — Mont-Rose — Noeglisgrat — Strahlegg-pass — Wetterhorn — Titlis — Pointe de Grange.

C.-H. Oesterlé. Les Clarides.

H. Golaz-Kaiser. Col de Balme (en janvier) — Reculet (en février) Clarides — Parmelan.

Sauer. Aiguilles rouges — Jardin — Mont Dollin — Col de Torrent — Sasseneire.

Veyrassat, père et fils, et **Filliol.** Beaufort — Chapiu — Vallée de Tignes — Col de la Goletta — Vallée des Rhêmes — Col d'Entrelore - Valsavaranche.

Gardy et **Lacour.** Tour du Mont-Blanc — Les Tours du Soleil.

A. Brun, fils. Grand-Combin — Pointe de Rosa-Blanche — Gunsen (10 avril) — Aiguille du Tour.

Ch. Eberhardt. Massif entre Vouvry et St-Gingolph — Dent d'Oche — Cornettes de Bize.

Garcin. Grands-Mulets.

Nous avons, reçu par l'intermédiaire de M. le Président central, la liste détaillée des courses et ascensions exécutées en 1877 par M. **H. Ferrand,** membre à la fois :

de la Section genevoise du C. A. S.;
de la Section de l'Isère du C. A. F.;
de la Section de Turin du C. A. I.;
de la Société des Touristes du Dauphiné.

Nous savons que les nombreuses ascensions de notre infatigable collègue seront relatées dans la chronique de l'*Annuaire du C. A. S.* Voici, en attendant, quelques-unes des principales :

Signal du Mont-Grelle (1,426^{m}), dans le massif de la Dent du Chat.
Les Petites-Rousses (2,810^{m}).
Le Grand Costa-Blanc ou Pic de l'Etendard-des-Rousses (3,473^{m}).
Col du Bouquetin (3,400^{m}), première traversée.
Dôme de Chasseforêt (3,600^{m}).
Pic de la Croix-de-Belledonne (2,989^{m}).
Ascension de la Dent de-Crolles (2,066^{m}), en octobre, etc., etc.

Section Neuchâteloise

Enfin notre Section a fini par s'emparer de la Chaux-de-Fonds, et, depuis notre dernière chronique, il a été fondé dans cette localité une sous-section qui marche à merveille. Nos collègues *du haut* sont presque aussi nombreux que nous, et ne paraissent pas vouloir s'arrêter en si bon chemin.

Nos statuts ne prévoyant pas la formation de sous-sections, il a été tenu à la Tourne, en octobre dernier, une assemblée générale pour les réviser et établir le *modus vivendi* qui doit régir désormais les rapports entre la Section, dont le Comité résidera à Neuchâtel, et la sous-section de la Chaux-de-Fonds ou les autres qui pourraient s'établir ailleurs.

Malgré le brouillard et le froid précoce, la réunion de la Tourne n'a pas manqué d'entrain ; nous étions heureux de pouvoir serrer clubistiquement la main de nos nouveaux collègues *des montagnes*.

La séance, animée par une discussion vive mais amicale, a été suivie d'un pique-nique charmant, auquel il ne manquait pas même les discours. Parmi ces derniers je ne citerai que celui de M. l'avocat Jeanneret, de Chaux-de-Fonds, qui a été à juste titre écouté et applaudi.

Pour donner une idée exacte de l'activité de notre Section, pendant l'année qui vient de s'écouler, je citerai les courses faites par quelques-uns des membres.

MM. **A. Barbey.** Pilate, Mont-Rose, Petersgrat, Tritjoch.
Schelling et **Kurz.** Niesen, Col de St-Théodule, Cima di Jazzi, Balmhorn.
Bourgeois. Niesen, Righi..
Schinz. Niesen.
Velter, Borle, Jeanjaquet. Le Glærnisch ; — et enfin, trois membres de Chaux-de-Fonds, le Balmhorn.

Les courses mensuelles de Section ont été :

En Janvier : Vue des Alpes, Chaux-de-Fonds.
Février : Moléson.
Mars : Gros-Tarreau.

Avril : Montagne de Boudry, Creux-du-Van, Poëta-Raisse.
Mai : Chasseral, Réunion des Sections romandes à Fleurier.
Juin : Echelles de la Mort, Côtes du Doubs.
Juillet : Weissenstein ; rendez-vous pris avec la Section du Jura du C. A. F.
Septembre : Dent de Vaulion.
Octobre : Réunion à la Tourne.
Novembre : Moutlez.
Décembre : Montagne de Boudry.

Dr F. B. L.

Clubs alpins étrangers

Alpine Club. — Sous le titre « Modern Mountaineering and the History of the Alpine Club, » l'*Alpine Journal* (1877) a commencé la publication d'un travail important sur l'Alpinisme, travail que la mort prématurée de l'auteur laisse malheureusement inachevé.

C'est le Mont-Blanc qui a les honneurs du premier chapitre. Après quelques préliminaires sur Chamonix et les tentatives d'ascensions au siècle dernier, viennent les premières ascensions (Paccard, Balmat, de Saussure, Beaufoy) et l'accident du Dr Hamel.

Parmi les ascensions modernes ne figurent guère que les plus remarquables, faites par des touristes anglais.

Viennent ensuite les routes nouvelles, celles entre autres par St-Gervais et Courmayeur ; l'ascension depuis Courmayeur de MM. Maquelin et Briquet, en 1863 ; les routes par le Miage et le Brenva, et enfin, comme digne complément : « Une nuit sur le sommet du Mont-Blanc. » Dans l'été de 1859, le Dr Tyndall et le Dr Frankland, accompagnés d'Auguste Balmat, avec neuf guides et porteurs, passèrent vingt heures sur le sommet du Mont-Blanc, dans l'intention de faire diverses observations scientifiques, qu'un épais brouillard rendit malheureusement à peu près impossibles. Bien que la neige fût à la température de 5° Fahrenheit et qu'ils n'eussent pas de feu, ils ne souffrirent point du froid pendant la nuit. Le lever du soleil leur offrit, dit M. Tyndall, un spectacle d'une magnificence indescriptible.

Dans le second chapitre, l'auteur suit le même plan à l'égard du massif du Mont-Rose, dont la plus haute sommité, le *Pic Dufour*, fut gravie pour la première fois en 1855. Enfin le numéro de novembre renferme un troisième chapitre, qui traite des principales montagnes de l'Oberland bernois, en commençant par la Jungfrau et le Finsteraarhorn.

La première ascension de la Jungfrau fut faite, le 3 août 1811, par les frères Meyer, d'Aarau, accompagnés de deux chasseurs de chamois valaisans. L'année suivante, ce fut le tour du Finsteraarhorn, dont le sommet fut atteint le 16 août 1812, par les guides de R. Meyer, le fils. Disons toutefois que l'authenticité de cette ascension est contestée par des autorités en la matière, entre autres par Hugi et par MM. Hardy et Ball. M. Cordier attribue l'honneur de la première ascension du Finsteraarhorn à M. Sulger, de Bâle, qui, dit-il, y monta au mois d'août 1842, par le versant occidental.

La rubrique des « New Expeditions » occupe, cette année, une place importante dans l'*Alpine Journal*. Citons, entre beaucoup d'autres, la première ascension du Pic occidental de la Meije (Dauphiné), par M. Boileau de Castelnau. « Le 16 août (1877), dit-il, après une tentative par les Etançons, à la suite de laquelle j'avais conçu l'espérance d'atteindre le glacier du Doigt, j'effectuai la première ascension de la Meije. Elle fut extrêmement difficile d'un bout à l'autre. Presque partout très-dangereuse, elle le devint encore plus à la descente. Les rochers par lesquels nous avons atteint le petit glacier supérieur de la Meije, ou glacier du Doigt, et les derniers mètres de l'ascension sont d'une difficulté inouïe. Il suffira de dire que nous restâmes près de deux heures à 7 ou 8 mètres du sommet sans pouvoir y parvenir, et peu s'en fallut que nous ne battions en retraite à cet endroit. Le jour nous manqua tout à fait à la descente, au milieu du passage le plus difficile. Il fallut se résigner à passer la nuit à une altitude de 3,650 mètres environ, heureux le lendemain de n'avoir aucun membre gelé, après une nuit véritablement terrible. Le lendemain nous redescendîmes à la Bérarde par un temps affreux, mais nous y arrivâmes sans accident; c'était le point capital. »

Parmi les excursions en lointains pays, auxquelles bien des Clubistes anglais commencent à donner la préférence, nous remarquons l'ascension du mont Ararat, par J. Brice, et celle du Demavend, en 1875, par le capitaine d'état-major G. Napier. — Le pic de Dema-

vend est situé à 60 milles environ au N.-E. de Téhéran, dans la principale chaîne des Alburz. C'est une montagne volcanique d'une altitude de près de 20,000 pieds anglais.

Mais les montagnes de la Suisse et de la Savoie ne sont point reléguées au second plan, et c'est avec un vif intérêt que nous avons lu les articles intitulés : « L'Aiguille Verte, depuis le glacier d'Argentière, » par Oakley Maund, — et « le Matterhorn sans guides » par A. Cust.

L'ascension de l'Aiguille Verte, l'une des plus périlleuses, fut effectuée en juillet 1876 par MM. Middlemore, Maund et Cordier, avec les guides Jacob Anderegg, Johann Jaun et Andreas Maurer, représentant à eux trois, dit l'auteur, l'expérience, l'intelligence et la force. Y compris quelques haltes et un arrêt de dix minutes seulement au sommet, l'expédition n'exigea pas moins de 22 heures, et ce n'est qu'à 11 heures du soir que les intrépides voyageurs atteignirent la *Pierre à Béranger*.

Quant à l'ascension du Cervin, la première, croyons-nous, qui ait été tentée sans guides, l'honneur en revient à MM. Cawood, Colgrove et Cust. Après un assez long préambule sur les avantages et les inconvénients des ascensions sans guides, et quelques excellents conseils à ce sujet, M. Cust entre en matière. Partis de Zermatt, le 22 juillet, à 11 h. 15 m. du matin, ces messieurs atteignirent la cabane à 6 h., et les porteurs qu'ils avaient engagés jusque-là redescendirent le même soir. — Le lendemain, à 3 et $^3/_4$ heures, ils se remettaient en route et atteignaient l'épaule à 6 h. 10 m., sans s'être écartés beaucoup de la route ordinaire ; enfin, à 9 h. 35 m., ils arrivaient au sommet, où ils purent séjourner environ une heure, malgré un vent glacial. La descente s'effectua dans de bonnes conditions et, après plusieurs haltes assez longues, ils regagnaient Zermatt à 9 h. 30 m. du soir, heureux de leur victoire et satisfaits d'avoir payé leur tribut à ce besoin de confiance en soi-même que tout homme éprouve plus ou moins.

En voilà assez, pensons-nous, pour montrer que l'*Alpine Journal* de 1877 ne le cède pas en intérêt à ses devanciers. Ch. E.

Club alpin italien. — Nous avons reçu les numéros 29 et 30 du *Bulletin du Club alpin italien*. Cette estimable publication est trimestrielle, et les matières en sont classées sous les rubriques suivantes :

1° Relations et mémoires; 2° Bibliographie; 3° Miscellanées; 4° Communications officielles. Les fascicules que nous avons en mains sont les deux premiers de 1877, et nous allons donner une analyse du contenu du N° 29, en regrettant d'être forcés par le manque de place de remettre celle du N° 30 à la prochaine livraison de l'Echo des Alpes.

— Les *Relations* y sont au nombre de quatre.

I. *Dix-huit journées dans les Alpes dolomitiques*, par C. Tomé, de la Section d'Agordo. — Les montagnes de ce nom font partie des *Alpez trentines* et sont situées principalement sur les limites du Tyrol allemand et italien, à l'est de l'Adige et de l'Eisack. Elles se distinguent par leurs formes grandioses, abruptes et déchirées, ainsi que par la hauteur énorme à laquelle ont été portées leurs roches sédimentaires ; celles-ci sont généralement dénuées de végétation et d'une couleur blanche qui contraste singulièrement avec le porphyre noir dont est constitué le noyau cristallin du massif, lequel est resté à des niveaux bien inférieurs à ceux des calcaires soulevés et modifiés par lui. Les sommités les plus remarquables en sont la *Marmolada* (3,394^{m}) et le *Cimon della Palla* (3,343^{m}) qui ont été escaladées toutes les deux par M. Tomé, et c'est lui le premier alpiniste italien qui ait accompli une telle prouesse. Le Cimon en question est figuré dans ce volume par une bonne gravure sur bois ; il n'y a pas dans toute la chaîne des Alpes une montagne de sa hauteur qui soit si svelte, si hardiment élancée et d'une si frêle apparence.

II. *Une visite aux sources de la Livenza et au Bosco del Cansiglio, avec une ascension au Cimon della Pallantina*, par G. Marinelli, président de la Section de Tolmezzo. — Il est fâcheux peut-être que l'intéressante matière de la notice précédente soit resserrée en une dizaine de pages seulement, tandis que, par une revanche malheureuse, celle-ci n'en comprend pas moins de soixante-cinq, et tout cela pour une excursion qui n'a duré que trois jours. Cette prolixité est due surtout à une exubérance de renseignements historiques sur la contrée parcourue par l'auteur. La Livenza est un petit fleuve du Frioul vénitien, qui débouche au fond de la mer Adriatique, à mi-distance environ entre le Piave et le Tagliamento. Il a plusieurs sources, qui sont curieuses par l'extrême abondance de leurs eaux et se trouvent parmi les contre-forts méridionaux des *Alpes carniques*. C'est à celles-ci qu'appartiennent aussi le groupe de montagnes dit

Bosco del Cansiglio et le Cimon della Palantina ; ce dernier est d'une altitude de 2,193^{m}, d'après une mesure faite par M. Marinelli, au moyen du baromètre Fortin et qui eut ceci de très-satisfaisant qu'il obtint un chiffre identique des deux stations inférieures auxquelles il rapporta son observation du sommet de la montagne. Remarquons à ce propos que la plupart des bons alpinistes italiens ont la louable habitude de prendre dans leurs ascensions des observations *altimétriques* — comme ils les appellent d'une façon à faire frémir un étymologiste méticuleux — et qui d'ordinaire paraissent être faites avec une exactitude suffisante.

III. *Une excursion à l'entour du Pisanino*, par Gust. Dalgas, vice-président de la Section de Florence. — La sommité de ce nom est le point central et culminant d'un groupe de montagnes appelées *Alpes apuanes*, faisant partie de l'Apennin septentrional et qui s'élèvent sur les côtes de la mer de Toscane, entre le Serchio et la Magra, dans l'ancien duché de Massa-Carrara. L'article est accompagné d'un dessin lithographique représentant le Pisanino et les monts avoisinants.

IV. *La réunion internationale des Clubs alpins à Annecy, les 13, 14, 15 août 1876*, par C. Isaia. — Cette notice, de près de 50 pages, qui est due à l'excellent secrétaire central de C. A. I., nous présente un tableau très-animé des belles fêtes qui furent célébrées à Annecy et à Aix-les-Bains à l'occasion de l'Assemblée générale du Club alpin français. L'auteur s'y rendit après avoir assisté, quelques jours auparavant, à la consécration du monument du chanoine Carrel, à Valtournanche, à l'inauguration d'un observatoire météorologique à Cérésole, et enfin à la réunion tenue au lac de Tignes par les alpinistes français de la Tarentaise ; toutes ces cérémonies et réjouissances nous sont aussi décrites par lui avec beaucoup de verve et d'agrément.

Dans la *Bibliographie* se trouvent examinés avec plus ou moins de détails sept ouvrages ou publications périodiques, desquels nous mentionnons : *Le Guide de la vallée d'Aoste*, de Gorret et Bich, notre *Echo des Alpes* (n°s 2, 3 et 4 de 1876) et les *Fastes du Mont-Blanc*. Tous ces articles critiques, sauf celui concernant la vallée d'Aoste, qui, étant signé C. I., est dû sans doute à M. Isaia, sont du professeur M. Baretti, le rédacteur du *Bulletin*. Celui qui est consacré aux *Fastes du Mont-Blanc* est le plus considérable et ne tient pas moins de sept pages ; ce livre, qui a pour auteur un ancien commissaire de

police de Chamonix, écrivant sous le pseudonyme de Stephen d'Arve, est très-médiocre sous tous les rapports, et c'est vraiment beaucoup d'honneur qui lui est fait là par un homme de la valeur et de l'autorité de M. Baretti.

Sous le chef des *Miscellanées*, sont réunis une douzaine d'extraits de journaux divers, parmi lesquels un très-intéressant sur la chasse au faisan de montagne ou coq de bruyère à queue fourchue, telle qu'on la pratique dans la Valsesia. Cette catégorie comprend aussi les articles nécrologiques ainsi que de petits comptes rendus ou de simples indications de courses, d'ascensions et de passages de cols, qui, par leur brièveté ou leur sécheresse ne sont pas jugés propres à prendre place dans le chapitre des Relations.

N'oublions pas de mentionner enfin que chacun des bulletins trimestriels du Club alpin italien se termine par des tableaux où sont consignés les résumés mensuels des observations météorologiques faites dans les soixante-huit stations établies par les soins de ce Club et distribuées sur toute la surface du royaume. La plus haute est à 2548^{m}, et la plus basse à 18^{m} au-dessus du niveau de la mer. Celles qui se trouvent dans les montagnes présentent des bases commodes pour la mensuration barométrique de l'altitude des cimes du voisinage. Il est certain que l'institution de tels observatoires, ainsi que la publication de nombreux guides-itinéraires, constituent pour le Club alpin italien des mérites très-sérieux, et par là il se distingue avantageusement de toutes les autres sociétés de ce genre. H. W.

(A suivre)

Le Club des Vosges (Vogesenclub) continue à progresser d'une manière réjouissante. Si la Section de Mulhouse s'est dissoute, en revanche, deux nouvelles Sections, celles de Weissenbourg et de Metz se sont constituées dans le courant de l'année, ce qui porte à quinze le nombre total des Sections, comptant ensemble près de 900 membres. Le siége du Comité central est Strasbourg, et le président, M. le Dr Julius Euting. Ch. E.

Wilde Banda, à Vienne. Nous avons rendu compte (*Echo des Alpes*, 1875, page 113), des premiers travaux de cette Société, et nous avons annoncé (1876, page 187) un des fruits de son activité sous la forme d'un Guide dans le Massif de l'Ortler.

Aujourd'hui nous avons sous les yeux le second rapport de cette Société, allant du 1er janvier 1875 à la fin de juin 1877, par lequel nous voyons que la besogne ne lui a pas manqué plus que par le passé et qu'elle s'en est vaillamment acquittée. L'œuvre principale de l'Association durant cette période a été incontestablement la construction d'une cabane dans le massif de l'Ortler, cabane appelée « Schaubachhütte, » en souvenir de l'explorateur des Alpes allemandes. Nous avons déjà parlé ailleurs de cette cabane, à propos de son inauguration (*Echo des Alpes,* 1876, nº 3), aussi nous n'y revenons que pour donner quelques détails sur ce refuge, disons plutôt cette maison, car c'est une vraie maison

Située sur l'Ebenwand, à une altitude d'environ 3,000m, elle peut héberger 30 personnes. L'entrée est formée par une antichambre qui est toujours ouverte et de laquelle on pénètre dans la cabane proprement dite, fermée à clef. Le corridor d'entrée ouvre sur la cuisine, à gauche, et sur la chambre des dames, en face. De la cuisine on pénètre dans la plus grande pièce, qui tient presque la moitié de la cabane. Un escalier conduit à une chambre de guides sous le toit ; une cave et des latrines complètent l'édifice. La chambre des dames renferme trois lits, celle des messieurs un lit de camp pour neuf personnes, et de la paille à discrétion. Un indicateur fixe les prix à payer pour chaque chose ; ainsi la couchée sur le lit de camp est tarifée 50 kreutzer (1 franc), dans un lit, 1 florin (2 francs), pour une simple halte dans la cabane c'est 20 kreutzer (40 cent.) ; on outre, le prix de chaque meuble ou ustensile est indiqué, et celui qui perd, casse ou détériore quelque objet, doit en payer la valeur. Les paiements se font au guide, qui les verse dans un tronc en fer, tandis que les voyageurs en notent le montant dans le livre de caisse. La clef de la maison se trouve entre les mains des guides patentés et chez le curé de Sulden. Si donc quelque voyageur commet une effraction, il doit au retour en faire la déclaration et faire réparer les dégâts qu'il aurait causés.

Mais cette cabane, si bien ordonnancée, a coûté cher, plus de 4500 florins (9,000 francs), et ceci nous ramène à la *Wilde Banda.* Les dons volontaires se sont élevés à près de 1,000 florins ; un bal costumé (dit Bauernball) donné chaque hiver depuis trois ans par la Société a rapporté en moyenne 600 florins. Bref, il reste actuellement un déficit de près de 1,400 florins pour lequel la Société fait appel à ses amis et aux Clubs alpins.

La *Wilde Banda*, par suite de l'augmentation de ses travaux, a dû modifier ses statuts et a porté à douze le chiffre maximum de ses membres qui était précédemment de six. On n'a cependant pas usé de cette latitude, puisque la *Wilde Banda* ne se compose présentement que de cinq personnes ; mais leur zèle et leur activité suppléent amplement à leur petit nombre. C.-M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Jahrbuch des Schweizer Alpenclub 1876-77, 12e année.

Nous venons bien tardivement, dans notre dernier numéro de l'année, rendre compte de ce volume paru déjà vers le milieu de celle-ci; l'abondance et la variété des matières intéressantes qui y sont contenues peuvent seules nous servir d'excuse pour ce trop long retard.

Nous constaterons d'abord qu'à titre de lecteur dont le français est la langue maternelle, nous avons été heureux d'y rencontrer un certain nombre de communications écrites dans cette langue, et de voir ainsi réalisé, dans une plus large mesure que dans les années précédentes, le désir souvent exprimé par la Rédaction elle-même de cette publication, de recevoir à insérer des articles en français.

Nous y avons, entre autres, trouvé et lu avec un intérêt tout spécial, un morceau dû à la plume de notre regretté collègue et ami feu M. Cordier, membre aussi du Club alpin français, le récit des courses exécutées par lui, en 1876, dans le massif de la Bernina, c'est-à-dire d'entre les dernières qu'il ait faites, puisque c'est au commencement du printemps de l'année suivante qu'il terminait sa carrière, victime d'un triste accident dans les Alpes du Dauphiné.

Après avoir accompli avec succès, l'année précédente, les ascensions des Piz *Bernina, Roseg* et *Palu,* qui lui avaient laissé, dit-il lui-même, les plus grandes impressions que lui aient jamais données les Alpes, il avait désiré revenir, l'été dernier, continuer et achever d'explorer ce même massif et tenter l'escalade de trois autres sommités qui en font partie, le *Monte-Rosso di Tschierva* (3,998^{m}), dont l'ascension n'avait point été faite jusque- là, le *Piz*

Zupo (3,999^{m}) et le *Piz Cambrena* (3,607^{m}). Dans la première de ces ascensions, dans laquelle il était accompagné de son ami, M. Th. Middlemore, membre de l'Alpine Club, et des deux guides Gaspard Maurer et Johann Jaun, de Meyringen, son but avait été de chercher à atteindre par un chemin nouveau, par le glacier de Tschierva, c'est-à-dire par le côté ouest, le Piz Bernina, ou du moins ce qu'il croyait l'être, cet éclatant pic de neige, que tous les touristes qui ont visité cette région se rappellent, comme terminant la colossale arête de rochers qui domine le glacier susnommé, du côté du Bernina. Une fois arrivé sur le col de Morteratsch, il avait reconnu son erreur et l'impossibilité absolue d'escalader par cette voie le Piz Bernina même, et s'était alors contenté de gravir le pic neigeux en question dont il atteignit, après une marche de six heures et sans rencontrer de difficultés extraordinaires, le sommet encore vierge et qui ne portait jusque-là de nom sur aucune carte; il pensa donc pouvoir, comme le Piz Bernina, qui domine le glacier de Scercen, porte en italien celui de *Monte-Rosso di Scercen,* baptiser ce sommet voisin, qui ne lui est inférieur que de 54^{m}, du nom de *Monte-Rosso di Tschierva*. Ce ne fut que lorsque les guides eurent, après plusieurs essais infructueux, constaté l'impossibilité décidément absolue de rejoindre de là le sommet du Bernina, qu'ils se résignèrent, son compagnon et lui, à opérer la descente, en suivant exactement la même route qu'à la montée.

A cette première ascension succédèrent, dans l'espace de quelques jours, celle du *Piz Roseg,* par une autre route que celle que M. Cordier avait suivie l'année précédente, du *Piz Cambrena* et du *Piz Zupo,* ascensions qui ne laissent pas que d'offrir, la dernière surtout, des difficultés sérieuses.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de ces excursions, tout intéressants d'ailleurs qu'ils seraient pour nos lecteurs; que ceux-ci nous pardonnent de nous être même déjà, en souvenir d'un ami regretté et d'un Clubiste émérite comme l'était Henri Cordier, un peu plus étendu à son sujet, que ne le comporte un compte rendu aussi bref et succinct que celui auquel nous devons nous borner ici.

Ce que nous avons lu ensuite avec le plus d'intérêt dans ce 12me volume du *Jahrbuch,* c'est l'excellent *Itinerarium* du champ d'excursion du Club alpin suisse, pour 1876-77, dû à la plume bien autorisée de notre collègue M. Albert Heim, de la Section Uto. Après quelques

pages d'introduction consacrées à un aperçu général, l'auteur présente, dans une première partie, une étude très-complète, et où une large part est donnée au côté scientifique et souvent même assez spécial, sur la région proposée comme champ d'excursion pour les deux dernières années, et, dans une seconde partie, donne une nomenclature analytique fort détaillée de la littérature relative à cette région, et qui nous a paru fort riche, soit en ouvrages plus ou moins considérables, soit en brochures, soit en cartes.

Un autre article à signaler, pour son importance à divers points de vue, autres encore que la simple étude de notre pays et de ses montagnes, est celui intitulé : « Nos frontières suisses actuelles, » où l'auteur, M. *Meyer de Knonau*, examine dans leurs avantages et leurs inconvénients, dans leurs côtés faibles surtout, les frontières que les traités de 1814 et 1815 et les décisions des puissances au Congrès de Vienne ont données à notre patrie, en faisant l'histoire des événements et des péripéties qui ont précédé et préparé ce résultat.

Nous avons lu ensuite avec plaisir dans ce 12me volume, au milieu d'un grand nombre de récits d'excursions et d'ascensions individuelles accomplies par des membres du C. A. S., soit dans le champ d'excursion, soit en dehors, celui où notre collègue, toujours infatigable et intrépide malgré son âge, M. *Durheim* père, de la Section de Berne, raconte ses ascensions dans l'Oberland pendant l'été de 1876, du *Gross Lohner* (3,064^{m}), de l'*Ahnengrat* (3,681^{m}), sommité gravie pour la première fois par lui, et de l'*Ebnefluh* (3,964^{m}). Ce dernier sommet, d'où l'on jouit d'une vue presque aussi étendue que de la Jungfrau, rappelle assez, par sa forme et sa disposition, celui du Mont-Blanc ; c'est un dos étroit à pentes douces, sur lequel cinquante personnes environ se tiendraient à l'aise.

Il existe une vue photographique de l'Ebnefluh et du groupe environnant, prise à proximité de Murren, exécutée en 1859 par M. Durheim lui-même. On peut en trouver également la reproduction dans le panorama pris par M. G. Studer, depuis le sommet du *Gross-Wannehorn* et que le *Jahrbuch* a donné en l'année 1865.

Nous voudrions signaler tous les excellents travaux que renferme le volume de cette année du *Jahrbuch*, mais nous devons nous borner à en énumérer quelques-uns encore : le récit de M. *Wolff*, de la Section Monte-Rosa, d'une excursion au *Pic Arzinol* et au *Col de la Meïna ;*

celui de M. le prof. *H. Dübi,* de la Section de Berne, d'une ascension au *Weisshorn* et d'une autre au *Gross-Lobhorn,* sommité de second ordre, du reste, de la chaîne des Alpes bernoises;

de M. *Baumgartner,* pasteur à Brienz, membre de la Section Oberland, une ascension au *Wetterhorn,* en partant de la vallée d'*Urbach,* et en passant par le *Dossenjoch ;*

de M. *O. v. Pfister* (Section Uto), une excursion dans la vallée de *Montafon* (Vorarlberg) avec ascensions du *Piz Buin* (3,327m), de la *Vallulaspitze* (2,810m) et du *Fluchthorn* (3,396m) ;

un article de M. le Dr *H. Christ* (Section Bâle), sur la *Rose des Alpes,* où il traite les questions de son *habitat,* des conditions de son existence et de sa floraison, des différences sous ces divers rapports entre les deux espèces que l'on en connaît : le Rhodod. ferrugineum et le Rhodod. hirsutum, comme aussi des différences que présentent les variétés naturelles ou cultivées que l'on rencontre ailleurs en Europe et en Amérique, tant en plaine que dans les montagnes, avec la variété qui forme l'ornement spécial et caractéristique de nos Alpes suisses;

une description du panorama dont on jouit du sommet du Wildhorn, par M. le past. *E. Buss* (Section Zofingen);

le récit, par M. le doyen *Heim,* de l'inauguration du monument élevé à Escher de la Linth, et celui de l'inauguration de la Cabane de l'Alvier, par M. le past. *Hirzel ;*

des notes de M. *R. Lindt,* de Berne, sur l'ascension du Mœnch;

deux notices, enfin, traitant d'explorations en dehors de la Suisse, l'une de M. *G. Studer,* sur des excursions en Norwége, l'autre de M. le doct. E. Calberla, sur une ascension en Calabre.

Avant de terminer cette trop rapide énumération, signalons encore, au nombre des articles écrits en français, le mémoire de M. le prof. *H. Sottaz,* sur les montagnes du canton de Fribourg, que ceux qui, comme nous, avaient eu l'avantage de l'entendre à la réunion fédérale de Fribourg, en 1876, ont été bien aise de retrouver et de lire dans l'Annuaire; et une courte étude sur « Quelques arbres de nos forêts, » par M. *Ch. Bertholet.*

Dans la partie bibliographique nous trouvons entre autres, comme toujours, des comptes rendus plus ou moins étendus de quelques publications des Clubs alpins ou autres Sociétés analogues à l'étranger.

Il ne nous reste plus qu'à mentionner, sans nous y arrêter comme elle le mériterait, l'intéressante *Chronique du Club* pour 1876, si bien rédigée par notre Président central, M. le pasteur Freundler, et qui occupe cette année, comme toujours, mais cette fois en langue française, une place importante dans le *Jahrbuch*, avec le récit de la fête annuelle à Fribourg, le Rapport du Comité central, les détails sur les 20 Sections que comptait le Club à ce moment, et le résumé de la situation financière, présenté par le Caissier central.

Plusieurs des articles contenus dans le volume sont illustrés de planches et de vignettes d'une exécution très-soignée, et, comme à l'ordinaire, plusieurs vues et panoramas accompagnent à part le volume, ainsi qu'une carte de la partie montagneuse du canton de Fribourg.

E. DE T.

Annuaire du Club alpin français, 3me année. 1876. — *Bulletin trimestriel du Club alpin français*, 1er, 2me et 3me trimestre de 1877

Le Club alpin français poursuit avec succès le cours de ses publications. Le 3me volume de son *Annuaire*, paru depuis quelques mois déjà, soutient dignement la réputation légitimement acquise par les deux premiers volumes; nous dirons même qu'à quelques égards il leur est supérieur. Quant à la forme, l'exécution typographique et les nombreux dessins destinés à illustrer le texte, ne laissent rien à désirer; quant au fond, les articles sont heureusement variés et présentent tous, à des degrés divers, un intérêt réel.

Les collaborateurs de l'*Annuaire* ont cherché évidemment à s'inspirer de la devise « Nouveauté et concision » qui leur avait été proposée, l'an dernier, par le président du Comité de rédaction, M. Ad. Joanne. On ne saurait équitablement leur adresser le reproche formulé par l'un d'eux, le regretté M. Henri Cordier, dans les termes suivants :[1]

«... Rien ne ressemble plus à un récit alpin qu'un autre récit al-
« pin : si la nouveauté des routes parcourues et des sites décrits,
« l'utilité des renseignements fournis, l'intérêt romanesque d'une en-
« treprise audacieuse font défaut, il n'y reste guère que des conver-
« sations d'auberge, des menus de dîner, des aventures de diligence

[1] Voir le Bulletin trimestriel du C. A. F., 1877, 1er trimestre.

« et des descriptions de levers et de couchers de soleil, c'est-à-dire « à peu près toujours la même chose. A vrai dire, tous les alpinistes « auraient avantage à prendre pour modèles les récits de leurs collè- « gues anglais, publiés dans l'*Alpine Journal*, récits qui présentent « presque toujours un intérêt de premier ordre par la beauté et la « nouveauté des courses, par la concision et la précision du style. » Il n'est pas inutile de rappeler ces judicieuses réflexions de M. Cordier et de signaler une fois de plus à l'attention des alpinistes les deux écueils qu'ils ont à éviter en écrivant : la banalité et la monotonie.

Il nous serait impossible de donner ici une analyse détaillée des articles au nombre de 40 environ dont se compose l'*Annuaire* de 1876; nous devons nous borner à l'indication sommaire de ceux qui nous ont paru mériter une mention spéciale.

Le volume s'ouvre par un certain nombre de récits de courses faites dans les Pyrénées françaises et espagnoles, par MM. Henri Russell, Lequeutre, Wallon et Schrader. Parmi les alpinistes français, M. Schrader est certainement celui qui a le plus contribué à faire connaître et apprécier les Pyrénées. C'est lui qui a enrichi l'*Annuaire* de 1876 du magnifique panorama en chromolithographie, du Piméné, sommité des Pyrénées voisine du village de Gavarnie, et placée au centre des grandes cimes pyrénéennes. C'est aussi à M. Schrader qu'est due la notice descriptive des Pyrénées, lue dans l'assemblée générale du C. A. F. du 25 avril 1877 et insérée dans le bulletin du 2me trimestre, notice que nous n'hésitons pas à classer au nombre des productions les plus remarquables de la littérature alpine contemporaine. Qu'il nous soit permis de citer une partie de la conclusion : « Ceux qui voudront visiter les Pyrénées ne doivent pas s'attendre à « y trouver le comfort de la Suisse. En général, dans les Pyrénées les « abris sont rares [1] et, au delà d'une certaine hauteur, on n'en trouve « aucun. En Espagne surtout, il faut savoir se contenter à peu de « frais, dormir parfois à la belle étoile ou dans un trou de rochers; « mais combien on est récompensé de sa peine en parcourant ces mon- « tagnes neuves, inexplorées, dont la carte même est à faire, dont la

[1] Une cabane a été construite en Juillet 1877, à proximité du Mont-Perdu, à l'altitude de 2,000m. Elle peut servir de centre pour un certain nombre d'ascensions des principales cimes pyrénéennes.

« flore est à étudier, dont la géologie n'est pas même ébauchée, et où « nous pouvons, à deux pas de nos frontières, goûter les joies de la « découverte aussi bien qu'au pôle Nord ou dans l'Afrique centrale! »

Après les Pyrénées, les Alpes françaises de la Savoie et du Dauphiné occupent naturellement une place importante dans l'*Annuaire*. La Tournette, la Grande-Sassière, le Mont-Pourri, la Dent Parrachée, le mont Pelvoux, le pic occidental de la Meije (3,987m) gravi pour la première fois par M. Boileau de Castelnau, le 16 août 1876; tels sont les titres des principaux articles de cette catégorie.

Sous la rubrique « Etranger » nous remarquons un récit très-intéressant, bien que se rapportant à une époque déjà éloignée, d'une ascension de l'Ararat (5,156m) faite en 1850, par le général Chodzko, chargé par le gouvernement russe de la triangulation de cette région du Caucase. Cette ascension, considérée longtemps comme une chimère par les Arméniens du pays, présente ceci de remarquable que le général Chodzko et ses hardis compagnons ont pu passer six jours à une hauteur où toute vie semble devenir impossible.

Vient ensuite une série de récits et courses nouvelles dans l'Oberland bernois, la Haute-Engadine et la vallée de Zermatt, par MM. H. Cordier, Delaborde et Frédéric Gardiner.

La Haute-Engadine a été explorée avec une véritable prédilection par M. Cordier qui, le premier, en compagnie de M. Middlemore, a escaladé en Août 1876 le pic Roseg (3,943m), par le glacier de Tschierva. Les explorations de M. Cordier dans le massif du Bernina ont été complétées en Août et Septembre de la même année par M. Delaborde, qui a escaladé successivement le pic Sella (3,598m), le pic Zupo (3,999m) et le pic Cambrena (3,607m).

Le chapitre « Sciences, Industrie, Beaux Arts, » ne cède pas en intérêt à celui des courses et ascensions. Nous citerons particulièrement les articles suivants :

1° Une analyse faite par un savant très-compétent, M. Ch. Martins, du récent ouvrage de M. Viollet-le-Duc, sur le massif du Mont-Blanc.

2° Un article sur les glaciers des Pyrénées, par M. Trutat, qui a entrepris sur ce sujet une série d'études non encore terminées ; il a constaté en particulier le retrait considérable du glacier de la Maladetta depuis le commencement de ce siècle.

3° Un article de M. Vezian, sur les anciens glaciers qui occupaient

les hautes vallées de la chaîne du Jura avant que cette chaîne eût été atteinte par les glaciers alpins.

4° Une étude très-complète, par MM. Brouzet et Maire, sur les différents types du piolet. Les auteurs arrivent, par des considérations scientifiques, à déterminer la forme la plus rationnelle à donner à cet outil indispensable dans les grandes ascensions.

Le chapitre des Miscellanées renferme cinq articles d'importance inégale, parmi lesquels nous mentionnerons l'ascension du Grand Pic de Belledonne (3,050^{m}), exécutée le 4 Septembre 1876 par notre collègue M. H. Ferrand, accompagné de son père. Nous espérons être en mesure dans l'un de nos prochains numéros d'insérer la relation, par M. Ferrand, d'une ascension faite au pic de la Croix de Belledonne après les fêtes de Grenoble, en Août 1877.

Le volume se termine par la chronique du Club alpin français, qui constate l'accroissement rapide du nombre de ses membres. Ce nombre s'élevait au 15 Septembre 1877 à 2687, répartis en 23 sections ou sous-sections. La Direction centrale se plaît à signaler des progrès marqués dans les différentes sphères d'activité du club. Toutefois elle aspire à faire mieux encore ; elle voudrait développer toujours plus chez la jeunesse française le goût des excursions alpestres, et dans ce but elle a cherché à provoquer la formation de caravanes scolaires sur différents points du territoire, mais les résultats obtenus ont été jusqu'ici peu satisfaisants. La Direction constate qu'il faut lutter contre l'indifférence ou la timidité excessive des familles, et surtout contre l'esprit de sédentarisme propre à la race française. Ce sont là sans doute des obstacles sérieux, mais qui ne sont point insurmontables. Comme le dit fort bien M. Talbert, vice-président de la Direction centrale : « Tant qu'il nous restera quelque espoir de succès, nous poursuivrons avec persévérance la réalisation de notre but, convaincus que nous travaillons en cela dans l'intérêt de la jeunesse et de notre pays. » Nous applaudissons cordialement à cette noble ambition et nous faisons des vœux sincères pour que le succès récompense les généreux efforts du Club alpin français. H. V.

Le Mont-Blanc, par Ch. Durier.[1]

Il y a peu de temps, à l'occasion des *Fastes du Mont-Blanc*, nous exprimions, ici même, le regret de ne pas posséder une véritable histoire des ascensions au Mont-Blanc. Nous n'espérions pas alors que cette lacune serait si vite comblée, aussi est-ce avec un vif plaisir que nous annonçons l'ouvrage de M. Ch. Durier. Si, pour bien écrire l'histoire d'un peuple, d'une époque, il faut aimer son sujet, s'en passionner et faire pénétrer dans le cœur de ses lecteurs la même sympathie, le même amour dont on est animé, M. Durier était bien qualifié pour écrire l'histoire du Mont-Blanc. On n'aime pas une maîtresse, une fiancée avec plus d'emportement que notre auteur n'aime sa montagne; il faut lire le dernier chapitre : *La montagne du matin*, pour comprendre jusqu'à quel point il en est passionné. Intérieurement, il semble bien reconnaître qu'il va trop loin, qu'il en est *coiffé,* et il s'en excuse un peu dans sa préface en disant : « On se moquera si l'on veut de cette passion pour une montagne : oui, elle me tient au cœur, parce qu'elle me rappelle des souvenirs d'amitié et de bonheur, parce que j'y ai vu la nature belle et l'humanité vaillante, et voilà pourquoi j'ai écrit ce livre. »

Que M. Durier se rassure, ce n'est pas nous qui lui reprocherons son enthousiasme. A côté de tant d'ouvrages sur les Alpes, écrits froidement ou seulement avec esprit, nous sommes heureux d'en saluer un écrit avec chaleur, ce qui n'exclut point la finesse ni un brin de malice. Si nous ajoutons que cet ouvrage est le fruit de recherches consciencieuses, que son auteur s'est toujours efforcé de remonter jusqu'aux sources, qu'en outre la matière en est bien distribuée, que le style en est clair et vif, et que quelques bonnes gravures ajoutent au charme du texte, nous aurons dit, croyons-nous tout ce qu'il faut pour engager nos amis à lire *le Mont-Blanc;* ils y trouveront à la fois délassement et instruction.

L'auteur expose d'abord ce qu'il appelle la découverte ou la révélation du Mont-Blanc, et il constate que cette découverte coïncide avec le réveil de la science d'observation, en même temps qu'avec une ré-

[1] Un beau volume in-8° de près de 500 pages, avec cartes et illustrations chez Sandoz et Fischbacher. Paris, 1877.

volution dans le goût de la nature et la manière de comprendre le pittoresque. Dans ces deux réactions de l'esprit moderne contre les idées anciennes M. Durier attribue aux Genevois De Saussure, Rousseau et Bourrit la part prépondérante qu'ils méritent à juste titre.

Le second chapitre est consacré aux rapports du Mont-Blanc avec la géographie. Cette science, hélas! est restée bien longtemps sans s'occuper de lui; les anciens ne le connaissaient pas de nom et ne le distinguaient pas des autres sommités avoisinantes. La première carte du duché de Savoie (XVI[e] siècle) ne nous donne sur le massif du Mont-Blanc que des notions imparfaites et fausses; l'atlas de Mercator (1598) fait figurer le bourg de « Chamonis » et la « Mont-Maudite; » c'est déjà un progrès, et lentement, avec le cours des siècles, la topographie du pays s'améliore pour arriver enfin, de nos jours, aux cartes excellentes levées par ordre des gouvernements intéressés.

Après la géographie, l'histoire réclame ses droits, et l'auteur passe en revue les populations qui ont occupé les divers versants du Mont-Blanc, et les vicissitudes par lesquelles elles ont passé.

Vient enfin l'époque moderne qui commence avec Windham et Pococke, puis les voyages de Bourrit et de Saussure, les tentatives d'ascension, et enfin la réussite par Jacques Balmat, Paccard et De Saussure. Après quoi vient l'invasion; l'élite des nations de l'Europe vient visiter Chamonix, saluer le Mont-Blanc et fouler la mer de glace. Les uns sentent et admirent ces beautés de la nature avec Goethe ou Téophile Gautier; d'autres restent froids avec Châteaubriand ou Georges Sand, en face de ces grandeurs sublimes ; mais la mode et le goût persistent, et les ascensions se multiplient. M. Durier, sous le titre des ascensions d'art et de fantaisie, raconte les plus intéressantes ou les plus curieuses de ces courses; puis, dans deux chapitres intitulés *la Science au Mont-Blanc,* il expose les résultats scientifiques acquis par les ascensions des savants (De Saussure, Bravais, Martins et Lepileur, Tyndall, Pitschner, Violle, etc.). Un intermède, *la vie animale,* vient reposer l'esprit du lecteur et l'initier à l'histoire naturelle des hautes régions; puis l'on revient au Mont-Blanc, aux routes qui y conduisent et aux cabanes qui en facilitent l'accès. Les différentes voies tentées pour parvenir à la cime sont indiquées, et l'exposé de ces longs tâtonnements, de ces essais sans fin, n'est pas la partie la moins intéressante de ce volume.

M. Durier termine son ouvrage par le récit des accidents survenus

au Mont-Blanc; cette liste funèbre compte déjà 24 victimes. Voilà, bien en abrégé et bien sèchement, le canevas de ce beau livre, que nous remercions encore une fois M. Durier de nous avoir donné.

C.-M. B.

Il Cadore, par Antonio Ronzon.[1]

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs la nécessité dans laquelle se trouvent les Sections du Club alpin italien de publier des *Guides* spéciaux sur les montagnes de leur territoire. En effet, ces guides, si nombreux pour la Suisse, la Savoie, le Tyrol et autres pays de montagne, font défaut pour l'Italie. Il semble que les antiquités qui couvrent le sol et les œuvres d'art qui remplissent les musées et les églises de ce pays, aient empêché d'en voir les beautés alpestres. Ces dernières sont donc restées généralement ignorées, et le Club alpin italien a dû, pour les faire connaître, prendre beaucoup plus de peine que cela n'a été le cas ailleurs.

Après les guides que nous avons annoncés en leur temps dans les *Montagna Pistoiese*, dans le *Biellese*, d'*Agordo, al Monte Cimone*, dans la *Vallée d'Aoste*, voici un nouveau volume publié par les soins de la Section de Cadore, à l'occasion du Xme congrès du Club alpin italien, tenu à Auronzo, au centre du massif, il y a quelques mois.

Au nord de Venise et de l'Adriatique, la chaîne des Alpes suit la courbure du golfe de Trieste, c'est dire qu'elle forme un demi-cercle plus ou moins irrégulier qui, sous le nom général d'*Alpes Juliennes*, relie la Péninsule italique à celle des Balkans. C'est une portion de cette chaîne, comprise entre la Carniole, la Carinthie, le Tyrol et le Trentin, qui forme l'objet du volume que nous annonçons.

Un guide ne peut pas s'analyser ; aussi nous bornerons-nous à dire qu'indépendamment des itinéraires et des détails topographiques, il renferme des chapitres spéciaux sur la géographie, l'histoire, la biographie, les arts, l'instruction, la géologie et la zoologie de cette région. Nous recommandons chaleureusement ce petit volume à ceux de nos lecteurs qui voudraient diriger leurs pas vers ces montagnes *dolomitiques* encore peu connues et d'un caractère si particulier.

[1] Venise, 1877. 1 vol. in-12 de 300 pages.

Disons enfin que de nombreuses illustrations et une carte au 1/250000me complètent aussi agréablement qu'utilement ce nouveau guide, dont nous félicitons M. Ronzon et la Section cadorine du Club alpin italien.

Pinerolo e la sua strada ferrata — guida corografico — statistica,— par C. F. Lazzarini. — Pignerol, 1877. Prix : 2 fr.

Les vallées vaudoises, dont Pignerol est l'entrée et le point de départ, méritaient bien à leur tour de voir paraître un guide spécial. Dès qu'une Section du Club alpin italien eut été fondée dans cette localité, c'est-à-dire dès le 1er février dernier, sa première œuvre devait être d'attirer l'attention des alpinistes de tous pays, mais surtout des Italiens, sur ces vallées dites Vaudoises, au seul nom desquelles l'ami des libertés religieuses se découvre avec respect, mais qui restaient beaucoup trop en dehors des itinéraires de l'alpiniste.

Le petit volume de M. Lazzarini s'ouvre par une description des environs de Pignerol, position géographique, étendue, configuration, notions géologiques, etc. Puis viennent une série de chapitres sur les eaux minérales, les glaciers, les inondations, les productions végétales et animales, les curiosités naturelles et scientifiques, la population, les institutions de bienfaisance, les établissements d'instruction, l'industrie.

Une cinquantaine de pages sont consacrées à l'histoire des Vaudois et de leurs persécutions; enfin, le dernier chapitre décrit la voie ferrée de Turin à Pignerol.

Muni de ce petit volume, qu'accompagne une carte au 1/250000me, le touriste pourra facilement parcourir ces vallées et, de là, s'élever sur les montagnes qui les séparent et sur la grande chaîne des Alpes qui, du Mont-Viso au Mont-Cenis, sert de frontière entre la France et l'Italie. Mais il devra compter sur lui-même pour se procurer guide ou porteur, et s'en rapporter aux indications des gens du pays pour savoir les distances, car M. Lazzarini est pauvre en renseignements de ce genre. Cela viendra plus tard, et nous espérons que, dans une prochaine édition, l'auteur pourra combler cette lacune et donner les itinéraires précis pour les principales courses et ascensions à faire dans cette région. C.-M. B.

NOTES ET INFORMATIONS

Le Comité central a fait imprimer et distribuer à tous les membres du C. A. S. un Rapport concernant les décisions prises par la Conférence des délégués, le 21 Juillet dernier, à Glaris, ainsi que le Règlement snr la construction et l'entretien des Cabanes.

Nous apprenons avec plaisir que la souscription en faveur des veuves et des orphelins Knübel a produit jusqu'ici un résultat très-satisfaisant. Indépendamment des 500 fr. votés par la Caisse centrale du Club, les collectes envoyées par onze Sections s'élèvent à 2,339 fr. A l'étranger, les sommes recueillies sont beaucoup plus considérables : l'Angleterre a déjà 800 livres sterling (20,000 fr.), l'Italie a envoyé 150 fr., la Section de Lyon, 50 fr.

A Genève, la liste déposée dans la salle du Club, a donné 400 fr.

Dans le courant de novembre, trois musiciens ambulants qui se rendaient de Galthür au Tyrol, pénétrèrent dans la cabane du *Silvretta*. Là, ils brisèrent plusieurs caisses et firent main basse sur les provisions qu'elles contenaient, y compris sept bouteilles de vin. Nos gaillards, n'osant pas, après ce haut fait, traverser le col de Silvretta, redescendirent à Klosters, pour passer de là par le Fluela-Pass dans l'Engadine. Ils emportaient avec eux quelques couvertures et divers autres objets pris dans la cabane.

Le hasard voulut que deux guides, revenant de la chasse, passassent justement par là. Ayant constaté le dégât, ils en donnèrent avis, et aussitôt on fit jouer le télégraphe dans toutes les directions. Bientôt aprés, les musiciens suspects étaient arrêtés dans la vallée de Munster. Malheureusement, la police de l'endroit, au lieu de faire un exemple, se contenta de saisir les objets volés et... laissa courir les voleurs. (Extrait de l'*Alpenpost*). Ch. E.

Le Touriste d'Italie annonce que deux dames ont fait, cette année, l'ascension du *Cervin*. La première est Mlle Anna Voigt, d'Erfurt, membre du Club allemand-autrichien, qui atteignit le sommet le 4 août; quelques jours plus tard, le 10 août, à 1 heure de l'après-midi, Mlle Louise Biraghi, de Milan, parvenait à la cime de la redoutable montagne. Honneur à ces courageuses représentantes du sexe *faible!* Ch. E.

Nous lisons dans l'*Annuaire du S. A. C.* pour 1875, que deux membres de la Section de Zurich ont fait, pendant l'année, l'un 114 fois, l'autre 118 fois l'ascension de l'Uetliberg (1,500 pieds au-dessus du lac). Depuis 1869, l'un d'eux a gravi 686 fois ce « Salève » des Zurichois.

On sait que le Club alpin anglais ne se recrute que parmi des ascensionnistes ayant fait leurs preuves, ce qui explique le chiffre restreint de ses membres. Dans une séance du commencement de l'année, une proposition fut faite, tendant à permettre au Comité de présenter à l'élection des personnes qui se seraient distinguées dans la littérature, les arts ou les sciences se rapportant aux Alpes, sans autres qualités clubistiques. Cette proposition toutefois a été rejetée, n'ayant pas obtenu la majorité des deux tiers des voix exigée pour tout changement aux statuts. Ch. E.

Si, d'un côté, l'*Alpine Journal* abonde en détails sur des ascensions nouvelles, d'autre part, le *Jahrbuch* donne une place prépondérante à la science. Ce fait s'explique naturellement par la composition différente des deux clubs. Dans le Club alpin suisse, qui compte aujourd'hui plus de 2,000 membres, l'élément scientifique est nécessairement représenté dans une proportion plus forte que dans le Club anglais, composé essentiellement d'*ascensionnistes*, au nombre de 400 seulement.

La Rédaction de l'*Echo,* entre autres encouragements, qui ne lui ont pas fait défaut dès l'origine, a l'avantage justement apprécié d'être en rapports d'échange avec plusieurs publications qui, en Suisse ou à l'étranger, poursuivent le même but, faire connaître et aimer les montagnes, et les Alpes en particulier; avec celles entre autres qui, sous diverses formes, sont les organes des Clubs alpins ou d'autres Sociétés analogues. Elle a vu avec plaisir s'étendre et se multiplier ces bonnes et utiles relations pendant l'année qui vient de s'écouler; elle s'en félicite et exprime à ces Sociétés amies, ainsi qu'aux rédacteurs et éditeurs de ces publications, ses remerciements pour les encouragements qu'elle en reçoit et les ressources qu'elle y puise pour son travail.[1]

Voici la liste de ces publications:

Jahrbuch des Schweizer Alpenclub. (Réd., M. A. Wæber) Berne.

Bulletin du Club alpin italien. (Réd., M. le Dr Martino Baretti) Turin.

Alpine Journal. (Réd., M. Douglas, W. Freshfield) Londres.

Zeitschrift et *Mittheilungen des Deutschen und Oesterreichischen Alpenvereins.* (Réd., M. Th. Trautwein) Munich.

Mittheilungen aus dem Vogesenclub. (Réd., Dr Harbordt) Strasbourg.

Annuaire et *Bulletin trimestriel du Club alpin français.* (Réd., M. A. Joanne) Paris.

Bulletin de la Section du Sud-Ouest du C. A. F. (M. le baron de St-Saud, Bordeaux.

Bulletin de la Section de l'Isère du C. A. F. (M. H. Ferrand) Grenoble.

Annnaire de la Société des Touristes du Dauphiné. Grenoble.

Jahrbuch des Touristenclub, à Vienne (Autriche).

Le Globe, journal géographique, organe de la Société de géographie de Genève.

Neue Alpenpost, (Réd., MM. J. E. Grob et J. J. Binder) Zurich.

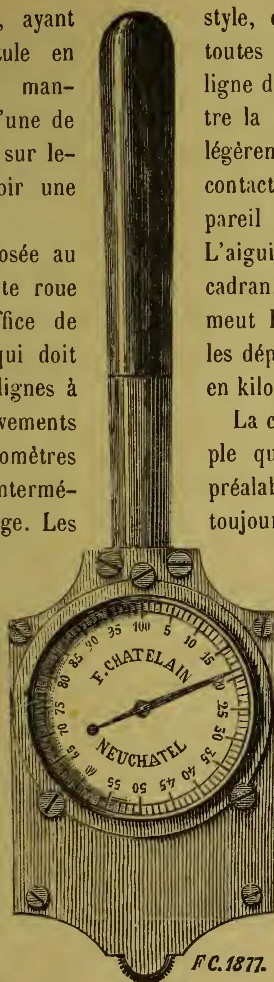
Le Rameau de sapin, organe du Club jurassien. (Réd., M. L. Favre) Neuchâtel.

[1] Adresser tout envoi d'imprimés à la librairie J. Jullien, Genève.

Le Curvimètre à cadran

Ce petit appareil, ayant l'aspect d'une spatule en métal munie d'un manche en bois, a sur l'une de ses faces un cadran sur lequel peut se mouvoir une aiguille.

A l'extrémité opposée au manche est une petite roue dentée, faisant l'office de roulette; c'est elle qui doit voyager le long des lignes à évaluer. Les mouvements sont réduits en kilomètres sur le cadran par l'intermédiaire d'un engrenage. Les dents de cette roulette n'ont d'autre but que de produire un contact et de la faire marcher sur le papier.



Pour se servir du curvimètre, on le tient verticalement, le manche en haut, le cadran tourné vers soi, la roulette posée sur la carte comme un style, et on lui fait suivre toutes les sinuosités de la ligne dont on désire connaître la longueur. On appuie légèrement pour produire le contact, et on déplace l'appareil de droite à gauche. L'aiguille qui avance sur le cadran, à mesure que l'on meut l'instrument, exprime les déplacements de celui-ci en kilomètres.

La construction est si simple que, sans préparation préalable, sinon de remettre toujours l'aiguille à zéro (direction du manche) avant de commencer, toute personne peut en faire usage.

Cet instrument est disposé pour les cartes au $^1/_{100000}$ et au $^1/_{80000}$ le cadran extérieur pour la première échelle, le cadran intérieur pour la seconde.[1]

Il est également facile de s'en servir pour d'autres échelles. Ainsi pour une carte au $^1/_{50000}$ on prendra la moitié du nombre de kilomètres obtenus sur le cadran $^1/_{100000}$; pour une au $^1/_{25000}$ on en prendra le quart.

Prix : 7 fr. 50 c., avec étui et indications sur l'emploi. S'adresser à M. Fritz Châtelain, Neuchâtel.

[1] Ce cadran a été omis sur le dessin pour plus de clarté.

